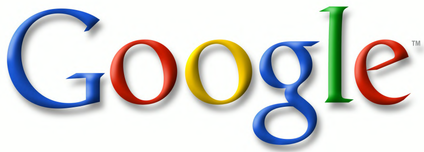
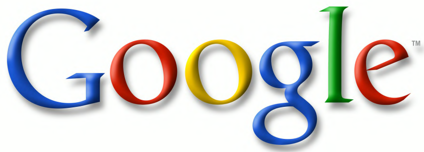



Google

CAMPAGNE DE 1813

LA CAVALERIE

DES

ARMÉES ALLIÉES

Par M.-H. WEIL

ANCIEN CAPITAINE DE CAVALERIE





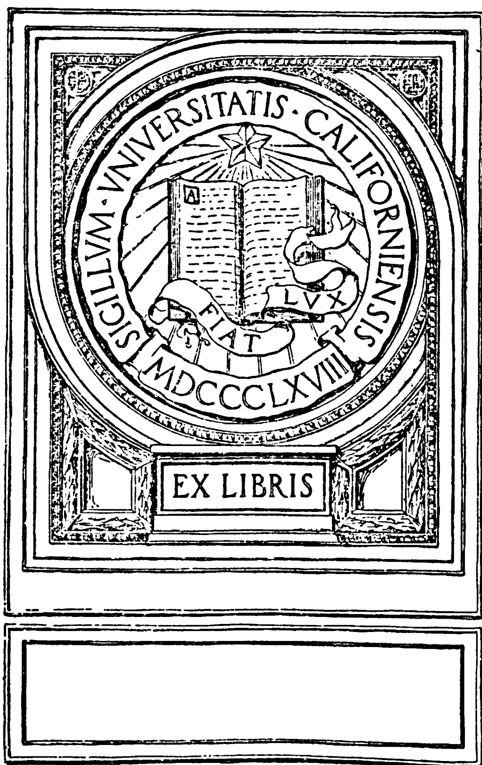
PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET C[e]

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1886


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LA CAVALERIE

DES

ARMÉES ALLIÉES

Extrait du **Journal des Sciences militaires**

(Années 1885-1886.)

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Cᵉ, 2, rue Christine.

CAMPAGNE DE 1813

LA CAVALERIE

DES

ARMÉES ALLIÉES

Par M.-H. WEIL

ANCIEN CAPITAINE DE CAVALERIE



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cᵉ

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

—

1886

AVANT-PROPOS

En entreprenant l'étude qu'après plusieurs années de recherches et de travail nous livrons aujourd'hui à la publicité, nous n'avons jamais eu la prétention de jeter un jour nouveau sur la campagne de 1813, nous n'avons jamais songé à examiner ou à discuter les plans de campagne et les conceptions stratégiques des généraux en chef.

Nous avons simplement voulu, en nous servant des exemples tirés de l'histoire, faire ressortir les immenses avantages que les alliés ont retirés de l'action de leur cavalerie, tant régulière qu'irrégulière, insister sur l'influence que le rôle de cette cavalerie a exercée sur la marche et l'issue des opérations, nous livrer à un examen critique du mode d'emploi de cette arme et démontrer enfin qu'une cavalerie, rationnellement organisée, bien dressée, intelligemment et énergiquement conduite peut et doit, de nos jours aussi bien qu'en 1813 et en 1814, rendre au commandement en chef, à l'armée et au pays d'inappréciables services.

Il nous a semblé que notre cavalerie, si désireuse de s'instruire et de reprendre le rang, auquel elle a le droit de prétendre et que des esprits à vues étroites sont par trop disposés à lui contester, trouverait peut-être dans cette modeste étude quelques enseignements dont elle pourrait profiter, quelques exemples dignes d'être médités, quelques procédés qui, pour avoir été mis en pratique au commence-

ment de ce siècle, n'en sont ni moins recommandables, ni moins utiles, ni moins applicables aujourd'hui.

Nous avons également voulu prouver qu'on s'était par trop étonné du rôle joué par la cavalerie prussienne pendant la triste guerre de 1870-1871, tandis qu'en réalité elle s'était contentée de suivre faiblement et timidement les exemples donnés en 1813 et en 1814 par la cavalerie alliée qui elle-même n'avait fait que s'approprier et mettre à profit les dures et sanglantes leçons que l'Empereur lui avait données dans les mémorables campagnes de 1805-1806.

Nous avons donc essayé de retracer autant que possible, jour par jour et pas à pas, les marches, les mouvements, les coups de main, les combats de la cavalerie alliée pendant le cours des opérations qui l'ont conduite des bords du Niémen et de la Vistule jusqu'aux rives de l'Escaut et du Rhin et nous avons cru par-dessus tout nécessaire d'insister sur le rôle des partisans.

Il est bon, croyons-nous, de faire remarquer à ce propos que l'action de la cavalerie a été singulièrement facilitée à cette époque par le réveil des esprits, par l'explosion patriotique qui s'est produite en Allemagne. Aussi pour compléter ce travail et après avoir dans ce livre essayé d'exposer comment la cavalerie alliée a éclairé et renseigné l'armée en pays ami, nous comptons dans un second volume esquisser son rôle et son action en territoire ennemi pendant la campagne de France.

Cette première étude nous a paru d'autant plus opportune que l'on peut jusqu'à un certain point établir un rapprochement et faire un parallèle entre la situation de 1813 et celle de 1870. En effet, si en 1870-1871 la cavalerie allemande a rencontré devant elle au début de la campagne une cavalerie brave et héroïque, toujours prête à se sacrifier et à se dévouer sur les champs de bataille, on doit toutefois reconnaître que

notre cavalerie n'a guère su contrarier les entreprises des cavaliers ennemis, percer le rideau qui couvrait la marche des colonnes allemandes, arrêter les pointes plus ou moins hardies de leurs éclaireurs et de leurs coureurs.

Les uhlans de 1870 ne sont que le pâle reflet, que les timides imitateurs des cosaques et des partisans de 1813.

A cette époque du reste, Napoléon Ier n'avait à proprement parler plus de cavalerie. Les vieux régiments qui s'étaient couverts de gloire dans les immortelles campagnes du commencement de ce siècle avaient laissé leurs chevaux et leurs meilleurs soldats dans les plaines neigeuses de la Russie. L'Empereur manquait alors non-seulement de cavaliers, mais même de chevaux, et les alliés n'allaient plus trouver devant eux qu'une armée de conscrits, que des cavaliers improvisés, montés sur des chevaux incomplètement dressés et réquisitionnés à la hâte.

Leur cavalerie au contraire était solidement organisée, fortement encadrée, nombreuse et bien commandée. Les cosaques enhardis par le mal qu'ils nous avaient fait pendant la retraite de Russie, fiers et de la renommée qu'ils venaient d'acquérir et des faciles succès qu'ils avaient remportés semblaient croire qu'aucun obstacle ne pouvait les arrêter; la cavalerie régulière russe brûlait du désir de trouver dans la campagne qui allait s'ouvrir l'occasion de se couvrir de gloire et de reconquérir une popularité et un prestige dont les cosaques l'avaient dé possédée.

Le réveil de l'esprit national allait fournir à la Prusse, à côté des régiments qu'elle avait réorganisés depuis Iéna, de nombreux cavaliers volontaires, tout décidés à verser leur sang pour venger les désastres de 1806 et rejeter *l'ennemi héréditaire* de l'autre côté du Rhin. La cavalerie autrichienne enfin était fraîche et intacte, bien montée et prête à la lutte.

A cette nuée de cavaliers, l'Empereur n'avait à opposer

que quelques faibles débris revenus démontés de Russie, que des conscrits inexpérimentés pouvant à peine conduire leurs chevaux, ne connaissant rien du métier des armes, quelques régiments polonais et plus tard quelques vieux régiments tirés de l'armée d'Espagne.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si la cavalerie alliée, secondée d'ailleurs par des populations qui supportaient avec peine le joug du conquérant, a fait preuve à maintes reprises pendant le cours de cette campagne d'une audace qu'elle était loin de posséder en 1805 et en 1806, d'abord parce qu'elle n'avait à cette époque aucune idée du grand rôle qu'elle pouvait jouer, ensuite parce qu'elle était paralysée, rendue incapable de tout effort, démoralisée par l'impression des défaites et des désastres, enfin et surtout parce qu'en 1813 elle ne trouva en réalité la plupart du temps rien devant elle.

Toutefois il ne saurait rentrer dans notre pensée de vouloir diminuer son mérite et tout en faisant la part de l'inégalité numérique et matérielle des deux cavaleries, l'équité nous oblige à reconnaître que la cavalerie régulière des alliés, mais surtout la cavalerie lancée au loin, régulière ou irrégulière, a donné à cette époque des preuves indéniables et éclatantes de ce qu'une cavalerie intelligemment et hardiment conduite peut faire sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi.

C'est précisément cette partie du rôle joué par la cavalerie alliée que nous nous sommes efforcé d'étudier et d'exposer en détail. Il nous semble en effet que les progrès de la science, les perfectionnements apportés à l'armement ne sauraient exercer une influence appréciable sur un genre d'opérations où l'audace et la rapidité sont tout, qu'alors comme maintenant, jadis comme aujourd'hui, il a fallu, comme il faudra encore, procéder par surprise; et nous espérons que précisément au moment où la cavalerie française, sortant de sa torpeur momentanée, se réveille plus ardente et plus vivace

que jamais, au moment où elle brûle de revenir aux glorieuses traditions des Montbrun, des Lasalle, des de Brack, des La Roche-Aymon, des Curely, des Latour-Maubourg, elle trouvera des enseignements intéressants et utiles dans l'exposé de ce que nos ennemis et surtout leurs partisans ont accompli pendant les plus tristes jours de notre histoire militaire.

C'est parce que nous savons, parce que nous sommes intimement convaincu que nos chevaux et nos cavaliers valent les chevaux et les cavaliers des autres armées, parce que, Dieu merci, il ne manque pas et il ne manquera jamais en France d'officiers intelligents et audacieux, ardents et prêts à renouveler les exploits de la cavalerie française du premier Empire, parce que lors de la prochaine guerre, la cavalerie ennemie n'aura pas une tâche aussi facile que celle qui lui est échue en 1813 comme en 1870, parce qu'elle trouvera au contraire devant elle une cavalerie bien dressée, fortement organisée, animée du désir de reconquérir son ancienne renommée, que nous croyons faire œuvre utile en retraçant la mission remplie par la cavalerie des alliés.

Il nous semble de plus que par une bizarrerie inexplicable on est par trop disposé à contester à la cavalerie son indéniable importance, alors au contraire que cette arme est appelée, nous le croyons fermement, à jouer un rôle prééminent, plus brillant et plus grand que jamais, dans les guerres à venir.

Avec nos grosses armées modernes, avec l'accroissement des effectifs, l'étendue de plus en plus considérable des théâtres d'opérations, l'extension forcée des lignes de communications et d'étapes, la cavalerie est plus que jamais un facteur indispensable sans lequel il ne saurait y avoir ni succès, ni même possibilité de succès.

Ce qu'il faut pour lui rendre son prestige d'autrefois et

l'importance qu'elle doit avoir, c'est réagir contre certaines idées encore trop répandues dans l'opinion et qui ne tendent à rien moins qu'à rétrécir le cercle des idées, à borner les connaissances des officiers de l'arme, à se contenter pour eux d'une instruction militaire incomplète.

Ce qu'il faut encore pour lui faire reprendre la place qui lui appartient, c'est lui redonner la confiance et la foi en elle-même, c'est lui montrer l'utilité et la grandeur, l'éclat et l'étendue de sa mission, lui rendre son ancien esprit d'entreprise, lui prouver avant tout que, contrairement aux préjugés qui ont cours actuellement, l'officier de cavalerie doit être à la fois plus intelligent et plus instruit, plus prudent et plus hardi que les officiers des autres armes, parce que plus qu'aucun autre il se trouvera livré à lui même, abandonné à ses propres ressources; parce que chaque jour, à chaque instant et quel que soit son grade, il aura à prendre rapidement une résolution d'où dépendra toujours le salut de sa troupe et souvent celui des corps postés ou marchant derrière lui; parce que c'est la cavalerie qui assurera le résultat des campagnes en permettant au général d'asseoir ses combinaisons sur des bases solides, sur des données positives; parce que, comme l'a dit si justement et si éloquemment un auteur qui, cachant modestement sa haute personnalité et sa parole autorisée sous le masque de l'anonyme, vient de publier dans le *Journal des Sciences militaires* un remarquable travail sur le *Service d'exploration et de sûreté de la cavalerie:* « Sans la cavalerie pas de renseignements, pas de sécurité assurée; sans elle les succès sont incomplets, les victoires restent stériles, sans elle enfin les retraites bien ordonnées sont presque impossibles et les insuccès deviennent des désastres. »

C'est pénétré de ces idées, imbu de cette croyance, inspiré par ces sentiments que nous avons entrepris notre étude, et c'est parce que nous pensons que nos officiers y retrouveront

quelques exemples bons à suivre, quelques règles dont l'application peut leur être profitable, quelques procédés malheureusement oubliés malgré leur incontestable utilité, quelques grands principes abandonnés et délaissés sans raison et sans motif, que nous espérons les voir accueillir cet essai avec leur bienveillance et leur indulgence habituelles.

LA CAVALERIE DES ARMÉES ALLIÉES PENDANT LA CAMPAGNE DE 1813.

CHAPITRE PREMIER.

RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DU NIÉMEN JUSQU'A L'ELBE.

Le 5 décembre 1812, l'empereur Napoléon réunissait ses maréchaux à Smorgony, et, après avoir remis le commandement en chef au roi de Naples, il se rendait en toute hâte à Paris, où il arrivait le 18, après avoir passé par Glogau et Dresde.

Murat, se conformant aux ordres de l'Empereur, ramena les débris de ce que l'on continuait encore à appeler la Grande Armée, sur la rive gauche du Niémen, par Vilna et Kauen. A partir de ce point, les restes de cette belle armée se divisèrent en trois groupes et suivirent, pour se replier jusque sur les rives de la Vistule, les trois principales routes qui traversent cette partie de la Prusse.

Le roi de Naples, le vice-roi d'Italie, et la plupart des maréchaux, passèrent par Stallupöhnen, Gumbinnen, Insterburg, pour se diriger sur Königsberg; un autre groupe, peu nombreux du reste, suivit la route de Goldapp, Heidsberg et Marienwerder; enfin le corps du maréchal Davout et les Bavarois du général de Wrède, qui, bien qu'ils aient servi jusque-là d'arrière-garde, étaient les seules troupes encore en bon ordre et capables d'opposer une résistance sérieuse, rentrèrent en Allemagne par Lyk, Willenberg et Plotzk; ils se portèrent de là sur Thorn.

D'autre part, le 10e corps d'armée, sous les ordres du maréchal Macdonald, opérait, lui aussi, sa retraite, et quittait la Courlande, pendant que les Autrichiens, sous les ordres du feld-ma-

réchal prince de Schwarzenberg, et le 7e corps d'armée, commandé par le général Reynier, rétrogradaient par Slonin sur Biélostock, où ils arrivaient le 24 décembre 1812. Si, aux 56,000 hommes dont se composaient ces trois derniers corps, et qui comptaient dans leurs rangs 15,000 Prussiens, 25,000 Autrichiens et 6,000 Saxons, on ajoute les débris, encore capables de combattre, de la Grande Armée, la garnison de Dantzig et les réserves qu'on faisait venir en toute hâte de Prusse et de Pologne, on arrive à un effectif total de 100,000 hommes environ, avec lesquels, s'il était impossible de défendre les rives du Niémen, on pouvait cependant chercher à se maintenir pendant quelque temps sur celles de la Vistule.

Aussi l'arrière-garde, composée des débris de la vieille garde, reçut l'ordre de rester à Intersburg et de n'abandonner cette position qu'à la dernière extrémité, et seulement dans le cas où elle serait attaquée par des forces considérables. En même temps on prescrivait à la division Marchand, du 11e corps, de se porter de Dantzig à Königsberg, où elle arriva le 25 décembre. Enfin le roi de Naples assignait de Königsberg, le 31 décembre, aux différents corps d'armée, les points de ralliement et de concentration suivants :

Garde impériale.	Königsberg.
1er corps	Thorn.
2e »	Marienburg
3e »	Elbing.
4e »	Marienwerder.
5e »	Varsovie.
6e »	Plotzk.
9e »	Dantzig.
Cavaliers démontés..	Elbing.
Officiers malades et blessés	Stettin et Custrin.

Les débris du 8e corps s'étaient retirés en Westphalie ; le 7e corps était encore à Wengrod, sur la route de Varsovie à Biélostock ; le 10e corps (Macdonald) se retirait sur Königsberg ; le 11e, fort seulement de 2,000 hommes, était à Berlin. Le 10e corps (maréchal Macdonald), presque exclusivement composé de troupes prussiennes, à l'exception de la division Grandjean, se repliait pendant ce temps en combattant, et arrivait le 28 décembre seu-

ment à Tilsitt, suivi de près par les Russes du général Wittgenstein, qui, cherchant à couper la retraite, sinon à tout le 10e corps, du moins à son arrière-garde, s'efforcèrent de le précéder sur les rives du Niémen. Dès le 18 décembre, alors que le 10e corps tout entier était encore aux environs de Jacobstadt, les cosaques battaient l'estrade sur les bords du Niémen, et les troupes légères des généraux Diebitsch, Kutusoff et Schepelew inondaient les districts de Rosienne, Szwal et Teltsch. Le succès remporté sur les Russes par la brigade Bachelu à Piktupöhnen, le 26 décembre, permit heureusement au 10e corps d'atteindre Tilsitt, que les cosaques avaient occupé, mais qu'ils évacuèrent sans combat. Ils n'en continuèrent pas moins à se tenir sur le cours supérieur du Niémen, entre le gros du 10e corps et la 3e colonne de ce corps, composée d'une partie des troupes prussiennes et commandée par le général York. D'un autre côté, une colonne russe, sous les ordres du général marquis Paulucci, était entrée à Memel le 27 décembre.

Trois jours plus tard, le 30 décembre 1812, le général York signait avec le commandant des troupes d'avant-garde de l'armée russe, le général-major Diebitsch II, au moulin de Poscherau, une convention aux termes de laquelle les troupes prussiennes s'engageaient à quitter les rangs de l'armée française, et, sans passer immédiatement du côté des Russes, étaient considérées comme neutres, et allaient prendre, en arrière d'une ligne qui, partant de Tilsitt et passant par Mehlauken, aboutit à Labian, des cantonnements où elles devaient attendre les ordres du roi de Prusse. Dans la nuit du 30 au 31 décembre, les troupes prussiennes du général Massenbach, qui avaient opéré le 28 leur jonction à Tilsitt avec la division Grandjean, recevaient communication de la convention de Poscherau, dont elles étaient appelées à bénéficier. Le général Massenbach réunit ses officiers le 31 à la pointe du jour, fit passer, sur la glace, le Niémen à ses troupes, et alla rejoindre le corps du général York.

Cette défection inattendue, quoique préparée de longue main par York, réduisait le 10e corps à un effectif dérisoire, et affaiblissait tellement l'armée qu'il ne pouvait plus dès lors être question de défendre la ligne de la Vistule. Le roi de Naples quitta Königsberg pendant que le maréchal Ney se portait au-devant de ce qui restait du corps du maréchal Macdonald, et, le 1er jan-

vier 1813, les débris de la Grande Armée, abandonnée par York (si l'on ne fait pas entrer en ligne de compte les Autrichiens de Schwarzenberg), ne se composaient plus que de 18,800 Français et de 23,400 hommes des contingents saxons, bavarois, westphaliens, wurtembergeois, badois et polonais; tandis que l'armée russe qui passait le Niémen le 1er janvier 1813, en 5 grandes colonnes, était forte de 111,936 hommes, avec 849 bouches à feu; savoir : infanterie, 64,145 hommes; cavalerie, 18,614; artillerie, 11,727; cosaques, 17,450. Dès le 2 janvier, l'arrière-garde française était attaquée à Labian par les cavaliers du général Schepelew (un régiment de cavalerie de la garde, un de dragons, un de hussards).

Le 4 janvier, ces mêmes cavaliers harcelaient les débris de la garde à Wehlau, et dans la nuit du 4 au 5 les Français évacuaient Königsberg, se dirigeant sur Braunsberg, où ils arrivèrent le 7. Le 8 au matin, les cosaques essayaient d'enlever cette position; mais les troupes françaises, solidement établies dans cette ville entourée de murs et couverte par le cours de la Passarge, rejetèrent sans peine les attaques des cosaques. Le lendemain, les Français évacuèrent Braunsberg, puis Elbing le 11; le même jour, après que les restes du 10e corps eurent repassé la Passarge, il y eut une affaire d'arrière-garde à Frauenberg avec les troupes du général Siewers. Le 12, un parti de cosaques se jeta au travers des postes français jusque dans Marienwerder; les cosaques furent repoussés; la ville fut d'ailleurs évacuée le 13 janvier, et la division Grandjean se séparait sur ce point du reste de l'armée pour aller s'enfermer à Dantzig.

A partir de cette époque, il ne restait plus, à l'exception des places de Pillau, Thorn et Dantzig, un seul homme des troupes françaises sur la rive droite de la Vistule, et le roi de Naples se dirigea avec 6,000 hommes sur Bromberg et Posen, où le quartier général s'établit le 15 janvier.

Pendant ce temps, le général von Bülow concentrait les forces prussiennes disponibles autour de Stettin.

Pour résumer les situations respectives des belligérants au début de la campagne de 1813, il est utile de relever les positions occupées par l'armée russe sur le territoire prussien le 31 décembre 1812 :

Le général Paulucci était à Memel avec 8,000 hommes.

Les *avant-postes* du corps du général comte de Wittgenstein étaient établis :

Le corps du général Diebitsch, à Lampöhnen.

Le corps du général Schepelew, dont le quartier général était à Tilsitt, était en partie employé à poursuivre la division Grandjean.

Le corps du général-major Kutusoff était à Ragnit.

Le général de Wittgenstein avait cantonné son corps aux environs de Gerskullen, où il avait établi son quartier général ; à sa gauche, on trouvait l'avant-garde cosaque du général-major Tchernitcheff (du corps du général comte Platoff), qui, passant par Georgenburg et Lœbegallen, avait poussé jusque dans les environs d'Insterburg.

Enfin les troupes du général Tschaplitz, qui formaient l'avant-garde de l'armée du Danube, étaient à la même époque arrivées à hauteur de Raukischken.

Quoique moins éprouvée par les rigueurs du climat, et surtout par les privations et les fatigues de toutes sortes, que l'armée française, l'armée russe fut, elle aussi, obligée de prendre quelques jours de repos, après lesquels, formée en cinq colonnes, elle reprit sa marche vers la Vistule.

La première colonne, celle de l'aile droite, sous les ordres du général de Wittgenstein, moins les troupes du général Paulucci qu'on laissa à Memel et quelques troupes de milices chargées du blocus de Dantzig, se subdivisa en deux colonnes : l'une, comprenant l'avant-garde du général Schepelew et le corps du général Berg, se porta sur Labian, où elle livra, comme nous l'avons dit, le combat du 2 janvier, arriva le 5 à Königsberg, et se porta de là sur Elbing ; l'autre, composée de l'avant-garde du général-major Kutusoff et du corps du général Steinheil, se porta par Wehlau, Friedland, Mehlsack et Preussich-Holland, sur Elbing, où le quartier général de Wittgenstein resta du 14 au 21 janvier 1813.

La deuxième colonne marchait à la gauche de la première ; elle comprenait les cosaques de Platoff, au nombre de 6,000 à 7,000 cavaliers, qui balayèrent la rive droite de la Vistule et poussèrent des pointes jusqu'aux portes de Pillau, Dantzig et Thorn. L'avant-garde de ces cosaques était placée sous les ordres du général Tchernitcheff. Le 12 janvier, le quartier gé-

néral du corps était à Marienberg, et le 24 Platoff rejoignait les troupes qui bloquaient étroitement Dantzig.

La troisième colonne, formée par l'armée dite du Danube et qui était encore à cette époque sous les ordres de l'amiral Tchitchagoff, était précédée par deux avant-gardes : l'une celle du général Tschaplitz, l'autre celle du général comte Woronzoff, qui se réunirent à Nordenburg pour se porter sur Elbing. La lenteur avec laquelle marcha ce corps, qui se porta d'Halsberg sur Marienburg au lieu de se diriger par le chemin le plus direct et le plus court sur Thorn, obligea Wittgenstein à rester inactif pendant près de trois semaines, permit aux troupes françaises de se rallier, de se reformer, de se refaire, et eut pour les Russes des conséquences d'autant plus graves qu'en empêchant la Prusse de se prononcer dès lors ouvertement pour la Russie, en privant les troupes russes du concours de l'armée prussienne, elle causa aux alliés, au point de vue militaire comme au point de vue politique, un préjudice presque irréparable.

La quatrième colonne, sous les ordres du général Tormassoff, avec laquelle marchaient l'empereur Alexandre, le grand-duc Constantin et le général feld-maréchal Kutusoff, ne quitta Vilna que le 9 janvier, pour arriver seulement le 5 février à Plotzk, où elle resta jusqu'au 9 du même mois.

Enfin la cinquième colonne, composée des corps des généraux Miloradowitch, Sacken, Winzingerode, Dokterow et Radt, marchait en échelons et suivait, mais lentement, la retraite du corps autrichien du prince de Schwarzenberg, du 7e corps (général Reynier), et du corps polonais du général Poniatowski.

Le 17 janvier, le quartier général de l'armée française était à Posen; ce fut à ce moment que le roi de Naples abandonna l'armée et que le prince Eugène prit le commandement en chef, laissé vacant par le départ de Murat, commandement dans lequel il ne tarda pas à être confirmé par l'Empereur. Le quartier général du vice-roi s'établit à Posen du 17 janvier jusqu'au 11 février. Pendant ce temps, l'armée restait disposée en colonne derrière la Vistule et la Wartha; mais à la suite de la retraite du corps autrichien de Schwarzenberg, dont le chef s'était, par une convention, engagé à se retirer sur la Galicie, découvrant par ce mouvement la droite de l'armée française; en présence des levées auxquelles procédait le gouvernement prussien, de l'attitude

hostile de ses représentants, attitude qui permettait de prévoir que le roi de Prusse n'attendait plus qu'une occasion favorable pour se déclarer contre la France; et enfin à partir du moment où la grande armée russe reprit sa marche en avant, le vice-roi dut forcément se replier, d'abord derrière l'Oder, puis derrière l'Elbe.

Nous allons essayer maintenant, malgré toutes les difficultés que présente cette tâche, de suivre pas à pas la marche des nombreux partis de cosaques qui couvraient le mouvement de la grande armée russe.

Le corps du général comte de Wittgenstein (première colonne de la grande armée russe), affaibli par les détachements qu'il avait été obligé de fournir pour assurer le blocus de Dantzig et de Pillau, ne put s'avancer que fort lentement, et sa marche fut encore retardée par les hésitations de l'aile gauche de l'armée russe. Il en résulta que Wittgenstein, arrivé à Stargard le 2 février, reçut l'ordre d'y rester jusqu'au 13. Mais, malgré l'arrêt forcé qu'on imposait à sa marche en avant, Wittgenstein n'en continua pas moins à faire inquiéter l'armée française par ses cosaques (24 régiments du corps de Platoff, avec une partie desquels on avait formé trois corps volants placés sous les ordres de Benkendorff, Tchernitcheff et Tettenborn, dont la force variait entre 4 et 6 régiments), qui battaient l'estrade depuis un mois sur la rive gauche de la Vistule, et qui, depuis près de quinze jours, avaient poussé jusqu'à l'Oder. Toutefois, en raison des arrêts constants apportés à la marche du gros du corps, les cosaques furent à plusieurs reprises rejetés en arrière.

Les cosaques de la colonne Wittgenstein formaient deux groupes principaux, sous les ordres, l'un du général Tchernitcheff, l'autre du colonel Dörenberg. Ce dernier officier, tenant la droite de la ligne, battait la campagne en Poméranie, tandis que le général Tchernitcheff suivait avec son groupe la grande route de poste qui traverse la Prusse occidentale et la Nouvelle-Marche.

Son extrême avant-garde était formée par les cavaliers du colonel Tettenborn, tandis que ses flanqueurs de gauche s'étendaient jusqu'au grand-duché de Varsovie, et assuraient de la sorte les communications avec les têtes de colonnes de l'armée russe de l'Ouest.

Dès le 17 janvier, les cosaques entraient à Jastrow; le 18, ils

poussaient jusque sur les bords de la Netze; le 31, ils arrivaient à Filehne et à Dragebrück. Le 1er février, ils étaient à Driesen et à Friedeberg; le 3, à Landoberg, sur la Wartha. Le 5 février, 42 cosaques attaquaient, dans un bois près du village de Staffeld, au Schönberger-Theerofen, un détachement français, fort de 1500 hommes, qui se portait sur Soldin, mais qui marchait sans se garder et sans s'éclairer. Surpris par l'attaque inopinée de cette poignée de cavaliers, le petit corps français fut culbuté, mis en déroute, et les fuyards, traversant les villages de Staffelde et de Vietz, ne se rallièrent que le 6 au soir sous les murs de Custrin; 42 cosaques avaient fait plus de 70 prisonniers. Le colonel qui commandait cette petite colonne fut traduit devant un conseil de guerre par le maréchal Davout et condamné à mort. Les cosaques qui avaient exécuté ce coup de main se replièrent ensuite sur Landsberg.

Le 12 février, le général Tchernitcheff, le colonel Efremoff et le major comte Pousckkine, après avoir fait en vingt-quatre heures une marche de près de 70 kilomètres; après avoir passé, avec leurs cosaques, la Wartha encore à peine gelée, attaquaient, entre Posen et Landsberg, les débris de deux régiments de cavalerie lithuanienne, postés à Zirke, sur la Wartha. Une partie de ces cosaques passa la rivière en amont de Zirke et occupa les routes de Posen et de Meseritz, pendant que les autres attaquaient Zirke de front. Les Lithuaniens, trop faibles et surpris par cette attaque, furent mis en déroute, et leur commandant, le prince Gedroiç, fut pris avec 30 officiers, 900 hommes et 1000 chevaux[1]. Ce fait d'armes n'avait coûté aux Russes qu'une douzaine d'hommes.

Le 15 février, le colonel Tettenborn arrivait avec 2,000 chevaux à Soldin; le 16, il passait l'Oder à Zellin, après avoir détaché et envoyé Benkendorf dans la direction de Wrietzen. L'avant-garde de ce détachement arriva encore dans la journée du 16 devant cette localité, qu'occupait un bataillon d'infanterie westphalienne. Sommés de se rendre, les officiers westphaliens répondirent par un refus; mais au moment où les Russes commençaient

[1] D'après Bogdanovitch, les cosaques n'auraient pris à Zirke que 420 hommes, dont 20 officiers.

leur attaque, les soldats westphaliens jetèrent leurs armes et, malgré les efforts de leurs chefs, refusèrent de se battre ; 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 21 officiers et 2 drapeaux tombèrent ainsi sans combat entre les mains des Russes.

Le colonel Tettenborn se dirigeait de son côté sur Berlin en passant par Hirschfelde, mais arrivé à hauteur de Werneuchen il trouva la route barrée par un corps de 3,000 Français qui, sous les ordres du général Poinçot, avait pris position sur ce point pour couvrir la capitale. L'officier russe, trop faible pour attaquer un ennemi aussi supérieur en nombre, se contenta de faire observer les troupes du général Poinçot par des vedettes et des petits postes, et employa le reste de ses cavaliers à battre l'estrade dans les plaines qui s'étendent aux environs de Werneuchen, Landsberg et Friedersdorf, jusqu'au moment où il apprit que le gros du corps du général Tchernitcheff avait passé l'Oder le 19, et que le quartier général de ce corps était établi à Landsberg. Les cosaques reçurent alors l'ordre de tourner, dans la journée du 20, le petit corps français établi à Werneuchen, qui dut par suite se retirer sur Berlin en faisant un grand détour et passer par Köpenick. Pendant ce temps, un régiment de cosaques arrivait jusqu'aux portes de la capitale de la Prusse, culbutait les quelques postes de cavalerie française qu'on avait disposés en avant de la ville, les sabrait et pénétrait à la suite des fuyards jusque dans Berlin. La garnison française, forte d'environ 6,000 hommes, prit immédiatement les armes, et les cosaques se retirèrent sans combat après avoir jeté l'alarme dans la ville.

Le récit du raid sur Berlin, tel qu'il est exposé par le général Bogdanowitch, diffère tellement des faits que nous venons d'exposer, que nous avons cru utile de le reproduire ici :

« Le général aide de camp Tchernitcheff arriva le 5/17 février avec 6 régiments de cosaques, 4 escadrons de hussards d'Izoum, 2 escadrons de dragons de Finlande et 2 pièces de l'artillerie des cosaques du Don, sur les rives de l'Oder, à 20 verstes en aval de Custrin, au village de Zellin. La glace trop mince et trop faible ne permettait pas de tenter le passage de la rivière, et il fallut jeter des ponts volants.

« Pendant ce temps le général Benkendorf et le colonel Tettenborn avaient, eux aussi, passé l'Oder, le premier près de Francfort-

sur-l'Oder, le deuxième à Schwedt. Le détachement de Benkendorf se composait de 5 régiments de cosaques, 1 régiment de baschkyrs, 1 régiment combiné de hussards, 2 escadrons de dragons de Finlande et 2 pièces d'artillerie cosaque; celui de Tettenborn, de 4 régiments de cosaques, 4 escadrons de hussards d'Izoum et 2 escadrons de dragons de Kazan.

« Le 19 février, deux partis cosaques du corps de Tchernitcheff avaient dispersé des détachements français et leur avaient fait 300 prisonniers. Tchernitcheff et Tettenborn, qui s'étaient réunis à Wrietzen, résolurent alors d'opérer de concert une pointe sur Berlin. Un détachement français d'un effectif assez considérable était posté sur la route directe qui mène à Berlin, à Werneuchen. Les deux chefs de partisans résolurent de le tourner, et en partant d'Alt-Landsberg, de se porter par Marzan et Schönhaüsen sur Pankow, sur la grande route de Stettin. On ne laissa devant le corps français de Werneuchen que quelques pelotons de cosaques auxquels on prescrivit d'inquiéter l'ennemi pendant toute la nuit et d'entretenir de grands feux de bivouac. Le gros des deux autres corps se réunit à Alt-Landsberg le 20 février et arriva à Pankow le 21 à 4 heures du matin.

« Arrivés à Pankow, Tchernitcheff et Tettenborn prirent position sur ce point, et envoyèrent le lieutenant-colonel Wlassoff avec 2 régiments de cosaques à Charlottenburg, où se trouvait campée l'artillerie française, pendant qu'ils faisaient surveiller toutes les routes menant à Berlin. Ils étaient alors résolus d'attaquer l'ennemi pendant la nuit du 21 au 22. Mais vers midi les avant-postes les informèrent qu'un petit détachement de cavalerie sortait de la ville, probablement pour faire une reconnaissance, et Tettenborn ayant vu cette cavalerie repousser les avant-postes, se porta contre elle avec le régiment de cosaques Kommisaroff, la rejeta dans la ville et y pénétra en même temps qu'elle.

« L'apparition des partisans russes causa un effet indicible à Berlin et aux environs de la capitale, les troupes se portèrent en toute hâte sur leurs points de rassemblement, l'artillerie quitta au galop Charlottenburg. Pendant ce temps, Tchernitcheff avait poussé avec tout le reste des deux corps jusqu'aux abords mêmes de la ville; il dispersa à coups de mitraille l'ennemi qui sortait de la porte d'Oranienburg pour prendre Tettenborn à revers; il fit

renforcer ce dernier par la brigade du colonel Efremoff, qui entra par la porte de Hambourg, et par le régiment de cosaques de Grekow. Les 3 régiments pénétrèrent dans la ville et poussèrent jusqu'à la Sprée, tandis que Tettenborn était arrivé jusqu'à l'Alexander Platz, où il fut accueilli par des salves partant d'un carré. Les partisans durent sortir de la ville, prirent position à peu de distance et se retirèrent le lendemain sur Oranienbaum.

« De l'autre côté de la ville, le colonel Wlassoff avait enlevé Charlottenburg, y avait fait 168 prisonniers, et gardait la route de Potsdam. Cette surprise avait en outre coûté à l'ennemi, en fait de prisonniers, 6 officiers supérieurs, 12 officiers subalternes et plus de 600 hommes. Les pertes des Russes s'élevaient à 150 hommes tués et blessés. »

S'il convient de rendre justice à la hardiesse des cosaques qui se précipitèrent tête baissée dans Berlin, on doit, en revanche, blâmer et critiquer la conduite de leur chef. C'était, en effet, exposer des hommes inutilement sans but et sans raison. Il était en effet impossible de prévoir quelle serait l'attitude de la garnison, et ce n'était certes pas avec 300 ou 400 cosaques qu'on pouvait espérer soulever la population. Quel devait donc être le résultat d'une pareille entreprise? Un combat dans les rues qui aurait pu coûter la vie à nombre d'habitants et exposer la ville à être mise à feu et à sac. La garnison, en se jetant sur les cavaliers russes, n'aurait perdu que peu de monde, tandis qu'il lui suffisait de fermer les portes de la ville pour prendre les cosaques dans une véritable souricière.

En somme, au bout de quelques heures, les cosaques quittèrent Berlin et se replièrent sur leur gros, qui avait pris position au Landsberger Thor (porte de Landsberg). La garnison française se contenta de barricader les portes. Les Russes restèrent immobiles sur leur position et se contentèrent de pousser leurs avant-postes jusqu'à la Sprée.

Cette pointe hardie des cosaques contribua toutefois à décider en partie le vice-roi d'Italie à transporter, le 22 février, son quartier général à Köpenick, à abandonner complètement la ligne de l'Oder, pour chercher à se maintenir sur la Sprée. Il laissa seulement la brigade Fraissinet sur la rive gauche de l'Oder, aux environs de Custrin, et le général Bertrand, avec 600 hommes formant l'extrême arrière-garde, à Francfort-sur-

l'Oder; mais peu de jours après, comme les Russes continuaient à dessiner le mouvement offensif du gros de leur armée, ces avant-postes se retirèrent sur la rive droite de la Havel, pendant que le vice-roi transportait son quartier général à Schöneberg.

Le 21 février, les Français brûlaient le pont de Crossen, le 23 celui de Francfort-sur-l'Oder, et le 26 celui de Schmökwitz.

Aucun événement ne se produisit pendant les 12 jours qui s'écoulèrent du 20 février au 4 mars, à l'exception toutefois d'un petit combat livré par 1500 cosaques qui, sous les ordres du général Benkendorf, avaient passé l'Oder et attaquèrent près de Münchenberg un régiment de cavalerie légère française qui fut presque entièrement détruit ou fait prisonnier. Pendant ce temps, les cosaques ne cessèrent de battre le pays et interrompirent à tout instant les communications entre Berlin et Spandau.

Le 2 mars, l'avant-garde de Wittgenstein, sous les ordres du prince Repnin, ayant passé l'Oder à Güstebiese, à moitié chemin entre Custrin et Schwedt, pour se diriger sur Berlin, le vice-roi se décida à abandonner la ligne de la Sprée et à évacuer, dans la nuit du 3 au 4 mars, Berlin, où les cosaques du général Tchernitcheff entrèrent presque derrière lui, le 4, à 6 heures du matin. Les détachements volants des généraux Tchernitcheff et Benkendorf se remirent aussitôt en marche pour poursuivre le vice-roi et conserver le contact de l'armée française. Ils attaquèrent l'arrière-garde près de Schöneberg et de Stegelitz, et mirent 300 hommes hors de combat.

Le 5 mars, les cosaques traversèrent Saarmund, où Tchernitcheff, arrivant par la route de Potsdam, établit son quartier général, et leurs pointes extrêmes s'avancèrent jusqu'à Wildenbruch et Künersdorf.

Le lendemain, les cosaques attaquèrent l'arrière-garde française, qui avait pris une bonne position à Kähnsdorf, village situé entre deux lacs communiquant par un canal étroit et encaissé que la route franchit sur un pont. Les cosaques, ne pouvant déloger les Français, tournèrent la position en passant par la grande route qui mène par Künersdorf et Belitz, et par laquelle ils réussirent à faire passer leur gros sans attirer l'attention de l'adversaire. Aussi, lorsque les 6,000 hommes du général Grenier quittèrent Kähnsdorf pour se replier sur Belitz, ils furent surpris pendant leur marche et pris en flanc par les cosaques. Cette

escarmouche coûta aux Français 347 tués ou blessés et 162 prisonniers [1].

Les cosaques continuèrent à suivre l'armée française, d'abord jusqu'à Treuenbrietzen, puis sur les deux routes qui mènent à Wittenberg, en passant, l'une par Jüterbock, l'autre par Marzahne. Le général de Benkendorf, venant de Mittenwalde et de Baruth, se dirigeait, lui aussi, avec sa cavalerie, sur Wittenberg, et le 7 mars Tchernitcheff harcela l'arrière-garde aux environs de Seehausen, en arrière de Jüterbock. Enfin, le 10 mars, l'armée française tout entière était échelonnée sur la rive gauche de l'Elbe, depuis la frontière de Bohême jusqu'à Hambourg.

Quant à la colonne du général-major Dörenberg, qui avait passé l'Oder à Schwedt et Stolpe, elle avait pris la direction du nord pour se porter vers l'Elbe, et elle arrivait le 23 mars à Havelberg, où elle était renforcée par un bataillon d'infanterie prussienne et une demi-batterie d'artillerie à cheval.

En effet, le 17 mars, le roi de Prusse, qui s'était décidé à jeter le masque, avait adressé à ses peuples une proclamation leur faisant savoir qu'il s'alliait à la Russie pour chasser d'Allemagne l'ennemi héréditaire, et, du 16 au 24 mars, l'armée prussienne, sous les ordres de Blücher, quittait Breslau pour marcher vers l'Elbe, pendant que le corps du général York, formant l'extrême droite de la grande armée russe, entrait à Berlin le 17 mars, et que le général de Bülow se portait de son côté sur l'Oder, qu'il passait à Schwedt dès le 14 mars.

Enfin, le détachement de Tettenborn avait à sa sortie de Berlin, vers le 5 ou le 6 mars, reçu une destination nouvelle. Passant par Fehrbellin et Wusterhausen, il était le 9 à Kyritz, le 12 à Perleberg, le 13 à Grabow (Mecklembourg), le 14 à Ludwigslust, le 15 à Lauenburg et Boitzenburg.

Pendant ce temps, le corps du général Winzingerode, après avoir battu, le 13 février, à Kalisch, le 7e corps sous les ordres du général Reynier, avait continué son mouvement vers l'Oder

---

[1] Vaudoncourt s'exprime comme suit au sujet du combat de Kähnsdorf : « Le 6, la colonne de gauche eut à soutenir un combat d'arrière garde, à Belitz, contre les cosaques, qui échouèrent complètement, ce qui leur arrive toujours contre des troupes réglées ; il paraît cependant, par leurs bulletins, qu'ils ont rêvé d'avoir détruit et dissipé cette colonne. »

en passant par Ostrow, Zduny, Kobielin et Rawitsch, et se faisait précéder au loin par les corps volants du capitaine aide de camp Orloff, du colonel Prendel et du colonel prince Madatoff.

Dès le 19 février, les 500 cavaliers que conduisait le colonel Prendel et le capitaine Orloff passaient l'Oder à Steinau; le 20 ils marchaient sur Lübben et Ossig, où ils eurent déjà un engagement avec les Français; le 21 ils étaient entre Goldberg et Löwenberg, le 22 à Löwenberg, le 23 à Bunzlau, le 25 à Lauban, le 8 mars à Sohrau, le 11 à Görlitz et le 15 à Bautzen, d'où ils commençaient aussitôt à battre l'estrade sur les bords de l'Elbe.

Le détachement du colonel prince Madatoff avait de son côté passé l'Oder le 26 février, près de Köben et de Radschütz, suivi à une journée de marche par l'avant-garde proprement dite de la colonne de Winzingerode, sous les ordres du général-major Lanskoï.

Le 25 mars tous ces corps volants passaient l'Elbe: celui du capitaine Orloff à Debelsdorf, celui du prince Madatoff à Meissen, celui du colonel Prendel entre Dresde et la frontière de Bohême.

Ce dernier détachement avait été préalablement rejoint par les coureurs du corps de Milarodowitch, sous les ordres du capitaine Geismar, et par quelques escadrons de hussards prussiens. Le passage de l'Elbe fut effectué par ces partis avec tant d'ensemble et de rapidité, que les troupes françaises qui étaient en Saxe crurent (c'est ce que les Russes ne tardèrent pas à apprendre en dépouillant les lettres qu'ils avaient interceptées et enlevées) qu'elles allaient avoir affaire au gros des forces ennemies. Les capitaines Orloff et Geismar, après avoir marché d'abord sur Wilsdruf, se dirigèrent presque aussitôt et en toute hâte sur Dresde et occupèrent après quelques escarmouches le village de Gross-Serra.

Les Français avaient d'ailleurs, comme nous le dirons plus loin, évacué Dresde, et la division bavaroise du général comte Rechberg quitta Meissen pour venir à Wilsdruf opérer sa jonction avec la division Durutte. Mais elle donna en route contre le détachement du comte Orloff, qui, cédant après un engagement assez vif à la supériorité du nombre, vint se poster d'abord à Walde. Voyant que les 2 divisions, après avoir opéré leur jonction à Wilsdruf, se préparaient à prendre la route de Nossen, il se porta,

ainsi que les autres corps volants, du côté de Bürkerswalde, pour inquiéter la marche des colonnes ennemies. Après un nouvel engagement, les 2 divisions continuèrent à se replier par Nossen sur Waldheim, toujours suivies, du reste, par les coureurs russes.

Pendant ce temps, l'avant-garde du corps Winzingerode, sous les ordres du général Lanskoï, dont la marche avait puissamment contribué à forcer les Français à abandonner la rive droite de l'Elbe depuis Torgau jusqu'à la frontière de Bohême, entrait à Dresden-Neustadt.

Ainsi les coureurs russes et les corps volants se trouvaient :

1° A l'extrême droite, ceux du colonel Tettenborn, dès le 15 mars, à Lauenburg et Boitzenburg, avec mission de surveiller Hambourg ; ceux du général Dörenberg, le 23 mars, à Havelberg, observant les passages du bas Elbe et les environs de Magdebourg ;

2° Au centre, ceux des généraux Tchernitcheff et Benkendorf, dès le 6 mars, aux environs de Wittenberg, s'attachant aux colonnes en retraite de l'armée du vice-roi ;

3° Enfin, à l'aile gauche, ceux des colonels Prendel et prince Madatoff, des capitaines Orloff et Geismar, depuis Meissen jusqu'à Bürkerswalde, en avant de Dresde, sur les talons du 7e corps, de la division bavaroise Rechberg et du 1er corps français nouvellement formé.

Il est curieux de voir ce que l'Empereur lui-même pensait de ces coups de main exécutés par les partisans des alliés.

A la date du 9 mars, il écrivait de Trianon à Eugène Napoléon, commandant en chef la Grande Armée à Leipzig : « Quant à votre cavalerie, vous en avez assez si vous la tenez réunie et la faites marcher avec de bons corps d'infanterie ; mais si vous la disséminez, il vous arrivera encore ce qui est arrivé au 4e de chasseurs italiens et aux deux régiments lithuaniens. »

Deux jours plus tard, le 11 mars, il ajoutait : « Nos opérations militaires sont l'objet des risées de nos alliés à Vienne, et de nos ennemis à Londres et à Saint-Pétersbourg, parce que *constamment l'armée s'en va, huit jours avant que l'infanterie ennemie soit arrivée, à l'approche des troupes légères et sur de simples bruits.* »

Du reste, les événements que nous venons de raconter préoccupaient tellement l'Empereur, que le 14 mars il écrivait encore

au prince de Neuchatel : « Demandez-lui (au général Monthion) une relation de l'affaire qui a eu lieu du côté de Posen, où le prince de Gedroïç a été pris. Dites-lui que je suis fâché de l'affaire du régiment italien, que cela ne serait pas arrivé si la cavalerie avait marché réunie et si on y avait joint un régiment d'infanterie, *ce que la prudence et la manière de faire des cosaques commandent impérativement.* »

Enfin, le 17 mars, il écrivait encore au prince Eugène : « Mon fils, je vous envoie un bulletin de Hambourg du 12; vous y verrez que 200 *cosaques vont s'emparer de toute la* 32e *division militaire.* »

CHAPITRE II.

DEPUIS LE PASSAGE DE L'ELBE PAR LES ALLIÉS JUSQU'A L'ARRIVÉE A L'ARMÉE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Le 15 mars 1813, Tettenborn, qui, parti de Berlin avec 4 régiments de cosaques, 6 escadrons de cavalerie régulière russe et 2 pièces d'artillerie à cheval, en tout 1300 hommes, s'était porté à marches forcées vers Hambourg, en traversant le Mecklembourg, arrivait à Lauenburg au moment même où son avant-garde venait de s'engager vivement avec les troupes françaises qui avaient pris position à Eschenburg[1]. Les Français occupaient sur ce point une position d'autant plus difficile à enlever qu'on ne pouvait l'aborder que par un chemin creux profondément encaissé, dont leurs tirailleurs garnissaient les pentes tandis que leur canon balayait la route.

Malgré cela, les cosaques des régiments Soulima, Grebtzoff et Denissoff, qui avaient mis pied à terre, réussirent pendant la nuit à déloger les Français et à s'emparer du village d'Eschenburg.

Pendant ce temps, le général Morand était arrivé à Bergedorf avec 3,000 hommes et 17 bouches à feu ; il avait reçu l'ordre for-

---

[1] Nous avons dit ci-dessus que l'armée française s'était reportée dès le 10 mars sur la rive gauche de l'Elbe, de Dresde jusqu'à Hambourg. Il faut ajouter que la division Morand avait évacué la Poméranie suédoise le 8, et que le général Carra-Saint-Cyr avait quitté Hambourg le 12 mars.

nel de se maintenir, coûte que coûte, sur ce point, dont la possession avait pour les Français une importance capitale.

Mais, Tettenborn ayant réussi à obtenir du corps danois du général Ewald, posté en observation sur la frontière, l'assurance qu'il s'opposerait à l'entrée du général Morand à Hambourg, le petit corps français, pressé de toutes parts, dut se résigner à battre en retraite vers l'Elbe pour repasser sur la rive gauche.

Tettenborn s'attacha à ses pas ; et comme la configuration du terrain ne lui permettait pas de se jeter sur son adversaire avec sa cavalerie, il fit mettre pied à terre à la plus grande partie de ses cosaques, attaqua vivement le général Morand au moment où il venait de commencer à effectuer son passage de rivière, lança ses tirailleurs sur la batterie qui couvrait la retraite de la division, s'en empara, et fit en outre prisonnier tout ce qui restait de Français sur la rive droite de l'Elbe. Le général Morand se replia sur Brême, poursuivi par un détachement de cosaques qui avait passé sur la rive gauche du fleuve. Le lendemain 17, le colonel Tettenborn entrait à Hambourg[1] ; le même jour il en faisait partir le lieutenant-colonel Benkendorf avec 500 chevaux, avec ordre d'occuper Lübeck, où cet officier arriva le 22 mars.

Pendant ce temps, le général-major Tchernitcheff, qui avait suivi pas à pas le vice-roi d'Italie depuis le moment où il avait quitté Berlin, donna au général-major Benkendorf l'ordre de rester en observation aux environs de Wittemberg. Cet officier général, en se portant sur cette ville, eut à soutenir un combat assez vif près de Seehausen. Peu après il fut relevé par le général-major baron Diebitsch II, commandant une colonne volante composée de 2 régiments de cosaques, 1 régiment de hussards et 10 bouches à feu, qui fut chargée du blocus de Wittenberg.

Quant au général Tchernitcheff, on lui donna pour mission d'assurer avec son corps le blocus de Madgdebourg, au moins sur la rive droite de l'Elbe. Parti des environs de Wittenberg, et passant par Golzow et Ziezar, il était à Genthin le 10 mars ; le même jour il fit passer sur la rive gauche de l'Elbe un parti cosaque qui, après un petit engagement avec les postes français

---

[1] Journal des opérations du feld-maréchal Kutusoff Smolenski : *Hamburger Correspondent*, 1813.

établis à Grieben, dut repasser le soir sur la rive droite. Tchernitcheff fit alors occuper par quelques postes seulement Lohburg, Möckern, Burg, Hohenziatz et Nedlitz, et prit dès lors ses mesures pour pouvoir passer sur la rive gauche du fleuve, soit à Havelberg, soit à Parey, au moyen d'un pont de bateaux ou sur des radeaux.

Le 25 mars, le général Dörenberg avait passé l'Elbe à Quizöbel en face de Werben ; battu d'abord sur ce point et rejeté sur Neuenkirchen, il avait réussi néanmoins à repasser sur la rive droite de l'Elbe, pendant que Tchernitcheff, rassemblant toutes ses forces, à l'exception de quelques troupes qu'il lui paraissait indispensable de laisser devant Magdebourg pour observer cette place, se rapprochait d'Havelberg; mais à ce moment une colonne française forte de 3,000 fantassins et de 1000 chevaux sortit de Magdebourg, passa par Arneburg pour se porter à la rencontre du général Dörenberg, qui se retira par Werben et Neuenkirchen, où il fut atteint et battu par les Français le 27. Cette retraite précipitée des Russes s'explique par le fait qu'ils manquaient d'infanterie et que leur cavalerie ne pouvait leur être d'aucune espèce d'utilité dans ces parages, qui ne se prêtent en rien (surtout dans la région que les habitants appellent la Wische) aux opérations de la cavalerie. Puis, tandis que le général Dörenberg passait l'Elbe à Scharpenlohe et se retirait sur la Priegnitz, les Français rentraient de leur côté, le 28 mars, à Magdebourg.

Le 27 mars, les troupes des généraux Tchernitcheff et Benkendorf se concentrèrent autour de Quizöbel, Bälow et Hinzdorf, et installèrent leur quartier général à Havelberg, où vint également s'établir celui du général Dörenberg.

Le 29, Tchernitcheff et Benkendorf passaient sur la rive gauche de l'Elbe, au Sandkrug, près de Bälow, et Tchernitcheff occupa immédiatement Seehausen et Lichterfelde, pour couvrir le passage des autres troupes; mais le corps de Tchernitcheff avait à peine effectué son passage, que le régiment de cosaques, sous les ordres du major comte Pouschkine, que l'on avait établi à Seehausen, fut attaqué par 3 bataillons d'infanterie française, soutenus par quelques cavaliers et 2 bouches à feu ; l'arrivée sur le théâtre de la lutte du régiment de hussards d'Izoum sauva les cosaques ; toutefois, en raison du peu de distance à laquelle il savait dès lors que se trouvaient les lignes ennemies, le général

Dörenberg crut devoir ne passer l'Elbe que le 31, et plus en aval, aux environs de Lenzen.

Les généraux russes arrêtèrent alors les dispositions suivantes :

L'infanterie, sous les ordres du général Dörenberg, devait se porter sur Dannenberg; la cavalerie, sous les ordres du général Benkendorf, sur Luckau; et le détachement du général Tchernitcheff, sur Wustrow; 2 régiments de cosaques, commandés par le colonel Wlassow, étaient envoyés à Seehausen pour couvrir le mouvement, avec l'ordre de suivre ensuite le corps en passant par Arendsee et Salzwedel, et de surveiller l'ennemi qui tenait la campagne entre Stendal et Gardelegen.

A ce moment, le petit corps du général Morand quittait les environs de Tosted et se dirigeait sur Lüneburg, qu'il enlevait le 1er avril. A cette nouvelle, les généraux russes résolurent de se porter immédiatement de ce côté, et bien que leurs troupes eussent à faire une marche forcée de plus de 75 kilomètres en vingt-quatre heures, elles arrivèrent sur les hauteurs de Breitenstein et de Bienenbüttel, situées à 1500 mètres de la rive, sur la droite de l'Ilmenau, douze heures seulement après l'entrée des Français à Lüneburg, le 2 avril au matin.

On résolut d'attaquer immédiatement le général Morand. Le colonel baron Pahlen, avec 2 régiments de cosaques, reçut l'ordre de tourner la ville par la rive gauche de l'Ilmenau, d'attaquer Lüneburg de ce côté, et de chercher à attirer sur lui l'attention de l'ennemi pendant que l'attaque réelle se ferait par la rive droite de l'Ilmenau, dans une direction diamétralement opposée. Les Russes firent, en outre, fortement occuper les positions de Bienenbüttel, et un régiment de cosaques, envoyé à Dalenburg, fut chargé exclusivement de la garde des lignes de retraite (routes de Dannenberg, Gartow et Luckow); enfin, une compagnie de fusiliers prussiens, qu'on avait fait transporter en voitures, fut postée, avec un canon, au passage de la Netze.

Après un combat des plus vifs, Lüneburg fut repris aux Français, qui perdirent dans cette affaire 9 canons et 3 drapeaux. Le général Morand, grièvement blessé[1]; son chef d'état-major, le

---

[1] Le général Morand mourut le 5 avril, à Boitzenburg.

colonel de Lourdes, près de 100 officiers et 2,200 hommes (pour la plupart Bavarois) furent faits prisonniers [1].

Le lendemain, 3 avril, les alliés, prévenus de la marche du général Montbrun, qui formait l'avant-garde du maréchal Davout, évacuèrent Lüneburg et repassèrent sur la rive droite de l'Elbe le 11 avril.

Pendant ce temps, et en présence de la marche offensive des armées alliées, qui s'avançaient en deux colonnes, l'une par la Silésie, sur Dresde, que les Français évacuèrent le 21 mars, l'autre de Berlin par la Marche, le vice-roi, après avoir concentré à Magdebourg les corps de Lauriston, Grenier et Victor, se décida à se porter sur la rive droite de l'Elbe pour battre Wittgenstein, ou du moins pour l'empêcher d'opérer sa jonction avec l'armée de Blücher. Mais au lieu de prendre vigoureusement l'offensive, il se contenta d'exécuter timidement quelques reconnaissances et commit la faute d'attirer sur lui l'attention des alliés et de leur dévoiler de la sorte ses intentions.

Wittgenstein, dont l'avant-garde observait Wittenberg, se mit en mouvement avec toutes ses forces le 26 mars, et, dès le 28, le général Borstel, avec 1 régiment de cosaques, 1 demi-escadron de dragons et 4 pièces d'artillerie à cheval, poussa jusqu'à Hohenziatz une forte reconnaissance offensive, et fit même occuper Möckern par les cosaques. Mais, le 2 avril, un mouvement offensif des Français obligea Borstel à reculer jusqu'à Nedlitz; puis, le lendemain, après un second combat, jusqu'à Gloina, sur la route de Gorzke. En présence de ces mouvements, Wittgenstein, croyant à la possibilité d'une attaque sérieuse, concentra davantage ses troupes; cependant, le 4 avril, il fit passer l'Elbe à un régiment de cosaques, avec ordre de se relier au corps du général Winzingerode.

---

[1] D'après Vaudoncourt, les forces placées sous les ordres du général Morand ne se composaient que de 1,000 hommes d'infanterie, un peloton de cavalerie et 4 canons.

Le maréchal Davout, que Montbrun avait précédé le 3 avril, arriva le 4 à Lüneburg, nettoya les rives de l'Elbe de tous les partisans, et fit occuper Stade. Dörenberg se replia sur Boitzenburg; Tchernitcheff resta entre Boitzenburg et le corps de Wittgenstein. Le 8, le maréchal Davout retourna à Brunswick, et Lüneburg fut entièrement évacué. (Général DE VAUDONCOURT, *Campagne de 1813*, p. 55-56.)

Le lendemain, 5 avril, ce fut par une attaque faite par la cavalerie que s'engagea le combat, malheureux pour les Français, de Dannichow ou de Möckern. Quelques escadrons de cavalerie française avaient pris position en avant de ce village pour couvrir les avant-postes; attaqués et chargés par des hussards prussiens, ils furent repoussés ; mais les cavaliers prussiens s'engagèrent trop à fond et furent ramenés à leur tour par les tirailleurs français. La cavalerie prussienne (1er et 2e régiments de hussards de la garde, régiment de dragons de Lithuanie, 1er régiment de dragons de la Prusse occidentale et 2 escadrons du régiment de dragons de la Reine) et la cavalerie russe (hussards de Grodno et cosaques de la division de Berg) exécutèrent plusieurs charges avec succès, malgré les difficultés que leur opposait le terrain marécageux des bords de l'Ihlebruch.

A Vehlitz, 600 cavaliers français, après avoir vainement essayé de rompre un carré d'un bataillon prussien, furent pris de flanc par les deux escadrons du régiment de dragons de la Reine, mis en désordre et poursuivis par le régiment de hussards de Grodno et le 1er régiment de la Prusse occidentale. La plus grande partie de ces cavaliers furent faits prisonniers un peu plus loin, à peu de distance de Leizkan, par les cosaques. La charge exécutée le même jour par le général Oppen, qui commandait l'avant-garde de la colonne de Bülow, mérite surtout une mention particulière. Près du village de Zehderrick, sur la route de Möckern à Magdebourg, ce général donna sur une arrière-garde française forte de 1200 chevaux, 3 bataillons et 1 batterie.

A la tête de 7 escadrons, le général Oppen chargea la cavalerie française, qui s'était postée derrière un fossé et reçut les cavaliers par une décharge de mousqueterie. Ni ce feu, ni le fossé n'arrêtèrent les dragons et les hussards d'Oppen. Les cavaliers prussiens franchirent le fossé et tombèrent sur les Français avant qu'ils eussent eu le temps de se reformer et de mettre le sabre à la main. Les escadrons français, qui avaient perdu dans cette affaire 150 prisonniers et une centaine d'hommes hors de combat, furent recueillis par l'infanterie, qui s'était formée en carrés.

Dès le lendemain des combats de Dannichow et de Vehlitz, les reconnaissances envoyées par les alliés firent connaître que les troupes françaises se repliaient sur Magdebourg. Les renseigne-

ments qu'elles fournirent, corroborés par le fait que les Français avaient en même temps replié tous les ponts qu'ils avaient établis sur l'Elbe, permirent aux généraux alliés d'en conclure que le vice-roi renonçait, du moins pour le moment, à toute espèce d'entreprise offensive. Le 11 avril, on savait que le vice-roi avait transporté son quartier général à Neugattersleben, et que les troupes françaises occupaient en force la ligne de la Saale et les villes d'Alsleben, Bernburg, Nienburg, Calbe et Barby. Quelques avant-postes seuls étaient restés sur la rive droite de la Saale; mais, en revanche, le cours de la basse Saale était complètement évacué.

Jusqu'à ce moment, le capitaine Orloff avait été chargé d'observer, avec ses partisans, le cours de la Saale, de Cõnnern jusqu'à Halle; mais, le 12 avril, il reçut l'ordre du général Winzingerode de se rapprocher de lui en passant par Halle et Merseburg. En même temps on modifiait l'emplacement des avant-postes, dont le commandement était donné au général Ilowaïsky IV, qui, avec 1 régiment de cosaques, 4 escadrons de hussards prussiens, 4 escadrons de dragons de Lithuanie, 2 compagnies de chasseurs et 4 bataillons de fusiliers, occupait Grõbig et Lutsch [1].

Dès le 8 avril, 2 régiments de cosaques, sous les ordres du major Lõwenstern, étaient arrivés à Halle; le 11, ils se remirent en marche et commencèrent à battre l'estrade sur la route de Nordhausen. A partir de ce moment, Halle ne cessa d'être occupée, quoique faiblement, par des cavaliers et des cosaques appartenant aux corps volants du général Radionoff et du colonel Orloff.

Le 11 avril, le colonel Prendel arrivait avec son détachement

---

[1] Lettre de l'Empereur au maréchal Ney, commandant le 3[e] corps de la Grande Armée à Würzbourg :

« Saint-Cloud, le 11 avril 1813.

« Je suis très fâché que vous ayez envoyé un escadron du 10[e] hussards à « Erfurt : vous savez combien notre cavalerie légère s'expose, et il se fera « prendre. Le régiment était entier et bon à conserver réuni. Envoyez l'ordre à « cet escadron de ne pas s'avancer, sous quelque prétexte que ce soit, au delà du « canon d'Erfurt. Les cosaques marchant par troupes de 4 à 500 hommes, que « peuvent faire des reconnaissances de 15 à 20 hommes ? »

à Merseburg, poussait de là vers Eisleben et Aschersleben, inquiétant, harcelant et surveillant les Français de ce côté.

Le 13 avril, comme les Français continuaient à tenir, sur la rive droite de la Saale, du côté de Calbe et de Bernburg, des avant-postes qui leur permettaient de manœuvrer à couvert sur l'autre rive, les alliés résolurent de pousser une grande reconnaissance, afin de découvrir la force réelle et les intentions du vice-roi. Mais cette reconnaissance n'amena aucun résultat.

Le 14, les deux armées restèrent dans leurs positions; les troupes d'avant-garde du général Lanskoï étaient à cette date à Marxburg, et le colonel Orloff était avec un détachement à Halle. Ses coureurs avaient reçu l'ordre de battre le pays, à gauche, du côté de Querfurth, dans la direction de Sangerhausen, à droite, depuis Eisleben jusqu'à Quedlinburg [1].

A partir de ce moment, le vice-roi fait entreprendre par sa cavalerie des reconnaissances continuelles pour tenir l'ennemi dans une incertitude absolue, et, les 13, 14 et 15 avril, Latour-Maubourg poussait avec 1500 chevaux des pointes sur Quenstädt, Leimbach et Walbeck. Le colonel Prendel, qui était posté à Quenstädt avec ses cosaques, se donna beaucoup de mouvement et de peine pour couvrir Eisleben, où il s'attendait à être attaqué par toute l'armée française; mais il fut obligé de se retirer momentanément jusqu'à Leimbach.

---

[1] L'Empereur au général comte Bertrand, commandant le 4e corps de la Grande Armée, à Nüremberg :

« Saint-Cloud, 12 avril 1813.

« Monsieur le général Bertrand, je vois avec peine que vous avez envoyé le général Briche avec 500 hommes de cavalerie. En cas d'événement, ce serait 500 hommes de perdus. Nous avons peu de cavalerie, il faut donc la ménager ; à cet effet, tenez toujours réunis vos 3,000 chevaux avec une ou deux batteries d'artillerie légère, et faites-la même soutenir par un ou deux bataillons de voltigeurs ; alors vous n'aurez pas d'événements à craindre. Mais si vous détachez ainsi 500 chevaux, il arrivera quelque chose, les cosaques étant toujours très nombreux. Règle générale : *Que votre cavalerie marche toujours ensemble.* »

Six jours plus tard, l'Empereur écrivait de Mayence au roi Frédéric de Wurtemberg : « J'attache beaucoup de prix à avoir les régiments de cavalerie nos 2 et 4. Les Prussiens ont levé beaucoup de cavalerie bourgeoise, dont les hommes montent mal à cheval, mais n'en inquiètent pas moins. »

Un peu plus loin, l'Empereur, dans la même lettre, demandait au roi de réunir les 5e et 6e régiments de cavalerie à Mergentheim, et de les lui envoyer dès que Bertrand serait arrivé à Cobourg.

Le 16 avril, le général en chef Wittgenstein donna au général York l'ordre de s'assurer des deux passages de la Saale à Alsleben et à Bernburg; et le 17 au matin, les alliés ayant occupé Alsleben, le général Radionoff fut chargé de s'avancer, avec 3 régiments de cosaques, de Gerbstädt sur Güsten pour soutenir le mouvement projeté sur Bernburg, pendant que le général Helfreich devait passer la Saale en aval de Calbe. Les alliés échouèrent dans leurs reconnaissances, peut-être parce qu'ils n'osèrent pas les dessiner énergiquement en présence des nouvelles qui leur arrivèrent au moment où l'on allait mettre à exécution les ordres du général en chef. On apprit à ce moment, en effet, que les Français débouchaient avec des forces considérables d'Eisleben, qu'ils avaient repoussé le corps volant du colonel Prendel, que le général Radionoff n'avait pas pu se porter sur Gerbstädt et Wettin avec ses cosaques, et que le général Helfreich était, lui aussi, arrêté par les Français. Force fut donc de renoncer à la reconnaissance projetée.

En même temps, Wittgenstein, tout en cherchant à se relier avec l'armée de Blücher, essayait en vain d'enlever par un coup de main la place forte de Wittenberg.

Le 19 avril au soir, le général Wittgenstein recevait la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur à l'armée, et était prévenu en même temps qu'il se mettait en mouvement avec le gros de ses forces pour opérer sa jonction avec le vice-roi, et se jeter ensuite entre son armée et celle de Blücher; il se décida aussitôt à chercher à rejoindre Blücher le plus tôt possible, et donna immédiatement à ses généraux l'ordre de se reporter en arrière, pendant qu'il prescrivait à ses troupes légères, qu'il laissait sur la Saale, de se retirer sur Dessau, si elles étaient poussées trop vivement et sérieusement attaquées par l'ennemi.

Il nous a paru intéressant à ce propos de reproduire ici l'ordre donné pour la journée du 20 avril par le général York, qui devait se retirer en continuant à faire surveiller la Saale par ses troupes légères : « Le corps se mettra en marche à 3 heures du matin; les troupes de la brigade du colonel von Horn qui étaient poussées jusqu'à Alsleben partiront à 2 heures du matin. Tout le mouvement s'exécutera dans le plus profond silence. Les 3 escadrons du 2e régiment de hussards continueront à fournir la ligne des avant-postes le long de la Saale, de Paplitz jusqu'à

Baalberg et Alsleben. Si ces avant-postes venaient à être attaqués par un ennemi très supérieur en nombre, ils se replieraient jusqu'au 20 avril sur Cöthen, où le général Helfreich sera posté avec ses troupes pendant toute cette journée. Si cet officier général venait, par suite d'ordres supérieurs, à quitter Cöthen dans la journée du 21, on fait savoir à ces avant-postes que le général Kleist se trouvera les 20 et 21 avril dans les environs de Dessau, et qu'ils auront dans ce cas à se replier sur lui. Les cosaques employés sur la ligne des avant-postes resteront, eux aussi, en position. Le commandement de cette ligne est confié au major Kall. L'escadron de hussards posté à Kircheltau se portera immédiatement à Alsleben pour y relever les dragons, qui marcheront avec la brigade du colonel von Horn.

« Les convois se réuniront à Cöthen, et en partiront sous les ordres d'un capitaine.

« Les régiments de cosaques, sous les ordres du général Radionoff, continueront à occuper Gerbstädt et resteront en liaison et en communication avec les avant-postes de la Saale disposés du côté d'Alsleben. Ils observeront, sur leur flanc gauche, le terrain dans la direction d'Eisleben, et garderont les passages de la Saale à Wettin, Halle et Schaafstadt. Dans le cas où les avant-postes de la rive droite de la Saale seraient forcés à se replier, les régiments de cosaques devront remonter le cours de la rivière et chercher à se relier avec le reste du corps, soit par Wettin, soit par Halle. En se retirant, ils devront en tout cas détruire tous les moyens de passage et surveiller ces points le plus longtemps possible. »

Le mouvement d'York s'exécuta sans encombre; mais le 21, apprenant que les Français le serraient de moins près qu'il ne le pensait, il suspendit la marche en retraite de son armée.

Le 22 avril, le vice-roi d'Italie faisait entre Bernburg et Cöthen une reconnaissance offensive qui devait n'avoir pour but que de cacher aux alliés le mouvement qu'il faisait exécuter à ses troupes pour se rapprocher de la Grande Armée, que l'Empereur avait rejointe le 17 à Mayence, et qui s'était mise en marche le 20.

Le 24 avril, le quartier général de Wittgenstein était transféré de Dessau à Delitsch.

Pendant tout ce temps, le corps de Blücher n'avait pas bougé

et était resté cantonné autour d'Altenburg. Cependant, dès le 19 avril, Blücher crut devoir resserrer les cantonnements de ses troupes, probablement afin de pouvoir plus aisément les mettre en mouvement. Jusqu'à ce moment il avait fait garder et surveiller les routes menant en Thuringe, et la cavalerie prussienne, sous les ordres des majors Laroche, Hellwig et Blücher, avait même poussé jusqu'à Hof et jusque dans les plaines de Thuringe, donnant la main aux partisans russes des corps de Winzingerode, avec ordre d'épier les mouvements de l'ennemi et d'en informer immédiatement Blücher. La cavalerie prussienne, comme nous allons d'ailleurs essayer de l'exposer dans les lignes qui suivent, battit la campagne depuis le Harz jusqu'à la forêt de Thuringe, sur les routes de Francfort et de Nuremberg.

Ainsi le major Hellwig, à la tête de 120 hussards, informé par les patrouilles qu'il avait envoyées à la découverte, que la ville de Langensalza était occupée par 1700 hommes, 300 chevaux et une batterie d'artillerie[1] de la division bavaroise du général Rechberg, résolut, sans tenir compte de la faiblesse numérique de son détachement, de se porter aussitôt et à marches forcées contre ces troupes, qu'il espérait surprendre.

Après une marche pénible de 18 heures, le major Hellwig arrivait à 2 heures du matin, le 17 avril, en vue de Langensalza. Mais comme les Bavarois devaient continuer leur mouvement et se remettre en route à 4 heures du matin, il trouva la garnison sous les armes. Néanmoins il n'hésita pas à l'attaquer immédiatement, lui enleva 5 canons et une cinquantaine d'hommes, et la poursuivit pendant près d'une heure.

Le capitaine von Schwanenfeldt, du régiment de hussards de Brandebourg, qu'on avait détaché avec quelques partisans, essaya d'enlever le 12 avril, à Gotha, le ministre résident de France, Saint-Aignan. Le ministre réussit à s'échapper; mais il n'en fut pas de même d'un secrétaire d'ambassade, qui fut pris avec une partie des papiers de la légation.

Le capitaine von Colomb enleva avec son détachement un certain nombre de canons et de caissons, ainsi qu'une quantité assez considérable de fusils qu'il trouva à Gotha.

---

[1] 2 canons seulement, d'après Vaudoncourt.

Le lieutenant comte Pinto, à la tête d'un petit parti de cavalerie, fit prisonnier un bataillon de chasseurs saxons commandé par le major von Lynker.

Le major von Blücher était arrivé à Weimar le 11 avril avec un escadron de hussards et 70 volontaires, et battait la campagne aux environs. Le 18 avril, le général Souham, parti d'Erfurt, se porta contre lui avec le 10e régiment de hussards et un régiment de dragons badois[1].

Après un combat assez vif, Blücher, qui avait réussi à rappeler à lui ses patrouilles de flanc, se retira sans être trop vivement inquiété.

Le major Hellwig, de son côté, surprit à Wanfried, à peu de distance d'Eschwege, près de la frontière de Hesse, un régiment de hussards westphaliens, et s'empara du lieutenant-colonel, de 32 hommes et de 50 chevaux.

Le 22 avril, le lieutenant von Katte fut envoyé, avec 16 hussards et 30 cosaques, de Reichenbach dans la direction de Cobourg, avec ordre de se renseigner sur les mouvements et les intentions de l'ennemi. Des marches de nuit l'amenèrent au milieu même des cantonnements français et lui permirent d'enlever un aide de camp du général Bertrand, porteur de papiers militaires très importants, ainsi qu'un certain nombre d'officiers et de soldats; quatre jours plus tard il rentrait dans les lignes prussiennes.

Pendant ce temps, le corps du général Winzingerode était resté aux environs de Leipzig, entre Gohlis et Borne, derrière la Pleisse et l'Elster. Les troupes d'avant-garde, sous les ordres du général Lanskoï, étaient postées à Merseburg, tandis que les cosaques et les troupes légères battaient l'estrade dans le Harz; les extrêmes avant-postes de cavalerie étaient à Querfurth, d'où, le 19 avril, le général Lanskoï fit sur Nordhausen, une pointe dans laquelle il enleva à la cavalerie westphalienne en marche sur Bleicherode, 3 officiers et 103 hommes. Le général Lanskoï avait pour mission d'opérer sans relâche sur les lignes de com-

---

[1] D'après les auteurs français, le général Souham n'avait avec lui qu'un escadron du 10e hussards et un escadron de dragons badois, et enleva à Blücher une soixantaine de prisonniers, tandis que d'après Plotho, Blücher prit aux Français 5 hommes et 40 chevaux.

munication de l'ennemi et de se tenir constamment en correspondance avec les partis de cavalerie russes et prussiens.

Aussi 2 régiments de cosaques, sous les ordres du major Löwenberg, arrivés le 8 à Halle, en repartaient le 11 et ne cessèrent plus, dès lors, de battre la route de Nordhausen.

Pendant ce temps, la grande armée russe continuait à s'avancer, et l'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient entrés à Dresde le 24 avril.

Quant au vice-roi d'Italie, il avait pendant le mois d'avril sa gauche au confluent de l'Elbe et de la Saale, son centre à Bernburg et sa droite vers Stollberg, au pied du Harz.

Dès le 11 avril, le maréchal Davout, après avoir rappelé Montbrun, qui occupait Lüneburg, se replia sur Giffhorn, derrière l'Aller; le maréchal craignait en effet pour ses communications, que coupaient à tout instant des partis qui battaient l'estrade sur ses derrières.

Après le départ du maréchal Davout pour Brunswick, Dörenberg repassa l'Elbe, vint à Lüneburg, et le 12 avril il s'avança jusqu'à Ueltzen. En même temps, Benkendorf quittait Hambourg avec une partie de la légion hanséatique formée par Tettenborn, et s'avançait jusqu'à Ottersberg sur la route de Brême. Des partis de cosaques vinrent à Werden, où il y eut le 17 une petite affaire d'avant-postes. A ce moment le maréchal Davout prenait le commandement de la 32e division militaire et quittait Brunswick pour se rendre à Brême

Quant au général Sébastiani, qui commandait le 2e corps de cavalerie, il fut chargé, avec 1500 chevaux, de couvrir l'aile gauche du vice-roi. Les 17 et 18 avril, il y eut encore quelques escarmouches du côté de Celle et de Gross-Œsingen, entre le détachement du général Maurin et des partis cosaques, qui perdirent une centaine d'hommes dans ces deux affaires.

CHAPITRE III.

DEPUIS L'ARRIVÉE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON JUSQU'A L'ARMISTICE DU 4 JUIN.

La marche de la division Souham, du 3e corps, se portant en avant d'Erfurt sur Weimar, prouva aux alliés que le caractère des opérations avait brusquement changé, et que l'armée française se préparait à prendre résolûment l'offensive. Il devenait évident, en effet, que l'Empereur allait chercher, par tous les moyens en son pouvoir, à effectuer rapidement la jonction du gros de ses forces avec la petite armée du prince Eugène. C'était là aussi ce que les alliés devaient essayer de prévenir, et à cet effet il leur fallait avant tout opérer en toute hâte une concentration générale de leurs forces, afin de pouvoir s'opposer avec quelque chance de succès à la réalisation des projets de l'Empereur. Mais, comme il est facile de le voir en jetant un coup d'œil sur les positions respectives des deux armées à ce moment, il est permis de penser qu'on n'osa pas se résoudre à une concentration générale, qu'on crut mieux faire en gardant les passages de la Saale pour protéger l'aile droite, et en détachant d'autres corps pour observer à gauche les routes de Weimar et de Schleitz, par lesquelles les alliés paraissent avoir craint d'être tournés.

Il nous semble qu'au lieu de morceler leurs forces, les alliés auraient pu à cette époque se servir plus utilement de la masse considérable de cavalerie dont ils disposaient, et commencer de suite à pousser hardiment en avant les corps de partisans, dont nous aurons un peu plus tard à enregistrer les pointes audacieuses [1].

Au lieu d'agir de la sorte, on se contenta de prescrire, le 25 avril, aux colonnes volantes de cavalerie du colonel Prendel,

---

[1] L'empereur Napoléon reconnaissait lui-même que la cavalerie lui faisait défaut, puisqu'il écrivait, le 24 avril 1813, de Mayence, au roi Frédéric de Wurtemberg, qu'il mettait au courant de ses projets :

« Je me trouverais en position de finir très promptement les affaires si j'avais 15,000 hommes de plus de cavalerie, mais je suis un peu faible dans cette arme. »

du prince Mandatoff, du major Löwenstein et du capitaine von Geismar, de surveiller le cours de la Saale ; on laissa le général Lanskoï avec sa cavalerie à Weissenfels, le général Knorring à Merseburg, et la cavalerie de réserve du corps Winzingerode plus en arrière encore, à Lützen.

Le 26 avril, on ordonna au corps volant du colonel Orloff de se porter en avant en passant par Schraplau, pour aller se joindre au corps du général Miloradowitch, pendant que les colonnes de l'armée française continuaient sans encombre leur mouvement vers la Saale.

Le 27 avril, le général York, dont le corps avait reçu l'ordre de prendre des cantonnements resserrés dans les villages situés sur les bords de l'Elster, du côté de Skeuditz, envoya quelques pelotons de cavalerie en reconnaissance vers Merseburg.

Le même jour, le 5e corps d'armée culbutait les cosaques du général Radionoff et obligeait, du côté de Closchwitz, les avant-postes prussiens qui garnissaient les bords de la Saale à se retirer.

Toute la cavalerie du corps Winzingerode avait été, par ordre du général en chef Wittgenstein, portée à Lützen.

Ses avant-postes gardaient tout l'espace compris entre les routes de Naumburg à Merseburg, et de Naumburg à Iéna [1], avec ordre de conserver sans cesse le contact avec les avant-postes ennemis, tandis que Blücher avait, de son côté, envoyé à Géra un gros corps de cavalerie dont les avant-postes étaient échelonnés de Iéna à Auma, et jusque dans la direction de Schleitz, où ils venaient se relier avec ceux de la cavalerie du

---

[1] Lettre de l'Empereur au maréchal Ney, commandant le 3e corps de la Grande Armée, à Naumburg.

Erfürt, 28 avril 1813, 3 heures 1/2 du matin.

« Le général Brenier a évacué Iéna avant que le général Marchand y fût arrivé, ce qui a donné lieu à un parti de 300 hommes de cavalerie ennemie d'entrer dans la ville, d'y prendre plusieurs otages et des traînards. Le général Marchand n'est arrivé qu'une heure après. Cette faute grossière et cette manière de faire la guerre peuvent compromettre toutes mes opérations. Quand vous donnez un ordre, veillez désormais à ce qu'un poste ne soit évacué qu'après qu'il est remplacé ; un débouché comme Iéna méritait bien ce soin. Témoignez mon mécontentement au général Brenier : c'est perdre des hommes bien inutilement et faire courir des dangers à l'armée par pure imprévoyance. »

corps Miloradowitch, dont le gros, porté à Zwickau, était couvert par une ligne s'étendant de Schleitz jusqu'à Plauen et Adorf.

Le même jour, le général en chef Wittgenstein, en envoyant ses instructions aux commandants de corps et en examinant les différents mouvements qu'on pourrait avoir à exécuter dans le cas où l'armée française dessinerait un mouvement offensif sur certaines des positions occupées par les troupes sous ses ordres, leur indiquait pour chacun de ces cas les points sur lesquels ils auraient à se retirer, leur recommandait de veiller à ce que les avant-postes de cavalerie ne se retirassent pas avec trop de précipitation, et leur donnait l'ordre de tenir la main à ce que, toutes les fois que l'ennemi continuerait sa marche en avant, on eût soin d'envoyer des corps de partisans sur les flancs et sur les derrières de l'armée ennemie [1].

Enfin, le même jour, Wittgenstein prescrivait au général Bülow, qui devait, s'il était trop sérieusement pressé par les Français, se replier sur Magdebourg, d'envoyer, dès qu'il le pourrait, sur la rive gauche de la Saale, des partis de cavalerie chargés de chercher à tomber sur les derrières de l'ennemi et à inquiéter ses communications avec Magdebourg.

Il est bon d'ajouter qu'au moment où il donnait ces instructions aux généraux placés sous ses ordres, Wittgenstein croyait que l'armée française se massait autour de Naumburg pour marcher de là, par Leipzig, sur Torgau, et couper ainsi la ligne d'opérations du bas Oder, des lignes du Bober et de la Queiss.

La journée du 28 avril ne présente guère de faits saillants, si ce n'est toutefois que les avant-postes des alliés furent obligés de céder du terrain, tant du côté de Naumburg que du côté de Merseburg. La division Souham rejeta, en effet, la cavalerie du général Lanskoï dans la direction de Weissenfels, et l'avant-garde du vice-roi d'Italie força à la retraite les cavaliers du général Knorring, qui avaient cherché à l'arrêter dans sa marche entre Schaafstädt et Lauchstädt.

Le même jour le vice-roi fit canonner la tête de pont de Halle par le 5e corps.

---

[1] Ordre du général en chef pour la journée du 27 avril 1813.

Le 29 au matin, l'avant-garde du 11ᵉ corps bousculait et rejetait les cosaques, qui avaient gardé pendant la nuit du 28 au 29 Lauchstädt, Tropan, Knapendorf et Gelitsch. Le même corps enlevait dans la journée Merseburg, et obligeait par suite Kleist, que la prise de Merseburg découvrait complètement sur sa gauche, à évacuer Halle à minuit et à se replier sur Skeuditz. Enfin, la division Souham, qui formait l'avant-garde du 3ᵉ corps, donnait le même jour (29), à 2 heures, contre les avant-postes de cavalerie du général Lanskoï qui s'était arrêté à Weissenfels. Le général Souham, bien qu'il n'eût aucune troupe de cavalerie pour le soutenir et l'éclairer, et bien que les Russes eussent mis en batterie contre sa petite division 12 pièces d'artillerie à cheval, n'hésita pas un seul instant à attaquer l'ennemi; il forma immédiatement ses bataillons en carré, continua sa marche en avant dans cette formation, et rejeta victorieusement les charges des 6,000 ou 7,000 cavaliers de Lanskoï.

Le 30 avril, le général Bülow, se conformant aux ordres qu'il avait reçus quelques jours auparavant, avait fait partir une reconnaissance de cavalerie qui devait se diriger vers la basse Saale. Il apprit de la sorte que les Français occupaient faiblement Bernburg, Nienburg, Calbe, et comme Wettin était encore inoccupé, il s'empressa d'y envoyer du monde; il posta en outre un régiment de dragons prussiens, le 2ᵉ de la Prusse occidentale, aux environs de Grobzig, et échelonna des avant-postes de cosaques le long de la Saale jusqu'à son confluent dans l'Elbe.

Le même jour, les corps volants de Winzingerode quittèrent les bords de la Saale et formèrent une chaîne d'avant-postes qui couvrait les positions du gros du corps et ne cessait de conserver le contact de l'ennemi. On savait dès lors que l'ennemi marchait en deux colonnes dans la direction de Leipzig [1].

---

[1] Lettre de l'Empereur à Eugène Napoléon, commandant l'armée de l'Elbe, à Merseburg.

Weissenfels, 30 avril 1813, 11 heures soir.

« ... Je ne conçois pas comment vous avez si peu de cavalerie ; c'est qu'elle est disséminée à droite et à gauche. Donnez ordre à tout ce qui est à Hanovre, Brunswick, etc., d'en partir sans délai pour vous rejoindre ; s'il y avait de la cavalerie ailleurs, envoyez, par des courriers extraordinaires, l'ordre qu'elle parte également, puisqu'il va y avoir une bataille et qu'il est important d'avoir toute votre cavalerie. »

Le corps du général Miloradowitch, qui aurait dû et pu arriver le 1er mai à Zeitz, aurait alors été à même d'envoyer le détachement de cavalerie du général Jussefowitch dans la direction de Stössen, et de renseigner le général en chef sur la marche du 4e corps d'armée français. Il aurait remarqué, en effet, que le 4e corps se dirigeait ce jour-là sur Poserna, que la route de Zeist était tout à fait libre; que par suite il n'y avait plus aucune raison désormais pour pousser jusqu'à Zeist; mais qu'il importait, comme l'indiquait un premier ordre donné par le général en chef, de se porter sur Predel, entre Zeist et Pégau, point d'où il lui aurait été facile de déboucher comme troupe de réserve sur le champ de bataille de Lützen. Au lieu de cela le général Miloradowitch était, le 1er mai au matin, campé avec le gros de son corps d'armée à Altenburg, et s'était contenté de se couvrir en avant par sa cavalerie, qui observait et surveillait les différentes routes. Il avait, à cet effet, envoyé à Zwickau le général-major Emmanuel, avec 2 régiments de dragons, 2 régiments de cosaques et 4 pièces d'artillerie auxquelles il avait donné comme soutien un régiment d'infanterie; le général major Lissanowitch s'était, sur son ordre, porté sur Géra avec 1 régiment de uhlans, 1 régiment de cosaques et 1 section d'artillerie; le général-major Jussefowitch, avec 2 régiments de dragons, 1 régiment de cosaques, 1 section d'artillerie et 1 régiment d'infanterie, avait été envoyé à Zeitz.

Le même jour, le général Winzingerode, dont le corps servait d'avant-garde à l'armée alliée, reçut l'ordre de pousser une forte reconnaissance sur la route de Lützen à Weissenfels, et d'essayer par ce mouvement offensif de ses troupes de retarder la marche de l'armée française, de l'empêcher d'opérer avant quelques jours sa jonction avec l'armée du vice-roi. On voulait de la sorte donner à l'armée russe de réserve, qui était encore à Frohburg et à Kohren, et au corps de Miloradowitch qui se trouvait à Altenburg et à Zeist, le temps de rallier.

Mais au même moment, l'Empereur, qui avait rapproché de lui les 3e, 4e et 6e corps, se décida à accentuer son mouvement. Pour être à même de résister à la nombreuse cavalerie des alliés, n'ayant guère que 5,000 chevaux, il porta en avant le 3e corps, et la division Souham, qui était d'avant-garde, fut formée en quatre carrés de 4 bataillons, de manière à embrasser

toute la plaine. Cette division était suivie par une brigade de cavalerie, et plus en arrière venaient en échelons, et également formées en carré, les divisions Girard, Marchand et Brenier. L'artillerie marchait dans les intervalles et en arrière de ces carrés, et la cavalerie de la garde formait l'extrême droite. La division de cavalerie ennemie fut obligée de plier, et, malgré un feu des plus violents, les hauteurs furent enlevées, le défilé de Poserna forcé, et, bien que Winzingerode eût fait avancer d'autres divisions de cavalerie et une division d'infanterie, force lui fut d'abandonner Lützen et de se retirer derrière le Flossgraben.

Pendant que le 3e corps forçait, malgré les efforts du corps de Winzingerode, le défilé de Poserna, on envoyait à Miloradowitch d'abord, en prévision de la bataille que le général en chef Wittgenstein se proposait de donner le lendemain, l'ordre de se rendre à Predel; quelques heures après, il recevait l'ordre de couvrir l'aile gauche des alliés et de surveiller la grande route de Dresde, en se maintenant coûte que coûte à Zeitz, point vers lequel on croyait que le 4e corps (général Bertrand) devait se diriger.

Avant d'aborder le récit des événements qui furent la conséquence de la bataille de Lützen, il est bon de signaler une faute que les alliés nous paraissent avoir commise pendant toute la longue période qui précéda cette bataille. Il nous semble, en effet, que pendant les mois qui se sont écoulés avant cette bataille, les alliés n'auraient pas dû se contenter de n'envoyer que des corps volants, des partis de cosaques et des détachements de cavalerie vers les bouches de l'Elbe, mais qu'ils auraient sérieusement gêné les opérations ultérieures de l'armée française si, en jetant des corps de troupes de toutes armes et d'un effectif respectable vers les bouches de l'Elbe, ils avaient songé à empêcher l'Empereur de tirer des ressources et des renforts de la 32e division militaire, des villes hanséatiques et de la Westphalie.

Bien qu'il ne rentre pas dans le cadre de cette étude, spécialement consacrée aux opérations de la cavalerie, de mettre sous les yeux de nos lecteurs les phases principales des grandes batailles de cette campagne, nous croyons devoir, pour la bataille de Lützen comme pour les autres, chercher à exposer le rôle qu'y a joué la cavalerie, la part qu'elle y a prise, les services

qu'elle a rendus, ainsi que les fautes qui l'ont empêchée d'en rendre de plus signalés. Sans se perdre dans les détails, il est indispensable de faire remarquer qu'au moment où allait se livrer la bataille de Lützen, les alliés n'avaient plus le choix qu'entre une rencontre ou une retraite sans combat qui aurait eu pour eux des conséquences plus désastreuses qu'une défaite, en ce qu'elle aurait assurément arrêté l'explosion du réveil de l'esprit national en Allemagne.

Les ordres donnés par le général comte Wittgenstein pour la bataille de Lützen prouvent, d'une façon indéniable, que l'on voulut profiter de ce que l'Empereur n'avait pas de cavalerie, pour le surprendre; pour attaquer son aile droite pendant sa marche, l'arrêter, la déborder, la tourner, obliger par suite l'Empereur à renoncer à l'offensive pour revenir à la défensive; puis, grâce à cette attaque imprévue, après avoir tourné l'aile droite ennemie, acculer l'armée française tout entière entre la Saale, l'Elster et la Luppe, et la placer dans une situation des plus critiques.

L'idée était assurément bonne, et il est certain en effet (les écrivains allemands eux-mêmes le constatent) que jamais armée ne fut animée de meilleurs sentiments ni mieux préparée au combat que celle des alliés, qui n'avaient devant eux que de jeunes troupes recrutées et réunies à la hâte.

En outre, on pouvait espérer que la cavalerie allait trouver là l'occasion de se couvrir de gloire et de jouer un rôle décisif et prédominant. A la nombreuse et brillante cavalerie des alliés, forte de plus de 15,000 hommes, les Français ne pouvaient guère opposer plus de 5,000 chevaux dans les plaines spacieuses où l'on allait les attaquer. Tout semblait donc présager, dit un écrivain militaire allemand, à la cavalerie russo-prussienne les plus beaux succès, ou lui promettre, au moins, l'occasion d'exécuter quelques beaux faits d'armes, et pourtant aucune de ces prévisions ne devait se réaliser.

Les alliés, continue le même auteur, ont voulu grossir de cette journée le nombre de leurs victoires; mais, dans ce prétendu triomphe qu'ils se plurent à proclamer, l'histoire impartiale ne peut voir qu'une défaite: le but des alliés ne fut pas atteint; *leur cavalerie notamment ne fit rien de décisif et essuya de grosses pertes, sans rendre de notables services.* Le terrain

qu'on avait choisi pour servir de champ de bataille est généralement uni et découvert, et s'aplanit entièrement vers Lützen. Le Flossgraben, canal qui va de Zeitz à Merseburg, joignant la Saale à l'Elster, et coupe entre Lützen et Markrannstädt la route de Weissenfels à Leipzig, forme à l'est de ce terrain un obstacle qui s'oppose aux mouvements de la cavalerie; depuis la rive gauche de ce canal jusqu'à la Rippach, rien ne gêne le déploiement ou les mouvements d'une nombreuse cavalerie, si ce n'est toutefois les villages assez nombreux et assez rapprochés d'ailleurs.

Quelques chemins creux se présentent çà et là, mais ils sont faciles à tourner dans toutes les directions. Les champs de Rossbach et de Reichardtswerben, rendus fameux par les exploits de Seydlitz, sont, ainsi s'exprime l'auteur anonyme de l'*Histoire critique des exploits et des vicissitudes de la cavalerie*, moins propres à servir d'arène à un grand corps de cavalerie que ceux qui s'étendent entre Rahna, Starsiedel, Gossereau et Lützen, et cependant on ne saurait à aucun moment de la bataille trouver rien de mémorable fait par la cavalerie.

Même avant le commencement de l'action, le rôle de la cavalerie est presque nul; on se contente en effet de faire couvrir la marche du corps de Winzingerode, qui s'était concentré à 6 heures du matin à Werben, par le corps volant du colonel Orloff, qui poussa la chaîne de ses avant-postes le long du Flossgraben, du côté de Lützen, et d'autre part à partir de Kreischau, dans la direction de Weissenfels. Ce rideau de cavalerie devait dérober à l'ennemi la marche de concentration de cette partie de l'armée alliée.

Il est probable que ce furent des circonstances particulières, tenant vraisemblablement à des ordres mal donnés ou mal compris, qui causèrent une confusion assez grande dans les marches de concentration, qui amenèrent des colonnes appartenant à des corps différents à se croiser et à se couper, et qui eurent pour conséquence un retard total de 4 heures, puisque l'armée alliée ne fut à même de prendre sa formation de combat sur les positions qui lui avaient été indiquées, qu'à 11 heures au lieu de 7 heures. En revanche, il faut cependant noter que les officiers envoyés en pointe, et quelques détachements de cavalerie, firent connaître en temps utile au général

en chef que des troupes françaises marchaient de Markrannstädt sur Leipzig, qu'un autre corps français assez considérable était sérieusement engagé du côté de Lindenau avec le corps de Kleist, que les villages de Klein et Gross-Görschen et de Kaja étaient occupés par l'ennemi, et qu'il n'y avait que peu de troupes françaises sur la route de Weissenfels à Lützen. Ces renseignements parvinrent en temps utile au général en chef, puisque c'est après leur réception qu'il donna à ses troupes l'ordre d'attaquer le centre de la position ennemie, en se prolongeant sur la gauche et en cherchant à déborder l'aile droite ennemie.

Il en résulta que, pour remplir les vides causés par la trop grande extension des lignes, on dut employer à cet effet, pendant presque toute la journée, une partie de la cavalerie, l'exposer inutilement au feu et lui imposer des pertes considé rables et stériles.

C'est ainsi que 20 escadrons de cuirassiers prussiens, commandés par le colonel Dolfs, s'avancèrent au trot vers Starsiedel et se mirent en bataille à 2,000 pas du village, au moment où Blücher se portait avec son corps d'armée contre Gross-Görschen.

Pendant que Blücher attaquait Klein et Gross-Görschen et que la cavalerie de ses brigades tentait de ce côté quelques charges qui ne purent entamer d'une manière sérieuse l'infanterie française, les cuirassiers de Dolfs essayèrent vainement de culbuter 3 bataillons qui débouchaient du village. Il semble donc permis de croire que l'on avait alors l'intention de faire agir la cavalerie utilement et avec vigueur. Mais, à partir de ce moment, des tendances contraires reprirent sans doute le dessus. La cavalerie des alliés ne fit en effet rien pour empêcher les colonnes ennemies qui arrivaient sur le champ de bataille de soutenir le maréchal Ney, et elle manqua ainsi à la tâche la plus importante qu'elle eût pu remplir.

Au lieu de joindre la cavalerie du corps Winzingerode aux 20 escadrons de cuirassiers prussiens, de faire soutenir ces 40 escadrons par la cavalerie russe de réserve; au lieu de lui faire attendre derrière l'infanterie une occasion qui ne vient jamais lorsqu'on ne va pas au-devant d'elle; au lieu de la jeter entre les villages de Starsiedel, Rahna et Kaja, pour coopérer à une attaque générale de l'infanterie, on préféra la laisser

exposée toute la journée au feu de 60 canons, mis en batterie sur une hauteur entre Rahna et Starsiedel.

Du côté de Rahna, le colonel de Horn, se voyant trop faible pour se maintenir près des lignes ennemies, fit demander à la cavalerie placée en seconde ligne de venir le soutenir. En conséquence, le 1er régiment de uhlans de la Prusse occidentale, le 2e régiment de hussards du roi, les 1er et 2e escadrons des cuirassiers de Silésie, 2 escadrons de dragons de la Prusse occidentale, et le 2e escadron des uhlans de Silésie, avancèrent successivement et firent des attaques partielles sur les masses de l'infanterie ennemie. Il fallut, pour mettre fin à ces attaques, que le maréchal Ney fît avancer sa cavalerie et prît lui-même la tête des dragons de Bade.

Le 10e régiment de hussards avait été, peu de temps auparavant, repoussé par le 2e escadron de uhlans de Silésie, au moment où il faisait une attaque contre les tirailleurs prussiens.

Un peu plus tard, du côté de Kaja, 2 escadrons de hussards de Silésie, sous les ordres du major von Blücher, avaient franchi le canal à Eisdorf, afin de chasser les tirailleurs ennemis. Ils avaient été suivis par le régiment de cosaques de l'Attaman, les dragons de Lithuanie avec une batterie légère, et les dragons attachés à la division Berg. Les hussards, en faisant un brusque mouvement en avant, s'enfoncèrent dans un terrain marécageux où ils furent exposés aux feux de mitraille et aux balles des tirailleurs de la division Morand. Ils allaient cependant charger, au moment où l'apparition des troupes du vice-roi, qui menaçaient de leur couper la retraite, les obligea à repasser le canal.

L'idée d'entreprendre quelque chose avec la cavalerie avait été cependant plusieurs fois mise sur le tapis parmi les alliés, nous dit l'auteur allemand de l'*Histoire critique des exploits et vicissitudes de la cavalerie*, car il n'entrait nullement dans leur plan de l'employer comme elle le fut, et il ne manquait pas d'hommes qui désiraient en voir faire un tout autre usage, et qui étaient parfaitement capables de la conduire. En ne nous en tenant qu'aux faits, nous voyons qu'on laissa échapper l'occasion de tenter un coup décisif avec le gros de la cavalerie, et que plus tard, après avoir engagé toute l'infanterie, on fut obligé de mettre la cavalerie en position, contrairement à la destination et à l'esprit de cette arme, et de la laisser exposée dans

ce rôle tout passif au feu de l'artillerie ennemie. On s'était mis dans le cas de ne plus pouvoir même la retirer des points qu'elle occupait, sans s'exposer à une défaite entière et totale, que les alliés auraient certainement essuyée si l'Empereur avait encore eu sa vieille cavalerie.

Le désir d'agir était cependant si vif chez la cavalerie alliée, que le soir on fit encore une tentative pour exécuter, avec 9 escadrons prussiens et par surprise, ce qu'on n'avait pas entrepris d'exécuter le jour avec des forces dix fois plus considérables.

Vers 7 heures du soir, le colonel Dolfs, à la tête de ces 9 escadrons, se jeta contre les bivouacs français entre Görschen et Söhesten. Dans l'obscurité, on rencontra un chemin creux, celui qui va de Görschen à Söhesten, qu'il aurait été facile d'éviter en plein jour et qui devint alors un obstacle gênant. Les Français étaient d'ailleurs sous les armes et venaient, quelques instants auparavant, de culbuter un régiment de cavalerie prussienne.

L'attaque de Dolfs causa un moment de panique; mais, mal appuyée, elle eut pour unique résultat de montrer aux Français ce qu'on aurait pu faire contre eux si l'on s'y était pris à temps. Ce fut, pour nous servir d'une expression de l'empereur Alexandre, *un faible essai de dérober une victoire qu'on n'avait pas su emporter au grand jour.*

Dès le 3 mai au matin, les alliés commençaient leur retraite, qu'ils effectuèrent en bon ordre. Il est juste de reconnaître qu'ils commencèrent à ce moment à faire un usage plus sérieux et plus utile de leur cavalerie, supérieure en nombre à la cavalerie française, mieux montée, mieux instruite et plus aguerrie que les quelques escadrons de formation récente dont disposait l'Empereur. Tandis que les généraux Kleist et Bülow recevaient l'ordre de se replier, le premier sur Mühlberg et le second sur Rosslau, le gros de l'armée alliée quittait le 3, dès l'aube du jour, les environs du champ de bataille, et, formée en deux grandes colonnes principales, elle commença son mouvement rétrograde vers l'Elbe.

La marche en retraite était couverte par 10 escadrons sous les ordres du colonel Dolfs, et par le corps du général Miloradowitch, qui n'avait pas donné la veille, tandis que le régiment de cavalerie légère de la garde prussienne était envoyé de Borna,

dans la direction de Leipzig, et faisait savoir que la cavalerie française de Leipzig paraissait se porter résolûment sur Borna.

L'Empereur, manquant de cavalerie, poursuivit l'ennemi aussi vivement qu'il lui était possible de le faire avec une infanterie composée en grande partie de jeunes soldats, et fatiguée par les efforts que lui avait coûtés la victoire de Lützen.

Pour ce qui est des corps volants de cavalerie des généraux Jussefowitch, Lissanowitch et Emmanuel, ils réussirent sans peine à rallier l'armée alliée, et le seul fait intéressant se passa du côté de Leipzig.

Quand, en exécution des ordres de l'Empereur, le 5ᵉ corps eut quitté Leipzig pour se porter sur Zwenkau, les cosaques du corps de Kleist, qui fournissaient les extrêmes avant-postes en arrière de Paunsdorf, rentrèrent immédiatement dans la ville et s'élancèrent aussitôt sur les traces du corps, qui suivait les routes de Lindenau et de Zwenkau, en ramassant et en sabrant les traînards. Les cosaques n'évacuèrent définitivement Leipzig qu'après avoir reçu communication de l'ordre général de retraite, et prirent alors la route de Wurzen.

La journée du 4 mai ne présente donc aucun fait saillant; mais le lendemain 5, les deux colonnes furent sérieusement inquiétées et poussées, par les Français, aux environs de Colditz; et le 6 Miloradowitch, dont la cavalerie avait été attaquée à Reichenbach, fut lui-même obligé de se retirer sur Etzdorf. Le 7, les troupes russes commençaient à défiler par Dresde, pendant que l'avant-garde française pressait plus vivement encore que les jours précédents les arrière-gardes des alliés. Le 8, le passage de l'armée alliée sur la rive droite de l'Elbe se continuait, et le général en chef donnait à cet effet les ordres suivants :

« L'avant-garde occupera la tête du pont jusqu'à ce que toutes les troupes russes aient achevé leur passage sur la rive droite; elle détruira ensuite ce pont et rejoindra le gros du corps sur les hauteurs, où elle prendra position; elle laissera sur la rive droite du fleuve une forte chaîne d'avant-postes disposés sur plusieurs lignes, et fera occuper la Neustadt de Dresde par un détachement d'un effectif respectable. Les cosaques devront assurer les communications, à gauche jusqu'à Wehlen, à droite jusqu'à Meissen, où ils se relieront avec les troupes prussiennes; ils doivent avant tout empêcher l'ennemi de jeter un pont sur

l'Elbe, et surveiller ses mouvements de façon à pouvoir découvrir en temps utile le point sur lequel il chercherait à passer la rivière.....

« On brûlera et on coulera tous les bateaux..... »

A 2 heures, les alliés brûlaient leur pont de bateaux; à 3 heures, l'avant-garde française était entrée à Altstadt-Dresden, et le jour même l'Empereur reconnaissait à Priesnitz l'emplacement d'un pont qu'il donna ordre de jeter.

Pendant que ces événements se passaient du côté de Dresde, et au moment où l'armée alliée était forcée de se retirer sur la rive droite de l'Elbe, ordre fut donné aux nombreux corps volants, que commandaient des chefs hardis et expérimentés, de se porter sur la rive gauche du fleuve, avec la mission spéciale d'inquiéter les flancs et les derrières de l'armée française, de l'obliger à songer à tout instant à sa sécurité, de couper, d'interrompre ses communications, d'enlever les transports et convois de toute nature en route pour rejoindre l'armée, etc., etc.

Ainsi, dans la nuit du 7 au 8 mai 1813, le capitaine von Colomb reçut l'ordre de partir du camp de Meissen avec un corps de partisans composé d'un escadron de chasseurs volontaires du régiment de hussards de Brandebourg et de 10 hussards du même régiment, de repasser l'Elbe et d'aller inquiéter les derrières de l'armée française.

Pour ne pas interrompre le récit extrêmement intéressant des opérations de ce petit corps, nous allons essayer, en nous servant du récit même de Colomb, de le suivre dans sa marche jusqu'au 24 mai, et nous rendrons ensuite compte des coups de main qu'il tenta postérieurement à cette date.

Le détachement du capitaine von Colomb défila sous Dresde le 8 mai, au moment où l'armée alliée évacuait cette ville, passa l'Elbe près de Rahden, dans la nuit du 10 au 11 mai, sur une grande barque amenée de Schandau et qu'on fit couler après avoir traversé la rivière, se glissa entre la forteresse de Königstein, qu'il laissa à sa gauche, et le camp français établi entre Pirna et Struppen, en s'approchant tellement de ce camp qu'il put apercevoir distinctement les postes ennemis; il atteignit le 11 au matin le village d'Hellendorf, situé tout près de la frontière de Bohême, sur la route de Dresde à Teplitz, où le capitaine von Colomb fut rejoint par une partie de son détachement, qui

s'était égaré pendant la nuit. Deux escadrons de lanciers ennemis étaient campés à peu de distance de ce village, et rien n'aurait été plus aisé que de les surprendre et de les enlever; mais le capitaine von Colomb trouvant avec raison que son petit détachement était encore trop près de l'armée ennemie, et qu'en outre il pouvait trop facilement être gravement compromis s'il était obligé de s'enfoncer dans l'angle très resserré formé sur ce point par les montagnes, pour avoir chance de s'échapper en cas de danger, eut la sagesse de ne pas se laisser aller à la tentation d'attaquer ces escadrons, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur lui et de ne pas se voir obligé de renoncer, après ce coup de main, à la réalisation des opérations qu'il méditait, et à l'exécution de la mission qu'on lui avait confiée. Les partisans du capitaine von Colomb marchèrent, sur son ordre, sans se faire précéder par une pointe, sans se couvrir par des patrouilles de flanc, en affectant de se donner l'aspect d'une troupe faisant une marche en temps de paix, passèrent tout à proximité des patrouilles et des postes français, et traversèrent les lignes qui surveillaient la frontière sans avoir été ni inquiétés ni découverts.

Ces partisans n'exécutèrent plus ensuite que des marches de nuit, campant le jour dans les bois ou dans les villages situés loin des routes; ils suivirent les pentes de l'Erz-Gebirge jusqu'à la hauteur de la route de Plauen et de Reichenbach, où une partie du corps enleva, dans la nuit du 17 au 18 mai, aux environs de Schneidebach, deux lieutenants-colonels français venant d'Espagne avec des dépêches. Si les partisans du capitaine von Colomb étaient arrivés sur ce point trente-six heures plus tôt, ils auraient réussi à prendre le vice-roi d'Italie et sa suite.

Le 18 au matin, le capitaine von Colomb, informé de la présence à Reichenbach d'un certain nombre d'officiers français en route pour rejoindre l'armée, y envoie le lieutenant von Katte avec 20 chevaux; mais on ne trouva plus personne à Reichenbach.

Le 19 à 2 heures on reprit la marche; on tourna Plauen pendant qu'un détachement entrait dans cette ville pour essayer d'enlever les bagages du vice-roi et pour se faire délivrer, contre reçu, quelque argent dont le détachement commençait à manquer.

Le 20, le capitaine von Colomb, convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire pour le moment sur la route de Hof, résolut de se

porter sur celle qui mène de Weimar à Erfurt, et se dirigea d'abord sur Tauna. Il se remit en marche le 20 au soir, dépassa la route de Schleitz à Hof, laissa seulement un peloton, sous les ordres du lieutenant von Katte, pour surveiller momentanément cette route, pendant que lui-même se portait avec le reste de sa troupe jusqu'à Kühnsdorf pour observer la route de Schleitz jusqu'à Lobeinstein.

Ce fut là que Colomb apprit qu'un transport d'artillerie bavaroise, composé de 30 voitures et faiblement escorté, avait passé par Schleitz et Auma, se rendant à Géra.

On trouve à ce propos, dans la correspondance de l'Empereur, une lettre des plus curieuses adressée au duc de Bassano, ministre des relations extérieures à Dresde, et datée de Görlitz, le 24 mai 1813 :

« Monsieur le duc de Bassano, écrivez au baron de Saint-Aignan qu'il fasse connaître aux ducs de Gotha et de Weimar qu'ils aient à reformer leur contingent et qu'ils arment leurs villes de manière qu'elles soient à l'abri des partisans ennemis, et qu'elles empêchent les coureurs ennemis de faire aucun mal au pays et à l'armée française. Cela doit être commun à tous les autres princes de Saxe, de Reuss, de Schwarzbourg, etc. Les villes qui ont plus de 2,000 habitants seront responsables des prises qui seront faites sur l'armée et dans leur enceinte par des détachements d'une force inférieure, à laquelle ils peuvent raisonnablement résister. »

Enfin, dans une deuxième lettre adressée au même personnage et datée de Bunzlau, le 25 mai au soir, l'Empereur ajoutait :

« Écrivez au baron de Saint-Aignan pour qu'il passe une note dans les termes les plus forts aux différents princes près desquels il est accrédité, pour leur témoigner mon mécontentement de ce que quelques partisans, qui commettent des brigandages sur les derrières de l'armée, sont favorisés dans leurs États ; que je les en rends responsables ; qu'il faut qu'ils fassent une battue générale pour purger le pays ; que tout ce qui me sera pris me sera remboursé par une contribution que je mettrai sur le pays ; qu'enfin, si cela continue, je finirai par voir dans les gouvernements de la mauvaise volonté. »

Colomb se mit immédiatement à la poursuite de ce petit

convoi; mais arrivé à Auma il apprit que l'officier qui commandait ce transport ayant entendu parler de la présence de partisans dans les environs, avait marché jour et nuit et avait dépassé Géra. A ce moment, les chevaux des partisans étaient tellement fatigués qu'il était impossible de songer à rejoindre désormais le convoi. En revanche, les partisans prirent en cet endroit 2 officiers d'artillerie venant d'Augsbourg et porteurs d'un rapport assez intéressant.

Le 21, on fit reposer les chevaux et les hommes à Neustadt, sur l'Orla, que le capitaine von Colomb allait désormais choisir comme point central, comme pivot de ses différentes opérations. Neustadt est en effet admirablement situé à cet effet. Cette petite ville se trouve à peu près à distance égale de plusieurs routes également importantes. L'une de ces routes, venant du sud de l'Allemagne, part de Hof pour aller : d'un côté, par Plauen et Zwickau à Dresde; de l'autre, par Schleitz et Géra à Leipzig. Une autre va par Kronach et Lobeinstein à Schleitz; une autre de Coburg par Saafeld, Rudolstadt et Iéna à Leipzig; une enfin par Erfurt, Iéna et Naumburg, à Leipzig et à Dresde. De plus, le capitaine von Colomb, possédant d'excellentes intelligences dans toute cette partie du pays, pouvait être facilement et promptement renseigné sur le moindre mouvement, le moindre fait de nature à l'intéresser.

Enfin il avait jusque-là cherché surtout à dresser son monde avant de l'amener dans des régions plus sérieusement occupées par l'ennemi. Il nous paraît à ce propos intéressant d'indiquer, d'après le capitaine von Colomb lui-même, les procédés employés par cet officier pour assurer la sécurité de ses partisans :

« En marche, dit-il, je me suis rarement servi d'avant-gardes et d'arrière-gardes. J'ai préféré avoir recours à l'emploi de pointes et de postes intermédiaires en avant et en arrière, et en même temps j'envoyais des patrouilles de quelques hommes me flanquer à droite et à gauche. Je tenais à avoir le reste de mon monde groupé. J'ai procédé de la sorte : d'abord pour éviter l'éparpillement et pour tenir mieux dans ma main des hommes encore inexpérimentés; puis, plus tard, parce que j'avais acquis l'intime conviction que c'était là le meilleur moyen pour pouvoir agir énergiquement et utilement au moment voulu.

« Pendant la nuit, je me tenais de ma personne assez loin en

avant du gros, tout près de la pointe, afin que le bruit causé par la marche de ma troupe, ne m'empêchât pas de percevoir les moindres sons.

« Pendant le jour, je me portais fréquemment sur les hauteurs, situées latéralement à la route que je suivais, afin de pouvoir bien découvrir le pays au loin. Le lieutenant von Katte en faisait autant de son côté.

« Comme, à partir du moment où je m'éloignais de la frontière de Bohême, j'étais obligé de me garder de tous côtés pendant la nuit ; comme, d'autre part, je ne disposais que de peu de monde, mes lignes de vedettes ne pouvaient s'étendre trop loin, et pour éviter la dissémination de mes forces, je renonçai à l'emploi des petits postes, et mon bivouac me servit de grand'garde.

« Enfin, en général, je ne me suis servi que de vedettes simples. Je n'ai jamais permis de desseller plus de la moitié des chevaux à la fois. J'ai toujours cherché à faire bivouaquer mes partisans dans les bois.

« Quand je pouvais me cantonner, je choisissais toujours des fermes où je pouvais mettre au moins un peloton ; mes grand'-gardes étaient postées alors dans des villages ou sur les routes menant aux fermes. J'avais, dans ce cas, prescrit d'observer les règles suivantes : *Tout le monde restera dans l'écurie avec les chevaux. La porte de la ferme restera fermée, un poste à pied la gardera. En cas d'alarme, on n'ouvrira sous aucun prétexte cette porte avant que tout le monde soit à cheval, avant que l'officier ou le sous-officier, chef de ce peloton, en ait donné l'ordre, afin que tout le monde puisse se porter en avant en même temps.*

« Bien que je n'aie pas eu lieu d'en faire l'expérience, je crois qu'une telle manière de procéder est excellente en cas de surprise, et qu'il y a avantage à mettre son monde dans les fermes, parce qu'on peut en déboucher en groupe ; tandis qu'au bivouac l'ennemi peut vous attaquer avant que tout le monde soit à cheval.

« Je me suis toujours bien trouvé de marcher la nuit et de changer fréquemment de place. Les marches de nuit m'ont servi à cacher ma présence, et les changements de place à laisser tout le monde dans le doute sur le point où je me trouvais.

« Je ne restais jamais sur la grande route et ne m'arrêtais jamais plus de 8 à 10 heures, même dans les lieux écartés. Le

hasard peut amener l'ennemi dans ces lieux. Il n'y vient que lorsqu'il a pu se procurer des renseignements ; dans ce cas, lorsqu'il arrivait, il n'y trouvait plus personne. J'ai toujours continué à procéder de la sorte, parce que, bien que les populations fussent fort bien disposées pour nous, il faut toujours redouter les indiscrétions du peuple, et s'attendre aux révélations faites par quelques individus animés de mauvaises intentions. »

Le 22, à 3 heures du matin, le capitaine von Colomb quitta Neustadt pour se porter sur Fröhliche-Wiederkunft, et de là dans les bois de Gross-Buckedra, où il apprit qu'un escadron du 7e régiment de cuirassiers passerait la nuit dans les villages de Züllnitz et de Laasdorf, situés entre Lobeda et Roda ; que le capitaine-commandant, avec 2 officiers et 80 chevaux, coucherait à Laasdorf. Il se mit en marche vers minuit pour se rendre à Laasdorf ; mais il s'égara dans les ténèbres, dans un pays du reste fort accidenté, et arriva à Züllnitz, où il prit 1 officier, 28 hommes et 33 chevaux, qu'il emmena aussitôt à Fröhliche-Wiederkunft. Il relâcha ensuite ses prisonniers après leur avoir fait jurer de ne reprendre les armes avant d'avoir été échangés, se rendit à Neustadt où il vendit les chevaux ; puis il reprit la direction d'Auma, et cantonna son monde, le 23 au soir, dans quelques fermes du côté de Moderwitz.

Revenons maintenant aux événements qui s'étaient passés, pendant ce temps, sur le théâtre principal de la guerre.

Le 10 mai, lorsqu'on vit à n'en plus douter que l'ennemi se préparait à passer l'Elbe, on résolut de concentrer l'armée alliée autour de Königsbruck, et de livrer, soit sur ce point, soit plus à gauche, une nouvelle bataille, dans laquelle le corps de Bülow aurait été chargé d'agir contre l'extrême aile gauche des Français.

On commença donc le mouvement rétrograde sur Königsbruck, et l'arrière-garde russe, sous les ordres du général Miloradowitch, reçut en même temps l'ordre d'abandonner la rive droite de l'Elbe. Ses extrêmes avant-postes de cavalerie et de cosaques restèrent néanmoins à peu de distance de Dresde, sur les routes qui mènent à Königsbruck, Radeberg et Bautzen, et sur la rive droite de l'Elbe, où ils étaient échelonnés depuis Pillnitz jusqu'à la frontière de Bohême.

Le 11, Blücher et York se dirigèrent sur Camentz, et le corps

de Kleist arriva à Königsbruck. Ses avant-postes furent du reste attaqués et bousculés par les Français. L'armée russe resta à Bischofswerda, mais son arrière-garde fut obligée de se retirer jusqu'à Weissig.

Le 12, l'armée alliée vint se concentrer autour de Bautzen, pendant que les corps de Bülow et de Woronzow, abandonnant le blocus de Magdebourg, se retiraient dans la direction de Berlin, afin de couvrir cette capitale. Le même jour, Miloradowitch, qui couvrait avec son corps et avec les cosaques de Platoff la retraite de l'armée, fut attaqué par le 12e corps, du maréchal Macdonald, à Fisbach, près de Weissig, sur la route de Bischofswerda, obligé de prendre position à Schmiedefeld et à Bischofswerda, qu'il incendia avant de l'évacuer, et finalement forcé de se retirer dans la direction de Bautzen, après avoir perdu environ 2,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Le 13, l'armée alliée alla occuper une deuxième position en arrière de Bautzen; tandis que l'Empereur faisait menacer les communications entre Berlin et l'armée alliée, afin de l'obliger à manœuvrer et à lui révéler ses intentions, et de donner à deux divisions de la garde, à la plus grande partie de sa cavalerie et aux 2e et 7e corps, le temps de le rejoindre.

Les alliés, de leur côté, se contentèrent d'envoyer une colonne dans la direction d'Hoyerswerda et de Spremberg, tant pour se renseigner sur ce que l'ennemi entreprenait de ce côté que pour essayer de se relier au corps de Barclay de Tolly, en marche pour rejoindre le gros de l'armée.

Le 16, les deux armées restèrent dans leurs positions de la veille. Le général Ilowaïski essaya seulement de tenter une surprise contre le corps de Bertrand; la surprise ne réussit pas, mais il fit cependant une centaine de prisonniers.

Le 15, l'Empereur se décida à diriger toute son armée sur Bautzen, où les alliés paraissaient résolus d'offrir la bataille; à cet effet, pour établir et assurer la communication entre le centre et l'aile gauche de son armée, communication qui était gênée par le corps de Kleist, posté à Grossenhayn et les cosaques de Platoff, on fit partir de Dresde le maréchal duc de Trévise, avec une division de cavalerie de la jeune garde et la cavalerie du général Latour-Maubourg.

Le même jour, l'Empereur fit attaquer, par le 11e corps, l'ar-

rière-garde russe, qui se retira, tout en combattant, de Roth-Naustiz jusqu'à Gödau; malgré des charges brillantes exécutées par les régiments de dragons de Kharkoff et de Kargopol, sous les ordres du général Jusefowitch, et malgré les efforts tentés, d'autre part, à l'aile droite, par d'autres régiments de cavalerie russe, cette arrière-garde fut obligée de se replier sur Bautzen.

Les avant-postes russes, sous les ordres du colonel Sipéguine, restèrent encore sur la rive gauche de la Sprée jusqu'au delà de Galgenberg. Des détachements de cosaques couvrirent les ailes de l'armée, et l'on envoya la cavalerie légère du général-major Lanskoï à Wittichenau, à l'aile droite, et celle du général-major Emmanuel, à l'aile gauche, à Boblitz.

De son côté, le général York, afin de mettre l'ennemi dans l'impossibilité d'exécuter à son insu un mouvement quelconque entre l'Elster et la Sprée, envoya 4 escadrons du 2e régiment de hussards vers Weissig et Opitz, et 3 escadrons du régiment des hussards de Silésie vers Luppe. Il fit garder également le pont et le gué de Niedergurka, avec ordre de tout préparer pour les mettre hors de service.

Enfin, Blücher envoya une reconnaissance de cavalerie et d'infanterie vers Pulsnitz. Cette reconnaissance fit savoir que l'armée française continuait son mouvement offensif, et repassa la Sprée à Nunschütz, le 15 au soir, en laissant seulement, sur la rive gauche, un escadron de hussards chargé de conserver le contact de l'ennemi. Cet escadron rentra le 16 au soir, et fit connaître que l'ennemi avait achevé son mouvement de concentration en avant des positions des alliés, et effectuait pour le moment sa concentration sur l'aile droite.

Le 16 mai, le corps Barclay de Tolly avait opéré sa jonction avec le gros de l'armée alliée; on modifia par suite la position du corps de York, on rappela les hussards prussiens qu'on avait détachés la veille, et on envoya le 3e régiment de hussards prussiens occuper Preititz et Gleyne.

Le même jour, la cavalerie de Latour-Maubourg eut une affaire assez sérieuse avec la cavalerie alliée du côté de Grossenhayn. Elle commença par rejeter de Dallwitz, Lentz et Döbritschau, les cosaques, qu'elle força à se retirer sur Grossenhayn, où se trouvait la cavalerie du général Lanskoï, qui, attaquée et chargée à son tour, fut obligée, elle aussi, à battre en retraite.

La journée du 17 se passa sans incidents marquants, sauf un petit engagement entre la cavalerie française et celle du général-major Emmanuel.

En présence des mouvements opérés pendant les derniers jours par les 3e, 5e et 7e corps français, Bülow, qui s'était reporté, le 11 mai, sur la rive droite de l'Elbe à Rosslau et qui avait installé son quartier général à Zahne, dut se retirer le 19 et s'établir de sa personne à Baruth; en même temps il faisait prévenir Woronzow de se préparer pour une retraite éventuelle et prochaine sur Potsdam en passant Brandenburg, et il faisait lui-même surveiller toutes les routes par sa cavalerie, qui ne tardait pas à l'informer du changement de direction des trois corps français. Ces nouvelles le décidèrent à se diriger lui aussi de ce côté, et le 25 il arrivait à Kahlun avec un peu plus de 25,000 hommes.

Le 18, les alliés ayant appris par les coureurs du major von Helwig, qui avaient intercepté des dépêches de l'Empereur au général Bertrand, que plusieurs colonnes françaises paraissaient avoir l'intention de menacer leur aile droite, résolurent d'envoyer au-devant d'elles une partie de leur armée, afin d'essayer de les battre séparément et de se renseigner sur les forces que les Français avaient concentrées en avant de Bautzen. On résolut donc d'entreprendre ce jour-là une grande reconnaissance, qui n'eut pour résultat que de confirmer l'existence d'une grande concentration de forces sur les hauteurs devant Bautzen, et qui, par conséquent, n'apprit rien de nouveau aux généraux alliés.

Le même jour, le major prussien Helwig, qui avait poussé, avec quelques pelotons de cavalerie légère et les partisans du major Löwenstern, une reconnaissance jusqu'à Hoyerswerda, fit savoir au général en chef que le 5e corps français avait quitté Senftenberg pour se relier avec le gros de l'armée française en marchant par la rive gauche de la Sprée. On donna, par suite, l'ordre au général York de se porter sur Hoyerswerda pendant la nuit du 18 au 19, et au général Barclay de Tolly, qui prit le commandement en chef de l'expédition, l'ordre de soutenir le corps d'York. Les troupes russes et prussiennes se mirent en route à minuit, dans la nuit du 18 au 19.

Dès la veille, le général Bertrand, qui commandait le 4e corps d'armée, avait détaché la division italienne du général Perry et lui avait prescrit de se porter de Bautzen sur Königswartha pour

maintenir les communications avec les 3e, 5e et 7e corps qui formaient l'aile droite de l'armée. Cette division arriva, le 19, vers midi, à Königswartha, où elle s'établit négligemment, sans faire garder les bois qui s'étendaient devant son front. Quelques heures après, cette division était attaquée et surprise par l'avant-garde de Barclay de Tolly, et, après un combat acharné, elle fut obligée d'abandonner Königswartha en laissant entre les mains des Russes plusieurs généraux[1], 2 canons et 600 prisonniers. Elle fut même vigoureusement pressée pendant quelque temps par le général Tschaplitz et les partisans du colonel Figner. Mais le général Kellermann étant arrivé avec sa cavalerie reprit la ville le soir même.

Pendant ce temps, le 5e corps rencontrait le général York, qui avait occupé une forte position près de Weissig. Après un combat acharné qui dura jusqu'au soir, York fut obligé de se retirer sur le gros de l'armée, après avoir perdu près de 2,000 hommes. Les deux combats de Weissig et de Königswartha avaient coûté aux alliés près de 3,000 hommes.

Les alliés, en se décidant à accepter la bataille à Bautzen, n'ont dû vouloir que gagner du temps, afin de se donner la possibilité de faire arriver leurs renforts et de permettre à la Prusse d'achever et de compléter ses nouvelles formations; en se postant à Bautzen, en fortifiant cette position dont ils avaient dû reconnaître les côtés faibles, ils paraissent avoir voulu seulement obliger l'Empereur à rappeler à lui les trois corps qu'il avait détachés du côté de la Marche.

Ils avaient ainsi réussi à gagner 8 jours, du 11 jusqu'au 19 mai.

Mais du moment où les généraux Barclay de Tolly et York avaient échoué dans leur mission et n'avaient pu réussir à empêcher la jonction des 3e, 5e et 7e corps, qui allaient venir menacer la droite de la position de Bautzen, les alliés devaient savoir que la bataille qu'ils étaient résolus à recevoir était perdue d'avance, et ce ne pouvaient être désormais que des considérations politiques ou morales qui les décidèrent à rester sur la position qu'ils avaient choisie et fortifiée.

---

[1] Parmi lesquels le général de division Perry, les généraux de brigade Martelly, Ballathier et San Andréa. Les deux premiers moururent des suites de leurs blessures.

Il ne saurait rentrer dans le cadre de cette étude d'exposer ici es différentes phases de cette sanglante bataille de deux jours, lans laquelle la cavalerie ne joua, pour ainsi dire, aucun rôle.

Il nous suffira de dire que, du côté des alliés, 5 régiments de :osaques furent chargés de faire la police en arrière de leurs ignes de bataille, de surveiller le transport des blessés, de faire ıvancer les caissons et les voitures de l'artillerie, de renvoyer en ırrière les bagages et les chevaux de main, de ramasser et de ·envoyer à leurs corps les traînards, les isolés et les fuyards. C'est là, du reste, dans toute la campagne de 1813, l'unique exemple d'un emploi semblable de cette cavalerie.

La cavalerie française joua également un rôle effacé sur le champ de bataille, et le corps de cavalerie de Latour-Maubourg n'y apparut qu'un instant, le 21 vers deux heures, pour venir se former sur les hauteurs de Nieder-Kayne.

Nous passons donc sous silence les journées de Bautzen et de Wurschen, où Napoléon, quoique victorieux, ne put obtenir d'autre résultat que la retraite des alliés en Silésie. Cette retraite, du reste, comme nous allons avoir l'occasion de le faire voir, fut un modèle de bon ordre, et, comme le dit l'auteur anonyme de l'*Histoire des exploits et des vicissitudes de la cavalerie*, ce fut une de ces occasions où une cavalerie nombreuse rend indirectement des services signalés, même en combattant peu.

L'Empereur faisait les efforts les plus énergiques pour refaire la cavalerie française, qui, quoique plus forte à Bautzen qu'à Lützen, n'en était pas moins incapable de se mesurer avec celle des coalisés. Aussi peut-on dire que ceux-ci durent en grande partie à la supériorité de leur cavalerie de pouvoir se dégager sans désastre de l'étreinte de l'armée française et opérer en si bon ordre leur retraite. « Si l'Empereur avait eu à Bautzen la moitié seulement de sa cavalerie de 1812, qui pourrait affirmer que les alliés se fussent si aisément soustraits à ses coups? » Mais tout le génie, toute l'habileté, toute la puissance de Napoléon, échouaient devant l'impossibilité de créer en six mois une nouvelle cavalerie, comparable en quoi que ce soit à ces vétérans que les plaines désolées de la Russie avaient vus périr de faim et de froid.

L'armée alliée, battue à Bautzen et se retirant, non dans la direction de l'est, vers l'Oder, mais dans celle du sud, parce

qu'il était politiquement utile de ne pas s'éloigner des frontières de l'Autriche, commença son mouvement rétrograde pendant la journée du 21 ; mais bien qu'on n'eût pu signaler le moindre désordre, la moindre confusion dans l'exécution de ces mouvements, l'arrière-garde russe, soutenue par une brigade de cavalerie légère et postée à Kötitz, fut, pendant la nuit du 21 au 22 mai, dès 2 h. 1/2 du matin, exposée aux feux de l'artillerie française, et toute l'armée alliée reçut l'ordre de venir prendre position auprès de Görlitz, après l'exécution de la marche prescrite pour la journée du 22.

Dès l'aube, l'Empereur se rendit en personne aux avant-postes afin de faire lui-même la reconnaissance de l'ennemi; il déploya à cet effet dans la plaine 2 brigades de cavalerie qui comptaient dans leurs rangs 2 régiments de cuirassiers saxons et 1 régiment de lanciers hollandais, et ordonna presque aussitôt au 7e corps, qui n'avait pas été engagé le 21, de se porter en avant et de pousser vigoureusement l'ennemi.

L'avant-garde française enleva ainsi les hauteurs de Weissenberg, et l'arrière-garde alliée se retira, toujours en combattant, par la grande route de Reichenbach et de Görlitz. Cette arrière-garde eut à soutenir un combat assez vif, d'abord près de Rothkretscham, point où l'on avait posté en soutien la cavalerie prussienne de Blücher, puis dans la plaine et dans la ville de Reichenbach, que Reynier réussit à enlever à l'arrière-garde de Miloradowitch, pendant que le 1er corps de cavalerie, sous les ordres de Latour-Maubourg, enfonçait, après plusieurs charges brillantes dans la plaine de Reichenbach, la cavalerie russe et l'obligeait à quitter le champ de bataille.

Le 23, l'armée alliée continua son mouvement de retraite dès 5 heures du matin, en 2 colonnes. L'aile droite, sous les ordres de Barclay de Tolly, reçut l'ordre de s'arrêter à Ober-Waldau pour y passer la nuit dans des terrains boisés et marécageux, d'autant moins heureusement choisis que la configuration des lieux pouvait permettre aux tirailleurs français de s'approcher sans être aperçus et empêchait les alliés de se servir de leur cavalerie. L'arrière-garde de cette colonne s'établit cependant sur une colline d'où elle pouvait avoir quelques vues en avant, et les détachements de cavalerie légère qui avaient flanqué la colonne pendant sa retraite furent postés à l'extrême aile droite. L'aile

gauche, sous les ordres de Wittgenstein, reçut l'ordre d'aller camper le soir à Lauban. A 6 heures du matin, son arrière-garde, sous les ordres de Pahlen, évacuait Görlitz et y détruisait les passages de la Neisse, ainsi que le pont de Ludwigsdorf, et se reliait par des patrouilles de dragons et de cosaques qui sillonnaient la rive droite de la rivière, tant avec les généraux Tschaplitz et Kleist qu'avec le détachement du général Emmanuel, posté à Moys.

Entre 9 et 10 heures, le 7ᵉ corps arrivait à Görlitz, et les chevau-légers saxons, qui formaient l'extrême avant-garde, passèrent aussitôt la Neisse à gué, mais leur infériorité numérique les obligea à revenir peu après sur la rive gauche; puis, pendant que l'on travaillait à la construction d'un pont de bateaux, la cavalerie saxonne, qui avait été renforcée par quelques régiments de cavalerie, repassa de nouveau la rivière et chassa définitivement les cosaques des bords de la rive droite.

Le 24, l'armée alliée se retira sur Bunzlau, mais l'arrière-garde, postée à Ober-Waldau, y fut sérieusement inquiétée dès l'aube, et le 4ᵉ corps français, qui avait relevé le 7ᵉ corps attaqué à plusieurs reprises par les cosaques dans sa marche sur Lauban, eut avec la cavalerie alliée quelques engagements, à Pfaffendorf d'abord, et à Ober-Lichtenau, puis à Berthelsdorf, sur la rive droite de la Queiss, à peu de distance de Lauban.

Le 25, les alliés se replièrent sur Haynau, et l'ordre de marche donné pour cette journée renfermait entre autres les prescriptions suivantes :

« La marche de l'armée sera couverte par une arrière-garde de troupes russes et une arrière-garde tirée du corps du général Blücher. Les troupes prussiennes devront rester en communication constante, à droite avec l'arrière-garde russe du général Tschaplitz, à gauche avec l'arrière-garde de l'aile gauche (général Wittgenstein), qui doit se porter de Löwenberg à Goldberg.

« Les arrière-gardes prendront position, l'une en avant de Bunzlau, l'autre sur la route de Naumburg, dès que l'armée se mettra en marche. Elles arrêteront l'ennemi le plus longtemps possible. Si la supériorité numérique de l'ennemi les obligeait à reculer, elles ne devront, en tout cas, se replier que lentement et pas à pas, en combattant jusqu'à moitié chemin de Bunzlau à Haynau, où elles auront à se maintenir coûte que coûte. »

Il n'y eut du reste ce jour-là, sur les bords du Bober, que des escarmouches insignifiantes; à l'exception d'un combat, ou plutôt d'une série d'engagements entre le 4e corps et les cosaques, du côté de Seifersdorf. Les cosaques tentèrent en effet, pendant toute l'après-midi, de retarder la marche du 4e corps et de l'obliger à se déployer, mais on se contenta, comme la veille, de les tenir à distance en leur envoyant de temps à autre quelques coups de canon et quelques volées de mitraille[1].

---

[1] Combat de Seifersdorf (Silésie), le 25 mai 1813.

Le maréchal Macdonald marchait en tête de l'avant-garde de cavalerie et traversait Seifersdorf. Il était 4 heures de l'après-midi; quelques milliers de cosaques, soutenus par toute la division du comte Pahlen, débouchèrent alors d'un bois situé à proximité, pénétrèrent dans Seifersdorf par un des flancs du village. Comme ils n'avaient pas été aperçus, ils assaillirent à l'improviste et coupèrent au milieu de la localité la colonne qui y défilait tranquillement.

Le 1er régiment de chevau-légers se trouvait le 5e dans l'ordre de marche de la colonne. La tête de ce régiment s'engageait à peine dans le village, que quelques coups de feu éveillèrent l'attention de l'officier qui le commandait. Ayant remarqué presque en même temps de l'agitation dans le régiment qui le précédait, et entendant des cris affreux qui venaient de ce côté, il fit former son régiment en colonne serrée par demi-escadron, et continua à suivre dans cet ordre la rue fort large qui traverse ce long village, mais *en ménageant aux fuyard un espace suffisant pour qu'ils puissent passer*. Il envoya en même temps ses adjudants prévenir le régiment qui le suivait de ce qui arrivait et l'inviter à rester en dehors du village, mais à se tenir prêt à combattre.

A peine le régiment wurtembergeois venait-il de se former en ordre serré, que les régiments qui marchaient en avant se replièrent dans un tel désordre que le maréchal lui-même fut entraîné dans la débâcle. Les Russes, poussant leurs cris habituels, poursuivaient les fuyards la lance dans les reins. Mais à la vue d'un régiment formé en bon ordre, ils s'arrêtèrent indécis. Le régiment wurtembergeois se lança sur eux au galop en colonne, tel qu'il venait de se former. Les Russes ne pouvaient évidemment soutenir cette rencontre violente sans en être ébranlés et en essuyer des pertes. Avant donc que la pression que la queue de leur colonne tumultueuse exerçait sur leurs premiers rangs eût cessé de se faire sentir et de leur enlever la liberté de se replier, la tête de leur colonne se trouva livrée sans merci aux charges vigoureuses d'une troupe régulièrement formée. On peut reconnaître dans ce combat combien la cavalerie irrégulière a de désavantage lorsqu'elle se trouve en présence d'un régiment de ligne qui, grâce à son ordre tactique, lui fait sans peine sentir sa supériorité.

... La tête seule de la colonne wurtembergeoise parvint à faire usage de ses armes, cela se conçoit. Dès qu'en se repliant les cosaques commencèrent à nous donner du champ, nous les refoulâmes à travers le village, rompant par pelotons lorsque le chemin se rétrécissait, et les poussant sans relâche jusqu'à la forêt d'où ils étaient sortis ; mais ils furent recueillis par de l'infanterie

La journée du lendemain 26 mai devait, en revanche, présenter plus d'intérêt. Ce jour-là, les souverains confièrent au général Barclay de Tolly le commandement en chef; le général Blücher reçut le commandement de l'aile droite, Wittgenstein celui de l'aile gauche, le grand-duc Constantin et le général Miloradowitch celui des troupes de réserve.

On résolut également ce jour-là de renoncer à défendre la ligne de l'Oder et de se retirer sur la haute Silésie dans la direction de Schweidnitz.

La colonne de l'aile droite reçut donc l'ordre de se retirer sur Liegnitz en 3 colonnes, couvertes par une arrière-garde russe et une arrière-garde prussienne qui devaient se donner la main, se tenir au courant de tout ce qui pourrait se passer sur les routes transversales et sur la route de Haynau à Goldberg, où le corps de Wittgenstein devait s'arrêter. Les arrière-gardes avaient en outre l'ordre d'envoyer fréquemment des renseignements au général en chef.

La colonne de l'aile gauche devait se maintenir en position à Goldberg. Quant à son arrière-garde qui, sous les ordres de Pahlen, était restée à Löwenberg, elle dut, après avoir été attaquée vers midi par le 11e corps, abandonner cette ville à 6 heures et se retirer à Petersdorf, sur la route de Goldberg par Höfel.

Au moment où les colonnes de l'armée alliée recevaient l'ordre de prendre vers le sud, il fallait coûte que coûte arrêter la pour-

---

qui nous salua de son feu. Le commandant du régiment fut atteint d'une balle dans cette charge.

Le maréchal avait sur ces entrefaites rallié le reste de la cavalerie ; il tourna le village par la gauche ; le comte Palhen, de son côté, avait déployé sa cavalerie régulière ; il fit ouvrir le feu de son artillerie et continua aussitôt sa retraite sur Löwenberg.

Observations.

Les mesures de précaution avaient été prises avec trop peu de soins pour assurer la marche. Pris au dépourvu, frappé par un événement inattendu, il est rare qu'on garde toute sa présence d'esprit ; et pourtant, au moment critique, dans la surprise du premier instant, il suffit d'une mesure toute simple, toute naturelle, pour rétablir les affaires.

Le général von Bismarck, qui commandait alors
le régiment de cavalerie wurtembergeois.

(*Pierron*, t. II, p. 965.)

suite de l'ennemi, et, ne fût-ce que pour 24 heures, essayer de lui dérober la nouvelle direction qu'allait suivre le gros des forces. Ce moment se présenta le 26 mai, et Blücher prit à cet effet le commandement de l'arrière-garde de l'aile droite. Il était décidé à tendre aux Français, à l'aide de sa cavalerie et de son artillerie à cheval, une embuscade aux environs de Haynau. La nécessité obligeait en effet les alliés à tenter un retour offensif contre l'ennemi qui les poursuivait, et la nature du terrain semblait devoir favoriser, comme nous allons essayer de le faire voir, une tentative de ce genre. Blücher avait, de son côté, intérêt à ralentir la marche des Français qui le serraient de près, surtout du côté de Haynau. Il avait, en outre, reçu l'ordre de chercher à gagner du temps, afin de pouvoir exécuter en toute sécurité la marche qu'on se proposait de faire le lendemain pour se relier aux corps des généraux Sacken et Schüler, qu'on savait en route pour rejoindre l'armée. Lui-même personnellement désirait avant tout défendre pied à pied le territoire prussien, sur lequel on s'était vu forcé de rentrer. Enfin, on sentait au quartier général des alliés qu'il était grandement temps d'essayer de détruire par un coup de main hardi, par une brillante affaire de cavalerie, la confiance que les troupes françaises d'avant-garde commençaient à reprendre.

Le terrain que le 5e corps, en marche sur Liegnitz, avait à parcourir, se prêtait du reste merveilleusement à une affaire de ce genre.

Depuis le voisinage de Goldberg, les rameaux des montagnes[1] qui séparent la Silésie de la Bohême, descendent vers le nord et l'est, et vont se perdre dans les plaines fertiles de la Basse-Silésie. A partir de Haynau, dans la direction de Liegnitz, le terrain forme la transition entre la contrée montueuse et la plaine complétement unie qui s'étend depuis Liegnitz jusque vers Schweidnitz et Breslau. Plusieurs ruisseaux, coulant tous de l'ouest à l'est, coupent les chemins qui mènent de Haynau à Liegnitz; la Schnelle-Deichsel passe près de Haynau même; à 6 kilomètres plus loin, au sud et presque parallèlement à la Schnelle-Deichsel, coule un second ruisseau baignant une vallée tapissée de prai-

---

[1] *Histoire critique des exploits et vicissitudes de la Cavalerie.*

ries où se trouvent les villages de Schellendorf, Schierau, Pohlsdorf et Pantenau, presque contigus les uns aux autres ; à 4 kilomètres plus loin, coule un troisième ruisseau analogue au second. Tous ces petits cours d'eau, réunis à plusieurs autres, forment le Schwarze-Wasser, qui se jette dans la Katzbach près de Liegnitz. Le chemin de Haynau à Liegnitz franchit ces ruisseaux au milieu d'une plaine découverte bordée à l'ouest par les collines que forment les derniers rameaux expirants des Sudètes. Ces collines sont en partie boisées ; en général, les petits bois sont répandus en assez grand nombre dans cette partie de la province, ce qui constitue dans la nature du terrain des alternatives bien plus fréquentes que dans la plaine presque entièrement cultivée, comprise entre Breslau, Schweidnitz et Liegnitz, ou d'un autre côté dans les vastes forêts de la Haute-Silésie et de la rive droite de l'Oder.

L'endroit le plus avantageux pour tendre une embuscade de ce genre se trouvait donc sur le chemin de Haynau à Liegnitz. A 1,500 mètres environ de Haynau, on arrive au village de Michelsdorf, et depuis ce village jusqu'à Doberschau, c'est-à-dire pendant un parcours de plus de 2,000 mètres, on a à traverser des terrains complètement unis et découverts ; seuls les villages de Pantenau et de Steudnitz, situés dans la vallée que nous avons indiquée ci-dessus, se trouvent dans un mouvement de terrain. Toutefois, la plaine est bordée à droite par un terrain très accidenté qui commence au village d'Ueberschaar, et qui se compose de prairies coupées par de nombreux mamelons et par des bocqueteaux. Le terrain conserve le même caractère jusqu'à Baudmannsdorf, qui se trouve à même hauteur, mais à 3 kilomètres et demi environ à l'ouest de Doberschau. Il est évident qu'une semblable configuration est essentiellement propre à tendre des embuscades à un ennemi qui marche sans précaution. Néanmoins, il est certain que cet ennemi pouvait, avec l'attention et la précaution nécessaires, rendre très problématique le succès d'une pareille surprise. Il fallait donc que l'embuscade fût assez considérable pour pouvoir au besoin exécuter une attaque de vive force, sans quoi toute l'entreprise risquait de dégénérer en une bagatelle digne tout au plus d'une guerre de partisans.

Nous croyons, du reste, devoir reproduire ici les ordres donnés à cet effet par Blücher :

« Le général à l'intention d'attirer l'ennemi dans la plaine entre les villages d'Ueberschaar et de Pohlsdorf, de lui tendre là une forte embuscade à l'aide de la cavalerie et de l'artillerie, de le prendre à revers, de le couper de ses communications avec Haynau et de prendre tout ce qui se sera engagé dans la plaine.

« Les 22 escadrons de cavalerie de réserve du colonel von Dolfs avec 3 batteries à cheval se posteront sans se faire voir entre Baudmannsdorf et Ueberschaar.

« L'arrière-garde du colonel von Mutius, 3 bataillons, 3 escadrons et 16 bouches à feu d'artillerie à cheval, venant de Steindorf, se portera droit sur Pohlsdorf par la même route que l'infanterie sous les ordres du colonel von Pirch aura suivie avant elle. Pohlsdorf est le point qu'on devra conserver à tout prix, parce qu'en cas d'insuccès ce village est destiné à servir de réduit. Si l'ennemi s'avance, le général Ziethen avec la brigade de la Haute-Silésie (8 bataillons 1/2, 3 escadrons et 24 bouches à feu), se portera environ à 500 pas en avant avec l'artillerie à cheval; il attaquera la colonne, et dès qu'il verra que son attaque a réussi à jeter le désordre dans les rangs de l'ennemi, il fera allumer des feux sur le Windmühlenberg près de Baudmannsdorf; à ce signal, la cavalerie rompra pour tourner et attaquer l'ennemi.

« Si cette attaque échouait et dans le cas où l'on serait obligé de se retirer, le colonel von Mutius traversera Pohlsdorf avec la cavalerie de son arrière-garde et se portera sur les deux ailes de la position occupée par le colonel von Pirch; il devra, dans ce cas, laisser son artillerie avec un soutien de cavalerie de l'autre côté du défilé pour arrêter l'ennemi. Le major von Lange avec son bataillon (bataillon de fusiliers du 1er régiment de Silésie), la moitié du bataillon de Schützen de Silésie et les francs-tireurs des bataillons de Sacken et d'Offenay, sera détaché par le colonel von Pirch pour former l'arrière-garde. Il ira prendre une bonne position dans Pohlsdorf et autour de ce village; il fera couvrir par le demi-bataillon de Schützen les points de passage près de Pohlsdorf, et occuper par les francs-tireurs de Sacken les bois situés à droite du village, et par ceux d'Offenay ceux qui se trouvent à gauche. Le bataillon de fusiliers de Silésie formera la réserve et sera posté en arrière du centre des francs-tireurs.

« Il y aura, par conséquent, en première ligne, sous les ordres

du colonel von Pirch, le bataillon du major Offenay, le bataillon du major Koschitzky, le bataillon du major Reichenbach, le bataillon du major Sacken et le bataillon du major Bülow; en deuxième ligne, le bataillon de grenadiers de Silésie et le bataillon du major Bentheim.

« Les batteries chercheront une position d'où elles pourront battre avec avantage le défilé de Pohlsdorf; mais elles ne devront pas se montrer et ne se démasqueront que lorsque leur tir pourra être efficace.

« Si contre toute attente l'affaire prenait une mauvaise tournure, la cavalerie, postée entre Ueberschaar et Baudmannsdorf, se mettra en marche en deux colonnes, l'une qui passera par Baudmannsdorf, Schirrau et Blumen, l'autre par le moulin de Gohlsdorf. Le point de rassemblement sera alors Lobendau et en avant du défilé de Lobendau. On verra à ce moment, en raison des circonstances, s'il conviendra de prendre position, ou si, au contraire, il y aura lieu de continuer la retraite.

« Dans ce dernier cas, les troupes passeront par Rothkirch, Pollwitz, entre Tauergasse et Parsdorf, et traverseront la Katzbach pour se rendre au bivouac.

« Sur la position en arrière de Pohlsdorf, le 26 mai 1813.

« VON BLÜCHER. »

En exécution des ordres de Blücher, le colonel von Mutius resta en vue de Haynau avec l'arrière-garde, forte de 3 bataillons d'infanterie et de 3 régiments de cavalerie légère, jusqu'à ce que l'ennemi s'approchât de cette ville. Afin de pouvoir soutenir cette arrière-garde, la brigade de la Haute-Silésie, sous les ordres du général-major von Ziethen, prit position, conformément aux ordres donnés, en arrière de Steudnitz, Pantenau et Pohlsdorf, et le colonel von Dolfs forma ses 22 escadrons dans le mouvement de terrain en arrière de Baudmannsdorf. Le général Ziethen était chargé de diriger le combat, et l'incendie du moulin à vent de Baudmannsdorf devait servir de signal pour l'attaque de la cavalerie.

Le 5e corps (Lauriston) formait ce jour-là l'avant-garde de l'armée française sur la route de Liegnitz, et la division Maison qui, contrairement à l'attente de Blücher, ne déboucha de Haynau que vers 3 heures de l'après-midi, servait de tête d'avant-garde.

On prétend que le général Maison hésitait à s'engager avec sa division dans cette plaine, avant de savoir que l'avant-garde du général Reynier était arrivée à sa hauteur, et que ce fut un ordre formel du maréchal Ney qui coupa court à ses hésitations. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune patrouille française ne fut envoyée en avant pour éclairer et reconnaître le chemin qui va par Ueberschaar à Goldberg, pas plus que pour fouiller le terrain sur le flanc droit de la division, comme le recommandaient cependant et la prudence la plus sommaire et les règles les plus élémentaires relatives aux mesures de sûreté d'une troupe en marche. Quand, vers 6 heures du soir, la tête de la colonne française eut laissé le village de Michelsdorf à un peu plus d'un kilomètre derrière elle, la cavalerie du colonel von Dolfs s'ébranla au trot, parce qu'elle avait encore environ 1800 mètres à parcourir pour arriver à hauteur des troupes du colonel von Mutius. Les Français, il est vrai, ne s'étaient pas encore engagés tout à fait dans la plaine, mais comme le signal avait cependant été déjà donné, comme le moulin de Baudmannsdorf était en flammes, le colonel von Dolfs forma ses escadrons sur trois lignes. En première, la cavalerie légère de la garde et les cuirassiers de Silésie; en deuxième, les cuirassiers de la Prusse orientale; en troisième, les gardes du corps et les cuirassiers de Brandebourg, et, entre ces deux derniers régiments, les batteries à cheval. Le général Maison, de son côté, dès qu'il avait vu la fumée et la lueur produites par l'incendie du moulin, ne s'était pas trompé un seul instant sur la signification de ce signal. Il donna à ses troupes l'ordre de se former immédiatement en carré; mais ses soldats eurent à peine le temps de se réunir en groupes plus ou moins réguliers, qu'ils étaient déjà chargés avec une violence extrême de front et et de flanc. Le colonel von Dolfs avait en effet compris que, l'affaire une fois découverte, il ne lui restait plus qu'à charger sans perdre de temps.

Il fit partir au grand trop les régiments placés en tête, en laissa deux autres en réserve, et sans attendre son artillerie il profita de la surprise et du trouble causés par son apparition inattendue pour se précipiter sur le flanc droit des Français avec le régiment de cavalerie légère de la garde, le régiment de cuirassiers de Silésie et les uhlans de Silésie, pendant que la cavalerie du colonel von Mutius se jetait sur leur flanc gauche. Les régiments, sans

se laisser arrêter par les volées de mitraille de l'artillerie française, chargèrent impétueusement l'infanterie, qui s'était formée en quatre masses irrégulières.

Pendant que trois des régiments prussiens enfonçaient ces groupes, que le détachement de cavalerie attaché à la division Maison s'enfuyait en toute hâte, les cuirassiers de la Prusse orientale faisaient le tour de Michelsdorf et culbutaient les troupes françaises qui se trouvaient entre ce village et Haynau. Les servants de l'artillerie française, qui avaient enlevé à la hâte les avant-trains pour tirer à mitraille sur les cavaliers ennemis, se firent sabrer sur leurs pièces qui, au nombre de 11, restèrent entre les mains des vainqueurs. Rien ne résista à l'impétuosité du premier choc[1].

En moins d'un quart d'heure, tout ce qui était de l'autre côté de la Schnelle-Deichsel était en déroute et hors d'état de combattre. Une multitude d'hommes étaient sabrés, 300 ou 400 étaient prisonniers, et le reste s'enfuyait en désordre du côté de Michelsdorf, culbuté par les cuirassiers de Silésie qui poursuivirent jusque dans le village un bon nombre de fuyards. Quelques escadrons donnèrent la chasse à ceux qui fuyaient du côté de Haynau et entrèrent à leur suite jusque dans les faubourgs. Toute l'artillerie resta entre les mains des cavaliers prussiens qui, faute d'attelages, ne purent emmener que 11 pièces.

Le combat avait duré si peu de temps que 15 seulement des escadrons de Dolfs et 4 des escadrons du colonel von Mutius débouchèrent à temps pour prendre part à l'affaire. Les hussards de Silésie n'entrèrent en ligne que lorsque tout était fini.

L'artillerie prussienne, aussitôt arrivée, dirigea son feu contre les colonnes ennemies qui, pendant ce temps, avaient passé le ruisseau au-dessus de Haynau.

L'embuscade de Haynau avait coûté aux Prussiens 21 officiers et 220 hommes tués ou blessés; mais parmi les morts on comptait le colonel von Dolfs et le commandant du régiment de cavalerie légère de la garde. En revanche, on avait pris aux Français 400 hommes et 18 canons.

Cette brillante affaire de cavalerie aurait pu avoir des consé-

---

[1] *Histoire critique des exploits et vicissitudes de la Cavalerie.*

quences plus graves si les Français n'avaient pas immédiatement cherché, sur l'ordre du général Maison, à se former en carrés ou tout au moins à se grouper, et surtout si on les avait laissé s'avancer, sans les attaquer, jusque vers l'entrée du défilé de Pohlsdorf. On aurait pu alors sabrer et cerner tout ce qui se serait engagé dans la plaine, tandis qu'au moment où l'attaque eut lieu, une bonne partie de l'infanterie française parvint à se rejeter dans Michelsdorf, à s'y défendre et à s'y maintenir, parce que les Prussiens ne pouvaient lancer contre elle aucune troupe d'infanterie. On peut tirer toutefois certains renseignements utiles de la façon même dont on a entrepris et exécuté cette surprise. On assurera toujours de bonnes chances de succès à des attaques de ce genre, pour peu qu'on ait le soin et la possibilité de mettre en mouvement les hommes et les chevaux avant de les lancer à la charge et il nous semble que la marche en avant exécutée par la cavalerie de Dolfs n'a pas peu contribué ici à inspirer de la confiance et à donner de l'entrain à ses hommes. Enfin, dans un cas pareil, il paraît utile de se munir de cordes à fourrages pour pouvoir emmener les pièces dont on s'est rendu maître[1]. Toutefois, on ne devra songer à emmener les pièces qu'après avoir complètement bousculé l'ennemi; on risquerait, en essayant de ramasser hâtivement les canons, de se faire culbuter par le moindre retour offensif.

La cavalerie prussienne, une fois le coup fait, se retira jusqu'à la position de Lobendau, et les Français restèrent à Haynau et Michelsdorf; le même jour, le 12e corps, qui avait été laissé jusque-là sur le champ de bataille de Bautzen, reçut l'ordre de se mettre en marche dans la direction du Brandebourg et de se porter sur Wittichenau au-devant de Bülow. Ce corps d'armée avait pour mission de couvrir les derrières et la gauche de l'armée française.

La veille même du jour où Blücher tendait avec sa cavalerie à

---

[1] Barclay de Tolly n'approuva nullement l'affaire de Haynau. Dans un ordre du jour qu'il fit à ce propos, il rendit justice à la valeur déployée par les troupes, mais il recommanda d'une manière formelle de s'abstenir à l'avenir de semblables entreprises, qui affaiblissent inutilement l'armée par des efforts isolés et font perdre de vue le but réel des opérations, qu'on ne peut atteindre que par l'emploi simultané et bien combiné de toutes les forces dont on dispose.

la division Maison l'embuscade de Michelsdorf, le capitaine von Colomb avait recommencé ses hardis coups de main.

Le 25 mai, sur cette même route d'Iéna à Géra où deux jours auparavant il avait enlevé un dépôt de cuirassiers, le capitaine von Colomb, qui était retourné se poster dans les bois de Gross-Buckedra, attaquait un convoi wurtembergeois escorté par un officier et 54 hommes. Malgré les difficultés que présentait le terrain, l'attaque fut si rapide, si inopinée, que l'escorte tout entière fut prise par les partisans, qui s'emparèrent en outre de 13 voitures et de 51 chevaux; les partisans se reportèrent ensuite sur Neustadt.

Ce fut également pendant ces mêmes journées que le lieutenant-colonel Borissoff exécuta sur d'autres points une série de tentatives hardies qui furent elles aussi couronnées de succès.

Lorsque l'empereur Napoléon, obligé de concentrer toutes ses forces pour livrer la bataille de Bautzen, massa son armée sur un seul point, plusieurs villes telles que Leipzig et Dessau, par exemple, que les Français avaient fortement occupées jusqu'à cette époque, furent, les unes entièrement évacuées, les autres confiées à la garde de simples détachements. Informé de ces faits, le général-lieutenant Woronzow qui commandait le corps de blocus de Magdebourg, résolut alors de détacher sur la rive gauche de l'Elbe plusieurs partis de cosaques et quelques corps volants. L'un de ces corps, fort de 150 uhlans de Volhynie et d'un régiment de cosaques, fut chargé, sous les ordres du lieutenant-colonel Borissoff, du régiment de uhlans de Volhynie, d'aller battre l'estrade sur la rive gauche de l'Elbe. Le colonel Borissoff passa l'Elbe à Acken le 22 et envoya des partis à la découverte. Renseigné par les cavaliers envoyés en pointe, il commença par enlever un petit corps de cavalerie française (2 escadrons), le 25 mai à Bernburg. De Bernburg il se porta sur Könern et arriva pendant la nuit en vue de la ville, dont il fit aussitôt garder toutes les issues. A l'aube du jour il se précipita dans la ville, et 600 hommes appartenant à un dépôt de cavalerie française n'eurent que le temps de se sauver en toute hâte dans la direction de Halle; mais arrivés à 15 kilomètres environ de cette ville, au moment où se croyant hors d'atteinte ils marchaient sur la route sans s'éclairer, ils furent attaqués par les cavaliers du colonel Borissoff et mis en pleine déroute après deux heures de combat.

Le général de division Poinsot, 2 colonels, 25 officiers et 300 cavaliers tombèrent entre les mains des Russes, qui sabrèrent la plus grande partie du reste de la troupe. Les Russes avaient eu dans cette affaire 3 officiers, dont un grièvement blessé, et 34 hommes mis hors de combat. Puis, sans prendre le temps de souffler, les cosaques s'élancèrent sur les traces d'un convoi de trésorerie et de bagages qui se dirigeait de Halle sur Merseburg, l'atteignirent, s'en rendirent maîtres et ramenèrent leurs prisonniers et leur butin à Dessau.

L'armée alliée au lieu de continuer à se retirer des bords de la Katzbach vers l'Oder et Breslau, comme on l'avait d'ailleurs décidé dès les premiers jours de la retraite, se jeta tout à coup à droite dans la direction de Schweidnitz en deux colonnes dont chacune était couverte par sa cavalerie. On voulait de la sorte se porter sur les derrières et sur les flancs de l'armée française.

L'arrière-garde devait à cet effet, à l'approche de l'ennemi, se masser en arrière de Liegnitz, y prendre position et arrêter la marche des Français le plus longtemps possible, pour leur dérober la nouvelle direction prise par l'armée alliée, sans toutefois s'engager sérieusement.

La colonne prussienne commandée par Blücher ne se mit en marche que vers trois heures de l'après-midi, parce que les Français ayant modéré depuis le 26 au soir la vivacité de leur poursuite, le général crut pouvoir donner un peu de repos à ses troupes, fatiguées surtout par le combat de la veille.

L'arrière-garde des troupes russes et prussiennes, sous les ordres des généraux Tschaplitz et Ziethen, resta jusque vers le soir en avant de Liegnitz, passa la Katzbach en deux colonnes, et prit position près de Kloster-Wahlstadt après que le mouvement du gros du corps de Blücher se fut exécuté sans avoir été remarqué.

La colonne de gauche, c'est-à-dire les troupes russes sous les ordres de Wittgenstein, eut à soutenir à l'arrière-garde commandée par Pahlen un combat de cavalerie assez vif, à la suite duquel l'arrière-garde dut abandonner Goldberg. La cavalerie russe qui couvrait cette retraite eut toutes les peines du monde à se frayer un chemin à travers les cavaliers français qui les entouraient. Il est bon d'ajouter que les Russes postés à l'aile

gauche servaient de pivot pendant que l'aile droite dérobait sa marche aux Français.

Le même jour, le 2e corps d'armée (Victor) et le 2e corps de cavalerie (Sébastiani), qu'on avait détachés de l'armée française à Görlitz pour aller débloquer Glogau et rétablir les communications avec la Pologne, étaient arrivés avec leur tête de colonne à Sprottau. La cavalerie française y surprit et y enleva des batteries russes en marche pour rejoindre l'armée; les rapports français affirment qu'on enleva à l'ennemi 22 canons, 80 caissons et 500 hommes, tandis que les rapports russes prétendent que la cavalerie française ne leur prit que 13 canons et 200 hommes.

De son côté, le 12e corps continuait son mouvement contre Bülow, et le 27 mai son avant-garde arrivait à Hoyerswerda qu'occupait un régiment de cosaques. La plupart de ces cosaques étaient partis pour faire un fourrage, les autres se gardaient mal. Ils furent surpris et enlevés par la cavalerie française qui du même coup s'empara de la ville. Le même soir, le 12e corps tout entier était réuni à Hoyerswerda.

La retraite de l'armée alliée continua à s'effectuer le lendemain 28 dans la même direction, sans incidents notables, si ce n'est un petit engagement qu'eut l'arrière-garde russe du côté de Jauer.

D'autre part, les alliés, informés depuis le 26 de la marche du 2e corps d'armée et du 2e corps de cavalerie que l'Empereur avait chargés de débloquer Glogau, envoyèrent aussitôt au corps de blocus du général Schüler von Senden l'ordre de lever le siége, de se replier sur Breslau par la rive droite de l'Oder avec mission de couvrir cette ville, de se relier au détachement russe du général Witte posté à Lissa et Leuthen, et de chercher, à cause des pourparlers qu'on avait entamés avec l'ennemi, à retarder sa marche sur Breslau.

Les communications entre les détachements des généraux Schüler et Witte et le gros de l'armée étaient assurées par le colonel von Mutius avec 7 escadrons de cavalerie qu'on avait envoyés également du côté de Breslau.

Bülow essaya ce jour-là de reprendre Hoyerswerda, mais il fut battu et rejeté dans la direction de Cottbus, Senftenberg et Alt-Döbern, après avoir eu plus de 400 hommes hors de combat.

Le 29, les deux armées restèrent en position, pendant que les négociations pour arriver à la conclusion d'un armistice se con-

tinuaient activement. La journée du 30 se passa également assez tranquillement. On ne saurait en effet insister sur quelques engagements partiels de cavalerie n'ayant du reste aucune importance et dus à la rencontre de quelques pelotons isolés.

Pendant ce temps, les partisans du colonel von Colomb qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient enlevé le 25 un convoi wurtembergeois sur la route d'Iéna à Géra, apprenaient à Neustadt qu'un gros parc d'artillerie française de 24 bouches à feu et de 40 voitures était en route de Hof à Chemnitz. Les divers renseignements qu'ils recueillirent leur firent connaître que le parc avait dépassé Reichenbach et devait rester la journée du 28 à Zwickau. Ils se portèrent aussitôt dans cette direction et arrivèrent le 29 mai, à 5 heures du matin, dans le Pohlwald, entre Zwickau et Mülsen.

L'escorte du parc se composait de 6 officiers, 116 cavaliers et 80 hommes d'infanterie italienne, plus une centaine de soldats du train armés[1].

Les cavaliers marchaient en avant et en arrière de la colonne des voitures, que les fantassins flanquaient des deux côtés. Ayant surpris la colonne en marche, le capitaine von Colomb ordonna au lieutenant von Katte de charger avec 30 cavaliers l'avant-garde, que cet officier surprit et culbuta, pendant que lui-même, avec le lieutenant von Eckardt et le reste de ses partisans, se précipitait en même temps sur les derrières et sur les flancs de la colonne, dont il sabrait et dispersait l'escorte. En raison même du petit nombre d'hommes dont il disposait (le capitaine von Colomb n'avait plus avec lui, y compris les officiers et un trompette, que 83 hommes), en raison aussi de la longueur de la colonne formée par le convoi, il dut songer tout d'abord à désarmer les fantassins ennemis et ne put, par suite, empêcher une partie des cavaliers de chercher leur salut dans la fuite. Ces cavaliers se rallièrent à Zwickau et conduits par un officier revinrent sur les partisans. Le capitaine von Colomb se mit aussitôt à la tête d'une partie de son monde, chargea les cavaliers ennemis, et après un combat acharné les mit en pleine déroute et les fit

[1] D'après une relation faite par le lieutenant d'Alinge, grâce à des renseignements recueillis sur place et adressés au général de Colomb, le parc était escorté par 7 officiers et 402 hommes, avec 444 chevaux.

poursuivre jusqu'au delà de Zwickau par les lieutenants von Katte et von Eckardt, qui lui ramenèrent une trentaine d'hommes et de chevaux. Pendant ce temps, le capitaine von Colomb, dans l'impossibilité d'emmener le parc dont il s'était rendu maître, prit ses mesures pour anéantir ce convoi, qui se composait de 18 canons, 6 obusiers, 36 voitures chargées de munitions, 4 voitures de vivres et 6 voitures de bagages ; 700 chevaux et 300 prisonniers étaient en outre tombés entre ses mains. Il commença par faire brûler tout le matériel en bois, fit sauter les voitures de munitions, encloua les canons pour les mettre hors de service, distribua tout le fer aux habitants du pays, fit abattre la plupart des chevaux, en donna quelques-uns, en emmena quelques autres comme chevaux haut le pied, et pour conserver la liberté de ses mouvements, il relâcha tous les prisonniers. Les partisans avaient eu dans cette affaire 1 homme tué et 5 blessés, parmi lesquels le lieutenant von Katte.

Le capitaine von Colomb ne paraissait pas vouloir s'en tenir là et l'on prétend qu'il méditait un coup de main encore plus hardi. Ayant appris par un des officiers faits prisonniers qu'un grand parc d'artillerie et de munitions, expédié de Strasbourg, était arrivé près d'Augsbourg, il caressa un moment l'idée de se porter jusque sur le Mein par des marches forcées de nuit, de tourner alors vers le sud et de tomber sur ce parc lorsqu'il serait en marche.

Il faut croire que des ordres venus du quartier général empêchèrent Colomb de mettre son projet à exécution, car il ne tarda pas à faire reprendre à ses partisans la route d'Iéna.

Le 28 mai, au soir, le général-major Tchernitcheff avait, de son côté, fait passer l'Elbe près de Ferchland à son corps, composé de 1200 hommes de cavalerie légère, presque tous cosaques, et avait en deux jours franchi une trentaine de lieues, de manière à arriver à l'aube du jour, le 30, aux environs d'Halberstadt. Il avait appris, en effet, qu'un gros parc d'artillerie devait passer sur ce point en route pour Magdebourg. Il ne réussit pas cependant à surprendre l'ennemi, parce que celui-ci avait été, dès la veille au soir, informé de l'approche des Russes par les rapports de la gendarmerie westphalienne. Tchernitcheff, pour cette raison, se porta de sa personne en avant de sa colonne, afin de reconnaître lui-même la position de l'ennemi. Il put voir alors

que les Français occupaient une position avantageuse et judicieusement choisie en avant de la ville, qu'ils avaient fait serrer le parc d'artillerie, l'avaient formé en carré, à l'intérieur duquel l'infanterie était comme retranchée. De plus, ce carré de voitures était couvert d'un côté par les jardins voisins, de l'autre par un chemin en remblai flanqué d'un fossé profond, tandis que le centre était protégé par la proximité de la ville, dont il n'était séparé que par une distance de 1500 pas. Le parc était donc placé de manière à pouvoir se défendre victorieusement contre n'importe quelle attaque de cavalerie.

Le général russe ne tint aucun compte des obstacles que les bonnes dispositions prises par les Français allaient opposer à la réussite de son entreprise, et malgré la fatigue de ses hommes et de ses chevaux, qui venaient de faire plus de 105 kilomètres en 30 heures, il résolut d'attaquer immédiatement, d'abord parce qu'il ne voulait pas avoir fait tant de chemin pour rien, ensuite parce qu'en se retirant sans combattre il craignait de voir diminuer à l'avenir la confiance et l'intrépidité de ses hommes, enfin parce que dans l'état où se trouvaient les choses, il fallait absolument prendre rapidement un parti. Tchernitcheff n'ignorait pas, en effet, qu'un autre convoi escorté par 4,000 fantassins et 400 cavaliers était déjà arrivé à peu de distance d'Halberstadt.

Il prit en conséquence les dispositions suivantes pour l'attaque :

Le régiment de dragons de Riga et deux régiments de cosaques reçurent l'ordre de couper l'ennemi de la ville; les hussards d'Izoum et un autre régiment de cosaques devaient attaquer directement le parc, pendant qu'un quatrième régiment de cosaques était envoyé sur la grande route de Brunswick pour la surveiller et prévenir le général de l'approche de l'autre convoi.

La première colonne réussit complètement à couper l'ennemi de la ville, en s'emparant en un clin d'œil, grâce à la rapidité et à l'impétuosité de son attaque, de la porte même de la ville.

L'autre colonne contourna le parc. Il s'engagea alors une violente canonnade pendant laquelle les Russes ne purent opposer que 2 pièces de 6 livres aux 13 bouches à feu, dont 10 de 12 livres, de l'artillerie française. Mais les 2 pièces russes, habilement mises en batterie, réussirent à faire sauter en peu de temps cinq voitures chargées de poudre et à démonter une pièce

A ce moment même Tchernitcheff recevait l'avis envoyé par les cosaques que l'autre convoi s'avançait sur la route de Brunswick. Il se résolut donc à une attaque générale tentée par tout son monde. Les cinq régiments se précipitèrent tête baissée et de tous les côtés à la fois sur le carré et parvinrent enfin à y pénétrer, sabrèrent une partie des défenseurs du parc, firent un grand nombre de prisonniers et mirent le reste des 1600 hommes de l'escorte en pleine déroute. Le général de division von Ochs, 10 officiers et 1000 hommes, 14 canons, 80 caissons et fourgons, et 800 chevaux du train restèrent aux mains des Russes, auxquels ce coup de main avait coûté 4 officiers et 40 hommes tués ou blessés.

Dès que le combat fut terminé, Tchernitcheff envoya deux régiments de cosaques renforcer sur la grande route de Brunswick le régiment qu'il y avait posté en observation, et qui était depuis quelque temps déjà aux prises avec l'ennemi.

Les trois régiments arrêtèrent l'ennemi et le forcèrent même à reculer. Quant au général Tchernitcheff, il resta en position à Halberstadt avec le reste de sa troupe jusqu'à ce que les canons et le matériel qu'il avait enlevés eussent pu filer en avant et prendre une certaine avance, puis il se replia avec tout son monde sur Köchstadt, à une vingtaine de kilomètres de là, et repassa ensuite sur la rive droite de l'Elbe avec toutes ses prises.

Pendant que l'armée alliée continuait à opérer sa retraite sur la Haute-Silésie, le colonel Figner, du corps Wittgenstein, fut détaché avec ordre d'inquiéter les communications de l'ennemi. Parti de Liebenthal le 29 mai avec un escadron du régiment de hussards de Soumy et quelques cosaques volontaires, il se posta, sans se montrer, près de Seifersdorf, sur la route de Lauban à Löwenberg. Il avait réussi à apprendre qu'il y avait à Seifersdorf un détachement d'une centaine d'hommes, qu'il réussit à surprendre et à sabrer. Il se porta de là sur Hermannsdorf, à l'ouest de Bunzlau, où il fit un assez grand nombre de prisonniers que, pour se servir des termes mêmes de son rapport, « il mit dans l'impossibilité de nuire. »

Le 30 mai, il traverse la route de Bunzlau à Haynau et rencontre, près du village de Krabern, deux compagnies d'artillerie française qui se rendaient sans canons aux environs de Torgau; il charge cette infanterie et la massacre. Quelques heures après,

sur la route qui mène des environs de Haynau à Princkenau, il anéantit un autre détachement d'infanterie. Le 31 mai, il arrive à Neustädtel, se relie à Bülow, auquel il livre ses prisonniers. Figner avait, en trois jours, passé à travers les lignes de communication, depuis la frontière de Bohême jusque vers Glogau, et avait fait perdre aux Français près de 700 hommes.

Le 31 mai, l'armée alliée tout entière se retira sur le camp retranché qu'on avait établi à Schweidnitz. Son arrière-garde et le corps du général Schüler von Senden eurent à soutenir ce jour-là les combats de Gross-Rosen et de Malkwitz, dont nous n'avons pas à nous occuper, la cavalerie n'y ayant joué aucun rôle.

L'armée alliée resta encore le lendemain sur sa position en arrière de Schweidnitz; on jugea seulement à propos d'envoyer la cavalerie légère du général Emmanuel du côté de Falkenberg pour protéger l'aile droite, et celle du général Landskoï à Peterwitz avec ordre de passer par la montagne pour inquiéter l'aile droite ennemie. En même temps, une reconnaissance exécutée par le 2e régiment de hussards du corps opérant dans la direction de Neumarkt, fit connaître que les avant-postes ennemis étaient établis à Leinig et à Titzdorf.

Dès le 27 mai, on avait entamé des pourparlers en vue de la conclusion d'un armistice et les plénipotentiaires convinrent, le 1er juin, de se réunir le lendemain au village de Pleischwitz[1], près de Kostenblut, en avant de Jauer.

Les prétentions formulées dans la conférence du 27 mai ayant été considérées justement comme inacceptables, puisqu'on demandait à l'Empereur d'évacuer la Silésie, alors que les armées alliées reculaient de plus en plus et perdaient du terrain de jour en jour, les négociations avaient traîné jusque-là en longueur. Enfin, après une seconde conférence tenue le 30 mai à Gebersdorf, à 6 kilomètres de Pleischwitz, on finit par s'entendre et l'on signa un armistice de 36 heures, qui devait commencer à courir à partir du 2 juin à 2 heures de l'après-midi, et que chacun des belligérants se réservait le droit de pouvoir dénoncer 12 heures à l'avance.

---

[1] Pleischwitz ou Plesswitz.

Aussitôt après la bataille de Bautzen, on avait envoyé sur les derrières de l'ennemi le général-major Kaïssaroff avec un détachement de cosaques et 70 dragons prussiens du régiment de la Nouvelle-Marche. Le 25 mai, Kaïssaroff surprenait à l'aube du jour un convoi qui allait de Reichenbach à Görlitz, dispersait son escorte, s'emparait de 8 canons, en emmenait 2, et enclouait les 6 autres que l'approche des renforts français l'empêchait d'enlever. Cette affaire avait coûté aux Français 2 officiers et près de 200 hommes tués ou blessés, 48 hommes prisonniers, tandis que la perte des Russes s'élevait seulement à 11 hommes dont un officier tué.

Le 30 mai, le général Kaïssaroff surprit en arrière des lignes françaises, qui se trouvaient en avant de Jauer, la ville de Goldberg et y fit de nombreux prisonniers.

Le 31 mai, Kaïssaroff attaquait près de Wilhelmsburg 150 cuirassiers démontés qu'on renvoyait à Dresde, et qui se jetèrent dans un château où ils se défendirent à outrance. Quand on se fut rendu maître du château, il ne restait plus que 2 officiers et à peine 50 hommes debout.

Enfin, pendant la journée du 30 mai, la cavalerie attachée au petit corps du général Schüler von Senden surprenait et enlevait sur la rive droite de l'Oder une patrouille de cavalerie française forte d'un officier et de 14 hommes. D'autre part, le 5e corps français (Lauriston), était entré à Breslau depuis la veille, 29 mai.

La position fortifiée que les alliés occupaient pendant ces derniers jours aux environs de Schweidnitz se trouvait complètement tournée par la droite, par suite de l'occupation de Breslau par les Français, qui paraissaient avoir l'intention de ne laisser qu'un corps d'observation devant la position de Schweidnitz et vouloir porter le gros de leurs forces sur Strehlen pour prendre l'armée alliée à revers et la couper en même temps de l'Oder. On résolut donc, le 8 juin, de ne laisser sur la position de Schweidnitz que les avant-gardes et de ramener l'armée en trois colonnes sur les hauteurs de Nimptsch et de Strehlen, afin d'être prêt à parer à toute éventualité, dans le cas où un armistice d'une certaine durée ne succéderait pas à la suspension d'armes de 24 heures qu'on avait conclue ce jour-là. Ce mouvement, qui s'exécuta sans incident, ne s'acheva que le lendemain, et le 5 au matin on reçut au quartier général l'avis définitif et officiel qu'un armistice, sur les

conditions duquel nous reviendrons plus loin, avait été signé la veille à 2 heures de l'après-midi à Pleischwitz[1].

Pendant toute l'exécution de ce mouvement, les alliés se servirent de leur cavalerie pour couvrir leur marche et former un rideau. Ainsi, pendant la journée du 3 juin, on envoya le 2e régiment de hussards du Roi occuper Militsch, Trebnitz et Poseritz, pendant que les avant-postes du régiment allaient jusqu'à Gross-Ieseritz sur le chemin de grande communication qui mène à Breslau.

D'autre part, le régiment de hussards de Brandebourg occupa les villages de Wetters et de Petersdorf, et en avant de ce régiment 2 escadrons du régiment de dragons de Brandebourg fournirent une autre ligne d'avant-postes qui avait le village de Jordansmühle pour réduit, et s'étendait par Schwentnig et Pleinitz jusqu'à Stein sur la grande route de Breslau.

Toute la journée se passa tranquillement. Vers le soir seulement, on apprit au quartier général qu'on apercevait du côté du Zobtenberg environ 2,000 hommes de cavalerie ennemie qui paraissaient méditer un coup de main sur le quartier général; on crut prudent de renforcer la ligne des avant-postes et on fit doubler les postes.

Ce même jour, le général Schüler von Senden avait poussé un petit corps de cavalerie dans la direction de Breslau. Cette petite troupe, ne rencontrant rien devant elle, pénétra jusque dans les faubourgs de Breslau où elle enleva un poste d'infanterie française, qu'on dut remettre en liberté, conformément aux stipulations contenues dans l'armistice.

Le 4, on continua le mouvement de retraite; on rallia les 7 escadrons de cavalerie, sous les ordres du colonel von Mutius, qu'on avait détachés quelques jours auparavant, tandis que les corps de cavalerie légère des généraux Emmanuel et Kaïssaroff couvrirent l'aile gauche des alliés du côté de la montagne et surveillèrent l'ennemi.

---

[1] Avant de signer l'armistice de Pleischwitz, l'Empereur écrivait de Neumarkt, le 2 juin 1813, au duc de Feltre : « Vous venez de voir par les nou-« velles du *Moniteur* qu'on négocie pour un armistice; il serait probable qu'il « fût signé aujourd'hui. Cet armistice arrête le cours de mes victoires. Je m'y « suis décidé pour deux raisons : *mon défaut de cavalerie, qui m'empêche de* « *frapper de grands coups*, et la position hostile de l'Autriche. »

A la fin de la marche, on prescrivit à la cavalerie de couvrir le camp de la manière suivante :

3 escadrons du régiment de hussards de Brandebourg formaient la 1re ligne d'avant-postes dans la direction de Breslau. Si, comme il en avait reçu l'ordre, le général Lanskoï se trouvait posté à Koberwitz et sur la grande route de Breslau, ces 3 escadrons devaient occuper les villages de Sechwitz, Gross-Sägewitz et Gukelwitz, observer le terrain à gauche jusqu'au Schwarze-Wasser et à droite vers la Lohe. Ils devaient en outre se maintenir en relation avec la cavalerie du général Lanskoï.

Dans le cas où Koberwitz n'aurait pas été occupé par cet officier général, les hussards devaient garnir ce village ainsi que le terrain situé à droite et à gauche jusqu'au Schwarze-Wasser et à la Lohe.

3 escadrons de dragons de Brandebourg reçurent l'ordre d'occuper Ieschkowitz et Prisselwitz; ils avaient pour soutiens immédiats les 3e et 4e escadrons du 2e régiment de hussards du Roi postés à Wilschkowitz, Stein et Bischkowitz. Ils devaient rester en communication à droite avec Bohrau, à gauche avec Zobten en passant par Nasselwitz et Kühnau.

Les avant-postes de cavalerie étaient soutenus en arrière par des troupes d'infanterie.

Le 4 juin, Oudinot avec le 12e corps avait attaqué Bülow à Luckau, mais après un combat des plus acharnés, il ne put enlever la ville et fut même obligé de se retirer après avoir perdu un millier d'hommes, un obusier et plusieurs voitures de munitions. Le 12e corps se retira par Sonnenwalde sur Ubigau, où il reçut la nouvelle de l'armistice. Quant aux troupes de Bülow, elles durent conformément aux stipulations de cet armistice se retirer sur Baruth, Mittenwalde et Berlin, où le quartier général arriva le 12 juin. Seule la brigade du général von Borstel resta postée le long de la frontière.

Avant d'exposer en quelques lignes les positions que les deux armées devaient occuper conformément aux stipulations de l'armistice, il est bon de dire quelques mots des événements qui s'étaient déroulés devant Hambourg.

Après s'être rendu maitre de Haarburg, le général Vandamme, placé sous les ordres supérieurs du maréchal Davout, avait suspendu toute espèce d'opérations militaires. Le 6 mai, on eut cepen-

dant à repousser du côté de Zollenspicker une attaque de Tettenborn; le 11 mai, on fit occuper l'île de Wilhelmsburg.

Le 12, on culbuta un détachement ennemi qui essayait de débarquer. Une autre tentative de débarquement, effectuée quelques jours plus tard, eut encore moins de succès. Le 21, une division suédoise venant de Stralsund entra à Hambourg, mais elle retourna sur ses pas le 24. Le 29, le roi de Danemarck, définitivement allié à la France, envoyait une division à Davout, et le 31 les Français entraient à Hambourg, que Tettenborn, se repliant sur Boitzenburg, avait évacué dans la nuit du 30 au 31 mai. Le 2 juin une brigade danoise occupait Lübeck, et le 9 juin notification de l'armistice était apportée à Hambourg par deux officiers d'état-major, l'un Français, l'autre Russe.

Les lignes de démarcation arrêtées dans l'armistice, qui devait durer jusqu'au 20 juillet, étaient fixées de la manière suivante :

En Silésie, la ligne de délimitation de l'armée alliée partait des frontières de la Bohême, passait par Dittersbach, Pfaffendorf et Landshut, suivait le Bober jusqu'à Rudelsdorf, et de là, passant par Boskenhayn et Striegau, suivait le Striegauer-Wasser jusqu'à Canth et gagnait l'Oder par Bettlern, Oltaschin et Althof,

La ligne que l'armée française ne devait pas franchir, partait des frontières de la Bohême, arrivait au Bober par Schreibershau et Reimnitz, suivait le Bober jusqu'à Lähn et rejoignait, à Neukirch, la Katzbach, qu'elle suivait jusqu'à l'Oder.

Le terrain compris entre ces deux lignes était neutre.

Depuis le confluent de la Katzbach, la ligne de démarcation suivait l'Oder jusqu'à la frontière de la Saxe, vers l'embouchure de la Sprée. De là, elle courait le long des frontières de la Prusse, arrivait à l'Elbe, à peu de distance de l'embouchure de la Saale, et suivait l'Elbe, jusqu'à la mer, sauf pour la 32e division militaire, où la zone occupée par l'armée française était délimitée sur le Bas-Elbe par une ligne qui commençait à Travemunde, suivait la Trave jusqu'à Lübeck, en comprenant un rayon d'un mille allemand (7,500 mètres) autour de la ville, et s'étendait de là le long des frontières du Holstein jusqu'à l'Elbe, près de Bergedorf.

Pour l'armée alliée la ligne de démarcation partait de ce côté de Dessau, au delà de la Trave, suivait la frontière du Mecklembourg, d'un côté jusqu'à la mer, de l'autre jusqu'au lac de Ratzeburg, se prolongeait sur Hollenbeek, suivait la Stecknitz et joi-

gnait l'Elbe à Lauenburg qu'elle occupait avec un rayon d'une lieue.

Toutes les places fortes occupées par les Français avaient un rayon d'une lieue autour de leur enceinte et devaient être ravitaillées tous les cinq jours.

Les deux armées devaient être rentrées le 12 juin au plus tard dans leurs nouvelles limites.

Pendant les journées qui précédèrent et qui suivirent la conclusion de l'armistice, les partisans avaient continué leurs opérations.

Le petit corps du capitaine von Colomb, que nous avions laissé dans les premiers jours de mai du côté de Zwickau, après avoir réussi son coup de main, s'était reporté de nouveau du côté de Neustadt sur l'Orla, près de la route de Weimar à Iéna, dans les bois entre Schwabhausen et Magdula, où il rencontra une partie du corps volant de Lützow. Le capitaine von Colomb combina alors avec ce dernier une opération qu'il voulait exécuter en commun; il se mit avec lui en route pour Plauen, dans l'intention de pousser de là vers la frontière de Bohême pour y enlever un corps saxon qui, après la bataille de Kalisch, s'était rendu en Moravie et devait traverser la Bohême pour rentrer en Saxe; mais il apprit, le 8 juin, que ces troupes étaient déjà arrivées à Zittau.

Le 9 juin au soir, on fit savoir de Schleitz au capitaine von Colomb qu'un armistice avait été signé avec les Français; il se dirigea vers l'Elbe en passant par Bürgel, Freyburg, Deutschenthal et Wettin, et il bivouaqua pendant la nuit du 22 juin à Werbzig (ou Wörpzig), près de Cöthen. Le même soir, le général westphalien von Hammerstein, avec 4 escadrons et 1 bataillon d'infanterie, s'avança pour attaquer les partisans, parce que au lieu de se conformer aux stipulations de l'armistice, ils n'avaient pas repassé l'Elbe le 12 juin, et somma les partisans de se rendre. L'alerte fut donnée aussitôt; les partisans se réunirent en toute hâte et se retirèrent sur Acken sans que l'ennemi, malgré sa supériorité numérique, fût parvenu à les arrêter. Comme il n'y avait ni gué ni bac à Acken, les partisans se dirigèrent pendant cette même nuit sur Breitenhagen et repassèrent sur ce point sur la rive droite de l'Elbe. Le 23 juin au matin, après avoir pris quelque repos, ils se portèrent sur Göehren, Leitzkau et Loburg, puis sur Schmergo, entre Brandenburg et Potsdam, où le capi-

taine von Colomb attendit des ordres. Le petit corps du capitaine von Colomb avait perdu dans son raid 14 hommes et 21 chevaux.

Pendant cette même période de temps, les généraux Woronzoff et Tchernitcheff avaient, de leur côté, combiné une autre opération. Ces généraux, informés qu'à la suite de la marche de la grande armée française sur la Silésie, le général duc de Padoue était resté à Leipzig avec quelques milliers de conscrits auxquels on apprenait le maniement d'armes, sachant en outre que ces conscrits étaient seuls chargés de garder et de défendre le matériel de guerre de toute espèce accumulé dans cette ville, où se trouvait de plus la trésorerie générale de l'armée, résolurent de tenter un coup de main, de s'emparer de ce matériel ou tout au moins de le détruire.

Le général Woronzoff ayant appris d'autre part qu'aucune troupe ennemie n'était en marche dans la direction de Magdebourg, ne laissa devant cette place, en fait de troupes russes, qu'un régiment de chasseurs, un escadron de hussards de Pavlograd, un régiment de cosaques et une compagnie d'artillerie, et, en fait de troupes prussiennes, que 4 bataillons environ de landwehr.

Les troupes qu'il emmenait avec lui se composaient de 3,500 hommes, savoir : le régiment de hussards de Pavlograd (moins un escadron), le régiment de hussards de Volhynie, deux régiments de cosaques et 2 batteries à cheval, sous les ordres du général-major comte Orurk le 14e régiment; de chasseurs, 6 bataillons de grenadiers et le bataillon de mousquetiers de Sewsk, sous les ordres du colonel Krassovsky; plus, 1200 Prussiens, dont 900 fantassins et 300 cavaliers du corps franc de Lützow, sous les ordres du major von Petersdorf.

Le général Woronzoff résolut de se porter sur Leipzig et d'attaquer la ville.

La première colonne était celle du général-major Tchernitcheff qui, avec ses 1200 hommes, devait commencer par faire pendant quelques jours des démonstrations dans différentes directions, menacer apparemment certains points afin d'occuper l'ennemi et de détourner son attention, puis quitter Bernburg le 6 juin au matin afin d'arriver, conformément aux instructions du général Woronzoff, devant Leipzig le 7. Il avait à cet effet à parcourir avec sa colonne une distance d'environ 65 kilomètres en vingt-quatre heures.

Les 4,700 hommes du général Woronzoff formaient la deuxième colonne ; ils s'étaient rassemblés au quartier général de Königsborn, passèrent l'Elbe près de Hohenwarthe dans la nuit du 5 au 6 juin et prirent la grande route de Delitsch à Leipzig.

L'infanterie de cette colonne était transportée sur des voitures.

Les deux colonnes arrivèrent sous Leipzig le 7 juin, à l'aube.

Parvenu à peu de distance de Taucha, le général Tchernitcheff fut désagréablement surpris en apprenant que la cavalerie française était cantonnée non pas à Leipzig, comme il l'espérait, mais à Taucha même et dans les villages environnants. Cette nouvelle était d'autant plus grave qu'il fallait forcément passer par Taucha, où se trouvait le seul pont existant sur la Partha.

Tchernitcheff ordonna donc au major Kullneff d'attaquer ce village avec le régiment de dragons de Riga, pendant que le colonel Wlassoff, avec deux régiments de cosaques et le régiment de hussards d'Izoum, tournerait l'ennemi par Schönebeck pour lui couper la retraite. Ces deux officiers exécutèrent rapidement et avec un plein succès les ordres qu'on leur avait donnés. L'ennemi surpris fut culbuté sans pouvoir presque opposer de résistance, et un grand nombre de Français furent mis hors de combat ou faits prisonniers. Ce ne fut que près de Taucha, où un régiment de chasseurs et un régiment de hussards avaient pris position, que le combat devint plus acharné, mais les cavaliers français furent finalement obligés de se replier. A ce moment les deux régiments français, soutenus par des renforts de cavalerie française, avaient pris une deuxième position près d'un bois situé à l'est de Taucha, et les Russes se disposaient à les attaquer, lorsque le général Piré s'avança en parlementaire devant les lignes russes, et annonça à Tchernitcheff qu'un armistice général avait été conclu. Le général Lamotte faisait au même moment une communication analogue au général Woronzoff. Les deux généraux français offraient de rester en otages jusqu'à ce que les généraux russes eussent pu faire vérifier l'exactitude de leurs déclarations.

Pendant ce temps, le duc de Padoue avait fait prendre position à toute la cavalerie cantonnée autour de Leipzig.

La colonne Woronzoff, ou pour mieux dire la cavalerie du général Orurk, avait eu, elle aussi, quelque temps auparavant un engagement avec la cavalerie française, qu'elle avait bousculée, en lui prenant 4 officiers et 150 hommes.

Tchernitcheff avait fait de son côté 400 prisonniers, dont 1 colonel et 13 officiers.

Les pertes subies par les Russes étaient insignifiantes; mais les deux colonnes russes durent, en raison de l'armistice, se replier sur la rive droite de l'Elbe.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire plus haut que les généraux Emmanuel et Kaïssaroff, avec leur cavalerie légère, avaient eu pour mission de couvrir pendant la retraite les flancs de l'armée alliée, et nous avons essayé d'exposer en gros le rôle joué par cette cavalerie. Nous nous contenterons d'ajouter ici que les deux corps enlevèrent à l'ennemi, pendant la retraite des alliés jusqu'au jour de l'armistice, plus de 800 hommes.

Pour en finir avec les opérations des corps volants, il ne nous reste plus à parler que de l'expédition tentée par une partie du corps franc de Lützow, du 29 mai au 18 juin.

400 cavaliers du corps franc de Lützow et un détachement de cosaques, sous les ordres du major Elsenwangen, passèrent l'Elbe le 29 mai à Jerichow et Tangermunde, et eurent le même jour un petit engagement, qui se termina à leur avantage, avec les avant-postes de cavalerie française, aux environs de Magdebourg. Le corps franc, qui se proposait de s'établir à Hof, entre les frontières de la Saxe et de la Bohême, se dirigea sur Halberstadt, en se portant sur les derrières de l'armée française, se glissant entre les troupes en route pour rejoindre cette armée, enlevant des convois, des officiers et bon nombre de soldats; il traversa Weimar, franchit la Saale le 31 mai et arriva sans encombre dans le Voigtland.

Le 8 juin, les cavaliers du corps franc eurent dans ces parages une escarmouche avec la cavalerie bavaroise, qui leur faisait savoir le lendemain qu'un armistice venait d'être signé. A cette nouvelle le major von Lützow se replia sur Plauen, où il pensait attendre la confirmation officielle de cette convention, confirmation qui lui fut en effet donnée le 14 juin par les autorités saxonnes de cette ville. Il quitta Plauen le 15, passa près de Géra le 16, arriva le même jour à Langenwerzendorf, parvint dans les environs de Zeitz le 17 et cantonna le soir à Kitz. Ce fut là qu'il fut rejoint et atteint par le général français Fournier et le général wurtembergeois Norrmann, avec 6 escadrons de chasseurs à cheval wurtembergeois, quelques escadrons de dragons français, 2 bataillons d'infanterie et quelques canons.

S'il faut en croire les auteurs allemands, on aurait commencé par parlementer avec les partisans pour exiger d'eux qu'ils se missent immédiatement en route vers les bords de l'Elbe, puis on les aurait attaqués à l'improviste vers 9 heures du soir et presque complètement anéantis.

Les auteurs français, au contraire, sont unanimes à protester contre de semblables assertions et à affirmer que le corps franc fut attaqué sans qu'on ait essayé de parlementer avec lui, parce qu'aux termes mêmes de l'armistice, aucune troupe alliée ne devait se trouver après le 12 juin sur la rive gauche de l'Elbe. Ce qu'il y a de certain, c'est que Lützow ne réussit à s'échapper qu'avec quelques-uns de ses officiers et 60 cosaques.

Après avoir marché toute la nuit, il repassa l'Elbe le 18 juin près de Rosslau. Quelques isolés parvinrent seuls à le rejoindre plus tard.

En terminant ce chapitre, nous devons reconnaître que certains écrivains allemands plus impartiaux et plus sérieux ont fait justice du prétendu guet-apens[1] qu'on aurait tendu au corps franc

[1] Lettre de l'Empereur au prince de Neuchatel et de Wagram, major-général de la Grande Armée, à Dresde.

« Dresde, 22 juin 1813.

« Mon cousin, prévenez les commissaires de Neumarkt de ce qui est arrivé « du côté de Leipzig. Vous leur manderez qu'ayant fait connaître l'armistice « dès le 8 au major Lützow, il a déclaré qu'il ferait la guerre pour son compte ; « que du 8 au 18 il a continué à mettre des contributions en Saxe, à arrêter « les malles de Bavière et celles de Dresde, et à arrêter les hommes isolés et les « employés de l'armée qu'il trouvait sur la ligne ; qu'alors on a fait marcher « des troupes contre lui ; que ce n'est que quand il les a vues à une journée de « Plauen qu'il s'est décidé à en partir ; que, arrivé auprès de Leipzig on lui a « a offert de le conduire dans cette ville pour qu'il restituât ce qu'il avait « pris depuis l'armistice, et qu'il s'est engagé alors une affaire avec un détache- « ment wurtembergeois peu nombreux et qu'il espérait pouvoir culbuter; « qu'enfin des Prussiens du côté de Dessau prétendant ne pas être de l'armée « de Barclay de Tolly, ne veulent pas reconnaître l'armistice.

« Les commissaires doivent savoir cela pour diriger leur conduite, quoique « l'armistice porte expressément que tout le monde sera rentré dans les lignes « de démarcation fixées avant le 12. »

L'empereur Napoléon au même.

« Dresde, 28 juin 1813.

« Mon cousin, écrivez au général Castex qu'il est indispensable qu'il fasse « former le nombre de colonnes nécessaires, commandées par des officiers intel-

de Lützow, et ont vivement protesté contre les bulletins qui, en dénaturant la vérité, ont prétendu voir dans ce fait un trait honteux caractérisant l'esprit et la manière dont les Français font la guerre. En représentant ce fait comme un acte de violation des conventions militaires et du droit des gens, on n'a cherché, ces écrivains impartiaux sont les premiers à le reconnaître, qu'à déchaîner contre les Français les passions populaires, à stimuler le réveil du patriotisme et à raviver les haines contre l'ennemi héréditaire.

Enfin, avant de reprendre le récit des événements militaires qui ont suivi la rupture de l'armistice du 4 juin, il nous a paru intéressant de consigner ici l'opinion émise par le capitaine (plus tard général) von Colomb sur l'emploi des partisans et sur les services qu'ils peuvent rendre.

« Il me semble, dit le général von Colomb en terminant le récit des coups de main opérés par ses cavaliers volontaires pendant la première partie de la campagne de 1813, que les petites opérations de guerre tentées en pays ami ou en pays bien disposé peuvent être d'une grande utilité, surtout si on leur donne l'extension voulue. Jamais, du reste, les circonstances n'ont été plus favorables que pendant cette campagne.

« Les habitants portaient partout le plus vif intérêt aux partisans, nous aidaient toutes les fois qu'ils le pouvaient, nous fournissaient des renseignements et se réjouissaient avec nous de la réussite de nos entreprises.

« L'apparition de ma petite troupe tantôt ici, tantôt là, avait donné naissance à toutes sortes de rumeurs. On en vint de suite à exagérer énormément le nombre des hommes placés sous mes ordres ; on déclara qu'il était impossible de se servir des routes en toute sécurité, etc., etc.

« Aussi peut-on à bon droit se demander ce qui serait arrivé si l'on avait fait battre la campagne par six autres petits corps

---

« ligents, pour aller à la recherche des partisans prussiens et les arrêter partout « où on les rencontrera.

« Témoignez mon mécontentement au duc de Padoue de ce que le partisan « Colomb n'est pas encore pris et qu'il n'annonce point l'arrestation des « débris de la bande de Lützow. »

de même nature, si l'on avait attribué à chaque commandant de corps volant un rayon déterminé qu'il aurait exploré de préférence, sans toutefois l'obliger à y rester quand même, si chacun de ces petits corps avait communiqué ses renseignements aux corps voisins; enfin, si plusieurs d'entre eux avaient tenté en commun de frapper deux ou trois grands coups.

« Pour moi il est hors de doute qu'en agissant de la sorte, on aurait si complètement coupé les communications de l'ennemi depuis l'Ems jusqu'au lac de Constance, qu'il lui aurait été impossible de faire passer un convoi sans l'aide d'une forte escorte. En enlevant 500 à 600 chevaux à l'innombrable cavalerie dont on disposait, on ne l'aurait pas affaiblie et l'on aurait fait à l'ennemi un mal incalculable. »

CHAPITRE IV.

DEPUIS LA RUPTURE DE L'ARMISTICE JUSQU'A LA CONCENTRATION ET LA RÉUNION DES ARMÉES ALLIÉES AUTOUR DE LEIPZIG (10 octobre).

L'armistice avait été dénoncé le 10 août au soir, et dès le 12 Metternich remettait à l'ambassadeur de France à Vienne la déclaration de guerre de l'Autriche, qui, après avoir offert sa médiation au moment de la conclusion de l'armistice du 4 juin, se ralliait définitivement, deux mois plus tard, à la coalition. Il ne saurait entrer dans le cadre d'une étude de ce genre d'essayer même de résumer les différentes négociations qui remplirent cette période; mais en revanche il est indispensable d'exposer quelle était, au moment de la rupture, la situation respective des belligérants, sans toutefois arriver pour cela jusqu'à la discussion et à l'examen des causes qui ont pu déterminer, tant l'empereur Napoléon que les souverains alliés, à interrompre les opérations pendant deux mois. Qu'il nous soit seulement permis de dire que Napoléon a plus tard reconnu, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'il n'aurait pas dû accepter d'armistice après la victoire de Bautzen. « J'étais à Breslau, dit-il dans ce *Mémorial;* en continuant à marcher j'aurais rejeté les Russes et les Prussiens de l'autre côté de la Vistule; les Polonais au-

raient repris les armes et mon beau-père n'aurait jamais osé se déclarer ouvertement contre moi. »

D'après les états officiels de situation signés par Barclay de Tolly, à la date des 1er et 10 juin 1813, l'effectif des armées alliées s'élevait à cette époque à 165,436 hommes et 1212 bouches à feu. Deux mois plus tard, l'armée française qui, à la date du 1er mai 1813, à la veille de Lutzen, se composait de 202,000 hommes et 250 canons, présentait, d'après Vaudoncourt, sans y comprendre les troupes enfermées dans les places, mais en y comptant cependant le 13e corps (Davout) et le corps d'observation de la Bavière, un effectif total de 345,700 hommes. D'après l'état fourni à l'Empereur le 6 août par Berthier, l'effectif total s'élevait, au contraire, à 441,228 hommes avec environ 1200 bouches à feu. Bernhardi, d'autre part, dans son ouvrage (*Denkwürdigkeiten des Grafen von Toll*), donne, sans l'artillerie, un total de 370,000 hommes environ, et enfin Plotho arrive au chiffre de 381,000 hommes et 1300 bouches à feu, sans comprendre dans ce total 80,000 hommes qui constituaient, d'après lui, les garnisons enfermées dans les places encore entre les mains des Français[1].

Pour ce qui est de l'effectif des armées que les alliés allaient opposer à l'Empereur, les données sont également assez contradictoires. Tandis que, d'après Vaudoncourt, l'armée de Bohême comprenait 233,150 hommes, celle de Silésie 129,300 hommes, celle du Nord 144,000 hommes, le corps de l'Elbe inférieur (Wallmoden, Vegesack, Dörenberg) 35,200 hommes, l'armée de Benningsen 59,950 hommes, soit un total de 601,600 hommes. Plotho attribue à l'armée de Bohême 237,700 hommes et 698

---

[1] Il est curieux de voir combien l'Empereur se préoccupait des moyens de parer aux coups de main des partisans et des coureurs des alliés. Le 2 juillet, dans une lettre qu'il adressait au général Belliard à propos de l'organisation de la cavalerie de l'armée, il disait :

« Mon intention est qu'il soit formé dans chacun des quatre corps de cavalerie, un corps de partisans de 1500 hommes, commandé par un général de brigade qui ne recevrait que l'instruction générale de battre le pays pour éclairer la marche de l'armée et aller à la recherche des partisans ennemis. Il faudrait trouver pour ces commandements quatre hommes dans le genre du général Ameil. Ces corps de partisans feraient partie respectivement d'un corps de cavalerie, de manière que quand leurs hommes seraient fatigués, ils pourraient être relevés par d'autres détachements du même corps.

bouches à feu, 154,000 hommes et 387 canons à l'armée du Nord, y compris le corps de l'Elbe, 95,000 hommes et 356 canons à l'armée de Silésie, soit un total de 486,700 hommes et 1441 bouches à feu.

Les coalisés pouvaient donc mettre en ligne, lors de la rupture de l'armistice, d'après les chiffres donnés par Vaudoncourt, 541,650 hommes, et d'après Plotho 486,700 hommes avec 1441 bouches à feu; enfin Bogdanovitch, de son côté, arrive à un total pour l'armée mise en ligne à la rupture de l'armistice, de 494,935 hommes et 1383 bouches à feu; ces chiffres sont ceux qui résultent des états que Barclay de Tolly fit établir à la date des 21 juillet et 1er août, de l'ordre de bataille de l'armée autrichienne de Bohême, des états d'effectifs fournis par les généraux Langeron et Sacken. A ce total il convient encore d'ajouter l'armée de Pologne, qui rejoignit vers la fin de septembre et qui comptait, d'après les rapports du général Benningsen, en date des 11 et 15 septembre, 59,052 hommes et 198 bouches à feu.

Dès les premiers jours qui suivirent la conclusion de l'armistice, les alliés se préoccupèrent du plan d'opérations qu'il importait d'établir afin d'arriver à une action commune de toutes les forces coalisées, et dès le 12 juillet le plan général, arrêté dans ses dispositions principales, était consigné dans le protocole de la conférence de Trachenberg, protocole qui fut aussitôt communiqué par le général Diebitsch en personne à l'empereur d'Autriche. Ce fut aussi conformément aux dispositions contenues dans ce protocole que les marches de concentration des alliés s'effectuèrent avant que l'armistice n'eût été dénoncé, avant que l'Autriche n'eût envoyé sa déclaration de guerre.

En raison même des dispositions prises par les alliés et de la formation de trois armées opérant chacune sur un théâtre de guerre différent, il nous sera difficile de suivre constamment l'ordre chronologique, et pour arriver à une clarté plus complète, nous serons parfois obligés d'envisager dans une partie de notre travail une période déterminée de jours.

Dès le 14 août, Blücher prescrivait aux généraux placés sous ses ordres d'envoyer le lendemain matin des reconnaissances de cavalerie dans la direction de la Katzbach; ces reconnaissances devaient s'abstenir de toute espèce d'hostilités; en revanche, elles avaient ordre d'attaquer toute troupe ennemie qu'elles

apercevraient dans la zone neutre. Le 15 août au matin, le troupes des avant-postes de Blücher restèrent sous les arme pendant tout le temps que durèrent les reconnaissances. L'un de celles-ci, faite par le lieutenant-colonel von Löbenthal, fit con naître qu'il n'y avait plus de troupes ennemies entre Meertschüt et Liegnitz. Le colonel n'y avait ramassé que quelques traînards. Ses uhlans étaient même entrés jusque dans les faubourgs d Liegnitz, où ils avaient échangé quelques coups de fusil avec u poste français établi sur l'autre rive de la Katzbach. Le lieute nant-colonel von Löbenthal resta pendant la nuit du 15 au 16 Meertschütz, et poussa le lendemain 16 jusqu'à Peterwitz. Le len demain 17, Gneisenau, chef d'état-major de Blücher, fut char de conduire en personne une reconnaissance dirigée sur Gold berg et destinée à confirmer les renseignements parvenus a quartier général et qui tendaient à établir que les Français qui taient la rive gauche de la Katzbach pour se retirer vers Bober.

Le 18 août, pendant que sa cavalerie continuait à conserver le contact de l'armée française et à la suivre pas à pas dans sa re- traite, Blücher prescrivait aux généraux Langeron et York de faire partir des corps volants, l'un sous les ordres du général- major Kaissaroff qui devait chercher à pousser vers Dresde et in quiéter les routes menant de Görlitz à la capitale de la Sax l'autre moins important sous les ordres du major Falkenhause qui devait battre le pays du côté de Naumburg.

Le général Kaissaroff avait poussé ce jour-là jusqu'à Läh mais attaqué par la brigade italienne Zucchi, du 11e corps, il f rejeté et obligé de rétrograder jusqu'à Hirschberg.

Certains auteurs allemands prétendent que le détacheme Kaissaroff culbuta la brigade Zucchi en lui faisant subir grandes pertes. Mais, après avoir consulté de nombreux docu ments, il est pour nous hors de doute que ce détachement fut contraire rejeté le 18. L'échec qu'il éprouva obligea, en effet, corps de Langeron à s'arrêter à Schönau, et empêcha Blüch de continuer son mouvement en avant pendant la journée 18 août.

A la même époque, le prince royal de Suède, par l'ordre d du quartier général de Potsdam le 16 août, détachait quelq régiments de cosaques, auxquels il promettait 500,000 roubl

de récompense s'ils réussissaient à enlever l'Empereur qui, d'après les renseignements qu'on lui avait fait parvenir, devait se rendre à Baruth escorté seulement par deux régiments de cavalerie; selon quelques auteurs l'escorte de l'Empereur ne se composait même que de deux escadrons.

Le 17 août au matin, toute la cavalerie employée sur la ligne des avant-postes de l'armée du Nord se portait en avant, et le détachement du général Orurk, posté à l'aile droite, se dirigeait vers l'Elbe, du côté de Coswig, Wittenberg et Jüterbogk, pendant que des corps volants de cavalerie, envoyés en avant par le général Borstel, surprenaient du côté de Baruth les villages de Zesch, Mückendorf, Dornwalde, Priera et Briesen, y enlevaient un colonel bavarois, 4 officiers, 146 hommes et 70 chevaux.

Les cosaques qui marchaient à l'avant-garde des troupes du général Thümen poussèrent également vers Baruth, et firent quelques prisonniers du côté de Theerofen, Schönwerde et Trebbin, pendant que le capitaine comte Wedel, de l'avant-garde du général Wobeser, prenait à Lübben 3 officiers et 50 hommes, et que le lieutenant-colonel von Marwitz passait l'Elbe du côté de Havelberg, enlevait des prisonniers, s'emparait des convois de vivres et prenait à Osterburg une caisse de régiment contenant environ 20,000 francs. Toutes ces reconnaissances et toutes ces pointes avaient eu, en outre, l'avantage de procurer au prince royal de Suède des renseignements positifs sur la position des Français, et de lui faire savoir que l'ennemi se concentrait à Baruth et paraissait avoir l'intention de prendre l'offensive.

D'autre part, le colonel von Löwenstern, du corps Winzingerode, que l'on avait plus particulièrement chargé de la mission d'enlever l'Empereur, et qui devait à cet effet se porter sur les lignes de communication de l'armée d'Oudinot, chercha par tous les moyens possibles à cacher le mouvement qu'il allait entreprendre avec deux régiments de cosaques. Il se mit en marche le 17, et faisant mille détours, il passa par Jüterbogk et Schweinitz pour se porter sur Herzberg. En route, il rencontra et attaqua près d'Oehna un bataillon d'infanterie qu'il culbuta, et auquel il enleva 300 prisonniers qu'il envoya sous escorte au général Orurk, posté à Belitz. Un peu plus loin il enlevait 130 fantassins désarmés qu'il trouvait sur son chemin, et le même jour il arrivait à Herzberg, où il apprenait le lendemain que l'Empe

reur avait pris la route de Silésie pour surveiller les opérations dirigées contre Blücher; mais avant de rejoindre l'armée, Löwenstern, se porta sur Sonnenwalde, où ses cosaques lui avaient signalé l'apparition d'une colonne ennemie qui, attaquée à l'improviste et mise en déroute par le régiment de cosaques Popoff n° 13, perdit dans cette affaire plus de 500 prisonniers, toutes ses voitures et sa caisse qui contenait 700,000 francs. Le 24 août, le lendemain de la bataille de Gross-Beeren, Löwenstern rejoignait l'armée avec toutes ses prises à Belitz.

Le 18 août, la division de cavalerie polonaise Dombrowski, forte de trois régiments, qui fournissaient les avant-postes français, attaqua les cosaques et la cavalerie légère des alliés, et après quelques engagements assez insignifiants les rejeta jusqu'en arrière de Jüterbogk, Belzig et Zerbst. Le même jour, le corps volant du major Helwig était entre Kummersdorf et Schönweide, tandis qu'un régiment de cosaques était posté à Lückenwalde, et que trois escadrons du régiment de cavalerie nationale prussienne étaient chargés d'assurer et de maintenir les communications entre les brigades Borstel et Thümen.

Le maréchal Davout, de son côté, commençait les opérations contre l'extrême droite des alliés; dès le 17 août, il franchissait la ligne de démarcation avec deux petites colonnes forte chacune d'environ 3,000 hommes et 6 bouches à feu, qu'il dirigeait l'une contre Mölln, l'autre contre Lauenburg. La colonne dirigée contre Mölln réussissait à surprendre le régiment de cosaques qui y était posté, tandis que l'autre colonne était au contraire arrêtée devant Lauenburg, qu'elle ne réussissait à enlever que deux jours plus tard.

Nous n'avons pas jusqu'ici parlé de ce qui se passait à l'armée de Bohême, parce que les premières escarmouches n'eurent lieu de ce côté que le 19 août. Mais avant même d'exposer ces événements, il nous paraît indispensable de dire quelques mots des intentions des alliés et du plan de l'Empereur.

Les alliés, conformément au plan élaboré lors des conférences de Trachenberg, avaient résolu de porter le gros de leurs forces en Bohême. Le 11 août, les troupes russes et prussiennes destinées à aller renforcer l'armée de Bohême avaient quitté la Silésie en quatre colonnes (corps Wittgenstein et Kleist) qui étaient arrivées, l'une à Melnik le 16, l'autre à Elb-Kosteletz le 17, la 3e à

Meerstchütz le même jour et la 4e à Mochow le 19. Les trois premières colonnes se concentrèrent le 19 à Buddin, où la garde et les réserves russes, sous les ordres de Barclay de Tolly, se trouvaient déjà depuis le 13. Conformément au plan général, l'armée de Bohême devait prendre l'offensive, et celle de Silésie rester sur la défensive jusqu'à ce que les progrès de Schwarzenberg lui eussent permis de se porter en avant. Enfin, le corps de Saint-Priest, posté à Landshut, devait opérer entre les deux armées, soit dans la direction de Gabel, soit dans celle de Hirschberg et Greifenberg.

L'Empereur, de son côté, avait disposé son armée de manière à porter les premiers coups en Silésie, en même temps qu'il inquiéterait la droite de l'armée autrichienne et menacerait ses communications avec la Silésie. Il ne croyait pas que la jonction de l'armée russo-prussienne avec la grande armée autrichienne pût être un fait accompli aussi peu de temps après la rupture de l'armistice.

Le 15 août, il quittait Dresde avec sa garde, et le 18 il était à Görlitz, se préparant à faire sur la Bohême un mouvement qui inquiéterait les communications de l'armée autrichienne avec l'armée de Silésie. Deux routes, en effet, partaient à cette époque de Zittau, l'une menant en Silésie par Reichenberg et Gitschin, l'autre conduisant à Prague par Gabel et Jung-Bunzlau. Comme l'Empereur était convaincu que l'Autriche avait attendu le dernier jour du congrès pour se déclarer contre nous et la fin de l'armistice pour agir, il pensait qu'un corps français débouchant par Gabel et Reichenberg, devrait rencontrer vers Gitschin la tête des troupes venant de Silésie.

Aussi se décida-t-il à opérer un mouvement de ce côté dès le 19 août.

Mais avant de rendre compte des événements, peu importants d'ailleurs, de cette journée, il sera bon de dire quelques mots du terrain qui forme de ce côté la frontière de la Saxe et de la Bohême, terrain qui allait, pendant plus d'un mois, devenir le théâtre d'opérations d'une importance capitale.

Pour passer de la Bohême en Saxe [1], il faut d'abord franchir

---

[1] Vaudoncourt, *Campagne de* 1813; Bogdanowitch, *Histoire de la campagne de* 1813.

l Erzgebirge, dont l'altitude moyenne varie entre 2,000 et 2,500 pieds et qui s'étend parallèlement à la vallée de l'Eger. Les pentes de l'Erzgebirge du côté de la Bohême sont généralement très raides et couvertes en grande partie de bois. Les sommets des montagnes de l'Erzgebirge forment une série de plateaux dominés çà et là par quelques hauteurs.

Le versant nord, au contraire, s'abaisse en pente douce, mais il est, en revanche, sillonné par un si grand nombre de ruisseaux, formant une quantité considérable de petites vallées, qu'il est plus difficile de faire mouvoir une armée de ce côté que sur les pentes abruptes qui descendent vers la Bohême. L'absence de routes praticables augmentait encore les difficultés naturelles du terrain. Il n'y avait, en 1813, que deux grandes routes : l'une allant de Töplitz à Dresde, dont le profil était très accidenté, l'autre de Kommottau par Marienburg et Chemnitz à Leipzig. On rencontrait, en outre, dans toute cette région sept autres routes de moindre importance :

1° Celle d'Aussig par Königstein et Pirna par Schneeberg;

2° Celle de Töplitz à Dohna par Geyersberg-Fürstenwalde, Breitenau et Hennersdof; de Fürtenswalde partait une route qui conduisait à Dresde par Glashütte, Maxen et Lockwitz ;

3° Celle de Töplitz à Dresde par Zinnwald, Altenberg, Falkenhayn et Dippoldiswalde;

4° Celle de Töplitz à Freiberg par Niklasberg et Frauenstein;

5° Celle de Dux à Freiberg par Reichenberg ;

6° Celle de Brüx à Freiberg par Johnsdorf, Einsiedel et Seyda;

7° La grande route qui se détache de la chaussée de Leipzig à Marienberg.

Le 19 août, l'Empereur se rendit à Zittau et s'avança jusqu'à Gabel avec le 8e corps, tandis que la division de cavalerie polonaise du général Ulminski poussait jusqu'à Friedland et Reichenberg et que Lefebvre-Desnouettes, avec une division d'infanterie et une de cavalerie de la garde, occupait Rumburg et Georgenthal, afin de couvrir les flancs du mouvement. L'Empereur voulait évidemment alors faire croire à un mouvement sur Prague. Mais arrivé à Gabel, il apprit qu'il avait devant lui la division légère autrichienne de Bubna, et que les troupes de Barclay de Tolly, les corps de Wittgenstein et de Kleist étaient déjà arrivés

à hauteur de Prague, où se trouvaient les souverains coalisés. Bien que cette concentration indiquât l'intention d'attaquer la ligne d'opération de l'armée française par Dresde, il était cependant important pour l'Empereur de menacer d'abord l'armée de Silésie, de paralyser immédiatement ses mouvements et d'agir d'autant plus rapidement que Dresde, couvert par le 14e corps, était encore hors d'état d'opposer une résistance sérieuse. L'Empereur arriva, en effet, le 21 à Löwenberg.

Pendant ce temps, Blücher avait donné à ses colonnes l'ordre de reprendre, dès le 19, leur mouvement en avant. Ses avant-postes de cavalerie, sous les ordres du lieutenant-colonel von Löbenthal, et sa cavalerie de réserve, commandée par le colonel von Jurgass, se mirent en route, dès 2 heures du matin, se dirigeant sur Deutmannsdorf et l'Hirsenberg, et ne tardèrent pas à s'engager avec les postes avancés du 5e corps qui résistèrent de ce côté jusqu'à ce que le colonel von Katzler eût tourné avec quelques escadrons l'Hirsenberg et obligé les Français à repasser le Bober et à brûler le pont.

Le corps Sacken, en se portant sur Bunzlau, se heurta près de Kreibau contre les avant-postes du 6e corps, qu'il força à la retraite et qu'il fit poursuivre jusqu'à Thomaswaldau par sa cavalerie, sous les ordres du général Wassiltchikoff. L'avant-garde de Langeron, sous les ordres du général Rudsewitch, passa le Bober, repoussa le petit poste français de Siebeneichen et enleva avec ses cosaques les papiers et les bagages du maréchal Macdonald ainsi que 10,000 ducats. L'arrivée d'une brigade du 11e corps obligea les Russes à repasser le Bober, sans réussir toutefois à leur enlever leurs prises.

Le lendemain 20, le 2e corps prussien, après avoir soutenu un combat à Thomaswaldau, se retirait en arrière de Bunzlau et faisait sauter les ponts du Bober pendant que la cavalerie d'avant-garde du lieutenant-colonel von Löbenthal et la cavalerie de réserve du colonel von Jurgass pressaient vigoureusement à Plagwitz l'arrière-garde de Lauriston.

Mais le 21 au matin, l'Empereur était arrivé à Löwenberg avec sa garde, et, dès midi, il faisait attaquer l'ennemi qui, obligé de se retirer en arrière de la Deichsel, prit position entre Adelsdorf et Pilgramsdorf. La retraite des Prussiens avait été couverte par un régiment de chasseurs à cheval et plusieurs escadrons de

cosaques de l'Ukraine, celle du corps Sacken par les régiments de dragons de Smolensk et de Courlande, qui furent obligés de charger à plusieurs reprises pour dégager l'infanterie. Le lendemain 22, Blücher continua sa retraite jusque vers la Katzbach.

Le 23 au matin, au moment où Blücher prescrivait aux généraux sous ses ordres de se porter en avant, il était lui-même vigoureusement attaqué à Goldberg par les 5e et 11e corps et le 2e corps de cavalerie; 12 escadrons de cavalerie française profitèrent du désordre qui se produisit dans les bataillons de l'aile droite des alliés et les rompirent, mais une charge des uhlans de Brandebourg et de 2 régiments de cosaques du corps Langeron les empêcha de percer plus avant. Un peu plus tard, 24 escadrons fondirent sur l'infanterie prussienne, qu'ils ne parvinrent à rompre qu'en partie, grâce à l'exemple donné par le prince de Mecklembourg, qui fut obligé de se jeter dans la mêlée un drapeau à la main.

L'infanterie prussienne fut cependant forcée de se replier et fut constamment poursuivie par la cavalerie française, que les hussards de Mecklembourg ne parvinrent pas à arrêter. A la droite des alliés, la cavalerie française fut moins heureuse contre les dragons de Kiew et le régiment de chasseurs à cheval de Livonie du général Emmanuel, qui réussirent à couvrir la retraite.

La journée du 23 avait coûté cher à l'armée de Silésie, et Blücher, renonçant pour quelque temps à l'offensive, se résolut à concentrer son armée à Jauer pour lui donner le temps de se refaire.

L'Empereur, rappelé à Dresde par la marche en avant de l'armée de Bohême et voyant l'armée de Silésie rentrée dans ses anciennes positions, se remit en route le soir même, laissant à Macdonald la direction des opérations contre Blücher.

L'armée de Bohême avait, en effet, quitté ses positions le long de l'Eger, les 19 et 20 août. Elle se proposait de passer l'Erzgebirge, d'atteindre la chaussée de Dresde pour se porter de là soit sur Dresde, soit sur Leipzig. Wittgenstein devait suivre la chaussée de Töplitz à Dresde; le gros de l'armée autrichienne marchait par Kommottau et Sebastiansberg sur Marienberg et Zwickau, et le corps Kleist sur Brix et Seyda. Bien que l'entrée en Saxe de l'armée de Bohême ne dût s'effectuer que le 22, Schwar-

zenberg avait tenu néanmoins à atteindre avec ses têtes de colonnes les débouchés de l'Erzgebirge, avant que l'ennemi ait réussi à s'établir sur les routes de Töplitz à Nollendorf, de Töplitz à Fürstenau par le Geyersberg, de Brix à Seyda, de Kommottau à Marienberg et de Bresnitz à Marienberg. L'armée de Bohême employa la journée du 21 à l'exécution de ces mouvements.

Le lendemain 22, l'armée de Bohême, formée en quatre colonnes, franchit la frontière de Saxe et ne trouva devant elle que le 14e corps, composé presque entièrement de conscrits. De ses quatre colonnes, l'une, celle de Kleist, eut une légère escarmouche avec la cavalerie française. Son avant-garde, sous les ordres de Ziethen, surprit en arrière de Johnsdorf un piquet du 2e régiment de chasseurs à cheval qui, chargé à l'improviste par le régiment de cosaques de Jagodin et le 2e régiment de hussards de Silésie, laissa entre les mains des cavaliers alliés 80 hommes et autant de chevaux. Une autre colonne, celle de Wittgenstein, eut un engagement assez vif avec la 43e division qui, postée à Berggieshübel, fut obligée de céder devant la supériorité du nombre. Les quelques escadrons français qui couvraient la retraite de la 43e division sur Seidnitz furent chargés du côté de Dohna par les hussards de Grodno.

Dès le 17 août, Schwarzenberg avait donné au colonel comte de Mensdorf-Pouilly l'ordre de se rendre immédiatement à Mokrau, pour y prendre le commandement d'une division du régiment de hussards Archiduc-Ferdinand et d'un escadron du régiment de hussards de Hesse-Hombourg que le comte Klenau avait dû laisser sur ce point, et qui, avec un millier de cosaques, allait constituer le corps volant du colonel autrichien. Wittgenstein avait, en effet, été prévenu d'avoir à diriger ces cosaques de façon qu'ils fussent rendus à Eger le 21, tandis que Mensdorf, parti de Mokrau le 18, passait par Büchau et Schlaggenwald et arrivait de son côté à Eger le 20.

Les instructions données à Mensdorf lui prescrivaient de se porter sur les flancs et les derrières de l'ennemi, d'inquiéter ses communications, de fournir, par les voies les plus directes, des renseignements sur ses projets, de contrarier ses mouvements, de faciliter les opérations de Klenau; il devait, en quittant Eger, longer l'Elster et se porter sur Plauen afin de donner la main aux divisions Metzko et Crenneville.

Le 20, Mensdorf, qui n'avait reçu que 71 cosaques, prit toutes ses dispositions afin de pouvoir commencer dès le lendemain ses opérations. Il partit en effet d'Eger le 21, et arriva à Plauen le 22 au soir. Pendant cette marche on avait enlevé une patrouille de découverte que le 14e régiment de chasseurs avait envoyée de Hof sur Adorf, et on occupa le même jour Hof où l'on fit prisonniers 7 des 13 hommes d'un petit poste français.

Le 23, Mensdorf ramassa quelques isolés sur la route de Chemnitz. Dès le matin et tout en continuant à occuper Hof, il avait poussé des partis dans la direction de Greiz, Schleitz, Mühltroff et Tanna. Il envoya également quelques détachements du côté de Chemnitz, Auerbach et Schneeberg, afin de se procurer les renseignements dont il avait besoin et dans l'espoir de réussir à enlever des courriers. Lui-même resta à Plauen afin de pouvoir régler sa conduite sur les événements et les nouvelles qui lui parviendraient et se porter soit sur la grande route militaire de Schleitz à Gera, soit sur Chemnitz, ou enfin sur Leipzig.

Le 24 au soir, il était avec tout son monde à Chemnitz; mais, soit en raison de la fatigue de ses hommes et de ses chevaux, soit à la suite d'un renseignement que lui envoya le feld-maréchal lieutenant Metzko, qui le prévenait que Burgstadt était occupé par l'ennemi, soit encore parce qu'il tenait à rallier auparavant ses postes détachés, il ne poussa jusqu'à Burgstadt que le 28 août.

Ce fut également le 22 août que les désertions des troupes appartenant à des contingents allemands commencèrent à éclaircir les rangs de l'armée française : 2 régiments de cavalerie westphalienne donnèrent l'exemple et passèrent à l'ennemi pendant la nuit du 22 au 23 [1].

Les alliés continuèrent leur marche le lendemain, éclairés par

---

[1] Lettre de l'Empereur au duc de Bassano, ministre des relations extérieures, à Dresde.

« Görlitz, 24 août 1813.

« ...... Deux régiments de hussards westphaliens viennent de passer tout entiers à l'ennemi avec tous leurs officiers. Prévenez-en le roi de Westphalie. Je vais prendre des mesures pour faire mettre pied à terre aux autres régiments westphaliens qui sont à l'armée, et m'emparer de leurs chevaux...... Il serait important que le roi cessât ses levées de troupes ; c'est en donner à l'ennemi. »

leur cavalerie; 2 régiments de cosaques, le régiment Radionoff et le régiment de l'Ataman poussèrent, à l'aube du jour, le premier jusqu'aux hauteurs de la Lochschenke, l'autre sur la grande route de Pirna à Dresde, et signalèrent la présence d'un nombre assez considérable de cavaliers français dans la plaine du côté de Leuben. Le corps volant du général-major Koudaschoff, qui avait rencontré avec sa cavalerie l'ennemi à Dippoldiswalde le 22, surprit à Tschernitz le 1er régiment de uhlans polonais auquel il enleva après un combat assez vif 10 officiers, 20 hommes et son étendard, pendant que d'un autre côté le colonel Seslavin arrivait jusqu'à Leubnitz après avoir rejeté les postes français. Enfin, le général Kleist avait, lui aussi, détaché un corps volant avec ordre de surveiller la route de Buthenbach à Dresde.

Pendant que l'Empereur rétablissait la situation en Silésie et que l'entrée en Saxe de l'armée de Bohême l'obligeait à courir au secours de Dresde, défendu seulement par le 14e corps, de graves événements se déroulaient dans la Marche de Brandebourg.

Dès le 19, Oudinot s'était porté en avant, avait obligé les avant-postes de l'armée du Nord à se replier, et le 20, pendant qu'il reconnaissait le terrain, le prince royal de Suède prescrivait de son côté à Winzingerode d'envoyer le même jour 3,000 cosaques, sous les ordres de Tchernitcheff, jusque vers Jüterbogk afin de surveiller l'Elbe depuis Zerbst jusqu'à Wittenberg et Jessen. Le 21, la cavalerie russe tout entière était postée à Saarmund, Beelitz et Jüterbogk, et la cavalerie suédoise à Zehlendorf; dans l'après-midi de la même journée les Français se portèrent en avant en deux colonnes, l'une contre Nussdorf et Wilmersdorf, l'autre par Scharfenbrück et Nauendorf sur Trebbin.

Le régiment de cosaques de Bihalof fut obligé de se retirer sur Löwendorf, tandis que le détachement de cavalerie du major von Helwig était rejeté sur Thyrow. Le même jour, la division Gérard sortait de Magdebourg pour venir renforcer Oudinot, attaquait le général Puttlitz à Gübs et l'obligeait à se retirer sur Brandenburg, où il arriva le 23. Pendant le combat de Gübs, un escadron de landwehr prussienne, sous les ordres du capitaine comte Finkenstein, eut un engagement assez vif avec 2 escadrons du 13e hussards.

Le 22, Oudinot fit enlever par 24 bataillons Wilmersdorf et la position de Wittstock, d'où le général von Oppen tenta inuti-

lement de les empêcher de déboucher. Deux régiments de dragons prussiens, le régiment de la Reine et celui de la Prusse occidentale, essayèrent en vain d'enfoncer les bataillons français et durent se retirer en désordre, en laissant un assez grand nombre des leurs sur le terrain. Pendant ce temps, les cosaques de Tchernitcheff occupaient Beelitz et Treuenbrietzen et avaient envoyé des petits partis jusqu'à Trebbin, Lückenwalde, Jüterbogk et dans la direction de Lückau.

Le lendemain 23, Oudinot livrait et perdait la bataille de Gross-Beeren. Fidèle au principe que nous avons adopté, nous nous abstiendrons d'entrer dans les détails de cette action et nous nous contenterons de chercher à exposer le rôle qu'y a joué la cavalerie.

Au moment où les Saxons étaient rejetés hors de Gross-Beeren, le général Borstell lança sur eux 4 escadrons de uhlans du régiment de la Prusse occidentale et 1 escadron de hussards de Poméranie, qui rompirent leurs carrés et leur enlevèrent 2 canons et une centaine de prisonniers. Quelques instants après, le régiment de hussards de Poméranie chargea de nouveau les débris de 2 bataillons saxons, mais attaqué à son tour par les uhlans saxons, ce régiment fut rejeté et laissa entre les mains des Saxons les pièces qu'il venait d'enlever. Recueilli presque aussitôt par le 1er régiment de cavalerie poméranienne, le régiment se reforma et les 2 régiments réussirent, après plusieurs charges, à rejeter la cavalerie saxonne et à lui reprendre définitivement les canons.

A la tombée de la nuit, la division de cavalerie Fournier, qui avait marché au canon, entrait en ligne près de Neu-Beeren et venait soutenir la retraite du corps de Reynier. La cavalerie française déploya ses 12 escadrons sur deux lignes à la sortie d'un bois, mais après plusieurs charges exécutées par le régiment de hussards du Roi, par les uhlans de la Prusse occidentale et par un escadron du régiment de dragons de la Reine, elle fut obligée de se retirer en laissant entre les mains de l'ennemi un assez grand nombre de prisonniers.

La victoire de Gross-Beeren avait sauvé Berlin, mais elle aurait pu avoir des conséquences autrement graves et importantes si, comme nous le dirons plus loin, le prince royal de Suède s'était décidé à tirer parti de sa victoire et à poursuivre vigoureusement

l'ennemi battu, qui se replia jusque sous le canon de Wittenberg, où toute l'armée d'Oudinot se trouva réunie le 2 septembre.

A l'extrême droite des alliés, sans parler des affaires de Vellahne et de Camin, d'ailleurs peu importantes, on n'a à signaler pendant cette période que les mouvements de la cavalerie de Tettenborn qui, surtout à partir du 23 août, manœuvra de manière à intercepter toutes les nouvelles venant du théâtre de la guerre et destinées au 13ᵉ corps et à enlever les courriers. Tettenborn se plaça à cet effet entre Wartenburg et Warsow, pendant que Lützow se portait du côté de Trebbow.

A ce moment et à la suite d'un conseil de guerre tenu par les souverains alliés le 24 août à Kommottau, on décida de modifier le plan d'opérations et de se porter sur Dresde, où Gouvion-Saint-Cyr avait été laissé avec 20,000 hommes au plus. C'est à ce moment aussi que l'Empereur, prévenu de ce mouvement, écrivait ce qui suit dans une dépêche adressée au duc de Bassano : « Si l'ennemi prend, le 23 ou le 24, l'offensive d'une manière positive sur Dresde, mon intention est de lui laisser prendre l'initiative, de me rendre sur-le-champ dans le camp retrancné de Dresde, et de lui livrer une grande bataille. »

La journée du 24 se passa sans grands incidents; les alliés dessinèrent leur mouvement sur Dresde et leurs avant-postes arrivèrent en vue de la ville. Tout se borna à quelques escarmouches insignifiantes entre les avant-postes français et les cavaliers du général Koudaschoff.

Le 25, pendant que l'Empereur, informé de la perte de la bataille de Gross-Beeren, prenait ses dispositions pour protéger Dresde, Schwarzenberg faisait entreprendre sur cette ville une grande reconnaissance qui allait servir de prélude à la bataille, et prescrivait à Wittgenstein de laisser son corps d'armée et celui du prince Eugène de Wurtemberg en observation devant Königstein. L'Empereur, de son côté, résolut de déboucher par Lilienstein et Königstein et de porter Vandamme, d'abord sur Pirna pour couper la route à l'ennemi, puis le lendemain sur Hellendorf et Giesbübel, pendant que l'armée, débouchant par Dresde, pousserait vivement cet ennemi.

A 10 heures du matin, deux régiments de cosaques (Radionoff II et Ataman) passèrent le Landgraben, près de Grünewiese, suivis par les régiments de hussards de Grodno et d'Izoum, re-

poussèrent la cavalerie française que soutenait une demi-batterie, la rejetèrent sur l'infanterie postée dans les jardins et lui enlevèrent 3 pièces et un assez grand nombre de prisonniers. A midi, les Français attaquèrent le corps volant du prince Koudaschoff, qui réussit à se maintenir sur les hauteurs de Tschemnitz.

Mais à 4 heures, bien que les têtes de colonnes des alliés eussent déjà débouché, soit à cause de la trop grande fatigue des troupes, soit pour toute autre raison, on résolut de remettre au lendemain l'exécution de la grande reconnaissance projetée. Ce retard devait permettre à l'Empereur d'arriver à temps pour sauver Dresde et mettre son plan à exécution.

Le 25 au soir, on envoya seulement le prince Koudaschoff avec un parti cosaque chercher un passage en aval de Dresde, afin d'établir les communications avec le prince royal de Suède. Cet officier passa l'Elbe à la nage entre Riesa et Meissen, et, prenant sa direction sur Liebenwerda et Dahme, il arriva le 29 à Belitz, au quartier-général de l'armée du Nord.

Arrivé à Dresde dans la nuit du 25, l'empereur Napoléon fit lui-même une reconnaissance le 26 août, vers 9 heures du matin, et arrêta immédiatement ses dernières dispositions ; dissimulant le plus possible à l'ennemi la position de ses troupes, il attendit l'attaque des alliés.

Vers 4 heures du matin, Schwarzenberg s'engageait sans donner au corps de Klenau le temps de le rejoindre. Au point de vue spécial qui nous occupe, le premier jour de la bataille de Dresde n'offre rien de bien particulier ; c'est tout au plus si on peut signaler les quelques épisodes qui suivent :

Vers 2 heures de l'après-midi, les Français s'apercevant que le village de Lobda était faiblement occupé, l'avaient enlevé et cherchaient à s'emparer du village de Cotta, en se faisant couvrir sur leur droite par le 14e régiment de cavalerie légère polonaise. Mais ce régiment s'éclairant mal, fut tourné par un escadron de hussards du Palatinat, pris à revers, rompu et mis en déroute après avoir laissé une centaine d'hommes entre les mains des hussards. Plus tard, au moment où l'Empereur, jugeant l'ennemi suffisamment engagé, se décidait à faire donner les troupes qu'il avait amenées avec lui, au moment où le roi de Naples débouchant de la Friedrichstadt dirigeait l'infanterie du général Teste sur les maisons de Klein-Hamburg et d'Altona et la faisait ap-

puyer par la cavalerie du général Pajol, le prince Philippe de Hesse-Hombourg réussissait à arrêter un instant l'attaque en lançant les régiments de hussards hongrois Hiller et Colloredo.

Plus tard encore, lorsque la cavalerie de Latour-Maubourg chercha à se jeter contre la division autrichienne Metzko, Murat, qui avait essayé de pénétrer entre Drescherdorf et Cotta, fut pris en flanc par les hussards de Kienmayer et obligé de se retirer. Enfin, à la tombée de la nuit, au moment où le combat avait presque entièrement pris fin, les cuirassiers saxons du régiment de Zastrow exécutèrent une charge heureuse contre l'infanterie du général Metzko, à laquelle ils enlevèrent un assez grand nombre de prisonniers.

Le 27, malgré le peu de succès de la journée du 26, les alliés résolurent de tenter de nouveau la fortune et recommencèrent la lutte dès l'aube du jour. Dès que l'Empereur sut que, conformément aux ordres qu'il lui avait donnés, Murat avait réussi à prendre les Autrichiens à revers, il ordonna d'enlever le village de Lübnitz. Mais cette attaque échoua, et la colonne française, ébranlée par l'artillerie russe, fut sabrée par le régiment de chevau-légers autrichiens de Saint-Vincent.

Après cet épisode la lutte se borna, au centre, à une canonnade qui dura jusqu'à la nuit.

A l'aile droite des alliés, le général Roth qui, après avoir dû évacuer Gruhna, avait reçu à Seidnitz l'ordre, s'il était poussé trop vigoureusement par l'ennemi, de se retirer par Reieck et Prohlis sur Torna, réussit à faire échouer, à l'aide de sa cavalerie, une première attaque dirigée contre Reieck. En effet, pendant que l'infanterie française longeait le village, le 1er régiment de hussards de Silésie se précipita, malgré les difficultés présentées par le terrain détrempé dans lequel les chevaux s'enfonçaient à chaque pas, sur un bataillon du 8e régiment de la jeune garde ébranlé déjà par le feu de l'artillerie, et le dispersa en lui sabrant une soixantaine d'hommes. Un bataillon du 4e régiment de la jeune garde, saisi d'une panique soudaine, prit également la fuite. Mais le général Pelet réussit à rallier ces bataillons et à les reporter en avant. Presque au même moment, un bataillon du 5e régiment de voltigeurs fut chargé de flanc par les hussards de Lubny et de Grodno; ce bataillon, bien qu'il eût été immédiatement formé en carré, fut rompu et perdit un officier supérieur,

10 officiers et 300 hommes. Le reste du bataillon se jeta dans Reieck, où il fut dégagé et soutenu par une compagnie du 9e régiment de la jeune garde. C'est à ce moment que le maréchal Mortier fit entrer en ligne la division Roguet et posta la cavalerie de la garde près de Döbritz, pendant que la cavalerie russe se mettait en bataille près de Luckwitz et la cavalerie prussienne du général de Röder en arrière de Prohlis, où elle fut renforcée plus tard par la cavalerie de réserve du prince Galitzine; mais de ce côté le combat était à peu près fini et se réduisit à des feux de tirailleurs qui durèrent jusqu'à la nuit.

C'est contre la gauche des alliés que l'Empereur avait résolu de frapper le coup décisif, et c'était de ce côté qu'il avait dirigé, sous les ordres du roi de Naples, les 38 bataillons du maréchal Victor, la division Teste et la cavalerie de Latour-Maubourg et de Pajol. Il commença par faire enlever Löbda par les troupes de Teste, les hauteurs de Naustitz et de Wolfnitz par les divisions Dufour et Dubreton, amusa l'ennemi par son artillerie et envoya une colonne de troupes de toutes armes le long de l'Elbe, par les Schusterhäuser se porter sur les derrières des Autrichiens en débouchant par le Schönengrund. Pendant que les troupes du maréchal Victor se maintenaient dans les villages qu'elles avaient enlevés et pénétraient dans le Rosenthal, Murat, à la tête de la cavalerie, se dirigeait vers Corbitz pour couper les Autrichiens en deux. Ses cavaliers, entraînés par l'exemple des généraux d'Audenarde, Doumerc, rompent successivement les carrés autrichiens. Les fantassins autrichiens, dans l'impossibilité de faire feu, jettent leurs armes, se rendent ou cherchent leur salut dans la fuite. Deux divisions d'infanterie française enlèvent Corbitz, et Murat, après avoir enfoncé le centre de la ligne ennemie, se porte avec la cavalerie de Latour-Maubourg, soutenue par l'infanterie de Dubreton, du côté de Tölschen contre le prince Aloïs de Lichtenstein afin de l'acculer au ravin de Plauen. Malgré les efforts héroïques du général et l'entrée en ligne des troupes d'avant-garde de Klenau, qui, venues de Tharant, passèrent la Weistritz à Postchappel et réussirent à sauver une partie de cette division, le régiment d'infanterie autrichienne Wenzel-Colloredo, qui couvrait la retraite, fut écrasé par la cavalerie française et presque entièrement détruit ou fait prisonnier.

Le sort des troupes autrichiennes postées à Corbitz fut plus

désastreux encore. Pendant que l'infanterie française enlevait les villages de Wolfnitz et de Naustitz, la division Metzko s'était retirée sur Ober-Corbitz et avait cherché à s'y installer solidement.

Mais la cavalerie française, soutenue par l'artillerie à cheval et par l'infanterie de Victor et de Teste, se retourna contre elle après avoir culbuté les troupes du prince Aloïs de Lichtenstein. La cavalerie du général Metzko, d'ailleurs peu nombreuse, fila, dès le principe, par Compitz et Pennerich sur Grumbach. L'infanterie, au contraire, forma 4 grands carrés qui furent enfoncés par la cavalerie de Murat, et elle s'enfuit en désordre sur Nesterwitz.

Aussitôt après la prise de Corbitz, les cuirassiers saxons dépassant Burgstadtel s'étaient jetés dans l'espace compris entre Compitz et Corbitz; ils aperçurent alors au delà de la chaussée de Freiberg deux carrés et une batterie autrichienne que, soutenus par une colonne d'infanterie française, ils chargèrent aussitôt. La batterie autrichienne abandonna en toute hâte le champ de bataille, et l'infanterie (régiment de Vacquant), après avoir réussi à repousser deux attaques, plia sous une troisième charge; 2,000 hommes furent contraints de déposer les armes; deux drapeaux et une pièce d'artillerie restèrent en outre entre les mains des cuirassiers.

Pendant ce temps la cavalerie de Murat ne laissait aucun répit à l'infanterie de la division Metzko et de la brigade Mumb qui essayait de se replier en carrés sur Compitz et Pennerich; mais ces villages étaient depuis longtemps occupés par les troupes françaises qui avaient tourné les Autrichiens.

Cernée par la cavalerie de Murat, décimée par les feux de l'artillerie, l'infanterie autrichienne, composée de 9 bataillons des régiments Archiduc-Rainer, Beaulieu, Lusignan et Saint-Julien, avec les généraux Metzko et Szeczeny, fut obligée de se rendre; 16 pièces de canon tombèrent également entre les mains de Murat, qui fit poursuivre la cavalerie autrichienne par les cuirassiers de Doumerc jusqu'à Bernich et Kesselsdorf.

Le rôle joué par la cavalerie française le 27 août est d'autant plus remarquable que les alliés auraient pu opposer plus de 40,000 chevaux à ces 25,000 cavaliers, pour la plupart mal montés et peu aguerris.

Sans l'inaction et les fautes de Vandamme, la victoire de Dresde aurait pu, malgré la perte de la bataille de la Katzbach, avoir pour les alliés des conséquences fatales.

Vandamme, avec ses 50,000 hommes, n'avait, en effet, devant lui, à ce moment, que le 2e corps d'infanterie et une partie du 1er corps : en tout 20 bataillons, 2 escadrons, un régiment de cosaques, soit 11,000 hommes et 24 bouches à feu, commandés par le prince Eugène de Wurtemberg, qui fut du reste, le 26 août, placé sous les ordres du comte Ostermann-Tolstoï. Afin de surveiller les mouvements de Vandamme, les Russes occupèrent, le 26 dans l'après-midi, le plateau de Pirna, couverts sur leur front par un ravin, leur droite au village de Kritschwitz appuyée au ruisseau de Gottleube, leur gauche au village de Struppen et à l'Elbe. Mais l'infériorité numérique des Russes qui ne comptaient, y compris les troupes des généraux Helfreich et Ilowaïski, que 16,000 hommes au plus, les obligea à se retirer et à venir prendre une nouvelle position entre Pirna et Zehista.

Avant de continuer à exposer les mouvements du comte Ostermann et les événements qui conduisirent à la bataille de Kulm et qui sont intimement liés à la retraite de la grande armée des alliés après la bataille de Dresde, il convient d'exposer, tout d'abord, ceux qui s'étaient déroulés pendant ce temps en Silésie.

La nouvelle de la perte de la bataille de la Katzbach, une indisposition de l'Empereur, l'état dans lequel se trouvait l'armée française dont la plus grande partie, après une marche pénible de 4 jours, avait dû combattre pendant près de 48 heures, l'inaction ou du moins les hésitations de Vandamme, enfin l'échec éprouvé par la division Gérard à Hagelsberg, enlevèrent à la poursuite le caractère d'énergie qu'elle aurait dû avoir.

En effet, un peu avant la bataille de Gross-Beeren, le 21 août au matin, le général Gérard était sorti de Magdebourg avec 18 bataillons, 6 escadrons et 22 bouches à feu pour donner la main au maréchal Oudinot.

Après la victoire de Gross-Beeren, le prince royal de Suède envoya contre lui le général von Hirschfeld ; le général Gérard avait pris position le 26 août à Lübnitz près de Belzig, sans trop s'occuper de ce qui se passait sur ses derrières. Il y a lieu d'ajouter que le faible effectif de sa cavalerie ne lui permettait guère de s'éclairer au loin ni de se renseigner. Le combat de Hagelsberg

qui se termina, le 27 août, par la défaite complète de Gérard, ne nous intéresserait pas s'il n'avait commencé par une attaque imprévue de la cavalerie prussienne sous les ordres du colonel de Bismarck, et s'il ne s'était terminé par une charge de cavalerie exécutée par deux régiments de cosaques, sous les ordres de Tchernitcheff, charge qui fit tomber entre les mains des alliés 500 hommes et une bouche à feu.

Presque à la même époque, à l'extrême droite des alliés sur le bas Elbe, le major Lützow s'était porté en avant avec 200 hussards et cosaques et quelques chasseurs tyroliens, jusqu'à hauteur de la route qui mène de Gadebüsch à Schwerin. Il avait passé, embusqué dans un bois, aux environs de Rosenhagen, la nuit du 25 au 26 août, lorsqu'à l'aube du jour ses avant-postes lui signalèrent l'approche d'un convoi escorté par un fort détachement d'infanterie. Il prit aussitôt ses dispositions, chargea ses cosaques d'attaquer et d'arrêter le convoi pendant qu'avec ses hussards il se jetterait sur l'escorte.

L'infanterie résista vaillamment. Lützow réussit cependant à enlever un certain nombre de voitures; mais cette escarmouche coûta la vie au poète Körner, le compagnon d'armes et l'aide de camp de Lützow.

Dès le 23 août, Blücher avait été informé par ses espions du départ de l'Empereur et du mouvement de retraite d'une partie des forces françaises, et, le 24, il avait envoyé en reconnaissance jusqu'à Wahlstadt le 2e régiment de hussards du Roi et le régiment de hussards de Brandebourg, qui ne lui rapportèrent d'ailleurs aucune nouvelle importante sur les mouvements de l'armée française. Il put toutefois se convaincre que l'ennemi occupait de ce côté Goldberg et Liegnitz. En même temps, le général Pahlen II, qui couvrait l'aile gauche de l'armée de Silésie et qu'on avait poussé de Jauer par Conradswaldau dans la direction d'Hermannsdorf, avait rallié en route le régiment de dragons de Kinburn et constaté que l'ennemi s'était montré du côté de Schönau sans paraître toutefois avoir l'intention de se porter en avant. L'inaction du maréchal Macdonald, qui ne sut pas profiter de la situation critique dans laquelle se trouvait l'armée prussienne à la suite des combats des 21, 22 et 23 août, permit à Blücher d'abord de s'assurer du départ de l'Empereur, que ses espions lui avaient signalé, puis de relever le moral de son armée, dont les soldats

étaient épuisés par la fatigue et le mauvais temps, et dont les chefs étaient découragés par les insuccès du début de la campagne.

La situation était telle que, même avant le combat de Goldberg, le 23 août, York, dont les troupes affamées, harassées de fatigue, étaient presque débandées, ne put s'empêcher de laisser éclater son mécontentement et son découragement et de s'écrier: « *L'armée prussienne sera anéantie par les privations et les marches de nuit avant même d'avoir pu combattre!* » Le 25 août, désespéré de l'état dans lequel se trouvait son corps d'armée, il écrivait même au roi Frédéric-Guillaume II une lettre par laquelle il lui demandait de le relever de son commandement. On voit donc facilement quels résultats on aurait obtenus par une action énergique et immédiate tentée contre une armée épuisée, démoralisée et dont la direction même était affaiblie et contrariée par les graves dissentiments existant entre le général en chef Blücher et les généraux York et Langeron.

Les deux jours de répit et de tranquillité que lui laissa Macdonald décidèrent Blücher, dont les troupes avaient pu se reposer et se refaire quelque peu, à reprendre immédiatement l'offensive, et, dans la nuit du 24 au 25 août, il envoyait à ses lieutenants les ordres suivants:

« Le 25, à l'aube du jour, la cavalerie des réserves et des avant-postes des trois corps d'armée exécutera avec l'artillerie à cheval une reconnaissance.

« La cavalerie du corps Sacken se portera dans la direction de Liegnitz et Haynau, celle du corps York passera la Katzbach entre Liegnitz et Goldberg à la recherche de l'ennemi, celle de Langeron se portera sur Goldberg et Schönau et marchera à l'ennemi dans le cas où ces deux points auraient été évacués par lui... »

Les renseignements fournis par la cavalerie firent connaître à Blücher que l'ennemi n'avait pas encore repris son mouvement en avant. La cavalerie légère du corps Sacken, sous les ordres des généraux Landskoï et Karpoff, avait suivi l'ennemi jusqu'aux environs de Haynau, et le colonel von Katzler s'était porté en avant jusqu'au delà de Kroitsch, où il avait rencontré de la cavalerie ennemie qui ne bougea pas. Il étendit par suite la ligne de ses avant-postes sur la rive gauche de la Katzbach.

Macdonald résolut à ce moment de reprendre l'offensive, de marcher à l'ennemi, qu'il croyait encore posté à Jauer et qu'il espérait pouvoir rejeter sans combat dans le cœur de la Silésie. Les ordres qu'il donna pour la journée du 26 en sont la preuve manifeste. Chacun des deux généraux en chef était donc dans une ignorance presque absolue des projets de son adversaire. Tous deux comptaient passer sans combat la Katzbach. Il faut reconnaître, du reste, que le mauvais temps continuel et la nature même du terrain ne permettaient à aucun d'eux de s'éclairer bien loin en avant.

Dans la nuit du 25 au 26, le colonel von Katzler reçut l'ordre de donner l'alarme au camp ennemi; il chargea de cette mission le colonel von Stutterheim avec les uhlans de Brandebourg et une pièce d'artillerie, et le fit soutenir par le lieutenant-colonel von Platen avec deux escadrons du régiment de dragons de Lithuanie.

Le premier se glissa à la faveur de la nuit jusqu'auprès du camp de Rothkirch; arrivé sur ce point, il s'aperçut qu'il était découvert; il y eut là un petit engagement, et, dès que le jour commença à poindre, il se trouva dans la nécessité d'opérer sa retraite. Le major von Stiern, en revanche, avait tenté une embuscade et surpris un poste ennemi qu'il enleva presque entièrement.

Le 26 août au matin, les deux armées se mirent en mouvement. Le 3e corps français (Souham) devait franchir la Katzbach à Liegnitz et se diriger sur Neundorf et Malitsch; le 11e devait passer le gué de Schmogwitz pour se porter sur Weinberg et Brechtelshof; le 5e corps devait marcher par Seichau sur Hennesdorf, la division Puthod sur Schönau, et le 2e corps de cavalerie avait reçu l'ordre de passer la Kaztbach à Kroitsch et de longer la rive gauche de la Neisse.

En même temps, le 1er corps prussien (York) se mettait en mouvement en deux colonnes sur Bellwitzhof, pendant que le corps Sacken se portait de Malitsch à Eichholz. L'intention de Blücher était donc de passer la Katzbach afin d'attaquer ensuite l'ennemi, lorsque tout à coup le canon se fit entendre du côté de Seichau, et les rapports de ses avant-postes lui signalèrent l'approche de l'ennemi. Il ordonna aussitôt à ses troupes de faire halte, d'attendre des ordres ultérieurs; le général York arrêta

son corps et le massa dans un pli de terrain en arrière des hauteurs situées entre Brechtelshof et Bellwitzhof.

A 11 heures, en effet, les avant-postes du colonel von Katzler avaient été attaqués près de Kroitsch sur les bords de la Katzbach. Une forte colonne de cavalerie française marcha sans prendre aucune précaution sur le village de Wültsch. Mais le major von Klüx, profitant du terrain, l'amena sous le feu de ses tirailleurs, qui la laissèrent arriver jusqu'à 50 pas et l'obligèrent à se retirer en désordre; cependant peu après le colonel von Katzler fut obligé de se replier jusque sur la Wüthende-Neisse, qu'il ne tarda pas à être obligé de repasser près de Niederkrayn. Le temps était affreux, une pluie torrentielle obscurcissant l'horizon, grossit les rivières, les changea en torrents, défonça les chemins et déroba aux deux adversaires leurs mouvements respectifs. Il est bon d'ajouter encore que les corps français marchèrent sans s'éclairer, sans se couvrir, et quittèrent leurs bivouacs les uns à 9 heures, les autres à 11 heures, d'autres enfin si tard qu'ils n'entrèrent en ligne qu'à la fin de la bataille.

Quant à l'avant-garde du corps russe de Langeron, attaquée dès les 9 heures du matin, elle se trouvait fortement engagée au moment où les officiers envoyés en reconnaissance annoncèrent à Blücher que l'infanterie ennemie était sur le point de déboucher et de prendre position sur le plateau. Le général en chef crut le moment venu de remettre ses troupes en mouvement, de tomber sur les têtes des colonnes ennemies et de les écraser avant qu'elles aient eu le temps de se déployer.

Le colonel von Jurgass se porta en avant avec la cavalerie de réserve pour protéger et couvrir les mouvements de l'infanterie, et à 11 heures du matin Blücher envoyait de Brechtelshof les ordres suivants à ses lieutenants :

« Celles des troupes du général Langeron qui sont postées aux environs de Schönau et de Conradwalde s'avanceront aussitôt après la réception de cet ordre sur la route de Goldberg, attaqueront l'ennemi et chercheront à attirer son attention sur elles.

« L'avant-garde du corps Langeron restera sur la défensive; le reste du corps obliquera à droite, passera la Katzbach près de Weinberg, et si faire se peut, également aux environs de Rochlitz, et se formera en colonnes sur les hauteurs entre Kosendau et

Hohendorf, rejetant la cavalerie ennemie sur la Schnelle-Deichsel[1].

« Le corps d'York passera la Katzbach à Kroitsch et Dohnau, laissera Kroitsch sur sa droite, s'avancera sur Steidnitz, pour couper le corps ennemi, vers Liegnitz, de ses communications avec Haynau et le prendre à revers.

« Le corps Sacken arrêtera de front les attaques de l'ennemi près de Liegnitz, se maintiendra en communication constante avec le corps York, le suivra progressivement sur la rive gauche de la Katzbach, se jettera sur le flanc droit de l'ennemi et l'attaquera vigoureusement.

« Le général Sacken verra s'il y a lieu d'envoyer sa cavalerie de l'autre côté de la Katzbach, en aval de Liegnitz, du côté de Rüstern, avec ordre de se jeter sur le flanc gauche de l'ennemi et de lui couper la retraite sur Glogau.

« Je me tiendrai de ma personne à la tête des colonnes du corps York.

« *Je compte bien voir la cavalerie, au moment où l'ennemi se mettra en retraite, se jeter vivement sur lui afin de lui rendre la retraite aussi difficile que possible.*

« Blücher.

« P.-S. — Toutes les colonnes se mettront en mouvement à 2 heures précises. »

Le champ de bataille où les deux armées allaient se rencontrer forme un triangle compris entre Goldberg, Liegnitz et Jauer. Il est situé sur la rive droite de la Katzbach, et la Wüthende-Neisse, coulant du sud au nord, le partage en deux. La Katzbach, qui prend sa source sur les pentes du Bleiberg, près de Ketschendorf, coule du sud au nord jusqu'à Goldberg, où elle se dirige vers le nord-nord-est. Elle forme un des côtés du triangle et traverse une plaine découverte, sauf aux environs de Hohendorf et de Weinberg, où sa rive gauche est escarpée et taillée à pic. Les principaux points de passage sont situés à Goldberg, Niederau, Röchlitz, Kroitsch, Schmogwitz et Liegnitz. A peu près à égale distance de Goldberg et de Liegnitz, elle reçoit la Wüthende-

---

[1] Le ruisseau qui passe à Pilgramsdorf.

Neisse, et près de Liegnitz son cours reprend la direction du nord, de sorte qu'elle forme entre Liegnitz et Goldberg un coude dont la concavité est tournée vers le nord. Elle se jette dans l'Oder, à un kilomètre environ de Parschwitz. Sa largeur est d'environ 6 mètres à Schönau, et de 4 à son embouchure. Dans la saison des crues, elle monte à Schönau jusqu'à 8 pieds et à Parschwitz jusqu'à 28.

La Neisse est en temps ordinaire un ruisseau insignifiant, mais comme elle a beaucoup d'affluents et une pente considérable, les grandes eaux et les pluies la grossissent plus subitement que la Katzbach et rendent son cours plus rapide. Les principaux points de passage se trouvent à Brechtelshof, Schlaupe, Schlauphof et Niederkrayn. Ses rives, et surtout la droite, aux environs de Niederkrayn, forment un talus escarpé difficile. On peut généralement passer sur une foule de points la Katzbach comme la Neisse, presque à pied sec, mais dès que les pluies durent quelque temps, les deux ruisseaux sortent de leur lit et arrachent tout sur leur passage. De plus, le sol essentiellement argileux devient alors presque impraticable, et c'est ce qui fit que le jour de la bataille, les pièces d'artillerie s'embourbèrent jusqu'à hauteur des moyeux des roues.

Sur la rive droite de la Neisse, où York et Sacken allaient avoir à combattre, le terrain forme un plateau qui ne présente que des éminences insignifiantes. Les routes qu'on trouve sur ce plateau sont : 1° celle de Jauer à Brechtelshof, Weinberg et Niederkrayn, où elle passe la Neisse et d'où partent deux routes menant l'une par Kroitsch à Bunzlau, l'autre par Röchlitz à Goldberg; 2° la route de Jauer à Liegnitz par Malitsch.

Le terrain, sur la rive gauche de la Neisse, présente un aspect tout différent. Une chaîne de hauteurs couvertes de bois, appelée les Mönchswald et qui est une ramification des monts Sudètes, s'étend dans la direction de Jauer à Goldberg par Hennersdorf et Seichau, côtoyant la rive gauche de la Neisse à la distance d'environ une lieue. Les ravins et les chemins creux y sont fort nombreux et n'étaient, en 1813, praticables que pour des troupes légères.

La bataille ne s'engagea sérieusement qu'à 3 heures, d'abord par une canonnade assez vive, puis par une attaque de la 8e brigade prussienne dans la gorge qui mène au village d'Ober-Wein-

berg ; 3 bataillons français furent culbutés sur ce point et perdirent 4 bouches à feu.

La cavalerie française, et en particulier le 19e régiment de chasseurs à cheval, vint secourir l'infanterie et chercha infructueusement à entamer les bataillons prussiens. Le colonel von Jurgass, à la tête de la cavalerie de réserve (3 escadrons du régiment national, le 1er régiment de dragons de la Prusse occidentale et 5 escadrons des dragons de Lithuanie), se porta en avant afin de poursuivre les avantages remportés par l'infanterie. Cette cavalerie était suivie en 2e ligne par le 1er régiment de uhlans de Brandebourg. Les 3 escadrons du régiment national tombèrent sur la tête d'une colonne française, composée de quelques escadrons de chasseurs à cheval et d'une batterie d'artillerie, au moment où elle débouchait du défilé de Weinberg. Les 3 escadrons se précipitèrent dans le défilé. Un escadron s'empara de plusieurs canons, prit la cavalerie française à revers et la mit en fuite. Un autre escadron la suivit de près jusque dans le ravin où il tomba sur de l'artillerie se retirant en désordre, mais une colonne d'infanterie française débouchant du village l'obligea à se retirer.

Les deux régiments de dragons avaient fait simultanément des charges et enlevé de l'artillerie ; mais ces charges, très brillantes en elles-mêmes, n'eurent pas de résultats immédiats, les Prussiens ayant négligé de faire soutenir leur cavalerie, d'occuper la hauteur du Kreuzberg, d'y placer de l'artillerie qui aurait pu arrêter l'infanterie ennemie et balayer le défilé. Trois bataillons français profitèrent de cette faute, escaladèrent les pentes du Kühberg, dirigèrent leur feu sur le flanc de la cavalerie prussienne qui manœuvrait avec peine dans le terrain argileux défoncé par les pluies, et qui, emportée par son ardeur, s'était éparpillée et dispersée outre mesure.

Plusieurs régiments de chasseurs et de lanciers arrivant successivement la forcèrent à la fin de renoncer à pousser plus avant et de se replier. La retraite des Prussiens fut vivement pressée, et les deux cavaleries se mêlèrent si complètement qu'un escadron de cavalerie nationale ne put s'échapper qu'en criant, sur l'ordre de son chef : « Vive l'Empereur ! » et en faisant un moment hésiter les lanciers qui le pressaient. La cavalerie française enleva même 4 pièces d'une batterie à cheval prussienne,

arriva jusque sur l'infanterie et obligea la cavalerie prussienne à passer en 2e ligne; mais reçue vigoureusement par les carrés d'infanterie, elle commença à plier. En même temps, les uhlans de Brandebourg et les hussards russes chargèrent les escadrons français, les culbutèrent et les obligèrent à reprendre en désordre le chemin de Weinberg. Blücher lui-même prit la tête de cette charge. La cavalerie de réserve eut ordre de se rallier et de se reformer sous la protection de l'infanterie.

Pendant que l'aile gauche du corps York remportait ces avantages, son aile droite et le corps Sacken s'étaient contentés de canonner l'ennemi; Blücher crut alors le moment venu de mettre l aile droite du corps d'York et le corps du général Sacken en mouvement. Le général Sacken se rendant rapidement compte de la situation, chercha aussitôt à déborder avec sa cavalerie la gauche des Français. Le général aide de camp Wassiltchikoff, commandant la 2e division de hussards, prescrivit sur son ordre au général-major Karpoff de s'assurer si les villages situés à l'aile gauche ennemie étaient encore défendus, et dès qu'il sut que ces villages n'étaient pas occupés, il donna l'ordre d'exécuter une attaque générale qui eut lieu à 5 heures. Le général-major Jurkowsky attaqua la cavalerie ennemie de front avec les hussards d'Alexandrie et de Mariopol, pendant que le général-major Lanskoï avec les régiments de hussards d'Achtyrsk et de la Russie blanche, se portait par Eichholz et Klein-Tinz sur son flanc gauche (ce dernier mouvement fut principalement décisif) et que le général Karpoff, avec 6 régiments de cosaques passait par Klein-Tinz pour prendre l'ennemi à dos. Le général Nevérofsky avec la 27e division soutint ce mouvement et fut relevé dans sa position de première ligne par la 10e division.

La cavalerie prussienne, après s'être ralliée et reformée derrière la 2e brigade, se porta de nouveau en avant en prenant sa direction plus à droite, vers Jänowitz, pour se joindre à la cavalerie russe, et tous les régiments qui n'avaient pas encore donné reçurent l'ordre de s'ébranler. Plus de 8,000 cavaliers combattaient à ce moment les uns contre les autres entre Klein-Tinz et Jänowitz. Le duc de Tarente espérait encore que le 3e corps, qui devait passer par Rothkirch et Prinkendorf, arriverait sur le théâtre de la lutte à temps pour couvrir la gauche du 11e corps; mais pour éviter un détour, ce corps avait suivi la route de

Kroitsch et Niederkrayn et avait été retardé considérablement dans sa marche; il s'ensuivit qu'après plusieurs charges, la cavalerie française avait été repoussée, la batterie prussienne reprise et que la cavalerie française fut rejetée sur l'infanterie dans les rangs de laquelle elle porta le désordre et la confusion. Cette infanterie essaya vainement de se former en carrés. Tout le 11e corps et la cavalerie furent mis en déroute et rejetés du plateau sur la Wüthende-Neisse et la Katzbach, en perdant leur parc, leurs bagages et 30 pièces de canon. Une division du 3e corps avec trois régiments de cavalerie venant de Dohnau débouchait à ce moment sur le plateau, mais elle ne tarda pas à être également rejetée sur la Katzbach. Canons, chariots, caissons de munitions, voitures du train, tout resta dans les chemins creux et sur les pentes des hauteurs. Les ruisseaux, presque à sec quelques heures plus tôt, avaient tellement grossi, qu'on ne pouvait guère les passer. Les hommes et les chevaux étaient entraînés par le courant; les gués étaient impraticables; les ponts avaient été enlevés par les eaux, à l'exception du seul pont de Niederkrayn, que l'artillerie d'York et de Sacken canonnait, augmentant la confusion par un feu continu. Deux bataillons français essayèrent vainement de couvrir le passage et le combat cessa sur ce point aussitôt que les troupes de la brigade du prince de Mecklembourg occupèrent Niederkrayn.

A l'aile droite des alliés, Sacken était arrivé à Schweinitz, et son artillerie garnissait les hauteurs du confluent de la Neisse et de la Katzbach. Vers 8 heures du soir, deux divisions du 3e corps avec une brigade de cavalerie composée du 10e régiment de hussards et d'un régiment de dragons badois, sous la direction du général Tarayre, chef d'état-major du 3e corps, passèrent le gué de Schmogwitz, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, se dirigeant vers les hauteurs de Klein-Schweinitz. Le général Sacken fit avancer son infanterie, et à la suite d'une violente canonnade les Français se replièrent au delà du défilé et allèrent camper près de Schimmelwitz. Ils y furent attaqués pendant la nuit par les cosaques, qui leur enlevèrent un assez grand nombre de prisonniers.

Sur la rive gauche de la Neisse, à l'aile gauche des alliés, le corps Langeron était aux prises depuis 10 heures du matin. Ce général avait peu après, dans la crainte d'être tourné par le

5e corps, prescrit au général Rudsewitsch de venir prendre la gauche de la position de Hennersdorf, et au général Pahlen II de se replier avec sa cavalerie en arrière de Conradswalde pour couvrir la route de Jauer. A 2 heures, trois colonnes françaises se portèrent, l'une sur Hermannsdorf, les deux autres entre ce village et les hauteurs afin de déborder la gauche de Langeron. Mais la première de ces colonnes fut chargée et repoussée par le général de Witt avec le 4e régiment de cosaques de l'Ukraine, tandis que le général Emmanuel avec le régiment de dragons de Kiew et le colonel Paradoffsky avec le régiment de chasseurs à cheval de Livonie culbutaient les deux autres. A 4 heures, Lauriston renouvela avec une nouvelle vigueur ses attaques, qui furent repoussées après un combat des plus acharnés. Les progrès faits par le 6e corps russe et l'arrivée à Schlaupe de la 1re brigade prussienne décidèrent égalemement du sort de la bataille à l'aile gauche, et le général Sacken rappela le 10e corps en même temps qu'il prescrivait au général Pahlen II de réoccuper Conradswalde.

Bien que la victoire de la Katzbach ait valu à Blücher le titre de prince de Wahlstadt, on doit reconnaître qu'il a commis en livrant cette bataille presque autant de fautes que son adversaire. Sans vouloir entrer dans des considérations qui nous entraîneraient trop loin de notre sujet, il est bon de faire remarquer qu'il dut le succès en grande partie au rôle joué par sa cavalerie, et c'est pour cela que, contrairement aux règles que nous nous sommes imposées, nous avons cru utile d'insister sur la part prise par elle dans une bataille qui devait avoir pour notre armée de si funestes conséquences.

Durant la nuit, Macdonald ramena sur la rive gauche de la Katzbach les débris de son armée, qu'il essaya de rallier tant bien que mal du côté de Liegnitz, et se retira sur Bunzlau, pendant que le 5e corps se repliait sur Prausnitz.

De son côté, Blücher avait prescrit au général York de faire passer la Katzbach, à Kroitsch, à la 7e brigade et à la cavalerie de réserve, de les envoyer par Ulbersdorf et Pilgramsdorf jusque sur les bords de la Schnelle-Deichsel; à la cavalerie du corps Sacken, sous les ordres du général Wassiltchikoff, de passer la Katzbach à Schmogwitz et de prendre sa direction sur Liegnitz et Haynau; enfin, au général Rudsewitch, avec l'avant-garde du

corps Langeron, de se porter sur Goldberg. Mais les pluies continuelles entravèrent la marche de la 7e brigade et de la cavalerie de réserve, qui s'arrêtèrent à Kroitsch et laissèrent même leurs canons sur la rive droite de la Katzbach. Le 2e régiment de hussards du roi réussit seul à prendre, à Röchlitz, un colonel, 19 officiers et 500 hommes.

Le 5e corps fut suivi dans sa retraite sur Goldberg par l'avant-garde de Langeron; le chemin était couvert de blessés, de traînards, de canons et de voitures.

Le général Rudsewitch, qui commandait cette avant-garde, envoya le général Grekoff avec ses cosaques sur Prausnitz, pendant que le général Emmanuel avec les régiments de dragons de Kharkoff et de Kiew suivait la grande route. Celui-ci rencontra une arrière-garde ennemie près de Pilgramsdorf, la chargea, la mit en déroute et lui enleva 6 canons et 1200 prisonniers, pendant que le général Grekoff prenait à Prausnitz 5 canons et 700 hommes.

Une autre colonne française, forte de 1500 hommes, fut atteinte près de Wolfsberg par les cosaques qui occupaient déjà Goldberg, coupée, chargée sur son flanc gauche par le général major Pandtchoulitcheff avec le régiment de dragons de Tver, sur sa droite par le général major Denicheff avec le régiment de chasseurs à cheval de Sieversk, et de front par le régiment de chasseurs à cheval de Tchernigoff. Un colonel, 30 officiers, 950 hommes tombèrent entre les mains des Russes.

Le 28, le général de Horn (avant-garde du corps York) prit la direction de Haynau où il se réunit avec l'avant-garde du corps Sacken. Le capitaine Schwanenfeld avec 50 hussards enleva ce jour-là un petit détachement de 180 fantassins, tandis que le colonel von Katzler attaquait une arrière-garde française à Kreibau et la poussait l'épée dans les reins jusqu'à Thomaswaldau. Le 2e régiment de hussards prit 6 canons près d'Adelsdorf, alla bivouaquer près de Hartsmannsdorf, où il ramassa encore 150 prisonniers. Les Français erraient isolément ou en petites troupes dans la campagne et étaient ramassés à chaque pas par les cosaques et la cavalerie légère.

Le 29, pendant que le général Lanskoï et le colonel von Katzler continuaient la poursuite, le général Langeron manœuvrait pour cerner la division du général Puthod et l'acculer au Bober.

Il envoya à cet effet le général Emmanuel vers Löwenberg et le général Korff vers Zobten, le général Rudsewitch plus à droite, et le prince Tcherbatoff vers Petersdorf.

La division Puthod, de son côté, s'était portée le 26 de Steinbergen à Schönau, où elle arriva le soir et où, ne pouvant tenter le passage de la Katzbach, elle prit position sur la rive gauche près d'Alt-Schönau. Le 27, Puthod passa la Katzbach et trouva en avant de Münchenstein le général Jussefovitch avec quelques régiments de cavalerie; mais, en présence de l'état déplorable de ses troupes et à la nouvelle de la perte de la bataille de la Katzbach, il repassa la rivière et résolut de se porter sur Hirschberg dans l'espoir d'y reformer sa division. Mais n'y ayant pas trouvé le général Ledru et voyant de plus qu'il lui était impossible de traverser la rivière en cet endroit, il résolut de descendre le cours de la Katzbach pour chercher un autre passage. Le 28 il arrivait à Zobten, toujours suivi pas à pas par la cavalerie du général Jussefovitch. Le lendemain, à son arrivée à Plagwitz, il était rejoint par le corps de Langeron. Il essaya en vain de rétablir le pont; mais, malgré toute l'énergie qu'il déploya, chargé par le général Emmanuel avec les régiments de dragons de Kharkoff et de Kiew soutenus par l'avant-garde aux ordres du général Rudsewitch, qui déborda sa gauche et lui ferma la route de Bunzlau, attaqué sur sa droite par le général Korff avec 2 régiments de cavalerie et l'artillerie du Don et par le 6e corps, aux ordres du prince Tcherbatoff, il fut complètement mis en déroute et sa division anéantie. Le général Puthod, plus de 100 officiers et 3,000 hommes, 16 bouches à feu et 2 aigles, restèrent entre les mains des Russes. Heureusement pour l'armée française, les efforts faits par Langeron pour passer le Bober échouèrent le 29 et le 30 et ce ne fut que le 31 qu'il réussit à jeter un pont et à arriver le soir à Lauban.

Les troupes de Sacken et d'York ayant marché pendant ce temps sur Bunzlau, avaient ramassé en route une foule de traînards et atteignirent le 30 août, à Bunzlau, l'arrière-garde française, qui, poursuivie mollement, avait eu le temps de reprendre haleine et s'y défendit vigoureusement jusqu'à la nuit.

Le lendemain, 31, toute l'armée de Silésie était arrivée sur les bords du Queiss, et c'est ici que se terminent les opérations qui

peuvent être considérées comme les conséquences immédiates de la bataille de la Katzbach.

Cette bataille, qui faisait perdre aux Français la Silésie, leur avait coûté en outre 105 bouches à feu, 250 caissons de munitions, 2 drapeaux, 18,000 prisonniers et environ 1,200 tués ou blessés. Il est vrai que l'armée de Silésie avait, elle aussi, perdu depuis le commencement des opérations environ 22,000 hommes; enfin, il faut reconnaître avec Blücher que cette victoire aurait pu avoir des conséquences plus considérables encore si, comme il le voulait et en dépit du mauvais temps et malgré son état d'épuisement, la cavalerie d'York et de Sacken avait poussé plus vigoureusement les troupes en désordre de Macdonald. Il écrivait en effet à York, qui cherchait à lui démontrer l'impossibilité d'une poursuite plus active :

« *Ce n'est pas assez de vaincre, il faut encore savoir tirer parti de sa victoire. Si nous ne marchons pas sur le ventre de l'ennemi, il se relèvera de sa défaite, et ce sera alors seulement à l'aide d'une nouvelle victoire que nous recueillerons les résultats qui ne peuvent nous échapper si nous menons énergiquement la poursuite.*»

Le 31 août, il répondait en ces termes à ses lieutenants qui insistaient dans leurs rapports sur le déplorable état des routes, sur l'épuisement des soldats, le manque de vivres et de fourrages :

« *On ne doit tenir aucun compte des plaintes de la cavalerie, car quand il s'agit d'obtenir un résultat aussi considérable que l'anéantissement de toute une armée ennemie, l'État peut bien consentir à perdre quelques centaines de chevaux qui crèvent d'épuisement sur les routes. Négliger de tirer pleinement parti de la victoire, c'est s'obliger inévitablement à livrer à courte échéance une nouvelle bataille. Le combat livré hier à Bunzlau n'est que la conséquence de la mollesse et de la négligence que quelques chefs ont mises à poursuivre l'ennemi.* »

Nous avons cru utile de reproduire ici les termes mêmes employés par Blücher, parce que ces paroles contiennent à notre avis des enseignements précieux, des principes immuables que tout officier de cavalerie doit graver dans sa mémoire.

Nous avons indiqué dans les pages qui précèdent, que Wittgenstein en débouchant avec la 1re colonne sur la grande route de Peterswalde à Dresde, avait laissé la brigade Helfreich (5 ba-

taillons, 2 escadrons et 6 bouches à feu) avec les cosaques du général Ilowaïsky en observation devant Königstein, tandis que le prince Eugène de Wurtemberg restait à Cotta pour lui servir de soutien. Nous avons dit également que le prince de Wurtemberg, attaqué le 26 par Vandamme, s'était retiré sur les hauteurs entre Zehista et Gross-Sedlitz, et avait été à ce moment placé sous les ordres du comte Ostermann-Tolstoï. Il nous reste à ajouter, avant de reprendre la suite du récit des événements, que ces troupes avaient été renforcées le 27 au matin par les régiments Preobrajensky et Semenoffsky, et le régiment de chasseurs à pied de la garde, les hussards de la garde et les uhlans tartares, et que le comte Ostermann rejoignit le 27, dans la journée, les 17,500 hommes placés sous ses ordres.

Malgré la supériorité de ses forces, Vandamme resta presque inactif toute la journée, et se contenta d'occuper Pirna, que l'ennemi avait évacué.

Le lendemain, 28 août, pendant que la grande armée alliée se mettait en retraite sur la Bohême, le comte Ostermann reçut de Barclay de Tolly l'ordre de se retirer par la route de Peterswalde, et si elle était encore libre, d'aller jusqu'à Maxen. Pour pouvoir exécuter ces ordres, il était essentiel de commencer par un mouvement offensif afin d'en imposer à l'ennemi et de lui donner le change. Après un premier engagement assez vif au Kohlberg, puis à Gross-Cotta, les alliés se replièrent sur Gieshübel. Au moment où le 2e corps russe arrivait près de Berggieshübel, une brigade française qui lui avait tendu une embuscade sortit brusquement d'un bois, se jeta par le travers de la colonne russe entre les régiments de Tchernigoff et de Murom, qu'elle contraignit à se disperser et à se jeter en désordre dans les chemins de traverse, et le général Knorring fut obligé de se mettre à la tête des uhlans tartares pour se faire jour par la grande route. La colonne du comte Ostermann réussit à arriver à Peterswalde; elle avait atteint son but, mais la journée du 27 lui avait coûté beaucoup de monde. Les Français ne continuèrent leur poursuite que jusqu'à Hellendorf, où Vandamme, qui avait marché avec la cavalerie par Langen-Hennersdorf et Bohra, établit son quartier général.

Le corps Kleist, comme la colonne composée du gros des forces autrichiennes, avait été faiblement poursuivi ce jour-là.

a colonne Wittgenstein rencontra plus de difficultés. La brigade prussienne du général-major von Klüx fut attaquée assez sérieusement, le matin à 6 heures, près de Possendorf, par une forte colonne ennemie, et la cavalerie française essaya vainement de déborder son flanc gauche; la cavalerie prussienne de cette brigade, composée de uhlans de Silésie, de 4 escadrons de cavalerie de landwehr et d'un escadron de cavalerie nationale, exécuta plusieurs charges couronnées de succès; cette cavalerie était soutenue en outre par 2 escadrons de chevau-légers autrichiens. La brigade Klüx continua sa retraite en combattant pied à pied, et sa cavalerie réussit encore ce jour-là à disperser le régiment de lanciers du grand-duché de Berg auquel elle enleva 2 officiers et 100 hommes.

Les mouvements exécutés le 28 au soir par la cavalerie française attachée aux troupes de Vandamme, sur la route de Peterswalde à Kaitz, avaient servi à démontrer que l'ennemi se proposait d'attaquer l'infanterie russe pendant le passage du long défilé de Peterswalde. D'après les ordres d'Ostermann pour la journée du 29, la 1re division de la garde russe devait, à la pointe du jour, se mettre en marche sur Töplitz en passant par Kulm, tandis que le prince de Wurtemberg avec les débris du 2e corps, la cavalerie et la brigade Helfreich, était chargé de protéger ce mouvement. Mais, à l'aube du jour, le prince Schakoffskoï fut attaqué à Peterswalde par la brigade du prince de Reuss et la cavalerie du général Corbineau qui, protégées par un épais brouillard, avaient réussi à tourner le village de Peterswalde, à mettre en déroute les uhlans du général Knorring, à les rejeter vivement sur l'infanterie qu'ils rompirent et qui se dispersa.

L'encombrement des routes augmenta encore le désordre. Le convoi du 2e corps russe avait quitté dans la nuit du 27 au 28 Peterswalde, se dirigeant sur Kulm, Karwitz et Aussig, puis de là sur Prague, marchant tantôt par les routes, tantôt à travers champs. La panique se mit dans ce convoi et l'escorte, composée de cosaques, se dispersa après avoir jeté au vent les approvisionnements du parc. Enfin, au même moment, plusieurs milliers de voitures appartenant au convoi du corps Kleist et d'autres troupes alliées, venaient déboucher sur la chaussée et encombrer toute la route entre Peterswalde et Nollendorf. On voit de suite quels immenses résultats on aurait pu obtenir, si les troupes de

Vandamme étaient tombées sur les colonnes alliées défilant sur ces routes encombrées de débris.

La surprise et la déroute des restes du 2e corps décidèrent Ostermann a accélérer sa retraite sur Nollendorf; la brigade Helfreich, que le prince de Wurtemberg avait postée en avant de Nollendorf pour servir de soutien au 2e corps, ne put résister au choc des Français, malgré les charges et les efforts du prince Léopold de Cobourg à la tête des cuirassiers de l'Impératrice, et du général Knorring avec les uhlans tartares. Mais le général Yermoloff avait laissé heureusement la brigade Khrapowitzky et 2 régiments du 2e corps avec 6 bouches à feu pour soutenir le prince de Wurtemberg, qui réussit ainsi à arrêter les Français pendant 2 heures, et le général Yermoloff eut par suite le temps de gagner le village de Kulm et de se faire rejoindre par toutes les troupes sur la position qu'il avait choisie en arrière de Priesten.

Ce fut dans cette occasion que la fortune et le hasard favorisèrent les alliés. A ce moment, en effet, le roi de Prusse informait Ostermann de la situation critique de l'armée alliée, et lui prescrivait de se maintenir à Nollendorf jusqu'à la dernière extrémité, pendant que Kleist lui faisait savoir de son côté qu'il avait reçu l'ordre de se porter sur Nollendorf. Si les circonstances n'avaient pas été aussi critiques, Ostermann aurait, sans aucun doute, défendu cette position à tout prix; ses troupes, écrasées par un ennemi supérieur en nombre, auraient été accablées, enfoncées avant l'arrivée du corps Kleist, la bataille de Kulm n'aurait pas été livrée, et les colonnes engagées dans l'Erzgebirge y auraient été vraisemblablement enfermées. La déroute du 2e corps russe, en augmentant la confiance et l'aveuglement de Vandamme, contribua également à préparer le désastre de Kulm. Ostermann, pénétré de l'importance de son rôle, résolut de tenir ferme et d'attendre en arrière de Kulm les renforts qu'on lui annonçait du grand quartier général.

La position qu'il avait choisie présentait tous les avantages qu'un général pouvait désirer rencontrer dans de semblables circonstances : son front et son flanc droit étaient couverts par un ruisseau marécageux et le village de Priesten. Elle n'était abordable que sur la gauche et pouvait facilement être défendue pendant une journée. Ce fut au moment où le combat s'engageait

sur cette nouvelle position que l'empereur Alexandre chargea Jomini d'écrire au général Kleist, afin de l'informer qu'on attaquerait Vandamme le lendemain de grand matin vers Kulm, et d'engager le général prussien à descendre sur son flanc droit par les défilés du Geyersberg. Colloredo recevait au même moment l'ordre de se porter immédiatement des environs de Dux sur Töplitz avec sa division. La division Bianchi et la brigade de cavalerie de Sorbenberg, une division de cavalerie russe, devaient également marcher sur Kulm et entrer en ligne au plus tard le 30 au matin.

Le général Knorring, qui commandait l'arrière-garde, rejeté hors de Kulm dès onze heures du matin, ramena son infanterie à Priesten pendant que les uhlans tartares allaient se former derrière la cavalerie de la droite. La brigade Reuss délogea les Russes de Kulm, et Vandamme, croyant avoir affaire à un ennemi battu et en fuite, pensant que son apparition suffirait pour décider les Russes à la retraite, pressé en outre d'arriver à Töplitz, ne se donna pas le temps de rassembler toutes ses forces et engagea ses troupes successivement, à mesure qu'elles arrivaient en ligne. Ayant reconnu que la gauche était le point vulnérable de la position ennemie, il la fit attaquer vers deux heures par la brigade Reuss, qui fut repoussée après un combat opiniâtre par le général Bistrom, renforcé du régiment Semenoffsky. Le général Mouton-Duvernet, arrivant à ce moment avec 9 bataillons de sa division (la 42e), rétablit le combat et délogea les Russes des bois de Straden.

Pour imposer à la cavalerie russe, Vandamme dut néanmoins déployer la cavalerie de Corbineau à gauche de la grande route de Kulm, et les 8 escadrons de la brigade Gobrecht à cheval sur cette route, en avant de Kulm. Ce fut à ce moment que le général Philippon entra en ligne, et Vandamme, désireux d'en finir, lança cette division sur Priesten, qui fut pris et repris deux fois; mais l'artillerie russe empêcha chaque fois les Français de déboucher du village. A cinq heures, au moment où l'infanterie russe tout entière était engagée, les Français renouvelèrent leur attaque sur Priesten, enlevèrent le village une troisième fois, puis le laissant à leur gauche, ils traversèrent le ravin pour s'emparer de la grande batterie russe, qui leur avait fait beaucoup de mal et dont la position se trouvait alors très compromise.

Au moment où les Français allaient atteindre la batterie, le général Diébitsch, chef d'état-major de Barclay de Tolly, se mit à la tête de la cavalerie légère de la garde (dragons et uhlans), qui venait d'arriver sur le champ de bataille, et parvint à repousser les Français, qui laissèrent entre ses mains 500 prisonniers. L'infanterie française ne put se rallier que sous la protection de la brigade Fezensac, et le général Gobrecht, avec sa brigade de cavalerie, se porta en avant pour arrêter la poursuite des Russes.

Le combat était terminé au moment où la 1re division de cuirassiers venait prendre position à la droite des alliés. Cette division fut suivie de près par la 2e division de cuirassiers et le régiment de dragons autrichiens Archiduc-Jean, mais il n'y eut plus d'engagement sérieux ce jour-là.

Vandamme s'apercevant que les Russes avaient reçu des renforts, s'attendant à voir déboucher l'armée française par le Geyersberg, voulant donner à celles de ses troupes qui étaient encore en marche le temps de le rejoindre, renonça à l'attaque et ne songea plus qu'à se maintenir sur sa position. En effet, il fut rejoint successivement par la 1re brigade de la division Dumonceau, la brigade Doucet, la cavalerie et l'artillerie de la 12e division, et enfin par la brigade Quiot. Les alliés avaient été renforcés le soir même par la 1re division de grenadiers, la 2e division de la garde et les détachements du général Pichpitsky et du colonel Wolff. Le général Miloradovitch arriva également et prit le commandement en chef à la place d'Ostermann, qui avait eu le bras droit emporté et que le général Yermoloff avait remplacé provisoirement.

Si la journée du 29 avait coûté cher aux Russes, elle avait en revanche permis aux alliés d'effectuer leur retraite sur la Bohême, et c'est à la résistance acharnée qu'ils opposèrent le 29 que les Russes durent la victoire du lendemain et l'anéantissement des troupes de Vandamme.

Le corps de Kleist (IIe corps prussien) avait quitté le 29, à deux heures du matin, Hausdorf (petit village situé à peu de distance et au sud de Maxen) et s'était dirigé sur Fürstenwalde. Le 14e corps français (Gouvion Saint-Cyr), qui devait suivre la retraite des Prussiens en passant par Dippoldiswalde pour se porter sur Altenberg, attaqua avec son avant-garde près du défilé de Glashütte, l'arrière-garde prussienne; et l'artillerie du corps

Kleist ne réussit à passer ce défilé que grâce à quelques charges fort opportunes et vigoureusement exécutées par le régiment des hussards de Silésie, sous les ordres du colonel von Blücher, fils du maréchal.

En raison même des difficultés du terrain, le corps Kleist n'arriva que dans l'après-midi à Fürstenwalde et à Liebenau. Ce fut là que Kleist reçut vers quatre heures l'ordre que lui envoyait l'empereur de Russie de prendre Vandamme à revers. La cavalerie envoyée à la découverte avait appris alors à Kleist qu'il n'y avait pas de Français du côté de Peterswalde. Il savait aussi que l'avant-garde du 14e corps avait fait halte à Glashütte. Kleist pouvait donc choisir entre deux partis, ou bien descendre dans la vallée de Töplitz par Graupen, ou tomber sur les derrières de Vandamme en passant par Nollendorf. Kleist, après avoir tenu conseil avec son chef d'état-major, résolut de donner un peu de repos à ses troupes, puis de se mettre en mouvement le 30, de grand matin, pour déboucher par Streckenwalde sur Nollendorf.

La colonne du prince de Wittgenstein avait eu pendant cette journée à soutenir un combat d'arrière-garde assez violent à Falkenhayn.

Dans la soirée du 29 août, les souverains alliés conférèrent le commandement supérieur des troupes qu'on allait engager le lendemain à Barclay de Tolly, qui donna au prince Galitzin le commandement de l'aile gauche, au général Miloradovitch celui du centre, au comte Colleredo celui de la droite. En raison de l'importance des événements, nous croyons utile de reproduire avant tout les ordres donnés par Kleist et par Barclay de Tolly.

Ordre pour le IIe corps prussien.

« Un corps ennemi nous a devancés sur la route de Peterswalde à Töplitz; comme il nous serait, par suite, très difficile d'atteindre et de forcer les défilés du Geyersberg, j'ai résolu de déboucher sur les derrières de ce corps par Nollendorf, de l'attaquer, d'opérer de la sorte ma jonction avec les troupes russes et autrichiennes, dont les chefs sont prévenus de mes mouvements.

« Les troupes se rassembleront, par suite, sur la route de

Liebenau dans l'ordre suivant...., et passeront par Neudorf et Streckenwalde, se dirigeant sur Nollendorf.

« Au quartier général de Fürstenwalde, 29 août 1813, 9 heures soir. « Von Kleist. »

Le corps Kleist ne put toutefois se mettre en route qu'à cinq heures du matin. Arrivée à Nollendorf, sa tête de colonne aperçut un convoi ennemi de 29 caissons de munitions venant de Peterswalde et qu'escortaient quelques cavaliers. Le convoi fut attaqué, enlevé et détruit, parce qu'on manquait des moyens nécessaires pour l'emmener. Une partie de l'escorte du convoi réussit cependant à s'échapper et à prévenir Vandamme de la présence de l'ennemi sur ses derrières. Enfin, le temps qu'on dut nécessairement perdre pour détruire ce convoi empêcha la colonne prussienne de déboucher sur le plateau de Nollendorf avant dix heures.

Barclay de Tolly avait de son côté donné les ordres suivants :

« La division Colloredo prendra à droite en sortant de Sobochleben ; arrivée à proximité des hauteurs à droite de Karwitz, elle se déploiera sans se montrer.

« Le général Bianchi laissera une brigade sur les hauteurs en arrière de Sobochleben et viendra avec le reste de ses troupes prendre position en arrière de la division Colloredo.

« Dès que la division Bianchi se sera déployée, le général-major Knorring, avec sa cavalerie et son artillerie à cheval, attaquera les positions de l'ennemi sur les hauteurs situées entre Karwitz et Neudorf.

« La division Colloredo suivra ce mouvement, formée en deux colonnes dont l'une se portera sur les crêtes pendant que l'autre s'avancera plus à droite par la vallée de Neudorf. La division Bianchi s'installera avec son artillerie sur les hauteurs de Karwitz. L'artillerie de la division Colloredo se mettra immédiatement en batterie sur les hauteurs de Neudorf et Deutsch-Neudörfel, afin de couper à l'ennemi sa ligne de retraite sur Nollendorf.

« Dès que les troupes autrichiennes seront arrivées sur les derrières de l'ennemi, toutes les troupes russes du centre se porteront en avant, attaqueront vivement l'ennemi et le rejetteront dans les défilés.

« Le général Knorring sera placé sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant comte Colloredo.

« Sur le champ de bataille de Kulm, le 31 août 1813, 8 heures du matin.

« Barclay de Tolly. »

Colloredo, après avoir fait occuper Karwitz, détacha la brigade Abèle pour suivre le mouvement du général Knorring et le général Bianchi pour soutenir cette brigade, pendant qu'il continuait son mouvement sur Nerbitz, d'où il envoya le prince de Cobourg, avec le régiment de dragons autrichiens Archiduc-Jean, longer le pied de la colline, que l'ennemi avait, du reste, négligé d'occuper.

Vers huit heures du matin, le général Knorring, masqué par les ondulations du terrain, tomba à l'improviste, avec sa cavalerie et quelques régiments cosaques, sur une batterie française, lui enleva 3 pièces et maltraita un bataillon du 13e léger qui lui servait de soutien. Les deux régiments de la brigade Dunesme se formèrent en carré pour résister à cette cavalerie, et la brigade Heimrodt, placée en 2e ligne de la division Corbineau, fit un mouvement vers sa gauche, chargea les cuirassiers russes de l'Impératrice, les rejeta, mais la présence des colonnes autrichiennes l'obligea à se replier et à reprendre sa position. Vandamme voyant sa gauche menacée, y envoya la brigade Quiot ; il ne put toutefois réussir à arrêter les progrès de la cavalerie de Knorring, et vers 10 heures la cavalerie légère russe s'approchait déjà des premières maisons de Kulm, lorsque la brigade de cavalerie Gobrecht la chargea et la repoussa sur les étangs. Mais au lieu du maréchal Mortier qu'on attendait alors, ce fut le canon de Kleist qui se fit entendre. Colloredo débouchant en ce moment par les hauteurs de Striesowitz, continuait à dessiner son mouvement et faisait filer sa cavalerie par Deutsch-Neudörfel, afin de tourner Vandamme et de donner la main au corps de Kleist.

Les Français, qui ne s'attendaient pas à une attaque venant de ce côté, prirent dans le principe les premières décharges de l'artillerie prussienne pour un signal annonçant l'arrivée du gros de l'armée avec l'Empereur. Leur joie et leur espoir ne furent pas de longue durée.

A la gauche des alliés, tout s'était borné au début à une canonnade; mais lorsque les Français cherchèrent, en s'étendant dans le bois, à menacer la route du Geyersberg, le prince de Hesse-Hombourg reçut l'ordre de les déloger. Les Français défendirent avec acharnement un moulin, qu'ils n'abandonnèrent qu'après y avoir mis le feu.

En débouchant de Nollendorf, le colonel de Blücher qui formait, avec ses hussards de Silésie, la pointe du corps Kleist, aperçut au moment où il s'engageait sur la route de Vorder-Tellnitz, à un millier de pas environ des dernières maisons du village, un petit corps de troupes ennemies avec de l'artillerie. Deux pièces avec un faible soutien d'infanterie avaient pris position en avant de Tellnitz. Les hussards de Silésie, avec la batterie à cheval nº 7, se jetèrent sur ces pièces, les enlevèrent après avoir culbuté les soutiens, et se préparaient à les emmener, quand un régiment de lanciers tomba sur eux et les ramena vivement, après avoir non seulement repris les deux pièces, mais encore enlevé trois canons de la batterie à cheval. La brigade Pirch (10e brigade) entrait alors en ligne. Elle ouvrit immédiatement le feu, dégagea les hussards, reprit les trois pièces prussiennes, et une nouvelle charge des cavaliers prussiens fit tomber entre leurs mains le commandant des lanciers français. Le général Pirch prit position à mi-chemin de Tellnitz à Schauda, à cheval sur la route, et envoya un régiment d'infanterie contre Arbesau, pendant que la cavalerie prussienne, laissant deux escadrons au débouché près de Tellnitz, filait par sa gauche et se déployait sous le feu de l'infanterie française, encore maîtresse d'Arbesau, le 7e régiment de cavalerie de landwehr en première ligne, quatre autres escadrons (un du 8e, un du 1er et deux du 2e de landwehr de Silésie) en seconde.

Les trois régiments de cuirassiers allèrent se former en bataille plus à gauche, mais le terrain étant partout trop inégal, cette cavalerie fut presque réduite au simple rôle de spectateur. Vandamme, qui avait reconnu le danger dans lequel il se trouvait, jugeant sa position d'un coup d'œil, comprit alors qu'il ne lui restait d'autre moyen de salut que d'abandonner son artillerie et de réunir toutes ses forces pour se frayer un chemin l'épée à la main, à travers les rangs des Prussiens. Il ordonna donc à ses lieutenants de venir se concentrer autour de Kulm et se tint

lui-même sur la chaussée pour diriger l'ensemble du mouvement qu'il méditait.

En attendant et pour empêcher les Prussiens de se déployer dans la plaine, il prescrivit à la brigade Reuss de se porter en avant de Schauda, à la brigade Quiot de prendre la droite de cette brigade, et à deux régiments de la brigade Dunesme d'occuper Arbesau; les divisions Philippon et Mouton-Duvernet devaient arrêter les Russes pour donner aux brigades Quiot et Reuss le temps de faire reculer Kleist et suivre ensuite leur mouvement. L'artillerie, postée sur les hauteurs de Kulm et soutenue par la brigade Doucet, reçut l'ordre de tirer jusqu'à la dernière extrémité sur les colonnes ennemies venant de Priesten, puis de se retirer, en sacrifiant les pièces, mais en sauvant les chevaux. En exécution de ces ordres la brigade Quiot se porta sur Arbesau, la cavalerie de Corbineau et la brigade Reuss, par Schauda sur Liesdorf, la brigade Dunesme arrêta les Autrichiens et participa à la défense d'Arbesau. Les divisions Philippon et Mouton-Duvernet devaient suivre, à une certaine distance, la brigade Reuss et exécuter leur retraite sous la protection de l'artillerie postée à Kulm. Pendant ce temps, Kleist, qui ne disposait encore que de la brigade Pirch, parce que le gros de son infanterie, séparée de cette brigade par sa cavalerie et son artillerie, n'avait pu réussir à déboucher des défilés, cherchait infructueusement à enlever Arbesau et ne réussissait à s'installer qu'à Ober-Arbesau. Il envoya alors sa cavalerie de réserve avec le régiment de grenadiers de Silésie et deux batteries sur sa gauche, afin de se relier avec le reste des troupes alliées. Mais ces troupes furent rejetées en désordre, durent abandonner plusieurs pièces dans les fossés, laissant entre les mains des Français un assez grand nombre de prisonniers, qui ne tardèrent pas, du reste, à être remis en liberté.

A ce moment Kleist se trouva dans une position d'autant plus critique que Vandamme, faisant exécuter un retour offensif en avant de Nieder-Arbesau, menaçait de le tourner, et que la cavalerie française de Corbineau, balayant la chaussée, se jeta avec impétuosité par la grande route sur les Prussiens. En tête de cette avalanche venaient la brigade de cavalerie de Montmarie, les généraux Philippon et Duvernet, des artilleurs, des soldats du

train. Tout plia devant ces masses [1]. Les Prussiens furent culbutés, renversés, leur artillerie, en marche sur la grande route, perdit ses canons, presque tous ses chevaux. Mais les cavaliers français ne réussirent à enclouer et à emmener avec eux qu'une partie des pièces. Une fraction de cette cavalerie se porta sur Arbesau, en expulsa l'infanterie prussienne et y causa une terrible confusion. L'infanterie prussienne, rompue, abandonna son artillerie et se jeta dans les fossés qui bordent la chaussée. Le prince Auguste, enveloppé par la cavalerie française, ne se sauva qu'en sautant le fossé et rejoignit à Liesdorf quelques bataillons prussiens qui suivaient la marche de la 11e brigade prussienne. Kleist, lui-même, courut les plus grands dangers ; séparé de son corps d'armée, il rejoignit le détachement de Ziethen par des chemins de traverse. Ce général, qu'on avait dans le principe laissé à Peterswalde, avait reçu plus tard l'ordre de venir rejoindre Kleist. Il était arrivé dans les bois entre Peterswalde et Nollendorf, à peu de distance de Jungerndorf, lorsqu'une troupe de cavalerie française vint se jeter inopinément sur ses troupes. Il fit de suite occuper la lisière du bois par un bataillon, qui ne put cependant empêcher les cavaliers français de se frayer un passage, et continua ensuite, en marchant à cheval sur la route, son mouvement sur Nollendorf.

Pendant que la cavalerie de Corbineau balayait la chaussée et s'ouvrait ainsi un chemin, les troupes alliées, postées à Priesten, se portèrent en avant : les grenadiers de Rajewski, la brigade autrichienne de Hesse-Hombourg, le 2e corps d'infanterie et la division de cavalerie légère de la garde, attaquaient les divisions Mouton-Duvernet et Philippon. Les troupes de la division Philippon se replièrent presque immédiatement ; celles de Mouton-Duvernet longèrent le pied de la montagne et réussirent en partie à se frayer une retraite. Le 17e de ligne avait été laissé pour couvrir la grande batterie française, mais accablé par la mitraille et attaqué par le prince de Wurtemberg, il dut se jeter dans les bois. Le général Baltus, qui commandait la batterie, fit alors dételer ses pièces et s'enfuit avec ses hommes, qui se jetèrent les uns dans les montagnes, les autres sur la chaussée, à la suite de

---

[1] Voir plus loin le récit du capitaine von Colomb.

la cavalerie de Corbineau. Les hussards russes, après s'être emparés sur ce point de 21 pièces de canon, suivirent les fuyards dans les bois, et le régiment d'infanterie de Tobolsk coupa le chemin au premier régiment de lanciers français, qui se précipita dans un ravin, où la plupart de ces cavaliers furent faits prisonniers. Le régiment des chevaliers-gardes enleva 6 canons et 300 hommes et reprit 16 pièces prussiennes dont les Français s'étaient emparés.

Le détachement de cavalerie du général Knorring et le régiment de dragons autrichiens Archiduc-Jean, soutenus par la division Bianchi et la brigade Abèle, se portèrent sur Kulm et rejetèrent la brigade de cavalerie Heimrodt jusqu'à Schauda.

Près d'Arbesau, le 7e régiment de cavalerie de landwehr et le régiment de cosaques Ilowaïsky enfoncèrent plusieurs carrés.

Le désordre se mit dans les équipages qui se trouvaient derrière Kulm, les chevaux furent dételés, une masse de fuyards se jeta dans les bois, entraînant l'infanterie. Le 16e régiment de chasseurs à cheval chercha alors à se faire jour par la grande route, mais il était trop tard : la chaussée était bordée par l'infanterie prussienne, dont les feux abattirent quantité d'hommes et de chevaux. La cavalerie de Knorring s'étendit en même temps entre Schauda et Arbesau et enleva le général Vandamme.

Il ne restait plus dans la plaine que le 13e léger et le 25e de ligne, qui occupaient Arbesau ; attaqués par une division autrichienne, ils durent enfin plier et chercher leur salut dans la fuite. Une partie de ces troupes fut prise par le détachement de Ziethen alors qu'elles essayaient de filer par la vallée de Tellnitz; quelques hommes seulement réussirent à s'échapper.

Le grand-duc Constantin se mit aux trousses des vaincus et leur enleva beaucoup de monde. Le désordre des troupes françaises augmenta encore dans les bois; tout marchait pêle-mêle; mais une fois sorties des bois, les troupes furent reformées par leurs généraux, et les restes à peu près ralliés du corps Vandamme se dirigeant en plusieurs colonnes sur Liebenau, y furent recueillis par la cavalerie d'avant-garde du 14e corps. A 2 heures de l'après-midi la bataille de Kulm était finie.

Elle avait coûté aux Français 5,000 hommes hors de combat, 10,000 prisonniers, 5 drapeaux, 81 pièces de canon, 200 voi-

tures et tous leurs bagages; les alliés n'avaient eu que 3,319 hommes hors de combat.

Le même jour, le prince Gortschakoff avait eu à soutenir à Hinter-Zinnwald un combat d'arrière-garde assez vif dans lequel les hussards de Grodno et quelques escadrons de hussards d'Izoum couvrirent brillamment la retraite de l'extrême arrière-garde sur Eichwald.

Le lendemain, 31 août, Wittgenstein, informé de la victoire de Kulm, résolut de s'emparer des débouchés du défilé de Vorder-Zinnwald. Il y envoya, avec 2 escadrons de cavalerie, Lützow, qui trouva ce village inoccupé. D'autre part, les cosaques formant l'avant-garde de Ziethen poussèrent jusqu'à Ebersdof, où ils rencontrèrent l'ennemi. Le général-major Moussine-Pouschkine et le général-major Radionoff II éclairèrent en même temps la route de Graupe et signalèrent la présence de l'ennemi à Fürstenwalde.

Enfin, le corps volant du colonel comte Mensdorff avait exécuté plusieurs coups de main heureux sur les derrières des Français, enlevé des convois, intercepté des dépêches, dispersé quelques petits corps de cavalerie, fait pas mal de prisonniers et ne cessait d'alarmer et de tenir en éveil avec ses quelques cavaliers la garnison de Leipzig, forte de 8,000 hommes.

Mensdorff avait en effet continué ses opérations. Le 26 août, à 2 heures de l'après-midi, il était entré à Borna et s'était décidé à pousser aussitôt une forte reconnaissance du côté de Leipzig. A cet effet, après avoir laissé souffler son monde pendant trois heures, il se remit en route à 5 heures avec 300 chevaux afin de donner l'alarme à la ville et à la garnison entre minuit et une heure du matin. Ses émissaires l'avaient informé qu'il n'y avait à Leipzig que 4,000 hommes. Mais il donna en route sur une patrouille, forte d'environ 100 chevaux, qui l'aperçut. Force lui fut d'attaquer cette patrouille qu'il culbuta et poursuivit jusqu'à 9 heures du soir. Mensdorff s'arrêta à peu de distance de Leipzig, et ce ne fut que vers 2 heures du matin qu'il poussa des pointes sur le Peters-Thor et le Krimmische-Thor. La cavalerie française céda sur tous les points et se replia sur l'infanterie postée dans les jardins. Après avoir ainsi inquiété la garnison, Mensdorff se retira sur Borna en ne laissant que momentanément quelques postes d'observation à Rötha. Ce coup de main n'avait coûté à Mensdorff que 3 cosaques et un hussard blessé. Outre les 30 pri-

sonniers qu'il avait enlevés à la patrouille, il avait réussi à couper un transport comprenant 52,139 rations.

Après ce coup de main, Mensdorff, en présence du mouvement rétrograde opéré par l'armée de Bohême, se retira, par ordre de Klenau, sur Penig, où il passa la nuit du 28. Le 30 il se porta sur Chemnitz, le 31 il était à Annaberg, et le 1er septembre il prit position à Schlackenwerth, en arrière de l'Egger.

La bataille de Kulm eut pour conséquence immédiate de sauver l'armée alliée, ou tout au moins de rendre possible et relativement facile sa retraite sur l'Erzgebirge, qu'un peu d'activité dans la poursuite et d'entente dans les mouvements aurait pu changer en une déroute complète. La fortune paraissait vouloir définitivement sourire aux souverains alliés, qui recevaient presque simultanément la nouvelle des victoires de Gross-Beeren et de la Katzbach. Schwarzenberg profita de ce concours de circonstances favorables pour reformer et concentrer son armée en arrière des défilés de l'Erzgebirge.

La bataille de Kulm présente d'ailleurs, au point de vue des détails, des particularités remarquables et tout à fait exceptionnelles; on y voit une armée battue, presque cernée de toutes parts et forcée d'abandonner ses pièces, s'emparer tout à coup de l'artillerie des vainqueurs, l'emmener avec elle et ne s'en dessaisir que lorsque la difficulté des chemins l'empêche de la conduire plus loin. On y voit en outre l'officier général dont l'arrivée sur le champ de bataille a le plus puissamment contribué au résultat final, douter du succès jusqu'au dernier moment et ignorer presque le résultat de la journée. Kleist, séparé par la cavalerie de Corbineau de ses troupes qu'il voyait plier, croyant son artillerie perdue et enlevée par l'ennemi, obligé lui-même de se rejeter dans des chemins de traverse pour échapper au flot de la cavalerie française, rejoint près de Nollendorf le détachement de Ziethen en marche sur Kulm. Désespéré de l'échec de ses troupes, il veut tenter un dernier effort, essayer avec ce faible détachement d'opérer sa jonction avec les débris de son corps, se faire jour et rejoindre le gros de l'armée, lorsque le général Diebitsch, qui marchait avec ce détachement, lui fait part de la victoire à laquelle il avait si puissamment contribué pour ainsi dire à son insu. Arrivé sur la route de Nollendorf et bien qu'il ait pu se rendre par lui-même compte de la grandeur des pertes subies par l'ennemi, il

reste pendant toute la nuit à Arbesau. Pendant ce temps, le roi de Prusse, qui voulait lui remettre les insignes de l'Aigle-Noir, le faisait mander auprès de lui par ses aides de camp; mais le général refusait de se rendre auprès de son roi, qui, ne pouvant vaincre sa résistance, lui fit donner l'ordre d'avoir à se présenter le lendemain au quartier général à Töplitz. Kleist reçut cet ordre pendant la nuit; il était convaincu alors qu'on le mandait à Töplitz pour le déférer à un conseil de guerre, parce que le mouvement qu'il avait fait exécuter, presque exclusivement de sa propre autorité, sur les derrières de l'ennemi, avait coûté des pertes sanglantes aux troupes sous ses ordres.

Aussi, lorsqu'il vit le roi l'accueillir avec bienveillance et vouloir lui remettre les insignes de l'ordre de l'Aigle-Noir, il recula d'un pas et lui dit : « Je ne mérite pas cette croix, mon corps est dispersé de tous côtés. » Le roi profondément ému, ne put répondre que par ces mots : « Je sais tout », et invita à dîner le général, auquel il conféra plus tard le titre de comte de Nollendorf.

Enfin, pour compléter les détails relatifs à la confusion et au désordre qui constituent l'une des particularités les plus saisissantes de la bataille de Kulm, nous croyons intéressant de reproduire textuellement un extrait du journal du capitaine von Colomb qui faisait à ce moment partie de l'état-major de Kleist; il donne une idée exacte de l'effet produit par le mouvement de la cavalerie Corbineau :

« Le 30 août, dès l'aube du jour, dit le capitaine von Colomb, le corps Kleist se mit en marche de Fürstenwalde sur Nollendorf, après que le général von Kleist eut adressé une allocution émouvante aux officiers supérieurs qu'il avait réunis autour de lui.

« On atteignit la route de Nollendorf, on y enleva de l'artillerie française, on s'avança dans la direction d'Arbesau et enfin, on arriva sur les hauteurs de Kulm au moment où le combat était le plus vif, au moment où la grande armée alliée commençait à rejeter sur nous le corps de Vandamme. Le général von Kleist se trouvait à la droite de la route, lorsqu'on vit déboucher une grosse masse de cavalerie. Il me dit alors : « Partez et allez me chercher la brigade Ziethen. » Cette brigade formait l'arrière-garde et devait vraisemblablement se trouver du côté de Nollendorf.

« Je me dirigeai vers Tellnitz, et laissant la maison de poste d'Arbesau à ma droite, j'arrivai sur la grande route à mi-chemin de ces deux villages. Mais à ce moment je tombai dans une horde folle, éperdue, composée d'ordonnances, de hussards bruns, d'artilleurs, d'officiers français, de cavaliers, le tout galopant à bride abattue, se pressant, se bousculant tellement qu'il était impossible de songer à se dégager. A partir de ce point la route monte assez fortement; à droite, elle est bordée par une muraille de rochers taillés à pic; à gauche par un précipice. Il était donc impossible et inutile à la fois de chercher à se jeter à côté.

« J'avais à ma droite un ordonnance, à côté de lui un chasseur à cheval français qui m'observait au moins autant que je l'observais moi-même; à ma gauche le chasseur qui m'escortait; devant et derrière moi des dragons français et des soldats de toutes armes.

« Cette horde s'avançait maintenant lentement et en silence, et lorsque nous arrivâmes à un point où la route, tournant brusquement à gauche, s'éloigne du précipice qu'elle longeait jusque-là et continue à courir à droite le long de la muraille de rochers, à un point où par suite il y avait un semblant de chance de pouvoir s'arracher au flot qui nous entraînait avec lui, nous enfonçâmes les éperons dans le ventre de nos chevaux, nous nous jetâmes de côté, franchissant les fossés et les autres obstacles, et nous parvînmes enfin sur une hauteur à peu de distance de la chapelle de Nollendorf.

« Ce fut sur ce point que je rencontrai le major von Watzdorf, qui avait peu de temps avant moi reçu du général von Kleist le même ordre que moi et qui, n'ayant pas trouvé la brigade Ziethen à Nollendorf, s'était posté là pour éviter le choc des fuyards. Ce fut du haut de cette colline que nous vîmes passer cette horde bigarrée, sans savoir même si nous étions vainqueurs ou vaincus.

« Après être restés quelques instants sur ce point, nous quittâmes la hauteur, nous nous jetâmes plus à gauche pour nous diriger sur Kninitz et Böhmisch-Kahn; mais là encore nous retombâmes au milieu des bandes de fuyards de l'armée de Vandamme.

« Obligés de nous rejeter encore plus à gauche, nous arrivâmes à la lisière d'un bois occupé par l'ennemi qui nous reçut à coups de fusil.

« Le major von Watzdorf me proposa alors de passer l'Elbe à Aussig, de nous rendre chez un de ses amis, d'y passer la nuit et d'essayer le lendemain de rejoindre l'armée.

« Le jour baissait et il eût été imprudent de continuer à chevaucher de nuit et sans guide ; j'acceptai donc ce que me proposait le major.

« Ignorant toujours la tournure prise par les affaires et le résultat de la journée, nous résolûmes de repasser l'Elbe le lendemain à Lobositz et de prendre ensuite le plus court chemin pour nous rendre à Töplitz, dans une auberge où se trouvait le quartier général du général von Kleist, qui nous accueillit avec d'autant plus de bienveillance et de joie, qu'il nous avait cru tués ou prisonniers.

« Nous apprîmes alors que nous étions tombés au beau milieu de la charge de la cavalerie française. »

Bien que les échecs éprouvés par ses lieutenants à Kulm et à la Katzbach eussent fait perdre à Napoléon Ier les avantages qu'il comptait retirer de la victoire de Dresde, bien que la perte de la bataille de Gross-Beeren l'eût empêché d'éloigner l'armée du prince royal de Suède des rives de l'Elbe, l'Empereur ne put renoncer à l'idée qu'il avait conçue de contenir le prince royal de Suède et de l'occuper dans les environs de Berlin. Encouragé par la lenteur avec laquelle Bernadotte avait poursuivi l'armée française après Gross-Beeren et mécontent des opérations d'Oudinot, il donna le commandement de cette armée au maréchal Ney qui, arrivé le 2 septembre à Wittenberg, reprit immédiatement l'offensive, conformément aux ordres qu'il avait reçus.

L'armée du Nord n'avait, en effet, pas su profiter de la victoire de Gross-Beeren, et dans les 11 jours qui s'étaient écoulés du 23 août au 3 septembre, elle n'avait, malgré la nombreuse cavalerie qu'elle possédait, malgré les occasions favorables qui s'étaient présentées à tout instant, livré que quelques combats insignifiants et ne s'était avancée que de 80 kilomètres. Dès le 5 septembre, les Français attaquèrent le général von Dobschütz, du corps Tauenzien, à Zahne, l'obligèrent à se retirer d'abord sur Zalmsdorf, puis par Mellnitz sur Jüterbogk. La journée du 5 coûta 3000 hommes aux alliés.

Dès que Bülow, qui avec son corps d'armée était posté le plus

près des Français, eut reconnu que le maréchal Ney cherchait à prendre résolument l'offensive, il prit le parti de marcher par sa gauche et d'attaquer de flanc et à revers l'ennemi qui pressait le corps Tauenzien, et faisant part de ses projets au prince royal de Suède, il concentra son corps à Wergzahne, mit ses troupes en marche et arriva avec son infanterie le 6, à la pointe du jour, à Eckmannsdorf, tandis que sa cavalerie poussait jusqu'à Talichau. Il avait défendu d'allumer des feux, afin de cacher la présence de son corps à l'ennemi. En effet, les Francais (le 4e corps) se mirent en marche entre 7 et 8 heures du matin sans se douter de ce qui se passait sur leur flanc gauche, sans même envoyer de ce côté une seule patrouille.

Aussi Bülow, voyant que sa présence n'était même pas soupçonnée, disposa tout pour se mettre en mouvement dès que le combat s'engagerait à Jüterbogk.

Le terrain où Ney allait si malencontreusement engager la lutte, se trouve à l'endroit même qui forme la ligne de séparation des eaux de l'Elbe et de la Havel et descend en pente douce depuis les environs de Treuenbrietzen. Il est généralement sablonneux et couvert de petits bouquets de sapins. On y trouve cependant un ruisseau aux bords marécageux, l'Agger, qui prend sa source près du village de Niedergörsdorf et qui n'offre de passages que sur trois ponts : un en pierre à Rohrbeck, et deux en bois : l'un à Dennewitz, l'autre sur le chemin de Böchow à Jüterbogk. Jüterbogk même est situé dans un bas-fond entre deux hauteurs dont la plus considérable, celle située à l'ouest et au pied de laquelle se trouve la ferme de Kaphan, forme un plateau qui domine tout le champ de bataille. Entre le petit bouquet de bois au nord de Dennewitz et la ville de Jüterbogk, on rencontre un ravin longé au sud par le chemin qui va de cette ville à Kaltenborn. Le ravin se trouvait au milieu du champ de bataille, entre le corps Tauenzien et le 4e corps français.

Attaqué dès 9 heures du matin, Tauenzien avait réussi à gagner le plateau et à s'y maintenir jusqu'à 1 heure. Il est bon de dire à ce propos que Ney avait failli être pris au commencement de la bataille, lorsqu'il était descendu de cheval pour reconnaître la position ennemie. La vitesse de son cheval et les cris prématurés des cosaques le sauvèrent.

Vers 1 heure, Tauenzien entendit à sa droite le canon de

Bülow; les Français hésitèrent un moment et Tauenzien profita de ce moment d'hésitation pour faire une attaque générale avec toute sa cavalerie. Le major von Barnekow avec les 1er et 2e escadrons du 3e régiment de Poméranie enfonça 3 bataillons ennemis, et, secondé par 3 bataillons d'infanterie, réussit à les faire presque entièrement prisonniers. Le 4e escadron des dragons de Brandebourg (dragons du prince Guillaume) et les 1er et 7e régiments de la Marche électorale arrivèrent peu après, et ne pouvant pas se reconnaître au milieu des nuages de poussière et de fumée, traversèrent la 1re ligne ennemie et dispersèrent deux bataillons postés en 2e ligne, repoussèrent un régiment de chasseurs à cheval, s'emparèrent d'une batterie, dont ils ne purent emmener cependant qu'un caisson de munitions, et revinrent en tournant la droite de l'ennemi. Les Français lancèrent alors, mais trop tard, 2 régiments de lanciers polonais qui, chargés violemment par deux escadrons de dragons de Brandebourg, un régiment de cavalerie de landwehr de la Marche électorale et 3 escadrons du 2e régiment de la Prusse occidentale, furent enfoncés et serrés tellement de tous côtés, qu'après une résistance acharnée, la plupart des hommes furent sabrés ou pris.

Pendant ce temps, l'ordre s'était rétabli de part et d'autre, et pour ne pas perdre ses communications avec Bülow, Tauenzien fit un mouvement vers sa droite en poussant les troupes de Bertrand vers Rohrbeck; puis, comme quelques bataillons français faisaient mine de se porter vers Nieder-Görsdorf, où l'on entendait un feu très vif, Tauenzien fit avancer toute sa ligne; mais l'ennemi commença aussitôt à rétrograder sur Rohrbeck, sous la protection de quelques batteries, et la cavalerie prussienne se mit en marche pour le poursuivre.

En même temps, Bülow avait commencé son mouvement par sa gauche, d'abord par échelons, puis en une seule colonne couverte à gauche par le régiment des hussards du Roi. Les 20 escadrons de la cavalerie de réserve appuyaient ce mouvement, 3 escadrons des dragons de Brandebourg étaient attachés à la 4e brigade et un escadron du 2e régiment de landwehr de Poméranie escortait le train. Toute cette cavalerie poussa en avant jusqu'à Wölmsdorf. Un combat des plus vifs s'engagea alors à Dennewitz et un peu plus tard à Nieder-Görsdorf. La brigade Thümen fut d'abord obligée de céder, mais une charge du

2e escadron des dragons du prince Guillaume arrêta les progrès de l'ennemi. Toutefois, un peu plus à gauche, les hussards du Roi, qui avaient passé le ravin avec une batterie légère, reçurent l'ordre de revenir de l'autre côté du ravin. Pendant que la batterie exécutait ce mouvement, les hussards furent chargés par les lanciers polonais qui avaient été culbutés par la cavalerie du 4e corps prussien, et qui perdirent dans ce nouvel engagement 9 officiers et 142 hommes. La division Durutte fut alors obligée de rester sur la défensive, puis après avoir fait mine de se porter de nouveau en avant et déployé un régiment de cavalerie, prise en écharpe par l'artillerie alliée, elle se vit forcée de se mettre en retraite sur Dennewitz.

Pendant que Tauenzien et Thümen étaient aux prises avec la division Durutte, le 7e corps (Reynier), composé de 2 divisions saxonnes, s'était avancé contre Wölmsdorf. La deuxième de ces divisions, attaquée de tous côtés par les cosaques, fut obligée de se former en carré pendant sa marche. La division de cavalerie du général de France se déploya alors à l'aile droite des Saxons, dont le parc, resté en arrière et attaqué par les cosaques, ne fut sauvé que par l'arrivée de l'avant-garde du 12e corps. Bülow fut alors obligé de renforcer son aile droite et parvint à enlever Görsdorf. L'ennemi essaya de reprendre ce village avec de l'infanterie soutenue par de la cavalerie westphalienne, mais l'entrée en ligne de deux escadrons du 2e régiment de dragons de la Prusse occidentale le fit renoncer à ce retour offensif. Il était alors 3 heures; le 12e corps (Oudinot), avec la cavalerie du duc de Padoue, venait de se placer à la gauche des Saxons et le village de Görsdorf venait d'être repris par la division Guilleminot, du 12e corps, lorsque l'entrée en ligne de la brigade Borstell vint de nouveau changer la face des affaires. Les Prussiens réussirent alors à occuper de nouveau Görsdorf, mais ils en furent chassés presque aussitôt par les troupes du 12e corps. Une partie de la cavalerie française chargea à ce moment la brigade Borstell, mais elle fut rejetée sur sa propre infanterie par la cavalerie prussienne sous les ordres du général von Oppen. Ce fut aussi à ce moment que Ney, qui était resté de sa personne avec les troupes du 4e corps, ordonna à Oudinot de venir le rejoindre en arrière de Rohrbeck pour couvrir la retraite du 4e corps. Oudinot fut donc forcé d'abandonner les Saxons et

quelques bataillons bavarois du côté de Görsdorf, et n'arriva à Rohrbeck que lorsque le 4e corps était déjà en pleine retraite. A cinq heures, en effet, les Prussiens avaient enlevé Dennewitz avec deux bataillons et suivi les Français jusque vers Rohrbeck. Un peu plus tard, lorsque l'obscurité empêchait déjà de distinguer les objets, on apprit que la cavalerie française se montrait à peu de distance du flanc droit. On porta alors contre cette cavalerie les hussards du Roi et les uhlans de la Prusse occidentale qui surprenant ces escadrons, formés en deux lignes, les attaquèrent à l'improviste et les mirent en déroute. Les dragons de Brandebourg et le 2e régiment de landwehr de la Nouvelle-Marche poursuivirent les ennemis jusqu'à Körbitz et Wölsickendorf, où ils se réunirent à la cavalerie de l'aile droite.

Pendant ce temps, Bülow ordonnait à la brigade Borstell de reprendre Görsdorf et lançait sur l'ennemi la cavalerie de réserve du général von Oppen. Cet officier général, laissant le village à sa gauche, se fit précéder par une batterie à cheval soutenue par le régiment de dragons de la Reine. La cavalerie française essaya de s'opposer à ce mouvement. Mais Oppen recevait constamment des renforts; il fut rejoint d'abord par le colonel Pahlen avec les régiments de hussards d'Izoum et de dragons de Riga et de Finlande, puis par 3 régiments de cosaques sous les ordres du général Ilowaïski. Toute cette cavalerie se jeta sur le flanc de la cavalerie française, la culbuta et lui enleva 10 canons, pendant que l'artillerie suédoise et russe ouvrait le feu des hauteurs situées près du village de Wölsmdorf. Les Saxons chassés de Görsdorf furent mis en déroute, et l'armée de Ney, coupée de Wittenberg, se retira dans le plus grand désordre sur Torgau. A Oehna, l'ennemi fit encore mine de vouloir tenir tête au vainqueur; mais, chargé par les hussards d'Izoum et le régiment de hussards de Poméranie, il fut obligé de céder le terrain en laissant 1200 prisonniers et 11 bouches à feu entre les mains de la cavalerie, qui poussa jusqu'à Körbitz et Wölsickendorf, pendant que le colonel von Hobe, avec 3 escadrons de uhlans de la Prusse occidentale, prenait la route de Schönewalde, s'y emparait de 3 bouches à feu et que les cosaques suivaient l'ennemi dans toutes les directions.

Les Français continuèrent leur retraite sur plusieurs routes. Le 4e corps, avec le maréchal Ney et la cavalerie, prit la direction de Dahme; le 7e se partagea et marcha partie par la route

de Herzberg, partie sur Annaburg; le 12e suivit en entier la route d'Annaburg.

A Herzberg, le lieutenant-colonel comte von Lottum, aidé par le général Orurck, rejoignit les Saxons et fit 800 prisonniers.

Pendant la bataille de Dennewitz ou de Jüterbogk, Tauenzien avait envoyé au général Wobeser l'ordre de se porter de Luckau sur Dahme. Il y arriva le 7 au matin et il s'en empara après un combat assez vif dans lequel, aidé de sa cavalerie, il fit près de 2,500 prisonniers. Si Wobeser était arrivé à Dahme quelques heures plus tôt, il aurait pu y prendre les maréchaux Ney et Oudinot et le général Bertrand, qui tous trois y avaient passé la nuit. Une partie des troupes mises en déroute à Dahme s'était enfuie en désordre par Schönewalde sur Annaburg; mais le major Hellwig et le capitaine von Blankenburg en ayant eu connaissance, leur coupèrent la route avec 800 chevaux, leur tendirent une embuscade du côté de Holzdorf et leur prirent 8 canons, 10 officiers, 300 hommes et une centaine de chevaux. Les Français coupèrent en vain les ponts sur l'Elster-Noire à Annaburg et à Herzberg : les coureurs des alliés franchirent ces rivières et poursuivirent les fuyards jusque sous le canon de la tête de pont de Torgau. Heureusement pour l'armée française, le prince royal de Suède ne sut tirer aucun parti de sa victoire, et, comme après Gross-Beeren, il resta inactif.

Dès la rupture de l'armistice la supériorité numérique avait appartenu aux alliés; l'Empereur pouvait cependant espérer encore à ce moment que son génie et ses victoires rétabliraient l'équilibre en sa faveur et feraient pencher la balance de son côté. Mais les échecs incessants éprouvés par ses lieutenants lui avaient coûté, depuis la reprise des hostilités, une centaine de mille hommes et plus de 250 bouches à feu, et c'est à peine s'il lui restait, sans comprendre dans ces chiffres le corps de Davout et les garnisons des places assiégées, plus de 220,000 hommes. Les alliés, de leur côté, avaient perdu pendant ce temps 85,000 hommes et 50 bouches à feu; mais ils disposaient encore, sans parler des troupes chargées du blocus des places et du corps Wallmoden opposé à Davout, de 350,000 hommes que l'entrée en ligne de l'armée de Pologne, sous les ordres de Beningsen, allait bientôt porter à 420,000 hommes.

Il est bon de remarquer d'ailleurs que, sauf Blücher, aucun

des généraux alliés n'avait su, durant cette période, tirer parti des avantages remportés.

La grande armée alliée, réunie dans la vallée de Töplitz, y resta inactive même après Kulm. Les ordres donnés par Schwarzenberg pour la journée du 31 août sont, en effet, formels : « On emploiera, dit-il, *la journée du 31 août à concentrer les troupes le plus promptement possible*. »

Le 1er septembre on avait eu le projet à l'armée de Bohême de faire attaquer sérieusement Marmont par les troupes de Wittgenstein; mais tout se borna à une reconnaissance de cavalerie faite par le lieutenant-colonel Lützow, qui rapporta, comme renseignement, qu'il avait trouvé l'ennemi fortement installé à Liebenau, que les hauteurs de Breitenau étaient occupées et qu'on apercevait des bivouacs du côté de Fürstenwalde. Une fois encore on avait trop tardé, et dans l'état actuel des choses il était impossible de rien tenter. Le 3 septembre, cependant, on ordonna à Wittgenstein de se porter contre Marmont, qui, posté un peu en l'air à Altenberg, s'était retiré sur Dippoldiswalde. Schwarzenberg n'avait à ce moment qu'une préoccupation : il voulait avant tout reformer et rallier l'armée autrichienne, dont les troupes étaient dans le plus grand désordre, et laisser aux renforts attendus le temps d'arriver. Il crut donc suffisant de faire occuper par ses troupes avancées les crêtes de l'Erzgebirge et de faire même fermer quelques-uns des débouchés par des abatis. Afin de maintenir et de conserver ses communications, il avait fait jeter des ponts sur l'Elbe à Aussig, et comme il était décidé à ne prendre l'offensive que dans le cas où l'Empereur se serait jeté avec le gros de ses forces sur l'armée de Silésie ou sur celle du Nord, il se contenta d'accepter le projet de Toll et de pousser au loin en avant quelques corps de partisans.

Le prince royal de Suède, de son côté, resta inactif après Dennewitz comme après Gross-Beeren, bien que l'armée de Ney se trouvât dans une situation des plus critiques, bien que l'Empereur eût dû dissoudre le corps d'Oudinot, à qui il donna le commandement de la jeune garde, et bien que les deux autres corps, le 4e et le 7e, fussent hors d'état d'arrêter, même un moment, la marche de l'armée du Nord. Malgré cela le prince royal de Suède resta à Jüterbogk, se contentant de poster les Russes et les Prussiens à Schweinitz, Seyda et Luckau. Quant à lui, ce ne

fut que le 15 septembre qu'il transporta son quartier général à Zerbst.

Avant de parler des mouvements de Blücher qui, comme toujours, ne voulait pas donner à l'ennemi le temps de se refaire, il y a lieu de dire quelques mots de la mise à exécution du projet de Toll et des ordres donnés aux partisans, dont les coups de main allaient avoir un retentissement considérable, amener la chute d'un des frères de l'Empereur et fournir aux alliés des renseignements d'une haute valeur et d'une grande portée militaire et politique.

Le 1er septembre 1813, Schwarzenberg approuvait, en effet, et faisait immédiatement mettre à exécution le projet contenu dans le mémoire suivant que le général Toll lui avait remis aussitôt après la bataille de Kulm :

« L'armée coalisée, disait Toll, peut être dans le cas de devoir se reposer quelque temps après avoir fait des marches forcées et pénibles. Pour conserver l'offensive sur l'ennemi, même dans les cas les plus critiques, je propose de faire venir de l'armée de Blücher 12 régiments de cosaques pour les faire joindre dans le plus bref délai possible à l'armée de Bohême. De ces régiments on formera cinq ou six corps de partisans, leur ajoutant quelques pièces d'artillerie volante que l'on enverra sur les routes de Dresde à Leipzig, de Dresde à Altenburg, de Dresde à Chemnitz. Les opérations de ces partisans se borneront entre la Saale et la Mulde, afin de resserrer autant que possible le terrain qu'occupent les forces des Français et leur ôter, par ce moyen, toutes les ressources de la Saxe.

« On pourra même, à Zwickau et à Hof, faire rassembler des vivres pour l'armée de Bohême, qui ne doit pas tarder de recommencer le mouvement stratégique sur les communications de l'ennemi, en se dirigeant par Zwickau et Chemnitz sur Leipzig, dans le but de prêter la main à l'armée du prince royal de Suède, qui se dirigera par Rosslau vers le même point.

« Les partisans Seslawin, Davidoff, Kudaschoff, Figner, Kaïssaroff et Orloff, ont rendu les plus grands services dans l'année 1812, et ils seraient heureux d'être employés dans les circonstances actuelles. *Ces mesures prises nous procureraient des avantages immenses. Toute communication avec la France sera inter-*

rompue, toute nouvelle formation de troupes ennemies en Allemagne sera détruite, la troupe de ces partisans se renforcera sensiblement par les Allemands, qui prendront volontairement les armes contre leurs tyrans, et dans peu nous verrons les grands résultats de ce genre de guerre que l'ennemi ignore complètement. »

Les prévisions du général Toll devaient malheureusement se réaliser.

Le 2 septembre, Mensdorf qui avait laissé la veille son arrière-garde à Annaberg, et à Gottesgabe un parti qui devait en outre garder Wiesenthal et observer la route de Johann-Georgenstadt, se porta sur Georgenstadt dans le but d'intercepter les communications entre Dresde et Leipzig. Il y resta jusqu'au 4 septembre, époque à laquelle il alla se poster à Schneeberg. Le même jour, Klenau l'invitait à surveiller tout particulièrement la principale ligne de communication de l'ennemi et à chercher, par tous les moyens en son pouvoir, à délivrer les prisonniers alliés que les Français commençaient à faire filer plus en arrière. Mensdorf savait d'ailleurs, par les renseignements que ses émissaires lui avaient fait tenir le 4 au matin, qu'un convoi comprenant un millier de prisonniers autrichiens avait atteint ce même jour Leipzig et devait continuer de là sur Erfurt. En présence de l'impossibilité où il se trouvait dès lors de tenter quoi que ce fût contre Leipzig et Dresde, il résolut d'essayer de délivrer les prisonniers en surprenant leur escorte entre Leipzig et Naumburg. A cet effet, il fit partir de Schneeberg pour Altenburg un parti de 300 chevaux qui devait, si ce n'est pousser jusqu'à Naumburg même, du moins battre l'estrade entre Naumburg et Weissenfels, avec ordre de se jeter sur l'escorte du convoi partout où on le rencontrerait. Lui-même, avec le reste de son monde, se posta à Altenburg pour couvrir le mouvement et pouvoir, en cas de retraite, recueillir son détachement. Mais à son arrivée à Altenburg, il y trouva encore ses 300 chevaux qui s'étaient attardés en poursuivant un petit parti français et en ramassant un officier et 80 traînards ou isolés. Du reste, ni Mensdorf ni ses cavaliers n'avaient pu se procurer jusque-là des renseignements positifs sur la marche du convoi, et l'on dut attendre, avant de se remettre en route, le retour d'un émissaire qui rentra le 7 et apprit à Mensdorf que les prisonniers avaient passé la nuit du 6 au 7 à Laucha et avaient dû continuer le lendemain 7 leur route sur Querfurth.

Il n'y avait donc plus rien à tenter de ce côté. Mensdorf se contenta par suite de renvoyer un parti à Zeitz, de pousser contre Borna des patrouilles qui échangèrent quelques coups de feu avec de petits postes de cavalerie française.

Le 8, Mensdorf alla d'Altenburg à Penig, le 9 à Geythayn, où il attendit des instructions de Klenau pendant que ses postes occupaient Borna, Lausigk, Colditz et Rochlitz et surveillaient Chemnitz.

Pendant ce temps, le général-lieutenant baron von Thielmann, qui venait d'entrer au service de la Russie et qui connaissait admirablement tout ce pays, avait reçu le 2 septembre l'ordre de former un autre corps franc. Thielmann se proposait d'éviter dans le principe toute rencontre avec les Français, de faire un grand détour pour les tourner et arriver à l'improviste sur leurs derrières, et d'opérer dans le duché d'Altenburg et le Voigtland. Passant par Saaz et Carlsbad, il était le 7 septembre à Johann-Georgenstadt, qu'il avait indiqué comme point de concentration aux troupes placées sous ses ordres. Lorsqu'il franchit la frontière de Bohême, le lendemain 8 septembre, son corps comprenait :

1° Un détachement autrichien, sous les ordres du lieutenant-colonel baron Gasser, fort de deux escadrons de chevau-légers de Hohenzollern, un escadron de chevau-légers de Klenau et un escadron de hussards de Kienmayer ;

2° Un détachement prussien du général prince Biron de Courlande, composé de deux escadrons du 6e régiment de hussards (2e de Silésie), deux escadrons du régiment de cavalerie nationale de Silésie et de l'escadron de chasseurs du régiment de dragons de la Nouvelle-Marche ;

3° De deux régiments[1] de cosaques et de deux pièces d'artillerie cosaque sous les ordres du colonel comte Orloff ; en tout 2,000 chevaux.

Le 9, ce corps, après avoir passé la nuit à Schneeberg, alla à Zwickau, le 10 il était à Altenburg, après avoir enlevé en route, du côté de Waldenburg, un piquet de 2 officiers et 60 chasseurs à cheval français.

---

[1] Quelques auteurs parlent de trois régiments de cosaques, mais Thielmann n'en mentionne partout que deux.

Pendant que l'on prenait ces mesures au quartier général de l'armée de Bohême, Blücher, arrivé le 31 août sur les bords de Queiss, n'avait donné à son armée qu'un jour de repos. Il avait jusqu'à ce moment poursuivi sans relâche l'ennemi battu à la Katzbach, et bien que les Français eussent détruit et brûlé les ponts, bien que leur rétablissement demandât un certain temps, les uhlans de Brandebourg et le 2e régiment de hussards, hussards du Roi, réussirent néanmoins, le 1er septembre, à passer le Queiss à gué près de Naumburg et à pousser sur Görlitz.

Ils furent suivis par un bataillon de fusiliers et 3 compagnies de chasseurs qui avaient passé la rivière en aval de Naumburg. A 2 heures, le pont était rétabli; le reste de l'avant-garde filait sur Görlitz, que la cavalerie de Katzler occupait le même jour, tandis que l'infanterie s'arrêtait à Hochkirch. La cavalerie de l'armée de Silésie avait cependant été sérieusement éprouvée par les marches incessantes et par le manque de fourrages.

Le même jour, 1er septembre, les corps volants du major von Falkenhausen et du capitaine von Schwanenfeldt surprenaient, entre Görlitz et Bautzen, 4 compagnies d'artillerie, un escadron de chasseurs et une compagnie d'infanterie, qu'ils dispersèrent en leur enlevant un canon.

Le lendemain, 2 septembre, malgré les ordres de Schwarzenberg, qui lui prescrivaient de marcher par Theresienstadt et de venir avec 50,000 hommes renforcer l'armée de Bohême en ne laissant que 30,000 hommes avec la division autrichienne Neipperg pour couvrir la Bohême du côté de la Lausitz, Blücher continuait son mouvement, et le même jour le colonel prince Mandatoff (régiment de hussards d'Alexandrie et un régiment cosaque), qui n'avait cessé de poursuivre les troupes de Macdonald, surprenait à Würschen un bataillon d'infanterie et faisait prisonniers 1 colonel, 25 officiers et 677 soldats.

Continuant toujours son mouvement, il poursuivait l'ennemi sans relâche et forçait Macdonald à repasser la Sprée et Poniatowski à rétrograder de Zwickau par Rümburg sur Schlückenau. Toute l'armée de Silésie était le 4 à Löbau et recevait l'ordre de se porter plus en avant; mais pendant que l'avant-garde de Wassiltchikoff était attaquée, le 4 septembre, par des forces considérables, et que Blücher, informé de l'arrivée de l'Empereur, se voyait contraint de renoncer à la poursuite, le

ince Mandatoff tombait, près de Bichofswerda, sur un convoi artillerie escorté par 500 hommes qu'il faisait prisonniers, rès avoir détruit 100 caissons de munitions.

L'Empereur, en effet, voulait relever le moral des troupes de acdonald et faire reculer Blücher, dont les progrès menaçaient s communications de Ney. Au moment où il résolut de marcher ur la Silésie, Napoléon avait ordonné de renforcer les fortifiations de Dresde, de reformer le 1er corps sous les ordres de outon. Il laissa, en outre, le 2e corps (Victor) et le 14e corps aint-Cyr) aux environs de Dresde, en face de la grande armée liée, et le 2 et le 3 septembre il se dirigea sur la Silésie avec le rps de Marmont, la cavalerie de Latour-Maubourg et la garde, viron 60,000 hommes. Il rencontra sur la route de Bautzen une ultitude de soldats marchant sans armes, affamés, déguenillés, u'il fit arrêter, rassembler, réarmer avec des fusils tirés de esde et renvoyer à Bautzen. Le 3 septembre, l'Empereur se rigea sur Hochkirch, se portant au devant de Macdonald qui était retiré derrière la Sprée.

Ce même jour, Wassiltchikoff marchait de son côté sur Hochkirch avec les troupes d'avant-garde du corps Sacken et les troupes légères du corps York, sous les ordres du colonel von Katzler. Il laissa une partie des troupes russes et 6 bataillons prussiens dans une bonne position sur le Pitchenberg et fit enlever Hochkirch par la cavalerie de Katzler. Mais comme à ce moment l'ennemi déploya des forces considérables et une nombreuse cavalerie, Blücher arrêta la marche en avant de ses troupes. A 6 heures du soir, les Français avaient chassé les Russes de Breitendorf et la cavalerie de Katzler avait dû se retirer sur Kittlitz. Le 4 au soir, toutes les troupes de Blücher étaient forcées de repasser sur la rive gauche du Löbausche-Wasser.

Pendant ce temps, du côté de l'armée de Bohême, Wittgenstein avait poussé en avant le comte Pahlen III, d'Altenburg jusqu'à Falkenhayn. Pahlen, apprenant que l'ennemi s'était retiré sur Dresde, s'avança jusqu'à Dippoldiswalde et envoya jusqu'aux portes de Dresde des parti scosaques, qui y enlevèrent des soldats sans armes se promenant en dehors de la ville.

Napoléon avait couché à Hochkirch et le 5 septembre, à 9 heures du matin, ses troupes et celles de Macdonald s'avancèrent sur Reichenbach et Löbau, tandis que le corps de Ponia-

towski, avec la cavalerie de Kollormann, se portait de Gab[illegible] sur Löbau. L'arrière-garde de Wassiltchikoff rétrograda sur Reichenbach; son artillerie avec une partie de sa cavalerie prirent position sur les hauteurs en arrière de la ville. Le général Emmanuel avec le régiment de dragons de Kiew, le 2e régiment de l'Ukraine et 2 escadrons du régiment de hussards d'Alexandrie, essaya de retarder la marche des Français. Attaqué par la division de cavalerie légère de Berckheim et 2 régiments de cuirassiers, il dut rétrograder après un engagement de peu de durée. Le colonel von Katzler, qui s'était déjà replié en arrière de Markersdorf, reçut à ce moment du général Landskoï l'ordre de reprendre l'offensive pour permettre au reste des troupes de repasser la Neisse sans trop de danger. Il fut repoussé ainsi que 3 escadrons de hussards de Brandebourg qui avaient suivi son mouvement; une charge heureuse du major von Knobloch, avec les 3e et 4e escadrons de hussards de Brandebourg, permit à l'arrière-garde de repasser à peu près en bon ordre le défilé de Markersdorf et de venir prendre position en avant de Görlitz.

Pendant ces combats d'arrière-garde, l'armée de Silésie repassait la Neisse sur trois ponts, en amont de Görlitz, à Görlitz et sur un pont de bateaux en aval de cette ville. Les convois de l'armée retardèrent la retraite des troupes, qui se précipitaient en masses confuses vers les ponts sur lesquels la cavalerie les pressait. Blücher, voyant le danger qui menaçait son armée, sauta à cheval dans la rivière, près du pont d'amont, et, ramenant sa cavalerie, permit ainsi à ses troupes d'effectuer leur passage. Toute l'armée de Blücher, moins un régiment de cavalerie, avait déjà atteint la rive droite, lorsque la cavalerie de Latour-Maubourg, conduite par Murat, arriva près du pont; 2 batteries à cheval commencèrent, sur l'ordre du roi de Naples, le feu sur ce régiment; mais à peine ces batteries eurent-elles envoyé quelques boulets, que la cavalerie prussienne, ouvrant ses rangs, démasqua à son tour la grosse artillerie des alliés, qui dirigea un tir aussi inattendu que meurtrier contre les masses de la cavalerie française, à laquelle elle fit perdre en quelques instants 150 hommes et 300 à 400 chevaux et démonta 2 pièces. Murat fut obligé de ramener sa cavalerie en arrière et son infanterie occupa Görlitz. Sans vouloir insister outre mesure sur ces faits, on comprend

quels résultats aurait produit l'entrée en ligne moins tardive de la cavalerie française, au moment où les troupes prussiennes en désordre cherchaient à repasser le Queiss.

L'armée de Silésie se retira le 6 septembre derrière le Queiss; les troupes de Wassiltchikoff et de Katzler restèrent seules à Grühna [1].

Ce jour-là les Français poussèrent faiblement en avant et arrêtèrent leur mouvement sur la Neisse. On pouvait en conclure que l'Empereur, lassé de ne pouvoir atteindre Blücher, avait de nouveau quitté l'armée de Macdonald. Du reste, cette supposition fut confirmée dès le jour même. Le colonel Figner enleva en effet ce jour-là, entre Reichenbach et Bautzen, un secrétaire de Caulaincourt, qui confirma de son côté à l'ennemi la nouvelle du départ de l'Empereur. Blücher, qui ne perdait pas l'armée ennemie de vue, aurait certainement repris l'offensive de suite si Langeron, comme il l'avait déjà fait avant la bataille de la Katzbach, n'avait pas cette fois encore reporté son artillerie par trop en arrière. Blücher lui manifesta son mécontentement, lui enjoignit de se conformer strictement aux ordres du quartier général; mais il fut obligé de donner un jour de repos à ses troupes le 7 septembre, et ne put se remettre en mouvement vers la Neisse que le lendemain [2].

Napoléon, qui avait deviné que Blücher cherchait uniquement à l'éloigner personnellement de Dresde, et qui avait d'ailleurs été informé par Saint-Cyr du mouvement en avant de l'armée de Bohême, résolut de se reporter vers l'Elbe avec Marmont, Latour-Maubourg, Kellermann et la garde, laissant devant l'armée de Silésie 3 corps d'armée sous Macdonald et le corps Poniatowski, en tout 70,000 hommes.

Lorsque l'Empereur s'était tourné contre l'armée de Silésie, on avait pensé au grand quartier général des alliés qu'il allait marcher contre le prince royal de Suède; on crut par conséquent devoir, conformément à la convention de Trachenberg, entreprendre

---

[1] York et son état-major se plaignaient de ces mouvements incessants de tiroir, de va et vient, de ces marches de nuit qui épuisaient les troupes, ainsi que du manque de vivres, mais l'empereur Napoléon appréciait autrement la conduite de son adversaire, qu'il ne pouvait amener à accepter la bataille, et il s'écria : *Ces animaux-là ont appris quelque chose !* (Droysen, III, 82.)

[2] *Beiheft zum Militair-Wochenblatt*, 1844.

une démonstration sérieuse sur Dresde. Le 5 septembre on porta le corps de Barclay de Tolly de Töplitz à Nollendorf, une partie du corps Wittgenstein de Nollendorf à Peterswalde, tandis que les troupes d'avant-garde de Ziethen enlevaient Hellendorf et que le prince Eugène de Würtemberg s'emparait des hauteurs d'Œlssen et poussait l'ennemi sur Borna. Il est curieux de remarquer que, malgré la nombreuse cavalerie dont il disposait, Schwarzenberg était toujours tardivement renseigné, ou du moins profitait avec une lenteur singulière des renseignements que lui fournissaient sa cavalerie et ses espions. On ne sut en effet que le 5 au soir, au quartier général de Schwarzenberg, que l'Empereur s'était porté sur Bautzen, par conséquent peu de temps seulement avant le moment où l'Empereur allait quitter l'armée de Macdonald pour revenir avec ses troupes faire face à l'armée de Bohême. Schwarzenberg résolut donc d'envoyer un tiers de son armée par la rive droite de l'Elbe soutenir l'armée de Blücher en marchant par Aussig, tandis que Barclay de Tolly devait continuer son mouvement sur Dresde. Cette manœuvre de Schwarzenberg était d'autant plus défectueuse qu'en opérant de la sorte il affaiblissait son armée et courait le danger de donner dans le gros de l'armée de l'Empereur, d'être battu isolément par elle dans le cas où Blücher aurait été obligé de se retirer en Silésie.

Le 6 septembre, cependant, Wittgenstein poussa en avant et trouva Breitenau, Bernersdorf, Bertelsdorf et Liebstadt évacués. Seule la cavalerie de Ziethen eut un engagement assez vif du côté de Laurich. Le soir, les Français se repliaient jusqu'à Seitewitz, et les troupes avancées des alliés arrivèrent jusqu'à Borna. Le 7 septembre, le mouvement en avant continua. Ziethen occupa sans combat Zehista et Pirna, le prince de Wurtemberg poussa vers Gross-Cotta et Kaïssaroff vers Maxen. Mais le jour même Schwarzenberg, informé par Bubna du mouvement de l'Empereur sur Dresde, prescrivit à Barclay de Tolly de ne pas compromettre Wittgenstein et de retirer d'Altenburg le corps Kleist.

Le 8 septembre, Wittgenstein, continuant son mouvement, avait commencé à repousser les Français en les obligeant à se retirer derrière la Müglitz. L'avant-garde de Ziethen poussait sur Heidenau et le général-lieutenant Pahlen, avec les régiments de chasseurs du général Wlastoff, la cavalerie de Wittgenstein et

la 2e division de grenadiers, se portait sur Dohna. Ce fut à ce moment que l'Empereur, à peine arrivé, attaqua l'ennemi à son tour, simultanément à Dohna et à Heidenau, et le rejeta en lui faisant perdre un millier d'hommes. Toutefois, 2 escadrons du 14e régiment de hussards, en tentant de se jeter sur les tirailleurs russes de l'aile gauche, furent chargés et coupés par les hussards de Grodno, sabrés ou pris par eux [1]. Napoléon coucha le soir à Dohna et c'est là qu'il reçut les premiers rapports détaillés sur la perte de la bataille de Dennewitz.

Ce fut cette victoire qui décida, il nous paraît utile et curieux de le dire, l'Autriche à se lier définitivement avec la Russie et la Prusse. En effet, après avoir échangé le 3 septembre, à Töplitz, une convention avec ces deux puissances, le gouvernement autrichien ne signa que le 9 septembre, dans la même ville, une convention bien autrement formelle et bien plus catégorique, par laquelle ces trois puissances se garantissaient réciproquement leurs possessions *ante bellum*, et s'obligeaient à fournir chacune une armée d'au moins 60,000 hommes. Cette convention contenait en outre des clauses secrètes bien plus importantes : 1o l'Autriche et la Prusse devaient reprendre les frontières qu'elles avaient avant les guerres malheureuses de 1805 et 1806; 2o la Confédération du Rhin devait être dissoute et l'indépendance rendue à tous les États compris entre la France et les puissances alliées; 3o on restituerait à la maison de Brunswick-Lüneburg les possessions qui lui avaient été enlevées; 4o les alliés se réservaient le droit de statuer ultérieurement sur le sort du duché de Varsovie; 5o les puissances alliées confirmaient une fois de plus les résolutions prises lors de la convention de Trachenberg, et s'engageaient à mettre chacune pour sa part au moins 150,000 hommes en campagne [2].

Le 9 septembre, l'Empereur voyant que les alliés battaient en retraite sur toute la ligne, voulait rentrer à Dresde; mais sur les instances de Gouvion-Saint-Cyr, qui croyait savoir que le gros de l'armée de Bohême s'était engagé en plusieurs échelons sur la chaussée de Töplitz, il consentit encore une fois à chercher, en

---

[1] *Journal des opérations de Barclay de Tolly.*

[2] *Mémoires d'un homme d'Etat,* XII, 230, 231. Traité de Töplitz, signé par les comtes Metternich et Nesselrode et par le baron Hardenberg.

marchant par Dohna, Fürstenwalde et le Geiersberg, à arriver avant eux en Bohême, c'est-à-dire à obliger les alliés à accepter la bataille avant que les troupes de Schwarzenberg eussent pu revenir de la rive droite de l'Elbe, avant que l'armée de Pologne sous Beningsen fût arrivée, de son côté, à déboucher en Bohême. L'Empereur approuva la proposition de Saint-Cyr qu'il fit marcher en avant par la chaussée de Töplitz; le 10, le 14e corps poussa jusqu'à Ebersdorf et vers le Geiersberg, détachant en flanc-garde sur sa gauche quelques troupes qui occupèrent Schönewald. En avant de ce village, une charge de uhlans de Tchougouieff arrêta les tirailleurs français et leur coûta un assez grand nombre de prisonniers. Barclay de Tolly avait deviné les projets de l'Empereur et accéléré sa marche en retraite. Ses réserves avaient déjà pris position la veille au soir à Kulm, point sur lequel Wittgenstein se retirait en toute hâte; Kleist se dirigeait sur Zinnwald, et Klenau sur Johnsdorf. Deux régiments de cosaques, les régiments de uhlans de Tchougouieff et de uhlans tartares, et 2 régiments de uhlans prussiens restèrent seuls sur les hauteurs de Nollendorf, et le corps de Rajewski occupa le Geiersberg, que l'infanterie française essaya vainement d'enlever.

L'Empereur fit alors reconnaître le terrain et la situation par le général Drouot, qui conclut à l'impossibilité de pénétrer en Bohême de ce côté. Napoléon, décidé à se retirer, voulut toutefois laisser croire aux alliés qu'il avait toujours l'intention de leur livrer bataille. Arrivé le 11 septembre à Hellendorf, il dirigea sur Nollendorf le 1er corps (Mouton), qui bouscula la cavalerie légère russe postée sur ce point, enleva Nollendorf et s'engagea avec les troupes de Schakoffskoï chargées de défendre Tellnitz. Mais le soir il prescrivait à Mouton, comme il l'avait déjà fait la veille avec Saint-Cyr, de se contenter d'inquiéter l'ennemi par des démonstrations, et le 12 septembre il rentrait de sa personne à Dresde. Du reste, dès le 12 septembre les alliés virent clair dans les intentions de l'armée française. Une reconnaissance poussée par le général Kaïssaroff leur avait appris que l'ennemi semblait de ce côté se retirer de Nollendorf sur Peterswalde, tandis que d'autre part la cavalerie du colonel von Mutius, battant la campagne aux environs de Fürstenwalde, signalait des mouvements analogues.

Blücher, de son côté, avait résolu de reprendre sa marche en avant dès qu'il avait su, le 8 septembre, par un secrétaire du duc de Caulaincourt qui, comme nous l'avons dit, avait été enlevé par Figner, que l'Empereur avait quitté l'armée de Macdonald; mais Macdonald réussit à lui échapper en se retirant vivement sur la Sprée. Le corps Poniatowski avait du reste couvert la retraite en arrêtant l'ennemi pendant 4 heures devant Löbau, dans la journée du 9. Le 10, Macdonald ayant atteint les hauteurs en avant de Bautzen, Blücher le fit suivre par ses troupes d'avant-garde; ce fut ce jour-là qu'il lança ses partisans sur les lignes de communication des Français et qu'il les poussa vers l'Elbe. Les ordres contradictoires qui arrivaient à Blücher du grand quartier général, ordres contre lesquels il protesta vivement et auxquels il se garda, du reste, de se conformer, décidèrent néanmoins le commandant de l'armée de Silésie à ralentir sa poursuite. Macdonald ne s'en replia pas moins le 12 sur Stolpen, à une journée de marche de Dresde. Le 13 septembre, Saint-Priest attaqua l'arrière-garde française, postée entre Bischofswerda et Goldbach. Une charge faite dans cet engagement par 2 régiments de dragons russes coûta à l'infanterie française plus de 300 prisonniers, parmi lesquels 1 colonel et plusieurs officiers.

Malgré cela, les Français réussirent à se maintenir sur leur position.

Le 15, Blücher apprit que Marmont, avec le 6e corps, était arrivé à Grossenhayn, et le matin du même jour la cavalerie du colonel von Katzler et celle du général-major Emmanuel, qui avaient poussé vers Stolpen, furent arrêtées par l'ennemi, tandis que la cavalerie légère de Sacken battait le pays du côté de Königstein. Du 18 au 22, Blücher resta sur ses positions afin de couvrir la marche de l'armée de Pologne jusqu'au moment où elle aurait franchi le défilé de Gabel.

Pendant ce temps, l'armée de Bohême entrait encore une fois en Saxe, et la plus grande partie du corps Wittgenstein se portait en 3 colonnes vers Nollendorf et Peterswalde. Le 14, au matin, le prince de Würtemberg attaquait à Nollendorf la division Dumonceau et faisait mettre bas les armes à un bataillon du 33e, pendant que Pahlen se portait contre Peterswalde. L'ennemi se retira sur Hellendorf et l'infanterie de son arrière-garde fut chargée à ce moment par le régiment de hussards de Lubny

et une partie du régiment de hussards dè Soumy. La cavalerie ennemie voulut se porter au secours de l'infanterie, mais elle fut chargée à son tour et prise de flanc par les escadrons de réserve du régiment de hussards de Soumy et le général Kaïssaroff qui entrait en ligne à ce moment. Cette journée coûta aux Français plus de 800 hommes mis hors de combat ou faits prisonniers. Schwarzenberg était cette fois résolu à pénétrer en Saxe, mais l'Empereur, prévenu de ses intentions, accourut de nouveau. En effet, le 15 septembre dans l'après-midi, il fit attaquer Kaïssaroff à Markersbach par deux divisions de la jeune garde, qui devaient ensuite chercher à tourner Pahlen, posté à Hellendorf. Les Russes se trouvant en présence de forces supérieures se replièrent sur Hellendorf où ils tinrent tête à l'ennemi. L'infanterie française s'efforça de déborder la droite des Russes et y réussit momentanément; mais la cavalerie française, poussée en avant, vint se briser contre l'infanterie du prince Auguste de Prusse, fut chargée par la cavalerie russe et obligée de se rejeter en désordre dans le défilé; à l'aile gauche des Russes, l'infanterie française était presqu'au même moment attaquée, bien que le terrain ne se prêtât nullement à l'action de la cavalerie, par les hussards de Soumy et les uhlans de Tchougouieff, qui lui prirent 400 hommes. Malgré cela, Wittgenstein se replia le soir sur Nollendorf.

Le 16, au matin, le corps Kleist devait relever Wittgenstein qui défendait la chaussée de Töplitz et laisser une de ses brigades au Geiersberg pour surveiller le défilé. En attendant l'arrivée des troupes prussiennes, l'avant-garde de Pahlen et la division Mezentzoff restèrent sur la chaussée. L'ennemi ayant montré des forces considérables à Hellendorf, les alliés se retirèrent sur Peterswalde, couverts à l'ouest de ce village par la cavalerie russe, à l'est par le régiment de hussards de Silésie, en tout 14 escadrons qui eurent à soutenir la retraite contre 25 escadrons français. Pendant que les troupes de Kleist commençaient à gravir les hauteurs de Nollendorf que le corps Wittgenstein abandonnait, et au moment où, par suite de ce relèvement, les troupes russes et prussiennes se croisaient dans leurs mouvements, pendant que le défilé de Nollendorf était encombré sur les derrières de Kleist par l'artillerie et les trains, les lanciers polonais se précipitèrent sur les hussards de Silésie et les culbutèrent. Le lieutenant-colonel von Blücher, fils du commandant

en chef de l'armée de Silésie, fut grièvement blessé et pris dans cette charge [1].

La position de Kleist était critique; l'arrivée des brigades Ziethen et Pirch lui permit toutefois d'effectuer sa retraite sur Kulm en retardant quelque peu la marche des Français.

Le 17, au matin, l'Empereur en personne reconnaissait le terrain et faisait attaquer l'ennemi; le général Ziethen réussit néanmoins à se maintenir pendant 3 heures à Tellnitz, mais dut ensuite se retirer sur Kulm. Les Français se déployèrent dans la plaine et enlevèrent les villages d'Arbesau, Delitsch, Knienitz et Johnsdorf, mais ensuite ils furent obligés de s'arrêter. Les Russes et les Prussiens leur résistaient en effet sur leur front, pendant que Colloredo descendant des hauteurs de Striesowitz, les attaquait de flanc à Arbesau. L'artillerie à cheval autrichienne fit taire quelques batteries françaises et canonna les troupes qui se portaient contre Kulm. Au même instant Nansouty, avec la cavalerie de la garde, se jette sur les batteries autrichiennes, s'empare de quelques pièces; chargé à son tour par la cavalerie prussienne de Röder et quelques escadrons de hussards de Hesse-Hombourg, il se vit contraint à abandonner les pièces prises et à se replier derrière l'infanterie. Colloredo profita de ce moment pour enlever, soutenu par la cavalerie de Pahlen, Arbesau, où il prit un drapeau et 3 canons, pendant que le 2e corps et la brigade de Ziethen se reportaient en avant et faisaient prisonniers le général Creuzer, plusieurs officiers et 200 hommes [2].

Napoléon reconnut alors qu'il ne disposait pas d'assez de monde pour entrer en Bohême. D'autre part, il pouvait d'autant moins s'éloigner de Dresde que Blücher n'était pas à plus de deux journées de marche de cette ville, et que Ney était actuellement hors d'état de pouvoir arrêter la marche de l'armée du prince royal de Suède. Aussi, le 18 septembre, à 4 heures de l'après-midi, l'Empereur se rendit à Pirna, et, après avoir oc-

---

[1] Richter prétend que lorsque le colonel Blücher fut présenté à l'Empereur, il répondit à celui-ci, qui lui aurait demandé : *Combien votre roi a-t-il de soldats? — Autant qu'il a de sujets.* (Richter, II, 207.)

[2] *Journal du prince Eugène de Würtemberg.*

cupé l'ennemi par quelques escarmouches, il se fit suivre par ses réserves et le 2e corps; Mortier et Saint-Cyr se replièrent dans la nuit sur Fürstenwalde.

Les fatigues, les marches continuelles, les privations et le mauvais temps avaient fait fondre les effectifs et affaibli le moral des troupes françaises. Quant aux alliés, surtout en ce qui concerne les corps de Kleist et de Wittgenstein, ils avaient perdu énormément de monde depuis Kulm, plus encore par les maladies que par le feu, et avaient grand besoin de repos. Aussi, tandis que Napoléon était obligé de courir encore une fois, le 22 septembre, au secours de l'armée de Macdonald, les généraux alliés se décidèrent, dès le 18, à laisser reposer leurs troupes jusqu'à l'arrivée de l'armée de Pologne, à envoyer la cavalerie et l'artillerie se refaire à l'intérieur de la Bohême et à renoncer à entrer en Saxe.

A la même époque on avait appris au quartier général des alliés que l'ennemi avait envoyé d'assez fortes fractions de cavalerie du côté de Freyberg et de Tschoppau, et on avait ordonné au général baron Scheither de se porter sur le premier de ces points. Il se mit en route le 17 septembre au soir, s'embusqua la nuit à Bertsdorf et attaqua la ville de Freyberg au point du jour, de tous les côtés à la fois; il enfonça les portes fermées par les Français cantonnés dans cette ville, et fit prisonniers le général Bruno, 20 officiers, 400 hussards et 228 fantassins[1].

---

[1] Napoléon au prince de Neuchatel et de Wagram, major général de la Grande Armée :

« Pirna, 19 septembre 1813.

« Mon cousin, écrivez au Bellune duc de que ce n'est pas par 4,000 hommes mais par 400 que le général Bruno a été enlevé; il dormait tranquillement dans la ville avec tous ses hommes. Tant que les troupes légères serviront aussi mal, il arrivera des malheurs. Au lieu de bivouaquer dans une position militaire et de changer tous les jours de camp, Bruno s'était renfermé dans la ville. Dites au duc de Bellune de vous envoyer l'état des deux escadrons qui étaient à Freyberg et de vous faire connaître s'il y avait de l'infanterie. Témoignez-lui mon mécontentement de ce qu'il n'avait pas donné au général Bruno des instructions telles qu'il ne se soit pas enfermé dans la ville. Le maréchal a dû savoir par ses officiers qu'il vivait dans la ville au lieu de bivouaquer. »

Le même jour, l'Empereur adressait encore à Berthier les instructions suivantes :

« Pirna, 19 septembre 1813.

« Je viens de dicter un ordre du jour pour faire connaître à l'armée l'évène-

Le même jour, pendant que les alliés prenaient position sur la frontière de Bohême, on faisait partir le général Platoff, qui, avec 4 régiments de cosaques Ataman, Grekoff 5, Tchernozouboff 5 et 2e de Tartares, 10 canons de l'artillerie des cosaques du Don, et avec le détachement du prince Koudachoff (un régiment de cosaques du Don et un de cosaques de la mer Noire et 2 pièces de l'artillerie des cosaques du Don), devait se porter sur les lignes de communication de l'ennemi pour soutenir les partisans du général Thielmann, du comte Mensdorf, du ma-

---

ment survenu au général Bruno. Il faut réitérer l'ordre aux troupes légères de ne jamais passer la nuit dans une ville ; elles doivent bivouaquer et changer de bivouac le soir, de manière à coucher à une demi-lieue ou une lieue de l'endroit où elles étaient au coucher du soleil. C'est le moyen de n'être jamais surpris, et c'est faute de ces précautions que de pareils accidents ont lieu. 200 ou 300 hommes de cavalerie légère ne doivent pas prendre position comme un corps d'infanterie : leur but est d'éclairer et non de combattre. Faites sur ces principes un ordre du jour soigné et qu'on puisse imprimer. On doit faire connaître qu'il y a peine de mort contre les commandants de troupes légères qui passeraient la nuit dans une ville. »

« *Ordre.*

« Sa Majesté est mécontente de la manière dont se fait le service des troupes légères de cavalerie.

« Le général Gobrecht, commandant les troupes légères du 1er corps, était en position sur les flancs de l'armée, sans grand'gardes et tous les chevaux débridés. Les lois militaires rendent une pareille négligence passible de la peine de mort.

« Sa Majesté a surpris un brigadier de la garde qui, étant placé en grand'garde près Pirna, avait ses chevaux débridés. Sa Majesté ordonne que ce brigadier soit cassé.

« Le général de brigade Bruno, en reconnaissance avec 150 chevaux westphaliens, au lieu de bivouaquer, de changer tous les soirs d'emplacement, de ne jamais passer la nuit dans un lieu où on a pu l'observer au coucher du soleil, de n'entrer que le jour dans les villes et dans les villages, s'était simplement cantonné dans Freyberg, ayant placé ses chevaux dans les écuries, et a été surpris par 400 Autrichiens.... Sa Majesté ordonne que le général Bruno soit suspendu et que l'examen de sa conduite soit renvoyé à une commission d'enquête.

« Tout officier ou sous-officier étant de grand'garde qui négligera les précautions prescrites par les règlements militaires, tout commandant, quel qu'il soit, de troupes légères envoyées en reconnaissance ou détachées sans infanterie, en camp volant, qui négligera de prendre lesdites précautions, tout général de cavalerie qui, flanquant la position de l'armée, négligera de placer ses grand'gardes, et qui par suite de l'inexécution des règlements militaires exposera l'armée à une surprise de l'ennemi, sera traduit par devant une commission militaire et condamné à mort. »

jor de Colomb et du capitaine comte Pückler, dont nous exposerons bientôt les opérations en détail.

La situation de l'Empereur, après avoir vainement tenté une deuxième fois d'entrer en Bohême, était plus critique que jamais. Ses effectifs fondaient rapidement. Odeleben prétend qu'il était obligé de compléter ses bataillons avec des prisonniers polonais, et s'il faut en croire un article publié en 1838 par la *Revue militaire autrichienne* (Revue de Streffleur), il aurait forcé des prisonniers alliés à entrer au service français et les aurait dirigés sur l'armée d'Espagne. Pendant ce temps le cercle se resserrait autour de lui. L'armée de Bohême se préparait à envahir la Saxe, Blücher était bien près de Dresde et le prince royal de Suède pouvait à tout instant passer l'Elbe, culbuter Ney, se jeter sur les lignes de communication des Français. L'Empereur songea alors à exécuter le plan hardi de passer l'Elbe à Pirna, de tomber sur l'aile gauche de Blücher, de le culbuter, d'opérer sa jonction avec Murat et Marmont, postés à Königsbrück et Grossenhayn, de rallier Ney et de se jeter avec lui sur Bernadotte pendant que Mouton, Saint-Cyr et Victor auraient arrêté l'armée de Bohême et défendraient Dresde. Les fausses nouvelles qui lui parvinrent sur les mouvements des armées du Nord et de Silésie, ainsi que le mauvais temps l'empêchèrent de mettre ce plan à exécution.

Ce fut à ce moment aussi que Blücher reçut enfin, le 18 septembre, l'autorisation de descendre l'Elbe pour opérer sa jonction avec le prince royal de Suède; il devait cependant rester d'abord en position pour couvrir la marche de l'armée de Beningsen et faire reculer Murat, posté à Grossenhayn. Mais cela ne suffisait pas à Blücher. Il s'entendit donc avec Tauenzien (dont le corps faisait partie de l'armée du Nord), combina ses mouvements avec lui et le décida à se porter avec une dizaine de mille hommes sur Elsterwerda et Ortrandt. Blücher, de son côté, devait envoyer au devant de lui un corps d'armée pendant que de sa personne il se porterait avec Langeron et York contre Macdonald, dont l'armée souffrait énormément du manque de vivres. Pour se faire une idée des privations que devait endurer à ce moment l'armée de Macdonald, il suffit de constater que la moitié au moins des soldats de Blücher opérant au cœur même de l'Allemagne, à quelques lieues de Berlin, n'avaient même pas

le souliers aux pieds, maraudaient de tous les côtés, pillaient sur les grandes routes, et manquaient malgré cela de pain pour eux, de fourrages pour leurs chevaux[1].

Le 22 septembre, au matin, Napoléon arriva à l'armée de Macdonald, escorté seulement par un bataillon de sa garde, un escadron de chasseurs à cheval et 60 gendarmes d'élite, et fit enlever Bichofswerda le même jour. Le lendemain, l'Empereur continua son mouvement en avant, mais par sa marche offensive il voulait uniquement procurer à l'armée de Macdonald le temps nécessaire pour repasser tranquillement l'Elbe. Lorsque les Français débouchèrent des bois de Bichofswerda dans la plaine, 15 escadrons, sous les ordres des généraux Witt et Emmanuel et du colonel von Katzler, se précipitèrent sur eux, sabrèrent les tirailleurs et quelques escadrons de cavalerie et prirent à la cavalerie westphalienne 10 officiers et 300 hommes. L'Empereur lui-même dut s'exposer aux plus grands dangers pour reporter en avant ses troupes, qui occupèrent Zwickau et Gödau.

Le 24, l'Empereur donna l'ordre à Macdonald de se replier sur Dresde, à Murat d'aller se poster à Meissen et lui-même rentra encore ce jour-là à Dresde. Le 25, au matin, Blücher était informé que l'armée française était en pleine retraite, et comme le 26 les dernières troupes de Beningsen avaient dépassé Zittau, il se trouva désormais à même de commencer son mouvement de flanc pour opérer sa jonction avec l'armée du Nord et passer l'Elbe.

Avant de rendre un compte détaillé des importantes opérations tentées pendant cette période par les partisans, disons d'abord deux mots de la marche de l'armée de Pologne, sous les ordres de Beningsen. Cette armée, qui avait passé l'Oder à Breslau et en amont de Steinau, arriva le 13 septembre à Liegnitz et le 17 sur les rives du Bober, franchit le Bober et la Neisse, et couverte par l'armée de Silésie, encore en position à Bautzen, déboucha en 2 colonnes, le 26 septembre, à Leutmeritz, et le 2 octobre à Aussig. Le 27 septembre, l'avant-garde de Beningsen releva les avant-postes de la grande armée alliée qui, marchant par la gauche entra en Saxe, par Kommotau. L'armée de Pologne

---

[1] Beitzke, II, 400-401.

se composait de 43 bataillons, 40 escadrons de troupes de ligne, de 9 régiments d'infanterie et 5 régiments de cavalerie de landwehr, de 10 régiments de cosaques, 17 compagnies d'artillerie avec 198 bouches à feu et 4 compagnies du génie, en tout 19 généraux, 1764 officiers et 57,269 hommes[1].

Le prince royal de Suède avait attendu pendant tout ce temps l'arrivée de Beningsen et l'approche de l'armée de Silésie pour passer sur la rive gauche de l'Elbe. Il fit à cet effet observer Torgau par le corps de Tauenzien. Il savait cependant, dès le 13 septembre, que l'armée de Blücher se portait de ce côté. Ce fait lui avait été signalé par le capitaine suédois Platen (du régiment de hussards de Mörner) qui, ainsi que plusieurs autres corps volants et quelques partis cosaques qui battaient la campagne aux environs d'Elsterwerda et de Grossenhayn, avait rencontré des cavaliers de l'armée de Silésie.

Le 15 septembre, une partie du corps de Latour-Maubourg vint occuper Grossenhayn et refouler les troupes avancées de Tauenzien, qui furent obligées d'évacuer Liebenwerda et Mühlberg.

Le 19 septembre, le général-major Döbschutz, que Tauenzien avait fait partir avec 2 bataillons, 4 escadrons et 2 bouches à feu, vint donner près de Mühlberg, entre les villages de Borak et Schweditz, sur les 8e, 11e et 19e régiments de chasseurs à cheval, appartenant au corps de Latour-Maubourg, posté alors à Grossenhayn. Soutenu par le général Ilowaïsky, arrivé par hasard à ce moment avec ses cosaques, il attaqua la cavalerie française, qui chargea bravement, mais qui, prise de flanc par les cosaques, fut rompue, obligée de se retirer, et laissa entre les mains de l'ennemi 19 officiers, parmi lesquels le colonel de Talleyrand-Périgord et 500 hommes[2].

Pendant ce temps, le corps du général Bülow, renforcé par Hirschfeld, attendait à Wittenberg l'arrivée de l'artillerie de siège et réunissait le matériel nécessaire pour jeter un pont près de la petite ville d'Elster. Le 24, Bülow avait achevé un pont de

---

[1] Rapport de Beningsen des 11/23 et 15/27 septembre 1813.

[2] VAUDONCOURT (p. 181) prétend que le colonel de Talleyrand n'avait avec lui qu'un régiment et qu'il fut fait prisonnier avec 100 hommes de ce régiment, composé exclusivement d'escadrons de dépôt.

voitures; les Suédois se portèrent en même temps sur Roslau et les Russes sur Acken, points sur lesquels les alliés jetaient des ponts qu'ils couvraient par des ouvrages. Le prince royal de Suède, en attendant le passage de l'Elbe, installa son quartier général à Zerbst.

Les partisans, auxquels on avait d'ailleurs donné les instructions que nous croyons curieux de reproduire, n'étaient pas restés inactifs et avaient depuis quelque temps déjà recommencé leurs coups de main.

Instructions données aux corps de partisans de l'armée prussienne en 1813[1].

« 1. — Dès que les corps de partisans arrivent dans une contrée où l'ennemi pourrait se trouver, ou qu'ils sont exposés à être attaqués inopinément par des forces supérieures, ou à être pris à revers, ils marchent la nuit, se font conduire par des guides et se reposent le jour dans les localités éloignées des grandes routes ou dans les bois. Personne ne doit avoir vu où se trouve le détachement. Le guide doit être retenu afin d'éviter qu'il ne signale à l'ennemi, si celui-ci se trouvait dans ces parages, le lieu où il se tient.

« 2. — Le détachement ne doit jamais se laisser entraîner à engager une affaire avec un ennemi en force; sa mission consiste surtout à surprendre et à détruire les convois de munitions de guerre ou de bouche, les petits détachements ennemis cantonnés ou en marche, à enlever les courriers, etc.; bref, à inquiéter sans relâche toutes les grandes routes. Il devra donc faire observer ces routes directement ou par l'intermédiaire de paysans, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, de manière que rien ne puisse y passer sans qu'il en soit informé.

« 3. — Parfois, le détachement se donne sur plusieurs points pour une avant-garde, demande la fourniture de vivres pour un

---

[1] Cette instruction a été reproduite par M. le général Pierron dans le 2e volume des *Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du* XIXe *siècle*, p. 939-941.

corps nombreux et prend toutes les mesures nécessaires pour aire croire que nous occupons la contrée en forces considérables. Mais, pendant la nuit, le détachement change brusquement de direction afin de faire perdre sa trace.

« 4. — Le détachement se gardera bien de passer les rivières sur les grands ponts des villes, des bourgs, etc.; il effectuera son passage sur les petits ponts, les bacs, aux gués. Il évitera tous les points où il pourrait être observé minutieusement, ainsi que les centres de population importants où on pourrait le compter.

« 5. — Les officiers et les sous-officiers du détachement devront connaître tous les passages, tous les chemins, tous les cols qui se trouvent sur leur ligne de retraite, afin de pouvoir s'échapper en cas d'échec.

« 6. — Si l'ennemi arrive en force de plusieurs côtés et s'il n'y a pas d'autre moyen de s'échapper, le détachement se fractionne pour effectuer sa retraite par petits paquets.

« 7. — On a soin d'indiquer aux fractions détachées ou aux patrouilles volantes plusieurs points où elles peuvent se rallier au gros de la troupe, afin de conserver plus de liberté d'allures.

« 8. — Dans les marches de jour, le détachement se fera précéder à une grande distance, un quart d'heure ou une demi-heure de marche, d'éclaireurs ou d'avant-coureurs, afin d'être plus libre dans ses mouvements et d'éviter plus facilement les embuscades.

« 9. — Il est très important d'envoyer, outre les patrouilles volantes, des paysans dans plusieurs directions. On prend ces derniers de préférence dans les cabanes, les moulins isolés, etc.; le détachement, pendant ce temps, se tient à distance, caché dans un bois ou un lieu écarté. On expédie ces hommes tantôt à cheval, tantôt à pied, on les traite bien, mais on les menace d'incendier leurs maisons s'ils venaient à nous trahir.

« 10. — Lorsqu'un détachement séjournera longtemps dans la même contrée, il ne devra jamais s'établir à poste fixe ni chercher à se garder au moyen d'avant-postes ou de patrouilles, il s'exposerait ainsi à être bientôt surpris par des forces supérieures, à être enlevé ou écrasé. Il faudra, au contraire, qu'il

établisse le gros de sa troupe tantôt ici et tantôt là, qu'il passe la nuit tantôt en avant, tantôt en arrière de l'emplacement qu'il occupait pendant le jour, et que parfois il se cache si bien qu'il paraisse avoir évacué la contrée. Pendant ce temps, des patrouilles volantes de trois hommes, des gens de la campagne postés en vigie, des hommes que l'on aura pu s'attacher d'une manière ou de l'autre, n'en continueront pas moins à observer, sans éveiller de soupçons, les chemins, les passages de rivières importants, etc.

« 11. — Les corps de partisans ou les avant-postes très éloignés ne doivent jamais passer plus d'une nuit au même endroit, ne jamais coucher dans une ville ni même y faire manger les chevaux. Si la disposition topographique des lieux exigeait qu'ils séjournassent près d'une ville, ils prendront successivement leur emplacement en avant, en arrière, ou à côté de cette dernière, en choisissant de préférence les villages voisins ou les maisons isolées dont les abords sont libres; mais dès qu'il fait nuit, ils changent d'emplacement, et cela de telle sorte que dans l'endroit qu'ils quittent, personne ne sache où ils iront passer la nuit.

« 12. — Le chef du détachement s'attachera, partout où il se trouvera, à ce que ses projets soient faussement interprétés ou méconnus et que son véritable but reste secret.

« 13. — Il devra également se mettre en relations avec les prêtres, les agents forestiers, etc., etc., de toute la contrée, afin d'obtenir, par leur canal, des nouvelles de l'ennemi, des renseignements sur les convois.

« 14. — Les quelques règles qui précèdent au sujet des corps de partisans ou des postes détachés ne peuvent qu'indiquer à leur chef le sens dans lequel il doit agir. La topographie de la contrée, les circonstances particulières, les rapports que l'esprit de la population laisse entrevoir constituent, s'il juge à propos d'en profiter, les moyens les plus sûrs d'atteindre son but.

« Chacun sait ce que l'on entend par patrouilles volantes. Nous nous contenterons d'observer, à ce propos, que lorsque l'ennemi *est fort éloigné*, elles rendent plus de services que les grandes reconnaissances.

« Elles ne suivent jamais les grandes routes, mais les chemins de traverse, passant par les bois; elles ne s'approchent jamais d'un village par la route ordinaire, mais s'arrêtent aux maisons écartées, d'où elles envoient des gens s'informer isolément dans les villages ou autres localités *de la présence de l'ennemi.* S'il faut qu'elles traversent des villes ou des villages, elles ne le font, autant que possible, que la nuit; la nuit convient d'ailleurs beaucoup mieux à ce genre de service que le jour. Il va de soi qu'elles ne passent jamais plusieurs fois par le même chemin et que, si elles sont obligées de revenir sur leurs pas, elles ne prennent pas la route par laquelle elles sont venues. »

Comme nous l'avons dit plus haut, les corps volants du colonel comte de Mensdorf et du général Thielmann avaient quitté l'armée de Bohême, l'un le 1er, l'autre le 2 septembre. Le premier se portait sur les lignes de communication de Dresde et Torgau à Leipzig, tandis que l'autre s'avançait sur les derrières de Leipzig.

Dès le 9 septembre, Thielmann qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'arriva dans ces parages que le 10 septembre, avait envoyé au colonel comte de Mensdorff un courrier l'invitant à venir conférer à Altenburg avec lui, afin de s'entendre sur les moyens à employer et sur le lien qu'il importait de donner à leurs opérations réciproques.

Ces deux officiers, reconnaissant qu'il était impossible d'enlever Leipzig sans l'aide de troupes d'infanterie, résolurent non seulement de couper les communications entre Leipzig et le gros de l'armée française, mais encore d'enlever tous les convois et les transports sortant de Leipzig ou s'y rendant. A cet effet, Thielmann se chargea de surveiller les routes situées à l'ouest, et Mensdorff celles situées à l'est de Leipzig.

Pendant que Mensdorff se portait le 11 à Colditz, occupait Lausigk, Grümma et Geringswalde, envoyant des pointes dans la direction de Chemnitz et de Mittweyda, et cherchait à atteindre la grande route de Leipzig à Dresde par Wurzen, Thielmann, renseigné par les prisonniers faits à Waldenburg et par les patrouilles qu'il avait envoyées du côté de Naumburg et de Weissenfels, et sachant qu'un gros transport convoyé par une forte escorte se dirigeait sur Leipzig en passant par Naumburg

t Weissenfels, prenait la résolution de pousser jusqu'à Weissen-
ıls le même jour.

A Zeitz, où il donna quelque repos à son monde et où il fit ıanger ses chevaux, il apprit que l'escorte du convoi se compo-ıit de 5,000 fantassins et de 800 chevaux. Aussi, au lieu de ıettre sa première idée à exécution, il arrêta son détachement endant la nuit du 11 au 12, à Ober-Wörschen, se faisant cou-rir en avant par un poste établi à Kössuln. Il se mit en marche ès l'aube du 12, se faisant précéder par ses cosaques, et occupa Veissenfels, que les Français surpris évacuèrent presque sans ombat.

Nous croyons du reste intéressant de reproduire ici la dépêche ue Thielmann adressa à ce propos au généralissime autri-hien :

« Weissenfels, 12 septembre 1813.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que je suis arrivé ıier 11 septembre devant Weissenfels. J'ai trouvé la ville occupée par 4,000 hommes d'infanterie et 900 chevaux qui escortaient ın gros convoi de munitions et de vivres destiné à Leipzig.

« Comme il était trop tard pour rien entreprendre, j'ai dû re-mettre l'attaque à aujourd'hui. Le convoi et son escorte ont filé pendant la nuit par la route de Leipzig. L'escorte était trop nombreuse pour me permettre de tenter rien contre elle. Je ré-solus donc de forcer la ville de Weissenfels dans l'espoir de m'emparer des magasins qui y existent.

« Mon entreprise a complètement réussi. L'ennemi a évacué la ville après les premiers coups de canon. La cavalerie a pénétré aussitôt, a poursuivi l'ennemi ; 1 général de brigade, 1 colonel, 28 officiers et 1254 hommes sont tombés entre nos mains.

« Le capitaine von Beck, du régiment de hussards de la garde russe, a fait cette nuit 200 prisonniers à Lützen. »

Les coups de main des partisans commençaient déjà à in-quiéter sérieusement l'armée française. Leurs mouvements avaient en effet eu pour résultat de faire régner la famine pen-dant six jours à Leipzig.

Aussitôt après la prise de Weissenfels, où il ne laissa qu'un petit détachement, Thielmann avait poussé des pointes dans toutes les directions, posté du côté de Merseburg un escadron au-

trichien, arrêté le gros de son corps sur la route de Leipzig à Naumburg, et le 12 septembre un de ses officiers, le capitaine comte de Wartensleben, faisait, par un coup de main hardi, capituler Naumburg, y faisait prisonniers les 400 hommes dont se composait la garnison, sans parler de 600 malades qu'on trouva dans les hôpitaux. Le 13, le gros du corps volant occupa Naumburg et y prenait un peu de repos le 14. Thielmann avait, pendant ce temps, été informé, par l'escadron envoyé en reconnaissance du côté de Merseburg, qu'il avait trouvé la ville fortement occupée et avait été obligé, après un engagement assez vif, de rétrograder jusqu'à Reichhartswerben.

Pendant ce temps, Mensdorff avait, de son côté, envoyé des partis battre le pays aux environs et des deux côtés de la route de Dresde à Leipzig, par Wurzen et Hubertsburg, pendant que lui-même se portait sur Wurzen. Il réussit à surprendre la ville et à y enlever un officier et 126 hommes, mais le feu violent dirigé contre ses cavaliers l'empêcha de se maintenir à Wurzen. Sur la route de Leipzig, un de ses postes avait réussi à s'emparer d'un courrier porteur de dépêches, et l'autre poste n'ayant trouvé personne à Hubertsburg avait infructueusement essayé de s'emparer d'un hôpital installé à Wermsdorf. Le lendemain 13, tout le petit corps de Mensdorff alla à Grimma, en ne laissant à Colditz qu'un petit poste de correspondance chargé de faciliter la transmission des nouvelles à envoyer au corps du comte Klenau. A Grimma, on apprit que l'ennemi occupait Hubertsburg, et Mensdorff, informé par une de ses reconnaissances qu'un petit corps de cavalerie française était en effet posté sur ce point, reporta ses avant-postes à hauteur de Wermsdorf.

Le 15 au matin, voyant que le général Lorge, qui occupait Hubertsburg, se dirigeait vers Mügeln, Mensdorff, convaincu que son adversaire avait l'intention de menacer Colditz, fit attaquer et enlever Wermsdorf, mais il échoua dans sa tentative contre Wurzen, par suite de la présence de colonnes volantes françaises du côté de Colditz et sur les rives de la Mulde, et se dirigea sur Frohburg où il était le 16 au matin. Le 17, il se porta sur Geythayn, et fit occuper Rochlitz et Lausigk, se reliant ainsi à Thielmann. Dans la nuit du 14 au 15 septembre, le poste établi par Thielmann à Weissenfels avait été surpris, bousculé. Il s'était replié sur Zeitz, poursuivi par les Français, qui crurent avoir eu

affaire au gros du corps de Thielmann, qui, retardant momentanément un coup de main projeté sur Merseburg, repassa la Saale près de Rösen, et l'Unstrut près de Freiburg le 16.

Il nous paraît à ce propos curieux de reproduire ici une partie de la dépêche que Thielmann envoya le 17 au matin à Schwarzenberg :

« Bivouac de Gleina, entre Querfurt et Freiburg,
17 septembre 1813, 7 h. du matin.

« La colonne du général Girardin, dont l'avant-garde s'était montrée hier à Ekartsberga, semble avoir pris une autre direction, qui est encore inconnue..... On a enlevé à Artern un courrier porteur de dépêches.

« Les plus importantes de ces dépêches ont trait à :

« 1° L'organisation des corps de partisans par les Français (le général Lorge, entre autres, a sous ses ordres 17 escadrons, 3 canons et un obusier);

« 2° États de situation du corps d'armée de Lauriston;

« 3° Organisation des dépôts de cavalerie de Torgau, Erfurt, Eisenach, Gotha et Langensalza;

« 4° Organisation de la forteresse de Torgau;

« 5° Découragement du roi de Naples.....

« L'ennemi ayant abandonné la route de Merseburg à Querfurt, je vais essayer de chasser aujourd'hui l'ennemi de Merseburg et de m'établir sur ses lignes de communication entre le Harz et Magdeburg, d'où l'ennemi tire de grandes quantités de poudre et de munitions destinées à Dresde et à Leipzig. »

Rien ne saurait d'ailleurs donner une idée plus exacte de la gravité de la situation et de l'importance que Napoléon lui-même attachait à contrebalancer l'effet produit par les coups de main des partisans alliés, que les quelques citations suivantes empruntées à sa correspondance.

Le 12 septembre, il écrivait de Pirna au major-général :

« Ajoutez au général Lhéritier que je suis surpris que, se trouvant attaqué par 600 cosaques, il ne les ait pas attendus et culbutés; que j'ai lu avec peine sa lettre; que je vous ai demandé en la lisant, si ses 2,000 hommes n'avaient ni sabres ni pistolets et n'étaient armés que de *manches à balai;* qu'il est sur-

prenant qu'ayant du canon et la supériorité du nombre il ne soit pas tombé sur l'ennemi pour le faire repentir de sa confiance..... »

Le même jour, du reste, les succès remportés par les partisans décident l'Empereur à prendre des mesures énergiques pour couvrir ses lignes de communication et à donner, comme le prouvent les lettres suivantes, l'ordre au général Lefebvre-Desnoëttes de partir avec la division de chasseurs à cheval de la garde et 3 batteries, pour couvrir les derrières de l'armée.

On trouve, en effet, dans la correspondance de l'Empereur (tome 26, p. 191), la lettre suivante, adressée au major-général et datée de Pirna, le 12 septembre :

« Mon cousin, donnez ordre au général Lefebvre-Desnoëttes, qui est toujours à Altenburg, de s'approcher de Freyberg et de Chemnitz, avec les précautions convenables, pour savoir ce que les Autrichiens y ont eu le 8, le 9 et le 10, et ce qu'ils y avaient hier et aujourd'hui. On parle d'une colonne commandée par Thielmann qui serait du côté de Zwickau. Il faut tâcher de savoir ce qu'il en est. Le général Lefebvre donnera les renseignements qu'il aurait au duc de Bellune. »

Le même jour encore, mais cette fois de Dresde, il complétait encore les mesures qu'il avait prescrites quelques heures plus tôt :

« Mandez-lui (au prince de la Moskowa), écrivait-il au major-général, qu'il forme une colonne de 1500 hommes d'infanterie de choix, de 6 pièces de canon et de 2,000 chevaux, et que, sous les ordres d'un général de confiance, il la dirige entre Leipzig et Leisnig; que j'envoie à Leisnig la brigade Piré, avec laquelle sa colonne se mettra en correspondance afin de marcher au secours de Leipzig, contre le général Thielmann, qu'on assure être à Altenburg avec 3,000 *aventuriers.* »

Non content de ces dispositions, il insistait encore sur les mesures à prendre et écrivait encore le même jour la lettre suivante :

L'Empereur au prince de Neuchatel et de Wagram, major-général de la Grande Armée.

« Dresde, 12 septembre 1813.

« Mon cousin, envoyez sur-le-champ un officier au général Piré

pour lui porter l'ordre de se rendre aussitôt à Leisnig; il en chassera l'ennemi et favorisera le départ d'un convoi de 3,000 quintaux de farine que l'administration du pays doit envoyer à Dresde. Le général Piré se mettra en communication avec Leipzig et éclairera sur Altenburg. Il saura s'il est vrai que le général Thielmann est à Altenburg avec un corps franc. Les ennemis qui sont à Leipzig et à Colditz paraissent être de ce corps. Le général Piré enverra promptement des renseignements là-dessus.

« Ecrivez au général Margaron qu'il s'en laisse imposer; que Thielmann n'a que 3,000 ou 4,000 hommes d'un corps franc, troupes sans consistance, et faites-lui connaître que le général Piré se rend à Leisnig pour éclairer tout ce côté.

« Vous ferez également connaître le départ du général Piré au comte Daru afin qu'il profite de cette circonstance pour faire venir ces 3,000 quintaux de farine.

« P.-S. — Recommandez au général Piré de bien éclairer la marche du général Thielmann et instruisez-le que je donne ordre au prince de la Moskowa d'envoyer 3,000 hommes entre Leipzig et Leisnig; que s'il a besoin d'infanterie, il peut tirer 500 à 600 hommes et 2 pièces de canon de Meissen. »

Deux jours plus tard, nouvel ordre plus formel et plus explicite, et qui montrera mieux encore que les précédents que l'Empereur ne se faisait pas d'illusions sur la nécessité où il se trouvait de mettre un terme aux coups de main des partisans.

Il écrivait à cet effet de Dresde, le 14 septembre, à 9 heures du matin, au major-général :

« Mon cousin, le général de division Lefebvre-Desnoëttes, qui est aujourd'hui à Freyberg, partira dans la journée pour se rendre à Döbeln. Il prendra sous ses ordres les brigades Piré et Vallin, ce qui lui fera près de 4,000 chevaux. Donnez avis de ce mouvement aux généraux Piré et Vallin; réitérez à cet effet l'ordre au duc de Bellune de faire partir le général Vallin. Envoyez un officier, qui longera l'Elbe, au général Lorge, parti de Torgau pour se porter dans la direction de Leisnig; il lui fera connaître le mouvement du général Lefebvre sur Döbeln. Cet officier recommandera au général Lorge de se concerter avec le général Lefebvre pour attaquer demain l'ennemi et le pousser vivement. Le général Lorge

n'aura pas manqué de rendre compte au prince de la Moskowa de tout ce qui sera arrivé à sa connaissance.

« Prévenez les généraux Piré et Vallin du mouvement du général Lorge. Prévenez-en aussi directement le prince de la Moskowa pour que, de son côté, il prévienne le général Lorge. Écrivez-lui qu'il serait convenable que le général Lorge eût au moins 2,500 chevaux, qu'il lui envoie tous les Polonais qu'il a, qu'il instruise aussi le général Margaron, à Leipzig, pour que celui-ci fasse de son côté la diversion qu'il pourra; *que ce qui est spécialement important aujourd'hui, c'est de rétablir nos communications avec Leipzig et que notre cavalerie passe partout, batte le pays et fasse arriver nos subsistances; qu'il nous donne des nouvelles de Leipzig; nous n'en avons pas reçu hier.* »

« P.-S. — Ajoutez au duc de Bellune l'ordre que sa cavalerie batte l'estrade. Donnez-lui avis du mouvement que fait le général Lefebvre-Desnoëttes contre l'ennemi. Le duc de Bellune peut réunir 1200 chevaux et 8 compagnies de voltigeurs bons marcheurs et 2 pièces de canon bien attelées. Cette colonne se portera au secours du général Lefebvre, si ce général en avait besoin, ou sur les derrières de l'ennemi, selon l'avis que donnera le général Lefebvre. »

Cette lettre suffirait seule pour prouver combien la présence des partisans sur ses lignes de communication préoccupait et inquiétait l'Empereur, celle qui suit va montrer que le même jour encore il croyait devoir compléter les mesures que le matin même il avait prescrit de prendre :

« Au général comte Nansouty, commandant la cavalerie de la garde, à Pirna.

« Dresde, 14 septembre 1813.

« Monsieur le général Nansouty, j'ai ordonné au général Lefebvre-Desnoëttes de se porter sur Döbeln. Il prendra sous ses ordres la brigade Piré et la brigade Vallin, ce qui lui fera près de 4,000 chevaux.

« Donnez ordre au général Ornano de partir sur-le-champ et de se rendre aujourd'hui à Nossen pour se mettre en communication avec le général Lefebvre-Desnoëttes; comme il est moins ancien,

il sera sous les ordres de ce général. Cela complètera 6,000 hommes de cavalerie sous les ordres du général Lefebvre. Prenez au parc, à Neustadt; une batterie à cheval de la réserve et confiez-là au général Ornano, dirigez-là sur le chemin de Nossen et que le général Ornano la prenne en passant. *Jusqu'à ce qu'elle ait rencontré ce général, faites-la escorter par* 100 *hommes de cavalerie ou par un bataillon d'infanterie.*

« Indépendamment de ce, le général Lorge, avec sa division de 1500 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux, arrive aujourd'hui de Torgau, du côté de Dõbeln. Par ce moyen il y aura là 7,000 à 8,000 chevaux qui doivent culbuter toute la cavalerie ennemie, *d'autant plus qu'elle est composée en grande partie d'Autrichiens,* et la pousser dans tous les sens afin d'en purger le pays. Le général Ornano et le général Lefebvre, s'ils ont des hommes fatigués, pourront laisser chacun un escadron à Dresde pour faire le service de place et se reposer. Le général Ornano couchera aujourd'hui à Nossen. Il donnera avis de sa présence au général Lefebvre-Desnoëttes. Indépendamment des rapports du général Lefebvre, il écrira tous les jours pour faire connaître ce qui serait venu à sa connaissance. »

Les traces des préoccupations que lui causait la présence des partisans, se retrouvent d'ailleurs à chaque instant dans la correspondance de l'Empereur, et les deux lettres suivantes, toutes deux datées de Peterswalde, sont une preuve de plus et de l'importance qu'il attachait au succès des opérations entreprises contre eux, et des précautions qu'il prenait pour transmettre ses ordres.

L'Empereur au duc de Bassano, ministre des relations extérieures, à Dresde.

« Peterswalde, 17 septembre 1813, au matin.

« ..... Hier, j'ai jeté l'ennemi sur Kulm; la cavalerie a fait quelques belles charges. Nous avons fait prisonnier le fils de Blücher, qui est colonel ou général-major. C'est le même qui avait été en partisan du côté de Gotha.

« Le général Lefebvre était le 15 à Colditz; hier 16 il a dû atta-

quer Grimma, où se trouvait un colonel autrichien avec 1500 à 1600 hommes; par une lettre de ce colonel qu'on a interceptée, il paraît qu'il se trouve assez embarrassé de son rôle.

« Thielmann n'a pu rien prendre à Naumburg, si ce n'est l'hôpital; il n'y avait ni garnison ni commandant. »

L'Empereur au prince de Neuchatel et de Wagram, major-général de la Grande Armée, à Peterswalde.

« Peterswalde, 17 septembre 1813.

« Mon cousin, envoyez un officier avec un ordre en chiffres au duc de Castiglione, et cet officier pourra lui répéter l'ordre verbalement, de se porter le plus tôt possible sur la Saale avec son infanterie, sa cavalerie et son artillerie, en ne laissant à Würzburg que ce que j'ai désigné pour la garnison. Son principal but sera de rester maître des débouchés de la Saale et de chasser les partisans ennemis qui manœuvrent dans cette direction. Il peut se rendre en droite ligne par Cobourg sur Iéna. Il faudrait lui envoyer cet ordre *par quadruplicata et par différentes voies*. »

Le lendemain, c'est encore de l'entreprise du général Desnoëttes qu'il s'occupe, malgré toute l'importance des opérations qu'il conduisait en personne contre l'armée de Bohême. Il écrivait en effet de Peterswalde les deux lettres suivantes à Berthier et au duc de Bassano :

L'Empereur au prince de Neuchatel et de Wagram, major-général de la Grande Armée.

« Peterswalde, le 18 septembre 1813, 6 h. du matin.

« Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune... que le général Lefebvre-Desnoëttes doit être aujourd'hui à Rötha et qu'il a chassé les partis ennemis de Würzen, de Grimma, de Borna et de Leisnig; que le général Thielmann n'a que 2,500 chevaux avec 2 pièces de canon, et qu'il est poursuivi dans différentes directions.. »

L'Empereur au duc de Bassano, ministre des relations extérieures, à Dresde.

« Peterswalde, 18 septembre 1813, au matin.

« Le général Lefebvre-Desnoëttes était hier, 17, à Rötha ; il a balayé le colonel autrichien qui inquiétait Leipzig. Je suppose qu'à l'heure qu'il est, il ira débloquer Naumburg et Weissenfels.

« J'ai donné ordre au duc de Castiglione de venir sur la Saale. »

Enfin, le 19 septembre, il croyait nécessaire, dans une lettre adressée de Pirna, à 10 heures du matin, à Murat, de lui donner des nouvelles de la marche de Lefebvre-Desnoëttes : « Le général Lefebvre, lui disait-il, a déjà nettoyé mes communications de Leipzig à Dresde. Il paraît que Thielmann a abandonné Naumburg, où il n'est entré qu'avec 2,800 chevaux..... »

Malgré tout cela le général Thielmann et le colonel comte Mensdorf n'en continuaient pas moins à réussir dans leurs coups de main. Le 18 septembre, Thielmann avait attaqué et enlevé Merseburg et pris dans la ville 700 hommes armés et 1500 soldats français sans armes. Il y trouva également 2,000 blessés ou malades appartenant aux armées alliées, et fit sauter le pont de pierre de la Saale, qui pouvait servir aux Français. Il se dirigea ensuite de nouveau vers Naumburg pour opérer sa jonction avec le colonel comte Mensdorf, et eut à ce moment à soutenir un combat assez vif contre le général Lefebvre. L'Empereur ne manqua pas d'enregistrer cet engagement, et, le 23 septembre, en écrivant de Hartau à Marmont, il lui fait savoir que « *le général Lefebvre-Desnoëttes a battu Thielmann et rétabli la communication avec Erfurt, d'où je viens de recevoir 7 estafettes de Paris.* » Le même jour, et dans une lettre datée du même endroit, il dit encore à Murat : « J'ai *enfin* reçu 7 estafettes de Paris, le général Lefebvre-Desnoëttes ayant rouvert les communications avec Erfurt. »

Le major Siebert, de l'état-major autrichien, rend compte en détail, dans un travail pour lequel il a utilisé les documents officiels des archives impériales et royales, des événements du 19 septembre.

Un gros convoi français, escorté par une forte colonne de cava-

lerie, suivait, le 19 septembre, la route de Weissenfels à Naumburg par la route que Thielmann, décidé à passer sur l'autre rive de la Saale, devait traverser. Une autre colonne de cavalerie avait en même temps quitté Weissenfels avec ordre de couvrir le flanc droit du convoi, de rechercher le corps franc de Thielmann, de le couper de la Saale et du pont de Freiburg sur l'Unstrut.

Thielmann, de son côté, avait donné Freiburg comme point de ralliement aux divers détachements de son petit corps qui avaient bivouaqué séparément. Il voulait, après les y avoir ralliés, passer par Naumburg et gagner la rive droite de la Saale. Dès le commencement de la marche, les partisans eurent affaire au corps ennemi se rendant de Weissenfels à Pettstadt, et Thielmann, qui s'était quelque peu attardé, courut grand risque d'être coupé et enlevé.

Les cosaques qui s'engagèrent les premiers avec l'ennemi furent bousculés et ne se réunirent, s'il faut en croire le rapport du lieutenant-colonel autrichien Gasser, au reste du corps qu'à Zeitz; mais les escadrons autrichiens et prussiens furent plus heureux et obligèrent l'avant-garde ennemie à s'arrêter. Pendant ce temps, Thielmann faisait occuper par les chasseurs prussiens le pont de l'Unstrut à Freiburg et repassait cette rivière sous la protection de ces chasseurs, soutenus par 2 pièces d'artillerie cosaque.

Mais arrivé sur ce point, il reçut de l'escadron de chevau-légers de Klenau, qu'il avait fait filer en avant sur Kösen afin de garder les défilés et le pont de la Saale, l'avis que cet escadron avait dû se replier devant une colonne ennemie en marche de Naumburg à Erfurt, par la route de Kösen.

La situation de Thielmann était à ce moment des plus critiques. Il risquait, s'il ne parvenait pas à se frayer le passage, d'être enveloppé par l'ennemi qui menaçait ses derrières par Freiburg et qui barrait la route à sa pointe du côté de Kösen. C'est à ce parti extrême que Thielmann s'arrêta. Le lieutenant-colonel Gasser[1], avec un escadron de chevau-légers de Hohen-

[1] Le lieutenant-colonel baron Gasser, qui commandait le détachement de troupes autrichiennes attachées au corps de Thielmann, s'était distingué à l'assaut de Belgrade en 1793, au combat d'Arlon en 1795, devant Mannheim

zollern, ramassa en route l'escadron de chevau-légers de Klenau et se précipita avec ces deux escadrons sur l'ennemi, surpris par cette attaque imprévue. Deux autres escadrons autrichiens qui suivaient à petite distance, achevèrent de mettre le désordre dans la colonne française et frayèrent le passage au corps de Thielmann, qui passa la nuit près d'Alt-Flemmingen, à peu de distance de Kösen, arriva le 20 septembre à Droysig, et le 21 à Zeist, où il opéra sa jonction avec la colonne volante de Mensdorff.

Le rapport que Thielmann adressa de Droysig à Schwarzenberg vaut d'ailleurs la peine d'être reproduit ici :

« Comme j'ai eu l'honneur d'en informer Votre Altesse, l'ennemi a fait commencer à ses dépôts de cavalerie (10,000 hommes et 5,000 chevaux), parmi lesquels se trouvaient 3 régiments de lanciers polonais et 1 régiment de gardes d'honneur qui escortaient le convoi, un mouvement rétrograde sur Erfurt par Naumburg. Mon arrière-garde, composée de 2 régiments de cosaques, attaquée par des forces supérieures, a été culbutée, et c'est la belle conduite des troupes prussiennes et autrichiennes qui seule a fait pencher la balance en notre faveur.

« Les troupes ennemies qui couvraient le flanc droit de la colonne passant par Naumburg n'osèrent pas me suivre et j'eus le soir la bonne fortune d'atteindre, près de Kösen, l'arrière-garde de cette colonne, à laquelle j'enlevai 200 voitures chargées, 4 officiers et 200 hommes, après leur avoir mis 400 hommes hors de combat.

« Je continue demain ma marche et me porterai de l'autre côté de l'Elster. »

Nous allons essayer, du reste, de résumer ici les principaux procédés préconisés et appliqués par le général Thielmann pendant sa campagne en Saxe, tels qu'il les a exposés dans l'ordre du jour qu'il adressa à son corps avant de commencer ses opérations :

Les partisans devaient toujours être prêts à combattre. Quand on bivouaquait pendant le jour, on ne devait jamais desseller et panser que la moitié des chevaux ; pendant la nuit les chevaux

---

et non Kehl en 1800, au combat de Romano où il reçut la croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse.

devaient être tous bridés et sellés. Aucune voiture à bagages, à l'exception de celle du général prince Biron de Courlande, ne suivait les partisans. Pendant les marches, on évitait naturellement de se servir des grandes routes ; on observait en outre la discipline la plus sévère et personne n'avait le droit de mettre pied à terre ; ce n'était que pendant les marches de longue durée qu'on faisait de grandes haltes toutes les deux heures.

On devait éviter, et on évita en effet, les marches forcées qui épuisent rapidement les forces des hommes et des chevaux. La nourriture des hommes et le fourrage pour les chevaux du corps furent toujours fournis par les habitants, afin que le corps ait partout ce qu'il lui fallait pour subvenir à ses besoins. On se fit toujours précéder par un petit détachement commandé par un officier intelligent et qu'accompagnaient le commissaire et les hommes du campement, de sorte que le corps, en arrivant au terme de sa marche, trouvait déjà tout préparé. Quand le corps devait camper dans de petites localités, on le répartissait entre les localités voisines, afin de le faire subsister plus facilement, d'éviter qu'on ne surprenne tous les détachements à la fois, et aussi afin de tromper l'ennemi sur la force réelle du corps. Mais dans ce cas chacune des fractions assurait sa propre sécurité à l'aide de petits postes irréguliers.

On remettait les malades et les blessés aux habitants, on échangeait contre les chevaux de prise les chevaux blessés ou devenus impropres au service, et l'on vendait ou l'on donnait aux habitants les chevaux ainsi réformés.

Les prisonniers étaient immédiatement désarmés et dès que faire se pouvait, on les dirigeait sous faible escorte sur les avant-postes les plus voisins de l'armée de Bohême.

Les cosaques furent presque exclusivement chargés du service de sûreté; on les employa également au service de renseignements, mais dans ce cas on les faisait conduire par un officier appartenant à la cavalerie régulière russe, tandis que les escadrons réguliers constituaient en général le gros du corps. Dès que Thielmann était arrivé au point qu'il s'était proposé d'atteindre, il faisait partir de petits partis qu'il envoyait dans toutes les directions et qu'il détachait parfois pour plusieurs jours. Il avait de plus d'excellents espions et des émissaires habiles qui le tenaient au courant des mouvements de l'ennemi.

Le service de correspondance entre le général en chef et les troupes les plus proches de l'armée d'une part, et le corps volant de l'autre, était assuré par de petites patrouilles cosaques qui portaient les dépêches jusqu'aux avant-postes les plus avancés et rejoignaient aussitôt. Ce mode de correspondance paraît avoir donné de bons résultats, puisqu'en général ces dépêches parvinrent au grand quartier général en moins de 24 heures.

Thielmann procédait de préférence par surprise. A cet effet, il s'approchait surtout le soir du point qu'il voulait enlever, il le cernait pendant la nuit pour l'attaquer dès l'aube.

Il ne restait jamais pendant la nuit qui suivait un engagement sur le point où il avait eu une affaire. Il évitait, du reste, de séjourner pendant quelque temps sur le même point et de suivre pendant plusieurs jours la même direction, afin de cacher le plus possible ses projets et ses intentions à l'ennemi, et de se protéger lui-même contre des attaques par surprise.

Il est vrai de dire que la tâche de Thielmann était singulièrement facilitée par sa connaissance profonde du pays dans lequel il opérait, et par l'accueil sympathique que lui faisaient partout des populations, lasses de supporter le joug de l'étranger et impatientes d'être enfin affranchies des horreurs de la guerre.

Quoi qu'il en soit, Thielmann avait atteint son but; il avait opéré sa jonction avec Mensdorf; il était plus que jamais décidé à ne combattre qu'à la dernière extrémité, et seulement lorsqu'il aurait la supériorité du nombre ou lorsqu'il pourrait surprendre un ennemi supérieur en nombre, mais se gardant mal. Aussi tous deux ensemble continuèrent à ramasser les traînards et les isolés, à enlever les courriers et les estafettes, à remettre en liberté les prisonniers; le 20 septembre, Thielmann atteignait à Kösen un convoi français, l'attaquait, mettait hors de combat 400 hommes et s'emparait de 4 officiers et de 200 hommes.

On voit donc que malgré la supériorité numérique de l'ennemi, et bien que le faible effectif de son détachement ne lui permît pas de tenter de grosses opérations, Thielmann réussit, surtout après avoir opéré sa jonction avec le colonel Mensdorf, à faire un tort immense à l'armée française, en l'obligeant, entre autres, à employer un assez grand nombre de troupes à l'escorte des moindres convois. Puis, dès qu'il sut que l'ennemi envoyait contre lui un véritable corps de cavalerie qui marchait par la

route de Weissenfels à Naumburg, il se porta le 20 au soir en arrière de Naumburg, et pour empêcher les Français de se servir librement de la route que suivaient ordinairement les courriers pour se rendre de la vallée de l'Elbe dans le Harz, il fit partir le capitaine prussien von Rohr avec 100 chevaux pour Bernburg.

Le même jour, 20 septembre, le colonel Mensdorf avait encore attaqué un détachement français aux environs de Lützen, lui avait pris 150 hommes et avait remis en liberté 600 prisonniers. Le 21 septembre, Thielmann se rendit à Zeitz : d'une part, afin d'appeler à lui les renforts dont il avait besoin ; de l'autre, pour donner à ses troupes un repos qui leur était nécessaire après tant de fatigues, que le mauvais temps avait rendues plus pénibles encore.

C'est à ce moment que l'Empereur écrivait de Dresde, le 26 septembre, au prince Poniatowski : « Le général Lefebvre-Desnoëttes avec 4,000 hommes de cavalerie était sur Zeitz le 23, poursuivant Thielmann[1]. ..... « Vous avez l'autorisation nécessaire, sans attendre de nouveaux ordres, pour diriger vos colonnes mobiles sur Altenburg, Chemnitz, Zwickau, Grimma, dans la direction de Leipzig, enfin partout *où vous apprendrez qu'il y a des partisans ennemis et qu'elles pourront les couper de la Bohême ou leur faire du mal.* »

Mais, de leur côté, les alliés n'avaient pas perdu de vue leurs partisans, et dès que l'on sut au quartier général que l'Empereur envoyait contre eux un corps de cavalerie, on fit partir le 22 septembre des troupes qui reçurent l'ordre de rejoindre Thielmann et Mensdorf le plus vite possible. Ces renforts, comme nous l'avons dit, se composaient du corps de cosaques du général comte Platoff, soit 1800 chevaux appartenant aux régiments Ataman, Grekoff 5, Tschikilieff, Tschernozouboff, 1er régiment de cosaques de la mer Noire, 5e et 2e régiments de Teptiar et de 10 bouches à feu de l'artillerie du Don, du corps de partisans du major von Colomb (qui eut d'ailleurs une destination spéciale, et dont nous parlerons à part), fort de 170 chevaux, savoir :

---

[1] La marche de Lefebvre-Desnoëttes devait, comme nous le verrons, aboutir au combat d'Altenburg.

40 hommes de la cavalerie légère de la garde, 30 volontaires des chasseurs à cheval de la garde, 50 hommes détachés du régiment de cuirassiers de Brandebourg n° 6, 20 hommes du régiment de dragons de la Nouvelle-Marche n° 3, 22 hommes du régiment de uhlans de Silésie n° 2 et 9 officiers; du corps volant du capitaine comte von Pückler, du 2e régiment de hussards de Silésie, qui avait sous ses ordres 54 volontaires de ce régiment, 2 officiers et 31 hommes du 4e régiment de cosaques de l'Ukraine.

Le général-major Koudachoff, qui faisait partie du corps Platoff, se porta le même jour, 22 septembre, sur Hermsdorf avec le 1er régiment de cosaques de la mer Noire, un régiment du Don et 2 canons, appela à lui une partie du régiment de cosaques de l'Ataman, attaqua le général Berckheim posté à Frauenstein avec 8 escadrons et 3 bataillons, le culbuta en lui mettant 300 hommes hors de combat et en lui enlevant quelques prisonniers, dont 3 officiers. Koudachoff occupa Frauenstein et se porta sur Seyda afin de servir d'avant-garde à Platoff et de déboucher vers Waldheim sur les lignes de communication de l'ennemi.

Le même jour, un petit parti appartenant au détachement du général-major Kaïssaroff, avait attaqué aux avant-postes de l'armée de Bohême, du côté de Streckenwalde et d'Ebersdorf, le 2e régiment de chasseurs à cheval italiens, lui avait d'abord enlevé ses piquets, avait ensuite mis le régiment entier en déroute et lui avait pris 2 officiers et 45 hommes.

Le 23 septembre, dans l'après-midi, le général-major prince Koudachoff arrivait près d'Œderan et apprenait qu'Œderan était encore occupé par 6 escadrons et 2 régiments d'infanterie du 2e corps (Victor), qui s'était porté avec ses troupes du côté de Chemnitz. Au moment où le général songeait à attaquer ce détachement, les Français se mirent en retraite. Le 24, Koudachoff se porta du côté de Chemnitz, où il fut renforcé par 2 escadrons de hussards hongrois, un bataillon d'infanterie avec 2 canons. Le 25, Koudachoff se porta sur Rochlitz, afin de se rapprocher du général Thielmann et du colonel comte Mensdorf, postés à Altenburg, et contre lesquels se portait le détachement de cavalerie de Lefebvre-Desnöettes. Le général Platoff, de son côté, avait passé par Schönau et Chemnitz. Le 26 septembre, il

avait fait dans la montagne une marche de plus de 40 kilomètres, et le 27, il arrivait à Penig. Mais, comme il l'avait concerté avec le général Thielmann et le colonel Mensdorf, il marcha encore pendant la nuit du 27 au 28 pour attaquer le général Lefebvre, posté à Altenburg.

Le 28 septembre, à l'aube du jour, avant que Thielmann et Mensdorf n'aient pu arriver à Zeitz, le général-major prince Koudachoff, avec l'avant-garde de Platoff, attaqua les avant-postes ennemis sur les rives de la Pleisse et enleva le village de Windisch-Leyba, pendant que le colonel Ilesy, avec 3 escadrons du régiment de hussards Palatin, s'emparait des routes de Frohburg et de Borna, afin de couper à l'ennemi le chemin de Leipzig. Le général Lefebvre, afin de s'assurer la possession de la seule ligne de retraite qui lui restait, la route de Zeitz, prit position sur les hauteurs d'Ober-Lōdla. Il s'engagea alors sur ce point un combat des plus violents, dans lequel les deux adversaires combattirent avec acharnement mais sans résultat. Afin d'empêcher cet engagement de traîner en longueur, le général Koudachoff envoya 2 régiments de cosaques et un escadron de chevau-légers autrichiens de Klenau, par Steinwitz sur Monstab, sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Ce mouvement réussit complètement; l'infanterie française fut obligée de se replier et le 8e régiment de hussards, accouru au secours de l'infanterie, fut anéanti presque en entier. Vers 9 heures du matin, Lefebvre-Desnöettes était forcé de se replier par la route menant à Zeitz, où il fut reçu par le général Thielmann. Le général Koudachoff avait attaqué de trop bonne heure et Thielmann n'avait pu arriver à temps pour prendre part à la 1re attaque. Mais dès qu'il entendit le canon dans la direction d'Altenburg, il se mit immédiatement en route et fit partir sa cavalerie au grand trot. Au moment où il déboucha, l'ennemi était arrivé à Meusselwitz, y avait pris position et avait arrêté les têtes de colonnes de Koudachoff. Thielmann se jeta immédiatement sur le flanc droit de l'ennemi, qu'il obligea à reprendre son mouvement rétrograde vers Zeitz. Les troupes de Thielmann continuèrent à marcher parallèlement à celles de Lefebvre-Desnoëttes, harcelant constamment son arrière-garde. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint les hauteurs de Spohra et de Puschendorf, qu'il résolut de rompre les colonnes françaises. Le colonel comte Mensdorf s'engagea alors sur son

ordre avec les carabiniers français, tandis que le colonel von Likе, avec 2 escadrons du 2e régiment de hussards de Silésie, prenait, après un combat très vif, 2 escadrons de cuirassiers, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté et après avoir perdu presque toute son arrière-garde, que Lefebvre atteignit enfin Zeitz. Il mit alors en position sur le Galgenberg 2 batteries qui canonnèrent vivement l'ennemi, afin de donner à ses troupes le temps de traverser la ville et de prendre pied sur les hauteurs situées de l'autre côté de l'Elster. Pendant ce temps, les troupes l'avant-garde de l'ennemi, un escadron de hussards de Hesse-Hombourg et le régiment de cavalerie nationale de Silésie, étaient restées exposées, sans céder un pouce de terrain, au feu de l'artillerie. Pour mettre un terme à cette situation, le général Koudachoff amena en toute hâte quelques pièces de l'artillerie du Don, enfila les batteries françaises, les obligea à se taire et à se retirer. Le moment attendu par les généraux Platoff, Thielmann et le colonel Mensdorf, qui avaient opéré leur jonction à Meusselwitz, pour renouveler plus vivement leurs attaques, était arrivé, et le régiment de cosaques de la mer Noire se précipita tête baissée dans la ville, atteignit les dernières troupes d'infanterie ennemie, les mit en désordre, les accula, et les obligea à s'enfermer dans une fabrique située dans le faubourg. Pendant que le gros des forces françaises était rejeté de l'autre côté de l'Elster, le général Thielmann faisait demander des volontaires, qu'il voulait charger d'enlever la fabrique, d'où les Français continuaient à diriger un feu des plus vifs sur la cavalerie alliée. Des Cosaques, des Hongrois et des Prussiens, sous les ordres du général prince Biron de Courlande, prirent enfin cette fabrique, que l'ennemi avait défendue avec une rare opiniâtreté. L'affaire du 28 septembre avait coûté aux Français, en fait de prisonniers seulement, 1 colonel, 55 officiers et 1380 soldats. Les Autrichiens leur avaient enlevé 2 canons et un obusier, les Cosaques un canon, les hussards du régiment de cavalerie nationale de Silésie un canon. On avait pris en outre 3 drapeaux et 400 chevaux. Les alliés n'avaient eu que 300 hommes hors de combat. Le général Biron avait été légèrement blessé.

Les alliés poursuivirent les Français au delà de Zeitz, mais les marches forcées qu'ils avaient été obligés de faire avant le combat, la lutte acharnée qu'ils avaient dû soutenir pendant

dix heures, ne leur permirent pas de poursuivre l'ennemi battu comme ils l'auraient voulu. Malgré cela, les troupes de Lefebvre-Desnoëttes arrivèrent le 29 à Weissenfels, dans le plus grand désordre.

Le 2 octobre, le général Thielmann se retira d'Altenburg sur Priesnitz. Quant à Platoff qui, après s'être porté à Frohburg, s'était retiré sur Penig, où il avait eu à soutenir un combat contre le corps de Poniatowski, il prit position le 3 octobre entre Penig et Altenburg et envoya des partis inquiéter l'ennemi. L'empereur Alexandre, aussitôt qu'il eut connaissance du combat du 28 septembre, envoya comme renforts à Platoff 2 régiments de cosaques, le 3e d'Orenburg et le 11e de Baschkyrs [1].

Dans sa correspondance, l'Empereur s'occupe à plusieurs reprises des événements que nous venons de relater.

Le 29 septembre, il écrivait au major général en lui prescrivant d'ordonner au duc de Padoue de soutenir Lefebvre-Desnoëttes, qui lui paraissait en l'air et qu'il fallait renforcer, parce que, disait-il, *Altenburg est un point fort important, puisque ce n'est que de la Bohême qu'il peut s'avancer des forces qui menacent sérieusement Leipzig.* Le même jour encore, il écrivait à ce propos à Poniatowski et à Marmont. Enfin, dans une autre lettre adressée de Dresde, à 3 h. 1/2 du matin, le 30 septembre, au général Lauriston, il parlait pour la première fois de l'échec éprouvé par Lefebvre-Desnoëttes, et dans une lettre en date du 1er octobre et adressée au maréchal Victor, il croyait nécessaire de revenir une fois de plus sur l'affaire du 28 septembre [2].

---

[1] Lettre de Wolkonsky à Platoff (2 octobre).

[2] Nous avons laissé de côté le corps du major von Colomb parce que ses opérations ne commencèrent guère qu'à une époque postérieure à celle dont nous nous occupons actuellement, dans les premiers jours d'octobre. Nous aurons donc lieu d'y revenir bientôt. Il nous paraît cependant intéressant de donner quelques détails à ce propos. C'est ainsi que Colomb raconte, par exemple, une audience chez Schwarzenberg :

« Le général en chef, chez lequel je me présentai avant de me mettre en route, me dit qu'on ne saurait, à proprement parler, donner d'instructions à un officier chargé d'une semblable mission, que cependant il appelait mon attention sur les deux points suivants :

« 1° On lui avait signalé l'existence à Langensalza des dépôts de toute la cavalerie saxonne (conscrits et chevaux de remonte) ; il y aurait, par suite, grand intérêt à détruire ce dépôt.

« 2° Il me recommandait de ne fouler en aucun cas le territoire bavarois,

Si, comme nous l'avons déjà dit, l'armée du Nord resta inactive après Dennewitz comme après Gross-Becren, en revanche ses partisans, conduits par des chefs habiles, intelligents et audacieux, agirent avec succès sur la rive gauche de l'Elbe.

Le 22 septembre, le lieutenant-colonel Marwitz passa l'Elbe à Ferchland, à une quinzaine de kilomètres en amont de Tangermünde, avec le 3e régiment de cavalerie de landwehr de la Nouvelle-Marche; il avait ordre de battre l'estrade dans la Vieille-Marche, d'y protéger et d'y favoriser les armements.

Après trois jours de marche forcée, il arriva le 25 à l'aube du jour, avec 400 chevaux, à Brunswick, où se trouvaient, sous les ordres d'un vieux général usé et indécis, le général Klösterlein, 880 hommes de troupes westphaliennes appartenant à divers corps. Pendant que le lieutenant-colonel Marwitz prenait ses dispositions pour l'attaque de la ville, Klösterlein faisait filer son convoi sur Cassel et se dirigeait lui-même avec le gros de ses troupes sur Wölfenbüttel, laissant à Brunswick une compagnie de carabiniers, sous le colonel Borck.

La ville fut enlevée presque sans combat, et Marwitz envoya aussitôt 50 cavaliers, sous les ordres du lieutenant comte von Finkenstein, sur la route de Wölfenbüttel, avec mission de rejoindre Klösterlein. Celui-ci avait appris à Wölfenbüttel la prise de Brunswick, et continué immédiatement sa marche sur la route de Gosslar.

Mais à peine avait-il dépassé le village d'Halchter qu'il fut

---

parce qu'on négociait avec ce gouvernement les conditions de son entrée dans la coalition et qu'on devait, en attendant, s'abstenir de tenter quoi que ce fût de ce côté. »

Le 24 septembre, Colomb quitta Töplitz, arriva le soir à Kopitz et se porta le lendemain par Kommotau sur Czernowitz et Körbitz. Pendant cette marche, Colomb examina et étudia son détachement et vit que, *comme cela a toujours lieu*, les différents régiments lui avaient donné leurs plus mauvais chevaux. Le 26, il fit halte et divisa son petit corps volant en 2 escadrons.

Du 27 septembre au 1er octobre, il fait de petites marches pour entraîner graduellement les chevaux, longe d'abord la chaîne de montagnes, qu'il passe à Johann-Georgenstadt, et arrive le 1er octobre à Mühltruf, aux environs de Schleitz, où il se remet immédiatement en rapport avec les personnes qui l'avaient si bien renseigné lorsqu'avant l'armistice du 4 juin il opéra dans ces parages.

Nous examinerons, du reste, un peu plus loin, les opérations exécutées par Colomb dans la première *quinzaine* d'octobre.

rejoint par les 50 cavaliers de Finkenstein. Comme les Westphaliens étaient engagés sur une digue et se préparaient à résister aux cavaliers en se formant à droite et à gauche de cette digue, on prétend que Finkenstein se porta seul en avant en criant aux Westphaliens de ne pas tirer sur leurs frères allemands. Ce qu'il y a de certain, c'est que 25 officiers et 350 soldats mirent bas les armes, et que le général Klösterlein, avec quelques autres officiers, ne dut la liberté qu'à la vitesse de son cheval. Ce qu'il y a également de certain, c'est qu'une grande partie des prisonniers westphaliens, les uns appartenant au régiment de chevau-légers de la garde westphalienne et les autres à l'École militaire de Brunswick, exprimèrent le désir de servir dans les rangs des Prussiens et formèrent l'escadron de chasseurs volontaires du 3e régiment de cavalerie de landwehr de la Nouvelle-Marche, sous les ordres du capitaine von Clausius. Le détachement du lieutenant-colonel von Marwitz retourna par Burgstall et Grieben à Ferchland[1].

Les conséquences du raid de Tchernitcheff sur Cassel, dont nous allons nous occuper maintenant, furent bien autrement importantes.

Au moment où Tchernitcheff obtint du prince royal de Suède l'autorisation de tenter un coup de main, il n'y avait plus dans le

---

[1] Le raid de Marwitz sur Brunswick avait produit plus d'effet qu'on ne le pensa au premier moment. Ainsi l'Empereur écrivait le 1er octobre, de Dresde, au duc de Bassano :

« Témoignez mon mécontentement au baron de Saint-Aignan au sujet de l'alarme qu'il a semée sur nos derrières ; vous lui ferez sentir qu'on ne peut pas rendre de plus grands services aux partisans que d'accréditer par son nom les faux bruits qu'ils font courir ; que les partisans qui n'ont que de 200 à 300 chevaux, s'annoncent toujours pour en avoir 12,000 à 15,000, certains qu'ils ne peuvent avoir quelque succès qu'autant qu'ils se font précéder d'une vaine terreur..... »

Le lendemain, 2 octobre, il écrivait encore de Dresde au major général :

« Mon cousin, faites connaître au général d'Alton mon étonnement de sa lettre du 29 septembre. Il faut qu'ils aient perdu la tête à Erfurt et à Eisenach. S'ils croient tous les on-dit du pays et tous les bruits que répandent les partisans ennemis, ils ne peuvent que faire des sottises..... Il n'y a jamais eu que 1500 hommes à Brunswick. On ne saurait rendre de plus grands services aux partisans que d'accréditer les bruits qu'ils ont intérêt à faire circuler..... On ne doit pas jeter légèrement l'alarme, il ne faut pas se laisser épouvanter par des chimères, et l'on doit avoir plus de fermeté et de discernement. »

royaume de Westphalie qu'une dizaine de mille hommes, postés autour de Cassel et de Brunswick, pour la plupart jeunes soldats, sur lesquels le roi ne pouvait compter en aucune façon et qui désertaient en masse. En fait de troupes sûres et solides, le roi Jérôme ne disposait en réalité que de quelques centaines de gendarmes à cheval.

Les frontières du royaume étaient ouvertes et dégarnies de troupes. Les désertions devenaient journalières et avaient lieu en masse. Ainsi, dès la nuit du 22 au 23 août, deux des meilleurs régiments de l'armée westphalienne, le 1er et le 2e de hussards, avaient passé aux Autrichiens près de Reichenberg, en Silésie; et, comme nous l'avons dit précédemment, parmi les prisonniers faits près de Freiberg en Saxe, se trouvaient deux escadrons détachés de ces régiments. Les échecs subis par les armes françaises, les raids des partisans et l'état des esprits obligèrent le gouvernement westphalien à couvrir la capitale du côté de la Saale; mais la chose était d'autant moins facile qu'il ne disposait que de jeunes troupes d'une fidélité plus que douteuse. On posta à Göttingen 2 escadrons (300 hommes), sous les ordres du général Zandt, qu'on fit soutenir à Münden par le 1er bataillon du 7e régiment d'infanterie, fort de 840 hommes. A Heiligenstadt on envoya une brigade de cuirassiers, le 3e bataillon d'infanterie légère et 2 bouches à feu; en tout 1200 cavaliers, 1000 fantassins et 70 artilleurs, sous les ordres du général Bastineller. A Cassel il y avait 3,060 fantassins, 906 cavaliers, 366 artilleurs et 6 bouches à feu[1].

On connaissait exactement au quartier général de l'armée du Nord l'état de l'opinion publique en Westphalie. Tchernitcheff pensa donc que le moment était venu de mettre fin à l'existence de ce royaume, et que la prise de Cassel pourrait amener le soulèvement d'autres pays allemands. Tchernitcheff ne se trompait pas; mais vouloir conquérir sans infanterie une capitale défendue par des troupes encore relativement nombreuses, une capitale que sa situation topographique permettait de défendre facilement, n'était pas chose aisée. Malgré cela Tchernitcheff, résolu à

---

[1] Ces renseignements sont tirés du livre de Specht : *Das Königreich Westphalen und seine Armee im Jahre* 1813.

tenter l'aventure et comptant sur l'appui des populations et le mécontentement des troupes westphaliennes, pensait avec raison que le succès dépendait moins de la force numérique et de la composition de son détachement que de la soudaineté de son apparition.

Après avoir enfin obtenu de Bernadotte l'autorisation nécessaire, il se porta vers l'Elbe. Son détachement se composait, d'après Specht, de 3 escadrons du régiment combiné de hussards, 3 escadrons du régiment de hussards d'Izoum, 2 escadrons du régiment de dragons de Finlande; d'après le manuscrit du lieutenant-colonel Balmen : de 2 escadrons du régiment de hussards d'Izoum, de 2 escadrons du régiment de dragons de Riga, 2 escadrons du régiment de dragons de Finlande; les deux auteurs lui attribuent en outre 5 régiments de cosaques, Syssew 3, Schirow, Grekoff 18, Wlassoff 3, et Balabin 2; mais tandis que Specht lui attribue 6 canons de l'artillerie à cheval du Don, Balmen ne lui en donne que 4. Il en résulte que l'effectif total est de 2,300 hommes d'après Specht, et de 1200 à 1300 d'après Balmen.

Le colonel Benkendorf commandait les cosaques; le comte Balmen, l'artillerie; le colonel Bogdanovitch faisait fonctions de quartier-maître du détachement. Parmi les volontaires se trouvaient le lieutenant-colonel comte Balmen, le même qui fut plus tard commissaire russe pendant la captivité de l'Empereur à Sainte-Hélène, le major Dörnberg, quelques officiers prussiens, le colonel Barnekow, les capitaines Arnim, Fabecky et And[1].

Le détachement passa l'Elbe près d'Acken dans la nuit du 14 au 15 septembre. D'après les notes manuscrites du capitaine Lischin, qui faisait partie de l'expédition, on plaça les selles et les harnais sur des bateaux, et les chevaux passèrent à la nage derrière ces bateaux. Les pièces, les caissons et les avant-trains furent mis sur des planches dont les extrémités reposaient de chaque côté sur un bateau.

Le détachement fit halte à Bernburg le 15 et envoya des partis du côté de Zörbig, Halle, Delitsch, Bitterfeld, Egeln et Wanzleben, pour détourner l'attention de l'ennemi et se procurer en

---

[1] Manuscrit du lieutenant-colonel Balmen.

même temps des nouvelles sur les mouvements qu'il exécutait. Un de ces partis, 80 cosaques sous les ordres du capitaine Fabecky, réussit à surprendre Querfurt et y prit 2 colonels, 40 officiers et 500 hommes.

Le 24 septembre, le détachement de Tchernitcheff quitta Bernburg, se porta sur Eisleben et arriva le 25 à Rossla. Tchernitcheff exécuta avec une extrême prudence et une rare habileté cette marche à travers un pays occupé par l'ennemi. Les troupes campaient la nuit pendant quelques heures loin des lieux habités; quand elles faisaient halte dans des villages ou dans des hameaux, une chaîne de cosaques entourait l'endroit et empêchait les habitants d'en sortir. Quand on se remettait en marche, on emmenait les bourgmestres et les autres notables, et on ne les relâchait que lorsque le détachement avait parcouru une distance assez considérable. Les guides ne connaissaient jamais le but réel de la marche, et on les questionnait toujours longuement sur l'état des routes qu'on n'avait pas l'intention de prendre. Souvent les troupes se détournaient, par ordre, de la direction dans laquelle elles devaient se porter, et ne la reprenaient que lorsqu'il n'y avait plus d'étrangers dans leurs rangs, à l'exception des espions dont on était absolument sûr[1].

A Rossla, Tchernitcheff apprit, le 26 septembre, que le général Bastineller était toujours à Heiligenstadt; il poussa par suite ses avant-postes dans la direction de Nordhausen. Afin de cacher à l'ennemi le mouvement de ses troupes sur Cassel, il ne restait à Tchernitcheff qu'à faire des détours pour tourner le général Bastineller. Comme il fallait en outre occuper l'ennemi sur son front, il envoya une forte patrouille sur Nordhausen, tandis que lui-même se porta plus à gauche vers Sondershausen, faisant passer son détachement pour l'avant-garde d'un corps considérable, et ordonnant de préparer des vivres pour 30,000 hommes. Pendant ce temps, il arrêtait les voyageurs se rendant à Cassel. Le prince régnant de Sondershausen fit grand accueil au détachement, logea les officiers chez lui et les accompagna lorsqu'ils se remirent en route.

Le 27 au matin, Tchernitcheff était arrivé à Mühlhausen, qu'il

---

[1] Manuscrit de Lischin.

quitta le jour même, et après une marche forcée de plus de 80 kilomètres, passant par Wanfried, Eschwege et Waldcappel, il arriva le 28, à 5 h. 1/2 du matin, en vue de Cassel.

A ce propos, il est curieux d'extraire le passage suivant d'une lettre adressée le 2 octobre par l'Empereur au major général :

« Écrivez au duc de Padoue qu'il s'alarme trop aisément et qu'il est trop prompt à accueillir les faux bruits semés par l'ennemi. Ce n'est pas ainsi que doit agir un homme d'expérience; il faut plus de caractère que cela. Écrivez au général d'Alton qu'il a rêvé qu'il y avait 4,000 hommes à Mühlhausen; il n'y a jamais eu plus de 1,200 hommes. Le duc de Padoue a dû voir dans la lettre du général d'Alton du 29, combien la nouvelle que l'ennemi avait passé à Dessau, occupait Halle et marchait sur Cassel, avait troublé la tête de ce général. Tout cela se trouve faux. Ils doivent avoir furieusement perdu la tête à Erfurth et à Eisenach, puisqu'ils croient avoir l'ennemi sur les talons en même temps qu'ils disent qu'il se dirige sur Brunswick et sur Hanovre. »

On ne saurait évidemment prendre à la lettre cet extrait de la correspondance. L'Empereur cherche évidemment à rassurer son monde; mais, d'autre part, on ne peut nier que lui-même considérait comme peu probable un coup de main aussi hardi que la marche sur Cassel.

Un brouillard épais avait favorisé les derniers moments du mouvement de Tchernitcheff; mais cependant, malgré toutes les précautions prises par le général russe pour cacher sa marche, Bastineller avait été renseigné par ses patrouilles et ses reconnaissances sur la direction suivie par Tchernitcheff, et avait aussitôt fait partir de Mühlhausen un courrier qui devait annoncer à Cassel l'arrivée des partisans. Tchernitcheff, informé de ce fait, chargea un parti de cosaques d'enlever ce courrier. Les cosaques ne réussirent qu'à moitié dans leur mission. Ils s'emparèrent du courrier; mais un gendarme déguisé réussit, grâce aux ténèbres et au brouillard, à leur échapper et à pénétrer dans Cassel[1].

Le gouvernement westphalien était donc prévenu; les mesures prises pour conjurer le danger ne furent et ne pouvaient d'ail-

---

[1] Manuscrit de Balmen.

eurs être qu'insuffisantes. Un faible détachement qu'on fit sortir le la ville fut rejeté jusque dans le faubourg de Bettenhausen, et 6 canons qui se trouvaient en batterie hors de la ville, abandonnés par leurs soutiens, furent enlevés par les cosaques. Le brouillard devenant de plus en plus épais, les Russes ne purent reprendre leur mouvement en avant que vers 9 h. 1/2. Tchernitcheff espérait que l'échec éprouvé par les troupes westphaliennes déciderait le roi Jérôme à s'enfuir de sa capitale. Désirant à tout prix s'emparer de sa personne, il prescrivit au colonel Benkendorf de se porter sur Neuemühle avec le régiment de cosaques de Schiroff et un escadron de dragons de Riga, de passer la Fulda en amont de la ville et de garder la route de Francfort. En même temps une cinquantaine de cosaques devaient passer la Fulda en aval de la ville, et couper les routes menant à Paderborn et à Arolsen.

Quant à l'attaque même de la ville, il la confia au colonel Bedriaga, qui disposa à cet effet de 2 escadrons de hussards d'Izoum, des régiments de cosaques de Wlassoff et Grekow, et de 2 canons de l'artillerie cosaque. Afin de couvrir contre Bastineller, qui s'était porté d'Heiligenstadt sur Witzenhausen, les derrières du détachement mis sous les ordres du colonel Bedriaga, 100 cosaques et un escadron de dragons occupaient le défilé de Kaufungen, et avaient envoyé un poste avancé à Helsa. Le reste du corps volant servait de réserve.

Le colonel Bedriaga repoussa la compagnie de chasseurs de la garde westphalienne et attaqua, après les avoir ébranlées par deux volées de mitraille, les autres compagnies, qui, bien qu'elles eussent eu le temps de se former en carré, furent rompues et prises presque entièrement. Le reste des troupes westphaliennes se retira derrière le Wahlebach, mais ce succès avait été chèrement acheté et avait coûté la vie au colonel Bedriaga[1].

Pendant ce temps Benkendorf avait passé la rivière à Neuemühle et culbuté les hussards de la garde westphalienne envoyés contre lui; mais, apprenant alors par les prisonniers que le roi Jérôme avait eu le temps de passer par la route de Francfort, il

---

[1] Manuscrit de Lischin et rapport de Tchernitcheff au général Winzingerode, en date de Cassel, 11 octobre 1813.

crut prudent de ne pas s'engager avec un ennemi plus fort et plus nombreux que lui, et repassa sur la rive droite de la Fulda après s'être emparé de 10 officiers et de 250 hommes de l'escorte du roi.

Tchernitcheff, en effet, ne tardait pas à recevoir de Benkendorf l'avis que le roi Jérôme avait, dès qu'il avait été informé de l'approche du corps volant, quitté sa capitale sous l'escorte de 2 bataillons de sa garde, 8 escadrons et quelques canons. Benkendorf lui faisait savoir qu'il avait rejoint et sabré sur la route de Francfort les 4 escadrons d'arrière-garde, et enlevé une partie des bagages du roi, qui n'avait échappé à la captivité qu'en se jetant en toute hâte dans Marburg.

Lorsque Tchernitcheff sut ainsi que le roi avait quitté la ville avec la plus grande partie de ses troupes, et que le général Allix commandait les forces laissées dans la place, il résolut d'attaquer l'ennemi, qui s'était retiré de l'autre côté du Wahlebach, et fit avancer ses réserves.

A peine les cosaques eurent-ils traversé à gué le ruisseau et débordé les deux ailes de l'ennemi, que Tchernitcheff dessina nettement son attaque. Les hussards d'Izoum marchèrent contre le front de l'ennemi, tandis que les cosaques se portaient à gauche pour déborder son aile droite. L'artillerie réussit à démonter une des pièces de l'ennemi, et après quelques volées de mitraille envoyées aux troupes qui défendaient le pont, les deux colonnes russes se précipitèrent sur l'infanterie westphalienne, la rejetèrent, enlevèrent la pièce démontée et s'approchèrent de la porte de Leipzig. Quelques obus suffirent pour mettre en fuite les défenseurs de cette porte dont les cosaques s'approchèrent, qu'ils ouvrirent avec l'aide de quelques habitants, traversant ensuite la ville basse et pénétrant jusqu'au pont de la Fulda. L'ennemi n'ayant pas songé à occuper le château qui domine le pont et la grande place, les Russes s'en emparèrent et restèrent par suite maîtres de la ville basse. Cependant, arrivés près du pont, ils furent accueillis par un feu violent partant des maisons voisines et obligés de s'arrêter. Les hussards de la garde westphalienne, soutenus par l'infanterie, se déployèrent devant Benkendorf en même temps que deux régiments de cuirassiers avec deux pièces, faisant partie du détachement du général Bastineller, apparurent sur les derrières de Tchernitcheff. Quoique cet officier général

ait presque aussitôt renoncé à son idée de marcher sur Cassel pour se porter sur Lichtenau, Tchernitcheff, qui ignorait le changement survenu dans les projets de l'ennemi, crut imprudent de rester sans infanterie dans la ville[1], et se décida à se replier dans la nuit du 28 au 29 septembre sur Melsungen, à une petite journée de marche de Cassel.

Les troupes de Bastineller, épuisées par une marche forcée et complètement démoralisées, se débandèrent en grande partie. Quelques fractions seulement se retirèrent en désordre, et leur général dut faire jeter dans la Fulda, à Alt-Morschen, deux canons que les chevaux ne pouvaient plus traîner.

Lorsque Tchernitcheff, arrivé à ce moment à Melsungen avec le gros de son détachement, eut connaissance de l'état déplorable dans lequel se trouvait l'ennemi, il résolut immédiatement de lancer sur ses talons 100 cosaques sous les ordres de l'enseigne Sevastianoff. L'arrière-garde et les traînards de Bastineller furent atteints à Alt-Morschen, mis en déroute et laissèrent une vingtaine de prisonniers entre les mains des Russes, qui retirèrent de la Fulda les deux pièces et les ramenèrent à Melsungen[2].

Le détachement du général Zandt, qui se trouvait le 28 septembre à Göttingen, avait reçu le 27 au soir l'ordre de revenir sur Cassel (environ 45 kilomètres). Une seule marche, un peu rude, il est vrai, aurait suffi à la rigueur pour franchir cette distance; mais le général Zandt était un homme peu expérimenté, qui ne devait son grade qu'aux faveurs du roi Jérôme. Au lieu de se mettre immédiatement en route, il ne commença son mouvement que le 29 à 4 heures du matin. De plus, il se contenta de diriger sur Cassel le 1er bataillon du 7e régiment, arrivé de Münden 48 heures plus tôt, et lui-même resta encore plusieurs heures immobile avec sa cavalerie. Il rejoignit à Münden son infanterie, ne sachant pas s'il devait suivre la route directe menant à Cassel par Lütterberg et Landwehrhagen, ou s'il devait passer la Fulda pour se porter sur Wilhemhausen. Ses hésitations, qui lui firent perdre un temps précieux, devaient avoir pour lui des conséquences fatales. Les nouvelles exagérées de ce qui s'était passé

---

[1] Manuscrit de Lischin et rapport de Tchernitcheff au général Winzingerode.
[2] Rapport de Tchernitcheff.

à Cassel, répandues par les habitants et jointes aux indécisio de Zandt, qui fit à plusieurs reprises passer et repasser la Ful à ses hommes, jetèrent le désordre et le découragement dans l rangs de sa troupe. Enfin, à 7 heures du soir, Zandt passa sur l rive gauche de la Fulda. Marchant la nuit par de mauvais che mins à travers les bois, son détachement ne tarda pas à deven une bande informe qui se dispersa de tous côtés. Les Hanovrie et les Brunswickois donnèrent l'exemple de la désertion, exemp que les Hessois suivirent à mesure qu'ils se rapprochèrent d leurs villages, et quand Zandt arriva à Cassel il n'avait plus de rière lui qu'une poignée d'hommes.

Les désertions avaient, du reste, de leur côté affaibli singuliè rement l'effectif de la garnison de Cassel pendant la journée d 28, et il ne restait plus en tout au général Allix que 350 fanta sins et à peu près autant de cavaliers. Ce fut en vain que cet off cier général tenta de calmer les habitants et de maintenir l troupes dans le devoir par l'article suivant, inséré dans le *Moniteur* du 29 septembre : « Quelques centaines de cosaques se sont montrés hier devant la ville, mais ils ont été reçus de façon à leur faire perdre l'envie de tenter de nouveau une semblable entreprise. Après avoir éprouvé des pertes sensibles ils se sont enfuis dans les bois. La tranquillité n'a jamais été troublée dans la ville. Les habitants comme les troupes se sont admirablement conduits. »

Malgré cela, le général Allix comprenait parfaitement qu'il était impossible de songer à une défense sérieuse. Il mit quelques pièces en batterie sur le Friedrichsplatz et sur le Weinberg, hauteur située en arrière de la ville, et posta la 6e compagnie de chasseurs sur les bords de la Fulda.

Pendant la journée du 29 septembre, Tchernitcheff était resté à Melsungen. Renseigné par ses espions, par les déserteurs, par les populations, sur ce qui se passait à Cassel, sur l'état des troupes comme sur les dispositions des habitants, il donna l'ordre au colonel Barnekow, aux capitaines Fabecky et Arnim de former, avec les prisonniers, les déserteurs et les volontaires, un bataillon de 300 hommes. Les pièces prises à l'ennemi furent servies par des dragons et des artilleurs westphaliens qui avaient demandé à entrer dans l'armée russe.

Enfin, Tchernitcheff sachant que les habitants de Cassel n'atten-

taient plus que l'occasion de se soulever, s'avança vers la ville le 30 septembre avec ce bataillon et 9 pièces enlevées aux Westphaliens.

Le général Allix, informé du mouvement des Russes, fit occuper les portes, barricader le pont de la Fulda, y mit une pièce en batterie, fit ramener sur le Friedrichsplatz les deux canons du Weinberg, et massa sa cavalerie dans l'allée des Linden, près du Friedrichsplatz [1].

Tchernitcheff, arrivé à peu de distance de Cassel, ordonna à son artillerie de bombarder la ville et de diriger en même temps son feu sur les troupes postées sur le Friedrichsplatz. Les habitants supplièrent alors le général Allix de rendre la ville; son refus les exaspéra. Des groupes de jeunes gens tentèrent d'ouvrir les portes et voulurent empêcher les troupes de combattre; on dut les faire charger par les hussards, sur lesquels ils firent pleuvoir une grêle de pierres. Pendant ce temps, Benkendorf était arrivé devant le Leipziger-Thor avec le bataillon westphalien et 2 escadrons de dragons, auxquels il avait fait préalablement mettre pied à terre. Avant même qu'il eût eu le temps de commencer le feu, la compagnie de carabiniers postée sur ce point se rendait sans combat et ouvrait les portes aux Russes, qui pénétrèrent dans la ville. Toutefois, afin d'épargner la ville, Tchernitcheff envoya en parlementaire auprès du général Allix le comte Balmen, porteur d'une lettre dans laquelle il lui faisait connaître la destruction du détachement Bastineller et le vœu exprimé par les hommes ayant appartenu à la garde westphalienne de servir dans les rangs des Russes. Allix ne voulut dans le principe écouter ni le comte Balmen ni le colonel Benkendorf, que l'on avait envoyé pour le décider à en finir. Enfin, redoutant un soulèvement général de la ville, il consentit à envoyer vers Tchernitcheff le lieutenant-colonel Bolte, porteur des conditions qu'il demandait pour capituler. En attendant la ratification de la capitulation, il sortit de la ville avec l'artillerie qui lui restait et alla bivouaquer en avant du Cölner-Thor. La capitulation proposée par Allix fut signée vers le soir, après avoir été modifiée, et le général Allix, suivi par les officiers et les fonctionnaires français, prit à 7 heures la route de Kirchditwold et d'Arolsen.

---

[1] Manuscrit de Lischin et rapport de Tchernitcheff.

Le même soir les cosaques occupèrent Cassel, et le lendemain, 1er octobre, Tchernitcheff, après avoir fait célébrer un service d'actions de grâces, entrait triomphalement dans la ville.

D'après le rapport de Tchernitcheff à Winzingerode, daté de Cassel le 1er octobre, le détachement prit 10 canons pendant les différents engagements qu'il eut avec les Westphaliens, en trouva 17 dans la ville, ainsi qu'une quantité considérable d'armes de toutes sortes, de cartouches, de munitions, et une somme de 79,000 thalers; 1,000 Français, malades ou blessés pour la plupart, furent faits prisonniers; 22 des canons pris sur l'ennemi furent envoyés à Berlin; 15,000 thalers furent distribués au détachement, 4,000 donnés au major Dörnberg pour habiller le bataillon nouvellement formé, et les 60,000 qui restaient furent versés dans la caisse du corps de Winzingerode.

Le détachement avait eu en tout 70 tués ou blessés ; parmi les blessés se trouvaient le lieutenant-colonel Rajewski, les majors Tschelobitschikoff et Dörnberg; parmi les morts, le colonel Bedriaga[1].

Le 2 octobre, Tchernitcheff lança une proclamation qui mit en réalité fin au royaume de Westphalie, bien qu'après le départ de Tchernitcheff le général Allix fût rentré à Cassel, où il resta dix-neuf jours, du 7 au 26 octobre, et bien que le roi Jérôme y fût lui-même revenu pour essayer de relever son trône. Quoi qu'il en soit, la prise de Cassel par Tchernitcheff avait réellement renversé le roi Jérôme du trône de Westphalie[2].

Le 2 octobre, un escadron de chasseurs du régiment de la Nouvelle-Marche, 150 chevaux, sous les ordres du capitaine Rohr, arriva à Cassel. Cet escadron avait été envoyé par Thielmann, après la prise de Merseburg, dans la direction de Halle, pour s'emparer des magasins existant dans cette ville. Coupé du gros du détachement par le mouvement de Lefebvre-Desnoëttes, cet escadron s'était d'abord porté sur Eisleben, puis sur Cassel, dans l'espoir de pouvoir opérer sa jonction avec Tchernitcheff.

---

[1] Rapport de Tchernitcheff à Winzingerode.

[2] Dans une lettre du 9 octobre, écrite de Wurzen à Murat, l'Empereur affecte cependant de prendre les choses légèrement et lui annonce en ces termes la rentrée d'Allix à Cassel : « Le général Allix est rentré à Cassel à la tête de 6,000 Français. Le roi retourne dans sa capitale. Tchernitcheff *a fait tout ce tapage avec 2,500 cosaques*. On s'est laissé effrayer. »

Mais comme malgré ce renfort Tchernitcheff ne pouvait avoir la prétention de se maintenir à Cassel devant les réserves ennemies qui, s'organisant sur le Rhin, allaient évidemment marcher contre lui, il résolut de quitter Cassel le 3 octobre au matin. Ce jour-là il fit prendre aux trophées et au butin la route de Hanovre, tandis que les troupes filaient sur Göttingen, Nordheim, Brunswick, Salzwedel, Dömitz, où elles passaient l'Elbe et ralliaient l'armée du Nord.

A son rapport sur la prise de Cassel adressé à Winzingerode, Tchernitcheff joignit une lettre interceptée par les cosaques et dans laquelle le roi Jérôme annonçait à l'Empereur la perte de sa capitale. Ces documents furent envoyés au prince royal de Suède et transmis par lui à l'empereur Alexandre, avec la lettre suivante en date du 5 octobre 1813 :

« Sire, j'ai déjà instruit Votre Majesté Impériale du départ du général Tchernitcheff pour une expédition secrète. J'atténuerais sans doute le mérite de cet intrépide et intelligent officier si je faisais à Votre Majesté le récit de sa marche, de ses combats et de ses succès. Je crois donc ne pouvoir mieux faire qu'en mettant sous les yeux de Votre Majesté les rapports originaux qu'il a adressés au général Winzingerode. Ce général vient de m'envoyer les clefs de Cassel, que je m'empresse de transmettre à Votre Majesté par le capitaine Davidoff, qui a accompagné le général Tchernitcheff, et je me trouve d'autant plus heureux de pouvoir annoncer à Votre Majesté la prise de la capitale du royaume de Westphalie, que je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue de cette entreprise, vu l'éloignement où se trouvait le général Tchernitcheff de tout secours. Indépendamment des dispositions prises pour le soutenir du côté de Halle et de Bernburg, j'ai fait jeter un pont sur l'Elbe, à Ferchland, et j'ai fait passer quatre escadrons pour aller à sa rencontre aux environs de Giffhorn et de Brunswick. » (Journal des documents arrivés au grand quartier impérial, nº 15,810.)

Pendant toute cette période, les partisans de l'armée de Silésie n'étaient pas restés inactifs. Toutefois, il faut remarquer que la distance considérable qui les séparait de l'Elbe ne leur permettait guère de tenter des coups de main que sur les lignes de communication de Macdonald. C'est ainsi que le 19, alors que toute l'armée de Blücher était concentrée autour de Bautzen, le colonel

russe prince Mandatoff se porta de Grossenhayn à Ortrand, y surprit un détachement du 1er corps de cavalerie, auquel il prit un colonel saxon et quelques hommes. En résumé, le corps volant du prince Mandatoff, comme ceux du colonel russe Figner, du major prussien Falkenhausen et du capitaine Schwanenfeld, enlevèrent pendant ce temps des courriers, détruisirent les parcs et les convois, interceptèrent toutes les communications.

D'après les écrits laissés par les témoins oculaires de ces événements, le détachement de Figner se composait d'aventuriers de toutes les nations. On y trouvait même des Espagnols, qui, servant de force dans les rangs de l'armée française, avaient profité de la première occasion favorable pour passer aux alliés. Cette horde indisciplinée, féroce, était une véritable bande de brigands, ne faisant quartier à personne. Figner lui-même fut victime de l'indiscipline de ses hommes. Surpris près de Wörlitz et acculé à l'Elbe par des forces supérieures, il se jeta dans l'Elbe avec quelques cosaques et disparut [1].

---

[1] A propos de Figner, il nous paraît intéressant de reproduire ici la lettre suivante du général Bertrand, commandant le 4e corps d'armée, au major général, lettre reproduite par le général Pierron dans ses *Méthodes de guerre.*

« Sprottau, 11 juin 1813.

« L'aide de camp que j'ai envoyé à Freistadt (pendant l'armistice) a eu une conversation avec le colonel russe Figner, qui commandait un corps de partisans sur nos derrières. « Si la guerre recommence, lui dit l'aide de camp, votre métier ne sera plus aussi bon ; l'Empereur aura sur les derrières 12,000 chevaux. — Tant mieux, c'est ce que je demande ; ils ne me prendront pas. Je m'en irai, j'éreinterai leurs chevaux, je les harcèlerai et ils seront détruits. *Envoyez-les plutôt sur les derrières de notre armée enlever des convois ; c'est comme cela qu'on fait faire des armistices.* C'est un fort bon métier que celui de partisan ; si je suis un peu trop pressé, j'en suis quitte pour deux ou trois jours dans un bois. »

« Le colonel des cosaques paraissait outré de ce que l'Empereur les appelait de misérables cosaques.

« Je voudrais que vous eussiez mes cosaques. Si l'empereur Napoléon avait ces misérables cosaques, il y a longtemps qu'il aurait été visiter l'empereur de la Chine. Il est vrai que je suis poltron avec mes misérables cosaques ; je m'en vais quand on est en force, mais je ne vous fais pas moins le plus grand mal.

« — Avec un bataillon, je ne crains pas tous vos cosaques, dit l'officier.

« — Je vous prendrais, a répondu le colonel ; je ne vous enfoncerais pas, il est vrai, mais je vous harcèlerais, je ne vous laisserais pas entrer dans un village parce que vous y trouveriez à manger, je les brûlerais autour de vous et je finirais par vous avoir.

« *Les officiers parlaient tous bien le français.* »

Le colonel Figner est, d'ailleurs, une personnalité tellement curieuse et tellement originale que nous croyons devoir nous étendre quelque peu sur le caractère et les mœurs de cet officier qui, s'il n'avait terni ses véritables qualités militaires par une férocité inouie, par une inexplicable cruauté, pourrait presque servir de type et de modèle aux chefs de corps de partisans.

Figner, nous dit le colonel Herschelmann dans le remarquable travail qu'a publié le *Voïenny Sbornik*, était un de ces hommes que le danger attire et charme, qui n'ont de goût et de passion que pour la guerre.

Sous ce rapport, il peut être comparé à Davidoff, mais malheureusement pour lui il n'était pas animé des sentiments d'humanité et de douceur que Davidoff possédait à un si haut degré. Il était, au contraire cruel, sanguinaire, féroce et poussait la barbarie jusqu'à massacrer les prisonniers désarmés.

Les lignes suivantes, que nous empruntons au journal de 1812, de Davidoff, donnent, d'ailleurs, une idée exacte du caractère de ces deux chefs de partisans. Davidoff raconte en ces termes sa première rencontre avec Figner, au moment où ils se concertèrent pour exécuter tous deux le coup de main de Liachovo.

« Depuis longtemps déjà, dit Davidoff, j'avais entendu parler des cruautés de Figner, mais il m'avait été, jusque-là, impossible de constater s'il était vrai ou non qu'il poussait la férocité jusqu'à faire massacrer des soldats désarmés, et cela au moment même où nos affaires devenaient plus prospères. Il me semble qu'aucun mauvais sentiment, et surtout qu'aucune idée de vengeance n'aurait dû trouver de place dans le cœur de nos soldats, qui accomplissaient précisément à cette époque avec joie et enthousiasme un devoir sacré. A peine Figner eut-il appris que j'avais des prisonniers, qu'il accourut vers moi, me suppliant de lui permettre de les massacrer. Il m'est impossible d'exprimer ce que je ressentis pendant qu'il me parlait ainsi. Sa belle figure et son regard naturellement doux contredisaient ses paroles. Me rappelant alors ses incomparables talents militaires, sa bouillante valeur, son indomptable activité, son esprit d'initiative et d'entreprise, son érudition (il parlait admirablement plusieurs langues étrangères), toutes ces brillantes qualités qui faisaient de lui un officier remarquable, je ne pus que lui dire tristement : « Alexandre Samoïlovitch, ne m'enlève pas mes illusions; laisse-

moi croire que l'héroïsme, sans lequel les plus beaux exploits ne sont rien, inspire seul tes faits d'armes. En ma qualité d'officier russe, je ne désire qu'une seule chose : c'est que nous comptions dans nos rangs un plus grand nombre, non seulement de guerriers intrépides, mais surtout de guerriers magnanimes. — Alors tu ne fais jamais fusiller personne ? me répondit-il. — Moi, lui dis-je, j'ai fait fusiller deux traîtres à la patrie dont l'un avait pillé une église. — Tu en conviens donc. Toi aussi tu fais fusiller tes prisonniers. — Jamais, répondis-je ; du reste, je t'autorise, si tu tiens à t'en assurer, à interroger discrètement mes cosaques. — Eh bien ! répliqua-t-il, opérons ensemble et tu ne tarderas pas à te défaire de ces préjugés. — Si l'honneur militaire et la compassion due au malheur sont des préjugés, je mourrai avec ces préjugés. » Sur ces mots, nous gardâmes le silence. Craignant toutefois qu'il ne fît secrètement massacrer mes prisonniers pendant la nuit, je sortis de l'*isba* sous prétexte de donner des ordres ; je prescrivis aussitôt de relever la garde des prisonniers, que je confiai, sous sa responsabilité personnelle, à un *ouriadnik* (sous-officier cosaque), et cela fait, je les fis partir aussitôt pour le quartier général.

En 1813, lorsque les partisans de Löwenstern et de Figner opérèrent de concert, lors de la retraite de l'armée alliée sur Schweidnitz, ils prirent sur les bords du Bober deux compagnies d'infanterie française. Löwenstern, qui marchait en tête des partisans, envoya les prisonniers à la queue de la colonne. Arrivé au bivouac à Neudorf, Löwenstern ordonna de distribuer des vivres aux prisonniers ; mais quel ne fut pas mon désespoir et ma consternation, écrit-il dans ses Mémoires, lorsque j'appris qu'aucun des prisonniers n'existait plus, que Figner les avait tous massacrés pendant qu'ils se trouvaient loin de moi à la queue de la colonne. Hors de moi, transporté d'indignation, j'accablai Figner de reproches, mais il me répondit sèchement et froidement : « C'est mon habitude. J'agis en pleine connaissance de cause et je remplis un devoir sacré : j'accomplis un vœu fait en 1812, lorsque je surpris une troupe de Français profanant une de nos églises, y violant des femmes et des vierges. L'armée entière connaît ma manière d'agir, et ce n'est pas votre incompréhensible indignation qui m'y fera renoncer [1]. »

---

[1] *Mémoires d'un Livonien* (Löwenstern).

Ailleurs, dans ses Mémoires, Löwenstern raconte encore ce qui [s]uit : Un jour Figner interrogeait devant moi et le lieutenant-colonel Reuter un officier français prisonnier. Mécontent de la manière dont l'officier français répondait à ses questions, Figner, sans mot dire, pressa la détente du fusil à vent qu'il avait toujours à la main et l'officier français tomba raide mort aux pieds des assistants. Löwenstern et Reuter, indignés et furieux, se précipitèrent sur Figner qui, les repoussant et sans perdre son sang-froid, crut se justifier à leurs yeux en leur disant : Eh quoi ! j'ai tué un chien qui ne voulait pas aboyer afin de pouvoir mieux mordre.

« Tel était Figner, ajoute Davidoff ; mais malgré sa cruauté qui atteignait quelquefois jusqu'à la férocité, on ne saurait oublier les immenses services qu'il a rendus à l'armée russe, et son nom, malgré les taches sanglantes dont il a souillé sa réputation, occupera une place brillante dans les fastes de la guerre d'indépendance de la patrie. »

« D'ailleurs, continue le colonel Herschelmann, s'il faut ajouter foi à ce que les auteurs ont écrit (Löwenstern, dans ses *Mémoires d'un Livonien ;* A. W. Figner, dans son article *Le Partisan Figner*, publié par la *Revue historique* (Historitchesky Sbornik, octobre 1884), ce n'était pas par un sentiment de cruauté instinctive que Figner massacrait ses prisonniers. Il cédait en cela à sa haine féroce et insatiable contre les envahisseurs, les ennemis de sa patrie, ne massacrant que les Français et faisant grâce aux Allemands, aux Italiens, à tous les soldats étrangers qui, à ses yeux, n'avaient cédé qu'à la force et ne marchaient qu'à contre cœur sous la bannière de l'Empereur. »

A. P. Ermoloff a cherché de son côté à trouver les causes de la férocité de Figner dans une sorte de maladie mentale. Lorsque l'immense quantité de prisonniers faits par les Russes devint une cause de sérieux embarras, Figner, gêné par le grand nombre de ceux qui étaient tombés entre ses mains, demanda un jour à Ermoloff, par la voie du rapport : « Que faire avec les prisonniers aux besoins desquels il est difficile, presque impossible même, de subvenir ? »

Ermoloff répondit laconiquement par écrit : « Pour ceux qui ont envahi le territoire russe les armes à la main,—la mort. » Figner répondit à ce rapport par une note également laconique

et conçue dans ces termes : « A l'avenir, je n'aurai plus l'occasion d'importuner Votre Excellence au sujet des prisonniers[1]. » Enfin, comme nous l'avons dit ci-dessus, le fanatisme de Figner, surexcité par les sacrilèges qu'il prétend avoir vu commettre dans des églises, a pu également être une des causes de sa férocité.

Il paraît, en effet, que Figner n'était pas cruel de sa nature; qu'il y avait, au contraire, dans son caractère des côtés chevaleresques, des sentiments innés de noblesse et de grandeur. Le feld-maréchal Kutusoff, dans une lettre à sa femme, lui dit à propos de Figner : « Je t'envoie cette lettre par Figner ; regarde-le bien ; de ma vie je n'ai rencontré un homme ayant une plus grande et plus belle âme[2]. » Quoi qu'il en soit, Figner était un officier doué de rares aptitudes, un soldat remarquable dans l'acception la plus large du mot, écrit le colonel Herschelmann, en empruntant ce jugement aux Mémoires de Löwenstern. Davidoff, de son côté, reconnaît que Figner était un officier intrépide, entreprenant, d'une infatigable activité; enfin, le neveu de Figner, dans sa brochure *Le Partisan Figner*, ajoute que toutes ses actions étaient inspirées et lui étaient dictées par le désir d'accomplir des choses extraordinaires. La bravoure insensée qu'il déployait dans les entreprises les plus hasardeuses n'avait, en réalité, pas de limites, et était poussée à un tel point qu'il ne voulait même pas partager le danger avec d'autres. C'est là, en effet, ce qui résulte des conférences qui précédèrent le coup de main que les chefs des partisans combinèrent et exécutèrent contre le corps d'Augereau, à Liakhovo.

Davidoff dit à ce propos : « Seslavin donna son consentement avec enthousiasme; Figner, au contraire, n'accepta qu'à regret, comme s'il eût préféré s'exposer seul au danger. » Enfin, pour achever de décrire et de représenter Figner, il est juste de rappeler ici quelques-uns de ses coups de main les plus aventureux, de ses faits d'armes les plus brillants. En 1810, il réussit à mesurer exactement les fossés des ouvrages de Routschouck, et déploya dans cette entreprise une audace qui stupéfia les Turcs.

---

[1] *Le Partisan Figner* (Historitchesky Sbornik).
[2] *Le Partisan Figner* (Historitchesky Sbornik).

Pendant l'occupation de Moscou par les Français, Figner pénètre à plusieurs reprises dans la ville, il arme quelques habitants, et avec leur concours tend, pendant la nuit, des embuscades aux Français, qu'il tue dans les rues même de la ville ; puis, pendant le jour, habillé en bourgeois, il se promène tranquillement dans Moscou, se mêle à la foule des Français, et apprend de la sorte ce qu'il a intérêt à savoir. Plus tard, on le voit à tout instant, pour se renseigner plus sûrement et plus complètement, pénétrer dans les lignes françaises, rôder dans les bivouacs et aux avant-postes français, déguisé tantôt en marchand, tantôt en mendiant, tantôt même en officier français, et pousser enfin l'audace jusqu'à faire des rondes de nuit et inspecter les postes.

Tels sont les beaux côtés du caractère de Figner ; et l'on ne saurait contester, malgré l'ombre que sa férocité et sa barbarie ont jetée sur sa gloire, que Figner a bien mérité de sa patrie et que son nom doit à bon droit figurer sur les tables de marbre des héros de la guerre de l'Indépendance, à côté de ceux des Davidoff, Platoff, Tchernitcheff, Koudachoff, Seslavin, Orloff, Kaïssaroff, Pahlen, Ilovaïski, Benkendorff et Tettenborn.

N'ayant pu résister au désir de nous étendre sur la personnalité curieuse de Figner, il nous paraît intéressant d'ajouter encore quelques mots qui serviront à faire connaître plus complètement un autre des partisans russes, le colonel Prendel :

Le colonel Prendel, d'après le témoignage de ses compagnons d'armes et de ses contemporains, ne brillait pas par le courage ; il ne visait qu'à l'effet, cherchant à répandre la terreur par l'aspect effrayant qu'il donnait à sa physionomie ; ses yeux lançaient des éclairs, ses longues moustaches, le bruit que faisaient son long sabre traînant par terre et tout l'arsenal qu'il portait sur lui, les jurons effroyables, les menaces qu'il proférait sans cesse, frappaient d'épouvante tous ceux auxquels il avait affaire ; mais, pour nous servir de l'expression même employée par ses compagnons d'armes, « son cœur était *mou* et il ne brillait pas par le courage ». Pendant tout le cours de sa carrière militaire, on ne saurait mettre à son actif aucun fait de guerre remarquable, aucun coup de main exécuté sous le feu de l'ennemi. Tout son rôle, comme partisan, s'est borné à ramasser des isolés et des traînards, à composer avec leurs interrogatoires des rapports interminables et pleins d'exagération.

De tels hommes, ajoute un auteur russe, sont non seulement inutiles, mais encore dangereux.

Sur le Bas-Elbe, les partisans avaient aussi puissamment contribué à renseigner les alliés sur les projets du maréchal Davout.

Lorsque après la défaite d'Oudinot à Gross-Beeren et de Girard à Hagelberg, le prince d'Eckmühl crut devoir se retirer derrière la Stecknitz, Walmoden le suivit à distance respectueuse et se contenta d'envoyer sur la rive gauche de l'Elbe des partis tirés du corps de Tettenborn. Ces partis passèrent l'Elbe à Boitzenburg, inquiétèrent les communications des Français, interceptèrent les dépêches. L'un de ces partis réussit même à prendre un officier d'artillerie porteur d'une dépêche qui fit connaître à Walmoden l'envoi prochain de la division Pécheux sur la rive gauche de l'Elbe, tant pour purger le pays que pour y réquisitionner des vivres. Cette prise permit donc à Walmoden de prendre ses mesures, de passer l'Elbe à Dömitz, où il avait fait jeter un pont, et de pousser Tettenborn vers les bois de Göhrde, où sa présence fut signalée le jour même par les éclaireurs français au général Pécheux, qui prit aussitôt position sur les hauteurs, à cheval sur la route de Lüneburg à Dannenberg. Attaqué par des forces supérieures et malgré les charges de la cavalerie alliée, le général Pécheux parvint à se replier sur Lüneburg et de là sur Zollenspieker.

Si nous avons cru devoir parler de ce combat, c'est qu'il prouve une fois de plus ce qu'une infanterie bien conduite peut faire contre la cavalerie. Débordé sur sa gauche par la cavalerie de Dörnberg, pris à revers par la légion russo-allemande, chargé sur son front par les *cavaliers noirs* de Lützow, pressé sur ses deux ailes par les cosaques et n'ayant avec lui qu'un seul escadron de cavalerie, Pécheux réussit à se replier en bon ordre et en combattant pied à pied. Un seul de ses carrés fut enfoncé par les lieutenants-colonels Golz et Nostiz avec le 1er régiment de hussards. Bien que Pécheux ait perdu dans cette affaire, dans laquelle ses 4,000 hommes eurent à combattre contre 10,000 alliés, son artillerie (8 canons) et la moitié de son effectif, il n'en est pas moins certain que les alliés payèrent chèrement leur victoire et laissèrent plus de 1000 hommes sur le terrain. Du reste, Walmoden lui-même ne put se maintenir

ur la rive gauche de l'Elbe, et dès le 17 il se porta sur Dannenberg pour repasser ensuite sur la rive droite.

Tettenborn resta seul sur la rive gauche avec 3 régiments de osaques, la cavalerie de Lützow, un bataillon d'infanterie et pièces d'artillerie à cheval, en tout 2,100 hommes, et envoya ussitôt des corps volants sur Celle, Uelzen et Lüneburg. Le 8 septembre, Tettenborn se porta sur Dahlenburg, où il laissa on infanterie et son artillerie, tandis qu'il s'avançait avec sa avalerie jusqu'à Lüneburg et qu'il envoyait des coureurs jusqu'à 'ostedt pour observer les routes de Brême et de Hambourg. lais Walmoden l'obligea le 20 à rappeler à lui ses coureurs t ses corps volants, et lui prescrivit de se replier sur Dannenberg n ne laissant qu'un détachement à Lüneburg. Dès le lendemain, ependant, Walmoden, rassuré sur les intentions de l'ennemi, 'autorisait à se reporter en avant jusqu'à Dahlenburg d'abord, uis le 22 jusqu'à Lüneburg, d'où ses coureurs filèrent aussitôt vers l'Elbe et vers Haarburg; et tandis que quelques corps volants poussaient des pointes jusqu'à Celle, d'autres patrouilles s'avançaient jusqu'à Zeven, interceptant ainsi les communications entre Hambourg et Brême. Malgré cela et peut-être sur un ordre émanant du prince royal de Suède, qui voulait par une attaque sur la Stecknitz détacher les Danois de l'alliance française, Walmoden ordonna à Tettenborn de venir le rejoindre sur la rive droite de l'Elbe; et le 5 octobre, après avoir laissé seulement quelques cosaques à Lüneburg et dans les environs de cette ville, Tettenborn repassa l'Elbe en bateau à Bleckede et fut envoyé à Boitzenburg. Toutefois, après que Walmoden eut vainement essayé le lendemain de tourner la position des Français, Tettenborn qui, depuis la pointe de Tchernitcheff sur Cassel, rêvait lui aussi une entreprise de ce genre, obtint de Walmoden l'autorisation de tenter un coup de main sur Brême.

Le 9 octobre, au soir, Tettenborn réunit à Bleckede les troupes qu'il comptait emmener avec lui et qui se composaient de 800 cosaques, d'autant de chasseurs de Lützow qu'il se proposait de transporter en voitures et de 4 pièces d'artillerie à cheval hanséatique. Après avoir envoyé un officier avec quelques cosaques à Welle, pour couper les communications avec Haarburg, et donné des ordres analogues à l'officier posté à Lüneburg, Tettenborn quitta le 10 octobre Bleckede et se porta en une seule marche

sur Vispingen, en passant par Bienenbüttel et Amelinghausen. Le lendemain 11, il ne poussa que jusqu'à Soltau, et le 12 dans l'après-midi, il arrivait par Visselhövede à Werden. Les chemins de traverse par lesquels le détachement avait dû passer pour dérober sa marche, étaient défoncés par des pluies torrentielles; les voitures qui transportaient l'infanterie s'embourbaient à chaque pas, l'artillerie suivait avec peine, et cependant le détachement franchit en trois jours près de 150 kilomètres, mais il lui restait encore, pour arriver à Brême, à traverser des landes de sable.

De Visselhövede, Tettenborn avait envoyé le colonel Pfüel avec des cosaques, de l'infanterie et un canon, sur sa droite contre Rothenburg. Il était, en effet, important pour lui d'être maître de ce point d'où l'on pouvait et secourir Brême et correspondre avec Haarburg. En même temps, il faisait partir vers sa gauche le major Dennisoff qui, avec ses cosaques, devait passer le Weser à la nage près de Hoya, et couper de l'autre côté les communications entre Brême et les contrées situées plus à l'ouest et au sud. Tettenborn ne donna que trois heures de repos au gros de ses troupes à Werden, et se remit en route à la tombée de la nuit afin d'arriver au jour devant Brême. Pendant cette marche de nuit, rendue plus pénible encore par les sables profonds qu'on avait à traverser, les cosaques s'emparèrent d'un courrier envoyé à Brême par le commandant du poste français d'Ottersberg et porteur d'une dépêche signalant l'approche des Russes. Tettenborn fit aussitôt enlever le poste d'Ottersberg par un petit corps volant. Mais le maire d'Arbergen réussit à expédier un messager qui arriva à Brême peu de temps avant l'apparition des premières troupes de Tettenborn, et bien que ce messager n'eût pu que signaler le passage des cosaques, Tettenborn se trouvait désormais hors d'état de surprendre la ville et son entreprise n'en devenait que plus difficile. A 7 heures du matin il était devant Brême, enlevait et dispersait 2 compagnies suisses que le colonel Thuillier, commandant de la place, avait envoyées en toute hâte au village de Hostädt, un des faubourgs de Brême. Les Suisses, poursuivis par les cosaques, n'eurent que le temps de se jeter dans la ville et de relever le pont-levis, et quelques cosaques qui avaient réussi à entrer sur leurs talons furent faits prisonniers. Tettenborn fit alors sommer le colonel Thuil-

er de lui rendre la ville. Le colonel refusa et le bombardement commença. Mais le lendemain 14, le brave colonel était tué sur les remparts, et le nouveau gouverneur, un Suisse, le lieutenant-colonel Devallant, demanda à capituler et à se retirer sur le Rhin avec la garnison qui s'engageait à ne pas porter les armes contre les alliés pendant un an. Tettenborn accepta les conditions proposées et entra le 15 octobre, à 10 heures du matin, à Brême. Tout ce qui appartenait aux Français fut livré au général russe, 110,000 francs furent distribués aux troupes du détachement, 150,000 francs envoyés au grand quartier impérial; Tettenborn trouva, en outre, dans la ville 10 bouches à feu. Enfin, une partie des troupes suisses passèrent au service des alliés; des étudiants et des jeunes gens de Brême se joignirent au détachement de Lützow.

Les secours envoyés de Nienburg furent attaqués et rejetés par les cavaliers de Tettenborn, et l'officier qui commandait sur ce point abandonna son poste et s'enfuit vers le Rhin, après avoir fait sauter le pont sur le Weser. Tettenborn fit en même temps aller son infanterie escortant le butin pris à l'ennemi sur Lüneburg, et comme, d'une part, il ne voulait ni abandonner Brême ni désobéir formellement aux ordres qu'il avait reçus, il ne laissa à Brême qu'un détachement, sous les ordres du capitaine Schulz, et se rendit avec le gros de ses forces, le 18, à Werden, d'où il pouvait et renforcer les cosaques laissés à Brême, et rejoindre en deux jours de marche forcée, en cas de besoin, le général Wallmoden. Du reste, ses coureurs envoyés sur la route d'Osnabrück lui signalèrent bientôt l'approche de l'ennemi; un autre de ses détachements, sous les ordres du capitaine Bothmer, avait pendant ce temps occupé Nienburg et réparé le pont du Weser. Quand il sut que l'ennemi venant d'Osnabrück, sous les ordres du général Lauberdière, était arrivé à Bassum, il donna, le 22 octobre, aux cosaques du capitaine Schulz l'ordre d'évacuer Brême. Les Français réoccupèrent Brême jusqu'au 26, date à laquelle ils se retirèrent, suivis du reste peu après, dans leur retraite, par les cosaques jusque vers Diepholz sur l'Unte, tandis que Dennisoff rentrait sur leurs talons dans la ville[1].

---

[1] *Geschichte der Kriegszüge des Generals Tettenborn*, 1813-1814.

Un régiment de cosaques avait en même temps passé le Weser à Hoya et pressé vivement le général Lauberdière.

Le 4 novembre, Tettenborn réinstallait son quartier général à Brême.

Le récit des opérations de Tettenborn du côté de Brême nous a entraîné jusqu'à une époque postérieure à la bataille de Leipzig. Pour compléter l'exposé des mouvements des partisans, il resterait à dire quelques mots des premières marches du détachement du major von Colomb, mais il nous semble plus logique d'examiner brièvement le rôle de la cavalerie pendant le temps qui s'écoula jusqu'au 10 octobre, et de terminer ce chapitre en étudiant dans son ensemble et jusqu'au 9 octobre seulement, les opérations du corps volant de Colomb.

Aussitôt après la retraite des Français de Bautzen vers l'Elbe, le 24 septembre, Blücher, voyant que le mouvement de Beningsen vers la Bohême pouvait désormais s'achever sans encombre, résolut d'opérer sa jonction avec l'armée du prince royal de Suède et de tenter le plutôt possible le passage de l'Elbe, qu'il voulait traverser à Mühlberg, si Napoléon se retirait directement sur Leipzig, ou dans le cas contraire à Wartenburg, au confluent de l'Elbe et de la Schwarze-Elster; Blücher se décida surtout à opter pour ce dernier point parce qu'il craignait, pour le cas où il se serait décidé à passer la rivière à Mühlberg, que le prince royal de Suède ne suivît pas son mouvement. Blücher fit donc filer son armée par Herzberg et Jessen, pendant qu'il chargeait Tcherbatoff d'observer Dresde avec le régiment de chasseurs de Tchernigoff, le régiment de dragons de Tver, le 2e de cosaques de l'Ukraine et le régiment cosaque Issaieff 2, et qu'il faisait faire par Sacken une démonstration, d'abord sur Meissen, puis sur Mühlberg.

Blücher voulait passer l'Elbe le 3 octobre à Wartenburg, et il réussit si bien à cacher son mouvement qu'une partie de ses troupes étaient déjà sur la Mulde alors qu'on croyait encore l'armée de Silésie à Bautzen. Rien ne le prouve mieux, du reste, qu'une dépêche interceptée, que le major-général envoyait le 4 octobre à Macdonald, et dans laquelle il était dit : « L'Empereur veut absolument savoir ce que sont devenus les généraux Langeron, Sacken et York. »

En dehors des démonstrations de Sacken, du rideau formé en

avant de Dresde par Tcherbatoff, Blücher s'était fait couvrir sur sa gauche par un rideau impénétrable formé par les cavaliers de Katzler et des généraux Rudsewitch et Wassiltchikoff. Aussi put-il faire jeter, dans la nuit du 2 au 3, un pont de bateaux et un pont de chevalets dont ses troupes se servirent pour passer sur la rive gauche. Le terrain marécageux qui, dans une saison pluvieuse comme l'automne de 1813, était dans sa plus grande partie recouvert d'eau stagnante, ne se prêtait guère à l'action de la cavalerie. Aussi ne put-elle donner qu'à l'extrême gauche des alliés. A 2 heures de l'après-midi, le général prince de Mecklembourg, après avoir enlevé Bleddin, traversa ce village à la tête de 2 régiments de hussards et se lança avec eux sur la brigade de cavalerie Beaumont, qui couvrait le mouvement de Franquemont en retraite sur Globig. La cavalerie française fit d'abord bonne contenance, mais elle n'osa pas attendre l'attaque, et exécutant un mouvement de pelotons à droite, elle alla appuyer sa gauche au village de Globig. Le lieutenant-colonel von Warburg, avec 2 escadrons de hussards de Mecklembourg, se jeta alors sur ses flancs et plus particulièrement sur son flanc droit, l'enfonça et lui fit un assez grand nombre de prisonniers; pendant ce temps, le major von Stössel chargeait avec un escadron, en arrière de Globig, l'infanterie en retraite de Franquemont, lui enlevait 3 canons, 6 chariots de batterie, et l'obligeait à se replier en toute hâte sur Düben. La cavalerie prussienne se laissa entraîner trop loin à la poursuite. Elle aurait pu sans cela permettre au prince de Mecklembourg de couper et de prendre la division Fontanelli qui, repoussée par le général Horn, se retirait sur Wittenberg, et que le prince rencontra à un moment où il n'avait pas un cavalier sous la main. En effet, la cavalerie de réserve passait alors seulement les ponts de l'Elbe, et les hussards s'étaient laissés entraîner à poursuivre l'ennemi au delà de Globig. Les quelques escadrons qui revinrent à ce moment de la poursuite qu'ils avaient faite à l'aile gauche, furent ralliés à la hâte, jetés sur les Italiens, qu'ils poursuivirent dans les plaines marécageuses entrecoupées de fossés et auxquels ils prirent un canon et plusieurs chariots de munitions.

La journée de Wartenburg avait coûté aux Français 500 hommes tués ou blessés, 1,000 prisonniers, 11 canons, 70 chariots

et caissons; aux alliés 67 officiers et 2012 hommes. Il est certain que si le terrain avait favorisé l'action de la cavalerie, que si, d'autre part, cette cavalerie avait pu déboucher plus tôt, le corps de Bertrand aurait eu plus de peine à échapper.

Blücher fit poursuivre l'ennemi dans la direction de Wittenberg par la cavalerie du colonel von Katzler; dans la direction de Kemberg, par le général-major Emmanuel, avec les 1er et 3e régiments de l'Ukraine, 2 régiments de cosaques du Don et 6 pièces de l'artillerie à cheval des cosaques; dans la direction de Pretsch et de Schmiedeberg, par le général-major Juséfowitch avec les régiments de dragons de Kiew et de Kharkhoff, un régiment de Kalmoucks et 2 pièces de l'artillerie du Don[1].

Blücher informa aussitôt de sa victoire le prince royal de Suède, qui, tenant enfin sa promesse, fit passer l'Elbe, le 4 octobre, aux Suédois à Rosslau, à Winzingerode à Acken, et le 5 octobre, à Rosslau, aux corps de Bülow et de Tauenzien, ne laissant sur la rive droite que Hirschfeld pour garder le pont de Rosslau, Thümen pour bloquer Wittenberg, et Wobeser pour surveiller la tête de pont de Torgau. A ce propos il est bon de rappeler que, pendant les derniers jours de septembre, les cosaques n'avaient pas cessé de faire des pointes en avant de Dessau, et que le colonel suédois Biörnsterna avait poussé avec un corps volant, du 20 au 27 septembre, de nombreux partis jusqu'au delà de Kemburg. Le 4 octobre, lorsqu'après le combat de Wartenburg Ney dut se décider à se replier, il fut constamment suivi et harcelé par les cosaques et les corps volants de l'armée du Nord, presque jusque vers Bitterfeld, où il passa la nuit. Le major russe Czeczenski poursuivit son arrière-garde durant toute la marche, pendant que le capitaine Obreskoff, longeant la rive droite de la Mulde, se reliait à l'armée de Silésie.

Les détachements des lieutenants-colonels Melnikoff et Chrapowitzky se réunirent entre Landsberg et Delitsch, sur les der-

---

[1] On trouve dans Varnhagen von der Ense, le biographe de Blücher, la harangue faite par le feld-maréchal au bataillon de landwehr de Silésie Fischer, au moment où ce bataillon défilait devant lui au sortir du pont :

« Garçons, vous êtes faits comme des cochons, mais vous avez déjà battu « les Français à la Katzbach. Cela ne suffit pas. Il faut encore les battre au- « jourd'hui, sinon nous sommes tous f..... »

tières du 7e corps français, repoussèrent jusque vers Delitsch un fort parti de cavalerie française appartenant à la division Fournier, qui se portait à la rencontre du corps de Ney, et lui enlevèrent 1 officier et 150 hommes.

Malgré cela, le prince royal de Suède ne se décidait guère à quitter les environs de Dessau; le 6 octobre, il se contentait de faire faire par un régiment de cosaques une reconnaissance sur Delitsch. Blücher, au contraire, continuait à pousser ses troupes dans la direction de Leipzig, et dans une entrevue qu'il eut le 7 octobre, à Mühlbeck, avec Bernadotte, il le décida lui aussi à suivre le mouvement en avant et à faire marcher ses troupes de façon que les deux armées du Nord et de Silésie fussent toutes deux, le 9, à hauteur de Leipzig; mais, à la nouvelle du mouvement des troupes françaises sur Oschatz et Wurzen et de l'approche imminente de l'Empereur, Bernadotte résolut de nouveau de repasser l'Elbe pour couvrir Berlin, et ce ne fut qu'après de longs efforts qu'on put le décider à passer la Saale et à faire établir un pont à Wettin. Blücher, pour empêcher le prince royal de repasser l'Elbe, dut consentir, lui aussi, à passer la Saale, à abandonner la position fortifiée de Wartenburg et à renoncer, en outre, à ses communications avec la Silésie et le Brandebourg.

Blücher rappela alors à lui le général Sacken, auquel il prescrivit de faire suivre la marche des troupes françaises par sa cavalerie légère et d'attaquer, le 9, Eilenburg, afin de cacher à l'ennemi le mouvement qu'exécutait le gros de l'armée de Silésie; mais l'avant-garde de Sacken, attaquée le 9 au matin par le 2e corps de cavalerie (Sébastiani), fut contrainte de se replier sur Mokrehna, et les Français purent ainsi se retirer sur Düben d'où ils chassèrent les cosaques, tandis que Sacken dut, par une marche de nuit, contourner Düben pour venir rejoindre à Raguhn le gros de l'armée.

Quant à l'armée du Nord, elle resta jusqu'au 10 sur ses positions de Jessnitz, Radegast et Zörbig, pour passer ensuite, le 11, sur la rive gauche de la Saale.

Pendant ce temps, l'armée de Bohême exécutait, avec une lenteur due aux incessantes hésitations de Schwarzenberg, sa

marche de flanc dans la direction de Leipzig. Il lui fallut plus de huit jours pleins pour passer de Bohême en Saxe [1].

Pendant tout ce temps, la cavalerie du général Knorring eut seule, les 27 et 28 septembre, quelques engagements avec les postes avancés de cavalerie française du côté de Freyberg; ce ne fut guère que le 5 octobre, lorsqu'il apprit la victoire de Wartenburg, lorsqu'il sut pertinemment qu'il n'avait presque plus rien devant lui et que l'Empereur avait renoncé à la ligne de l'Elbe, que Schwarzenberg se décida à accélérer sa marche et à pousser les corps de Wittgenstein et de Kleist sur Zwickau, où ils arrivèrent du 5 au 6. Le 5 octobre, on donna à la cavalerie de Thielmann et à la division légère autrichienne du prince Moritz Lichtenstein l'ordre de se porter au-devant du maréchal Augereau, qui marchait par Coburg, Saalfeld, Iéna et Naumburg sur Leipzig. Ces deux généraux avaient pour mission d'empêcher ou tout au moins de retarder la jonction de ce corps avec le gros de l'armée française, qui se concentrait sur Leipzig. Cette armée était à ce moment arrivée du côté de Rochlitz et d'Eilenburg, tandis que le prince Poniatowski avait chassé Thielmann d'Altenburg et l'avait obligé à se jeter du côté de Géra, et que Murat, avec le corps de Victor et la brigade de chasseurs à cheval du général Salkowsky, était posté à Oederan. Murat profita, du reste, habilement des lenteurs et des hésitations de Schwarzenberg pour attaquer vigoureusement, de l'autre côté du Flöha-Bach, près de Flöha, l'avant-garde autrichienne sous les ordres du général Murray. La cavalerie de Murat eut là l'occasion de faire plusieurs charges heureuses et rejeta les Autrichiens jusqu'à Marbach.

Les documents officiels ne contiennent que peu de choses sur cette affaire et se contentent de dire que l'infanterie autrichienne du général Murray, attaquée par de grosses masses de cavalerie française, fit preuve d'une grande solidité. Le combat de Schellenberg avait été toutefois plus sérieux, puisqu'on trouve les notes suivantes dans le journal de l'un des aides-de-camp du général comte Toll : « Le poste de Schellenberg était faiblement

---

[1] Journal des opérations de l'armée russo-prussienne, signé par Barclay de Tolly (Archives du dépôt de Topographie militaire, n° 29), et Journal des opérations, signé par le prince Wolkonsky.

occupé et avait été poussé à une quinzaine de kilomètres de tout soutien. L'ennemi l'attaqua et un bataillon entier (un bataillon du régiment de Würzburg) fut anéanti. On nous prit également un escadron de cavalerie. On dit encore que nous avons perdu un drapeau dans cette affaire. »

Pendant ce temps, l'avant-garde de Wittgenstein, sous les ordres de Pahlen (régiment de cosaques de Grekoff, régiments de hussards de Soumy et de Grodno, régiment de dragons prussiens de la Nouvelle-Marche), suivie par une division d'infanterie se porta vers Altenburg, et eut près de Gössnitz un petit engagement avec quelques troupes avancées de Poniatowski (8e corps), dont le gros était entre Altenburg et Frohburg, à Wendisch-Leuba. La cavalerie polonaise abandonna Gössnitz presque sans combat et se retira par Sara vers l'Elster. Les cosaques enlevèrent toutefois une soixantaine de fantassins, suivirent l'ennemi vers Sara et envoyèrent des coureurs vers Zehmen d'un côté et de l'autre côté vers Möckern, qui était encore occupé par l'infanterie ennemie.

Dans l'après-midi, Poniatowski vint reconnaître la position des Russes du côté de Zehmen, et il y eut là un engagement entre les cosaques et 4 escadrons de hussards.

Le général Kaïssaroff s'était porté ce jour-là avec les hussards de Lubny et un bataillon d'infanterie à Géra, pour se relier à la division légère Moritz Lichtenstein; et la cavalerie de l'ataman Platoff, au lieu d'aller de Glaucha à Frohburg, marcha au contraire sur Schmölln, en passant par Mérana.

Le 7 octobre, les Français ayant évacué Altenburg et Frohburg, les cosaques de Pahlen poussèrent jusqu'à Wendisch-Leuba et 2 escadrons de hussards de Grodno occupèrent Treben et Borna. Le corps de Platoff se portant sur les routes qui mènent d'Altenburg à Zeitz et à Pégau, poussa des partis jusque dans les environs de Leipzig.

Les généraux Moritz Lichtenstein et Thielmann, arrivés de leur côté à Frauen-Priesnitz, poussèrent une reconnaissance vers Naumburg et Dornburg, et trouvèrent l'avant-garde d'Augereau établie à Naumburg et à Kösen. Leurs patrouilles enlevèrent ce jour-là 1 colonel et 30 hommes du 27e régiment de chasseurs à cheval. Mais se sentant trop faibles pour pouvoir, s'ils étaient attaqués, se retirer en sûreté et se maintenir entre l'Elster et la

Saale, les deux généraux résolurent de se replier sur Eisenberg. La présence du corps d'Augereau mettait fin à leur rôle sur les derrières de l'armée, et s'ils voulaient continuer leurs coups de main, ils ne pouvaient plus le faire que du côté de Gotha et d'Eisenach.

Le 8 octobre, Schwarzenberg voulait faire attaquer Murat qui, posté entre Zschoppau et le Flöha-Bach, n'avait pas, de son côté, cru pouvoir attendre son attaque et s'était replié sur Frankenberg, Frankenstein et Mitweyda. La cavalerie envoyée sur ses traces ne réussit à ramasser que 4 chariots de batterie.

Wittgenstein, de son côté, avait envoyé le général Rüdinger, avec les hussards de Grodno, renforcer à Frohburg le régiment de cosaques de Grekow, et 2 escadrons du régiment de la Nouvelle-Marche occupèrent Alt-Morbitz; mais les Français firent dans l'après-midi un mouvement offensif sur Frohburg qu'ils reprirent, et rejetèrent jusqu'à Eschfelde la cavalerie russe, qu'on fit soutenir par le régiment de cosaques Ilowaïsky 12 et le régiment de milice cosaque de Jaroslaw. Enfin, Poniatowski, profitant des nouvelles hésitations de Schwarzenberg, se jeta sur la division autrichienne du feld-maréchal-lieutenant Mohr, posté à Penig, l'en chassa, la poussa jusqu'à Mühla et l'aurait rejetée plus loin encore s'il n'avait pas été arrêté dans sa poursuite par une charge heureuse du régiment de chevau-légers de Hohenzollern.

Thielmann et Lichtenstein, au lieu de se retirer sur Eisenberg, étaient restés à Frauen-Priesnitz; le gros du corps Augereau quitta ce jour-là Weimar. Les deux généraux alliés résolurent de se porter sur Naumburg, où ils espéraient pouvoir ou attaquer l'arrière-garde, ou arrêter pendant un jour le corps d'Augereau.

L'armée de Pologne avait commencé ce jour-là son mouvement vers Dresde et avait eu avec les postes français un engagement dans lequel la cavalerie rendit quelques services.

Le 9 octobre, le corps Wittgenstein se porta sur Borna, qu'il occupa. Les cosaques de Platoff arrivèrent à Pégau, où ils furent rejoints par le détachement du général-major Kaïssaroff, venant de Géra. Platoff envoya aussitôt des partis sur Naumburg, Weissenfels, Lützen, Merseburg et Halle.

Les généraux Moritz Lichtenstein et Thielmann[1] avaient espéré retarder la marche d'Augereau par les démonstrations faites à Dornburg et à Camburg, et réussir à s'établir, avant le maréchal, sur la position de Naumburg. Ils quittèrent par suite, le 9 au matin, Frauen-Priesnitz pour se porter sur Naumburg, qu'occupait déjà Augereau.

Dans la nuit du 9 au 10, Lichtenstein fit garder par un bataillon du 7e de chasseurs le village de Wethau[2], situé sur la route qu'Augereau devait suivre le lendemain. Augereau fit attaquer le village pendant que Lefebvre, arrivant de Weissenfels avec sa cavalerie, cherchait à déborder la gauche de Lichtenstein, et les alliés durent se replier sur Zeitz. Ils prirent position une première fois à Stöesen, puis à Pretsch, et les Français, qui cherchaient constamment à déborder leur gauche, y réussirent enfin aux environs de Görschen. Pour se dégager, les deux généraux durent faire charger à plusieurs reprises d'abord la cavalerie prussienne, les cosaques et le régiment de dragons autrichiens de Lewenehr, et enfin leurs dernières réserves, les régiments de chevau-légers de l'Empereur et Saint-Vincent. Ce ne fut qu'à grand'peine et après un sanglant combat de cavalerie qu'ils parvinrent à atteindre, en bon ordre il est vrai, Zeitz. Le colonel Orloff avec l'arrière-garde resta à Maineweh. Cette journée coûta environ un millier d'hommes aux alliés, qui avaient envoyé le même jour le prince Gustave de Hesse-Hombourg pousser une pointe du côté d'Iéna, et le colonel Mennsdorf battre le pays du côté de Weissenfels.

---

² Lettre de l'Empereur au major général :

« Seerhausen, 7 octobre 1813.

« Mon cousin, instruisez le duc de Padoue, pour qu'il en transmette l'avis au duc de Castiglione, que le prince Maurice de Lichtenstein a passé, le 5, avec un corps de 5,000 hommes à Géra, annonçant qu'il marchait sur Iéna, mais se portant probablement sur Leipzig ; qu'il était suivi de 1500 chevaux aux ordres de Thielmann ; que si le duc de Castiglione peut tomber dessus, c'est un corps qu'il pourrait manger facilement ; qu'il faut lui faire savoir que rien n'est plus mauvais que l'infanterie autrichienne. Le duc de Padoue doit prendre également ces renseignements pour lui. »

Le 12 octobre, à minuit, l'Empereur, écrivant au maréchal Marmont, lui annonçait en ces termes l'affaire de Wethau : « Le duc de Castiglione est arrivé à Leipzig ; il a eu il y a trois jours une affaire avec Thielmann et Lichtenstein ; il a battu complètement ce dernier et l'a mis en déroute. »

¹ D'après Keyserling : Welau.

Keyserling rend compte de l'engagement qui eut lieu, pendant cette journée, aux environs de Zscheiplitz, dans les termes suivants :

« Le général Lefebvre, avait pendant ce temps, fait partir de Weisenfels une partie de sa cavalerie ; aussi dès que le général von Thielmann eut remarqué l'approche de ces renforts, il s'empressa de changer de position, de se rapprocher du prince de Lichtenstein, et voulut s'opposer aux progrès de la cavalerie française. Cette cavalerie se portait, à ce moment, au pas, en colonne par pelotons (*Escadrons Colonnen*) contre Zscheiplitz et cherchait à tourner le village par la droite. Thielmann essaya de contrarier le mouvement des Français, en faisant contourner le village par la gauche, par les cosaques du colonel Orloff, qui devaient se jeter sur le flanc des escadrons français pendant que lui-même les attaquerait *en ligne*[1].

La cavalerie française fit halte et accueillit les cavaliers alliés par des feux de salve. Or, avant même que les Français eussent eu le temps de mettre le sabre à la main, les alliés avaient déjà pénétré dans les premiers rangs ennemis ; mais Thielmann avait affaire à une vieille cavalerie, solide, instruite et résolue. Les escadrons encore intacts se déployèrent en ordre parfait, débordant et menaçant les flancs des alliés ; après une mêlée acharnée dont l'issue, en présence de la supériorité numérique des Français, ne pouvait pas être douteuse, les régiments de Thielmann furent rejetés jusqu'à la 2e ligne du prince de Lichtenstein qui réussit, grâce au dévouement de ses cavaliers, à rétablir momentanément le combat, à donner aux corps de Thielmann le temps de se reformer, de se rallier et de se retirer sur Pretsch, où Thielmann fut recueilli par le général Scheiter.

Qu'on nous permette encore de signaler à ce propos un épisode du combat de Stössen. Au moment où les troupes alliées s'enfuyaient en désordre, malgré tous les efforts que le prince Maurice de Lichtenstein et le général Scheiter avaient fait pour les rallier, le colonel Gallois, du régiment de chevau-légers Saint-Vincent, tenta un dernier retour offensif et se lança contre la cavalerie française avec 2 escadrons. Les chevau-légers autri-

---

[1] Terme dont se sert Keyserling.

iens donnèrent d'abord contre une ligne de dragons français ui, au lieu de se porter résolûment au devant d'eux, les attenrent de pied ferme, les laissèrent arriver à 30 pas, et les accueilrent alors par un feu de salve qui ne produisit aucun résultat. es chevau-légers, sans se laisser arrêter par cette tiraillerie sans ffet, continuèrent à charger, arrivèrent sur les dragons avant ue ceux-ci eussent eu le temps de mettre le sabre à la main, les ulbutèrent et les rejetèrent sur les 2e et 3e lignes de cavalerie rançaise, dans laquelle les fuyards portèrent le désordre et la conusion et qu'ils entraînèrent dans leur fuite. Les deux escadrons le Saint-Vincent, continuant leur poursuite, étaient sur le point l'acculer les cavaliers français à un chemin creux, lorsqu'ils furent à leur tour pris en flanc par un régiment de cavalerie française, rompus, bousculés, malmenés et vivement poursuivis, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin recueillis par un escadron et demi de leur régiment, soutenu par quelques fantassins que l'on avait ralliés et groupés à la hâte.

Si nous avons insisté sur cet épisode, en apparence insignifiant, c'est simplement parce qu'il nous a paru de nature à donner une idée exacte des tendances regrettables auxquelles s'abandonnait la cavalerie française, tendances auxquelles elle a encore cédé pendant la dernière guerre, et qu'une fois de plus il nous a paru nécessaire d'insister sur ce fait : que le sabre est la seule arme à laquelle le cavalier puisse et doive avoir recours, sur cette vérité incontestable qu'on ne doit jamais attendre une charge de pied ferme, qu'on doit au contraire et par dessus tout, enlever son monde et l'électriser en le portant résolûment en avant.

Le 9 et le 10 octobre, Schwarzenberg chercha à inquiéter la retraite de Murat et fit attaquer Poniatowski par les corps de Klenau, Wittgenstein et Kleist; malgré un combat assez vif livré à Borna, Murat et Poniatowski réussirent néanmoins à se replier sur Leipzig par la voie la plus courte.

Le 9, l'armée de Pologne avait enlevé Dohna après un combat assez vif et continué le lendemain sa marche sur Dresde.

Enfin, le 10, les cavaliers de Kaïssaroff passaient sur la rive gauche de l'Elster et recevaient l'ordre d'envoyer jusqu'à Rotha des patrouilles chargées d'observer les mouvements de l'ennemi, tandis que les cosaques de Platoff battaient le pays entre Pegau et Lützen.

Pendant ce temps, l'Empereur avait quitté le 7 octobre Dresde, où il laissa les 1er et 14e corps sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr; espérant encore pouvoir attaquer l'armée de Silésie avant qu'elle ait pu ou se concentrer ou opérer sa jonction avec l'armée du Nord, il marcha en trois colonnes sur Mokrehna et sur Düben. La meilleure preuve qu'on puisse donner de ce projet de l'Empereur, résulte d'ailleurs de la lettre suivante qu'il écrivait à Murat, de Dresde, le 7 octobre à 6 heures du matin: « Toute l'armée de Silésie a débouché de Wartenburg; il n'y a plus personne de Dresde à Görlitz, ni de Dresde à Berlin. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr reste à Dresde. Retenez les Autrichiens le plus que vous pourrez, afin que je puisse battre Blücher et les Suédois avant leur arrivée au corps de Schwarzenberg. »

Dans deux lettres qu'il écrit de Würzen le 9 octobre au major-général, on retrouve la même croyance : « On suppose, dit-il, que Blücher est à Düben. » — Enfin, le même jour encore, à 9 heures du matin, il écrivait à Murat : « Je compte attaquer Blücher à Düben, où l'on m'assure que l'armée de Silésie est en position..... Selon les renseignements que j'ai, Blücher, avec l'armée de Silésie, formant environ 60,000 hommes, est à Düben, et le prince de Suède, avec 40,000, est à Dessau... *Ne croyez pas à la défection de la Bavière*[1] ni à tout ce que débite l'ennemi. »

Si nous nous sommes permis de citer ces quelques extraits de la correspondance, si d'autre part nous croyons inutile de mettre sous les yeux du lecteur d'autres extraits analogues, c'est qu'il nous a paru nécessaire de montrer une fois de plus par ces extraits quels immenses services une cavalerie bien instruite, bien dirigée, hardiment et intelligemment conduite, peut rendre au commandement; quelle influence les renseignements qu'elle fournit peuvent exercer sur le sort et les destinées des armées. Il est évident, en effet, que si l'Empereur avait eu encore en 1813 la cavalerie dont il disposait en 1805, 1806, 1807, il aurait, d'une part, mis facilement un terme aux coups de main des partisans, et, de l'autre, il aurait pu constamment conserver le contact avec les différentes colonnes des armées alliées et suivre

[1] Cette défection était déjà un fait accompli. La Bavière avait signé le 8 octobre, avec l'Autriche, la convention de Ried, et un corps bavarois marchait sur Würzburg.

s à pas les marches des généraux qui opéraient contre lui, puis le confluent de la Saale et de l'Elbe jusqu'aux frontières la Bavière, et de la Bohême jusqu'aux contreforts de l'Erzbirge, depuis Acken jusqu'à Eger.

Enfin, pour terminer ce chapitre, il nous faut encore parler des emiers mouvements du corps volant du major von Colomb, à use de l'épisode bizarre qui se produisit pendant ce temps. Le octobre, le major von Colomb, arrivé, comme nous l'avons dit, Mühltrof depuis le 1er octobre, se procura par les relations i'il s'était créées dans le pays des renseignements sur ce qui passait du côté de Langensalza, et se porta le même jour ıns la vallée de la Saale, entre Ober et Nieder-Crossen, pour y connaître un gué.

Il avait appris, en effet, que le maréchal Augereau, venant 'Espagne avec un corps de 12,000 hommes, se dirigeait par üdolstadt et Iéna sur Leipzig, que les troupes se mettaient en ıarche le matin même et que le maréchal les rejoignait en voiıre. Colomb conçut le projet de l'enlever.

Le 5 octobre, à une heure du matin, il quitta Herschsdorf our pousser jusqu'à un gué de la Saale, y attendre le lever du our, voir de là ce qui se passait sur la route de Rudolstadt à éna, route qui longe la rivière et que les troupes françaises deaient suivre ce jour-là.

Arrivé sur ce point, Colomb remarqua que les troupes avaient commencé leur mouvement et s'étonna de voir des lanternes sur a grande route. Ce ne fut que plus tard qu'il apprit que ces lanternes étaient celles de la voiture du maréchal qui avait dépassé les troupes pendant une halte.

Colomb suivit la colonne à peu de distance jusqu'à près de 2 lieues au delà de Kahla, enlevant un certain nombre de traînards, d'ordonnances et de chevaux haut le pied. Mais là sa présence fut découverte et l'on envoya contre lui deux régiments de dragons. Colomb se déroba aussitôt, repassa la Saale sur le pont de Kahla et sans être inquiété se rejeta dans les bois, d'où il gagna Hummelshayn.

Le jour suivant, 6 octobre, il se rendit à Neustadt sur Orla et envoya de là un de ses officiers à Schleitz hâter la livraison d'effets d'équipement destinés à ses hommes, livraison qui fut faite le 9.

Le 9 octobre, il apprit que l'officier qui commandait les dépôts de cavalerie saxonne ne se croyant plus en sûreté à Langensalza avait traversé le Thüringer-Wald et s'était cantonné dans le comté d'Henneberg, à Schleusingen et dans les environs de cette localité.

Avant de terminer ce chapitre, il est nécessaire de compléter ici [1], bien que nous les ayons déjà exposées en partie précédemment, les principales dispositions prises par Thielmann [2] au moment même où il réunissait son corps volant sur les frontières de Bohême; appliquées par lui pendant toute la durée de la campagne d'automne et marquées au sceau de la raison, du bon sens et de l'expérience, elles peuvent être utilement mises, en partie du moins, en pratique de nos jours.

---

[1] D'après Keyserling et d'après le travail du major autrichien Siebert, du corps d'état-major.

[2] *Adolf, baron de Thielmann*, né à Dresde en 1765, entra en 1783, en qualité de junker (cadet), dans la cavalerie saxonne et se distingua en 1796, pendant la campagne du Rhin. En 1806, il combattit à Saalfeld et à Iéna, et fut désigné par son roi pour porter à l'Empereur des propositions de neutralité. Il prit part, avec le contingent saxon, au siège de Dantzig et à la bataille de Friedland, et remplit ensuite une mission diplomatique à Varsovie. Général-major en 1809, il surveilla, avec les troupes restées en Saxe, la frontière de Bohême. Général-lieutenant, il commanda la brigade de grosse cavalerie saxonne pendant la campagne de Russie, et se couvrit de gloire à Borodino en chargeant la redoute de Raïeffsky.

Revenu de Russie et nommé commandant de Torgau, il quitta le service saxon, lors de la remise de cette place entre les mains de l'Empereur. Entré au service de la Russie et gracieusement accueilli par l'empereur Alexandre, il fut mis à la tête d'un corps de partisans. Chargé après la bataille de Leipzig de la réorganisation de l'armée saxonne, il rentra au service de son pays et commanda un corps de troupes saxonnes pendant la campagne de 1814.

A la suite du partage de la Saxe, il passa au service de la Prusse et commanda le 3e corps prussien à Ligny et à Waterloo. Nommé général de cavalerie en 1824, il mourut au mois d'octobre de la même année à Coblenz, où il commandait.

Le colonel autrichien comte de *Mensdorff-Pouilly*, le compagnon d'armes de Thielmann pendant cette période de la campagne de 1813, avait quitté l'armée autrichienne en 1812, pour ne pas prendre part à la campagne de Russie et ne pas combattre côte à côte avec l'armée française. Aussitôt qu'il apprit que l'Autriche était décidée à se rallier à la coalition, il accourut mettre ses services à la disposition de son souverain, qui lui confia le commandement d'un corps de partisans.

Il importe encore de signaler parmi les officiers appartenant aux corps francs de Mensdorff et de Thielmann, le capitaine Puchner, qui fut décoré de la croix de Marie-Thérèse pour avoir pris 2 canons au combat d'Altenburg et qui mourut en 1852 général de cavalerie.

Avant de franchir la frontière, Thielmann, dans un ordre du our, prévenait ses hommes qu'il leur demanderait de grands fforts, qu'il veillerait au maintien de la plus stricte discipline, t qu'il s'attacherait, en revanche, à assurer le plus largement ossible le bien-être matériel de son détachement.

Thielmann proscrivait les détachements inutiles qui affaiblisent sans profit le gros du corps; il n'avait que rarement recours l'emploi de fortes grand'gardes. En général, il n'affectait guère lus de 10 chevaux à la grand'garde, mais il se servait des cosaques pour envoyer sur le front, les flancs et les derrières du corps, de petites patrouilles volantes. Les bivouacs étaient choisis avec soin, de préférence dans des lieux écartés et couverts, mais à proximité d'un abreuvoir.

Thielmann avait également prescrit un ordre de marche fixe. Les cosaques étaient disposés à la tête, à la queue et sur les flancs de la colonne. L'avant-garde, peu nombreuse, ne précédait guère de plus de 800 mètres le reste de la colonne ; l'artillerie marchait à la queue du gros. Les chevaux de main des généraux et des officiers prenaient place dans la colonne derrière l'artillerie.

Défense absolue d'emmener aucune voiture à bagages. Une seule exception est faite en faveur d'une voiture appartenant au général prince Biron de Courlande[1]. Pendant les marches, éviter les grandes routes et les chemins fréquentés, maintenir la discipline la plus sévère, empêcher les cavaliers de mettre pied à terre. Ne faire de haltes toutes les deux heures que quand la marche est longue.

Si l'on jette un coup d'œil sur le détail des opérations de Thiel-

---

[1] Le colonel prussien *Archibald, comte von Keyserling*, qui prit part à la campagne de 1813 en qualité d'aide de camp du général prince Biron de Courlande, donne d'intéressants détails à propos de cette voiture dans son livre : *Aus der Kriegszeit.*

« Le convoi du corps se composait, dit-il, en tout et pour tout d'une légère voiture à 2 chevaux, sur laquelle on avait placé la batterie de cuisine du prince Biron de Courlande et ses deux excellents cuisiniers. Le prince avait dressé ces artistes de telle façon, qu'à toute heure du jour et de la nuit il pouvait toujours avoir immédiatement un excellent déjeuner, dîner ou souper. Le prince était brave, hardi, extrêmement actif, mais il tenait énormément à pouvoir faire, même en plein air, un bon repas, qu'il aimait à faire partager à ses compagnons d'armes. »

mann, on verra, du reste, qu'il a soigneusement évité d'exécut des marches forcées qui épuisent les hommes et les chevaux; qu par suite, l'état moral de son détachement resta toujours exce lent, et que le corps volant fut toujours prêt à se mouvoir rap dement et à pousser vigoureusement une charge.

Les habitants, grâce à leurs sentiments patriotiques et à richesse du pays, purent toujours donner aux hommes de *Thie* mann une nourriture abondante, et des fourrages pour ses che vaux. Presque partout, rations et vivres étaient prêts *lorsque l* détachement arrivait. Pour obtenir ce résultat, Thielmann pro cédait ordinairement de la façon suivante : un petit détachemen conduit par un officier intelligent et accompagné par le com missaire de guerre et l'officier chargé du campement, prenai en général la tête de la colonne 2 heures avant de parvenir a lieu choisi par le général et procédait aux réquisitions et achat nécessaires, de sorte qu'en arrivant au terme de la march hommes et chevaux trouvaient leur nourriture toute préparée.

Quand le corps campait à proximité de localités insignifiantes comme nous l'avons dit précédemment, on le répartissait, afin de subvenir plus facilement aux besoins, entre les hameaux voi- sins. Cette manière de faire présentait aussi un autre avan- tage : en cas de surprise, l'ennemi n'aurait pas réussi à tomber sur tout le monde à la fois, et on pouvait espérer, par ce moyen, arriver à tromper l'ennemi sur l'effectif réel du corps. Enfin, dans ce cas, chaque détachement se couvrait et se gardait par des petits postes. De plus, pour ménager le pays, on évitait, autant que possible, de demander des vivres dans les lieux où le corps aurait bivouaqué antérieurement.

Dès que Thielmann avait atteint le point qu'il avait fixé comme terme de la marche journalière, il envoyait aussitôt dans toutes les directions, parfois même à de grandes distances, des petits partis qu'il lui arriva même de détacher pour quelques jours. De plus, et on peut en voir des traces nombreuses dans ses rapports et dans sa correspondance, il disposait d'excellents émissaires qui le renseignaient à tout instant sur les moindres mouvements de l'ennemi. Quelques-uns de ces émissaires étaient montés, suivaient le général et se tenaient ainsi constamment à sa disposition.

La correspondance avec le grand quartier général et les troupes

alliées les plus voisines s'effectuait en général par l'intermédiaire de petites patrouilles de cosaques, qui remettaient les dépêches aux avant-postes et rejoignaient ensuite. Ce mode de transmission donna d'excellents résultats; souvent le grand quartier général reçut à Teplitz les rapports de Thielmann au bout de 24 heures et parfois même plus tôt.

Enfin, si l'on examine de plus près encore les procédés employés par Thielmann, on verra qu'il chercha presque toujours à agir par surprise. Il s'approchait le soir du point sur lequel il voulait se jeter, exécutant dès l'aube un mouvement enveloppant et attaquant, en général au point du jour, en se présentant à l'improviste et de tous côtés.

Il ne restait jamais la nuit sur les lieux où il avait combattu. Il s'empressait, au contraire, de faire filer son monde dès que l'affaire était terminée. En règle générale, du reste, il évitait aussi soigneusement de séjourner longtemps sur le même point que de marcher pendant plusieurs jours dans la même direction, parce qu'il tenait, par-dessus tout, à laisser ignorer à l'ennemi les lieux qu'il choisissait pour s'arrêter, les points sur lesquels il se proposait de se jeter, enfin parce qu'il voulait se mettre lui-même à l'abri d'un coup de main ou d'une surprise.

Il est juste d'ajouter, cependant, sans chercher pour cela à diminuer ses mérites, que différents facteurs facilitèrent singulièrement la tâche de Thielmann. Cet officier général, on ne saurait le perdre de vue, se trouvait en effet dans une situation absolument exceptionnelle : il opérait dans son propre pays, dans une région qui lui était familière et parfaitement connue; il pouvait compter sur le concours, l'appui, le dévouement, le patriotisme de populations avides de secouer le joug de l'étranger, et chose plus rare encore, il connaissait à fond les qualités et les défauts de ses adversaires, et jusqu'au caractère même des troupes et des généraux ennemis à côté desquels il avait brillamment combattu pendant la mémorable et lugubre campagne de 1812.

CHAPITRE V.

DEPUIS LA CONCENTRATION DES ALLIÉS AUTOUR DE LEIPZIG (10 OCTOBRE) JUSQU'A LA FIN DE LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Les lenteurs et les hésitations de Schwarzenberg, les indécisions du prince royal de Suède, pouvaient laisser espérer à l'Empereur, qui ignorait encore la défection de la Bavière, qu'il réussirait à battre isolément ses adversaires. L'importance des services que la cavalerie est appelée à rendre au commandement en chef ressortira de l'étude des quelques journées qui ont précédé la bataille de Leipzig. La correspondance de l'Empereur prouve d'ailleurs que si Napoléon n'a pu, pendant tout ce temps, arriver à se rendre un compte exact des mouvements des alliés, des directions suivies par leurs principales colonnes, et a été, par suite, dans l'impossibilité de pénétrer, de prévoir et de déjouer chacun de leurs projets, cela tient uniquement à la faiblesse et à la mauvaise qualité de sa propre cavalerie, à la supériorité numérique de la cavalerie adverse, ainsi qu'à l'emploi judicieux qui en fut fait jusqu'au 16 octobre. Les mouvements que l'Empereur fit exécuter, dans les journées des 4 et 12 octobre, aux corps de Régnier et de Bertrand du côté de Wittemberg et de Dessau, n'eurent d'autre résultat que d'éloigner Tauenzien, qui crut devoir se replier devant des forces supérieures pour couvrir Berlin; mais ces mouvements n'eurent pas et ne pouvaient, du reste, avoir de graves conséquences.

L'Empereur écrivait, le 10, au duc de Bassano : « J'ai grand' hâte de recevoir des renseignements de Leipzig sur les mouvements de l'ennemi, et de savoir s'ils sont rétrogrades ou en avant. Il paraît que sa grande force est entre la Mulde et la Saale. C'est entre la Mulde et l'Elbe que je me prépare à manœuvrer, jusqu'à ce que de nouveaux renseignements et l'événement me fassent aller à l'Elbe. » Le 11 octobre, il écrit à Berthier que toute l'armée ennemie lui paraît concentrée à Dessau, et, le 12, il s'adresse à Régnier en lui disant : « J'espère que votre cavalerie aura battu la rive droite; cependant, je n'ai pas encore

le renseignements. Je m'attendais que, dans la journée du 11, ous auriez battu la rive droite et m'auriez envoyé des nouvelles mportantes. »

La cavalerie joua d'ailleurs de part et d'autre un rôle assez ffacé pendant les journées du 11 et du 12. Le 12, toutefois, la avalerie de Wittgenstein se trouva, entre Espenhayn et Gröbern, n présence des escadrons français, qui couvraient la retraite de leur infanterie sur Leipzig; mais de part et d'autre on se contenta de s'observer. Ce même jour, Platoff se voyait contraint à se replier de Lützen et de Gross-Görschen sur Pegau. Le 12 au soir seulement, alors que Tauenzien et Thümen se repliaient sur Rosslau, l'Empereur apprit par Murat la marche de l'armée de Bohême sur Leipzig, et, par les patrouilles de Marmont, la retraite de l'armée du Nord et de l'armée de Silésie derrière la Saale, et ce fut à la réception de ces nouvelles qu'il écrivit à Murat : « Pouvez-vous, sans vous compromettre. garder pendant toute la journée de demain, 13, votre position et Leipzig? » Il indiquait ensuite à Murat les renforts qu'il recevrait du 13 au 14, et finalement, afin d'empêcher le roi de Naples, qui craignait d'être écrasé par les forces supérieures de l'armée de Bohême, de se replier sur Leipzig, il lui expédiait Gourgaud pour le décider à accepter la lutte en avant de Leipzig.

De leur côté, les alliés s'étaient décidés à faire exécuter le 13 octobre, par une soixantaine de mille hommes de l'armée de Bohême, une grande reconnaissance dans le genre de celle qui précéda la bataille de Dresde, espérant obliger ainsi l'ennemi à se déployer et à montrer ses forces. Mais les retards survenus dans les marches du corps de Klenau obligèrent les alliés à remettre l'affaire au lendemain. Il y eut cependant ce jour-là deux petites affaires, dont l'une du côté de Mark-Kleeberg : les cavaliers de Platoff commencèrent par faire reculer les avant-postes français et les obligèrent à repasser la Pleisse; mais les Français ayant été soutenus immédiatement, les cavaliers de Platoff durent se retirer sur Zwenkau. Cette escarmouche coûta aux Russes l'un de leurs meilleurs chefs de partisans, le général-major prince Koudachoff, qui mourut peu de temps après des suites des blessures reçues dans cette affaire.

Il faut noter, toutefois, qu'un détachement tiré de la division Murray, du 3e corps autrichien Gyulay, et fort d'un escadron

de chevau-légers de Rosenberg et de 2 compagnies d'infanterie le tout sous les ordres du capitaine Zadubsky, se porta sur Naumburg, surprit cette ville dans la nuit du 12 au 13 octobre, sabra le poste de garde aux portes de la ville, et obligea la garnison, composée de 3 officiers et de 400 hommes, à se rendre après un combat assez vif.

Du côté de l'armée de Silésie, le général Emmanuel et le colonel von Katzler fournirent des renseignements précis à Blücher en se portant vers Leipzig, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus. Ils lui firent connaître, en effet, que le maréchal Marmont avait quitté Delitsch pour se replier sur Taucha et Eilenburg. Enfin le colonel von Katzler reconnut la présence de troupes de cavalerie et d'infanterie françaises du côté de Möckern, tandis que le général Emmanuel avait maille à partir, du côté de Skeuditz, avec une partie de l'arrière-garde de Marmont.

On pourrait s'étonner au premier abord de voir le rôle de la cavalerie diminuer à mesure qu'on se rapproche de la crise suprême, de cette sanglante bataille de trois jours que les Allemands ont appelée et appellent encore *Die Völkerschlacht*. La raison en est cependant bien simple et l'explication toute naturelle. Une fois de plus, on peut constater à ce propos que, si les progrès de la science amènent forcément des modifications dans la tactique, les grands principes de l'art de la guerre restent et resteront toujours perpétuellement vrais et immuables.

Le rôle de la cavalerie a diminué, et il n'en pouvait être autrement, à mesure que les armées alliées se rapprochaient de Leipzig, parce que l'espace entre les armées se resserrait de plus en plus, au point de ne pas laisser à l'exploration le champ nécessaire à ses mouvements, parce que ses services enfin sont moins utiles dès qu'on est arrivé au contact.

A la date du 13 octobre, il est bon de le redire, l'armée de Bohême est presque en vue de Leipzig, les armées de Silésie et du Nord, qui ont depuis longtemps opéré leur jonction, communiquent et correspondent avec elle, et une partie même de l'armée de Pologne est en marche de Dresde sur Leipzig. Le rôle de la cavalerie d'exploration est momentanément terminé, et le combat de Liebertwolkwitz, l'une des plus grandes rencontres de cavalerie qui aient eu lieu en Europe pendant tout le XIXe siècle,

va servir de prologue à la bataille de géants que l'armée française va livrer et soutenir pendant les sanglantes journées des 16, 18 et 19 octobre 1813.

Pendant les journées qui ont précédé, les partisans du major von Colomb, après avoir suivi jusqu'au 6 octobre la marche du corps d'Augereau, avaient appris, comme nous l'avons dit, à Neustadt-sur-Orla, que les dépôts saxons de Langensalza ne se croyant plus en sûreté dans cette localité, s'étaient cantonnés à Schleusingen et dans les environs de cette ville. Colomb résolut d'enlever ces dépôts, et comme l'opération était des plus délicates, il nous semble intéressant d'exposer les moyens dont il se servit pour la mener à bonne fin.

Colomb commença par faire partir pour Schleusingen un de ses cavaliers déguisés, qu'il chargea de le renseigner exactement sur ce qui se passait de ce côté; il donna comme point de rendez-vous à cet émissaire Ober-Weisbach, dans la forêt de Thuringe. Colomb devait ou retrouver ce cavalier, un volontaire d'un an, sur ce point, ou lui envoyer un ordre lui indiquant le point où il aurait à se rendre.

Afin d'empêcher les espions de l'ennemi de deviner ses intentions, il partit le 10, marchant à petites journées, pour Schlöttwein, puis le 11 octobre pour Birkicht et Lausenitz.

Un renseignement venu de Rudolstadt lui apprit sur ce point qu'un officier saxon était arrivé en poste dans cette ville, afin de s'assurer s'il y avait des troupes ennemies dans les environs, et que quelques heures plus tard ce même officier était retourné à Schleusingen, certain qu'il n'y avait pas l'ombre d'un partisan dans tout le pays.

Colomb se mit en route à 8 heures du soir, se rendit d'abord à Rudolstadt pour compléter ses renseignements, passa ensuite la Saale et arriva à la pointe du jour à Ober-Weisbach, après avoir fourni une étape de 45 kilomètres en suivant pendant la plus grande partie de sa marche de mauvais sentiers de montagne. Il prit aussitôt les mesures les plus énergiques et établit dans ce village une véritable souricière.

Le même jour, 12 octobre, le cavalier qu'il avait envoyé à Schleusingen le rejoignit et lui rapporta des renseignements précieux. Il avait trouvé moyen de dîner avec les officiers saxons, et savait que les dépôts étaient cantonnés dans les vallées de la

Schleuse et de la Werra, depuis Schleusingen jusqu'à Themar, qu'il importait avant tout de surprendre Schleusingen, de s'emparer des officiers supérieurs, tous logés dans cette ville, et que, grâce au désordre et à la confusion produits par ce coup de main, il serait facile de venir à bout du reste des dépôts.

Ce fut alors seulement que Colomb révéla ses intentions et donna des ordres à ses officiers. A la tombée de la nuit, il se porta sur Breitenbach et déboucha entre Frauenwald et Schleusingen, sur la route qui mène d'Ilmenau à ce dernier endroit. Le détachement avait à ce moment franchi les mauvais passages de la montagne et on se porta rapidement en avant pour arriver à Schleusingen avant le jour.

A l'aube, alors qu'un brouillard épais couvrait la vallée, Colomb, marchant en tête avec un officier et un ordonnance, enleva trois cuirassiers qui, enveloppés dans leurs manteaux, faisaient une patrouille sur la route, et qui lui apprirent qu'il y avait dans le village d'Hinternach, situé en avant de la ville, une grand'garde, dont les chevaux étaient tous à l'écurie, par cela même qu'on croyait savoir qu'il n'y avait pas de trace d'ennemis aux environs. Le détachement se porta au galop sur le village, enleva la grand'garde et une partie des cavaliers du corps volant, tourna Schleusingen si rapidement qu'ils y pénétrèrent en même temps que leurs camarades. Colomb, après avoir occupé les portes de la ville, s'arrêta sur la place et fit appeler le lieutenant-colonel saxon von Nostiz, qui commandait les dépôts, et qui était encore couché. Cet officier descendit à moitié vêtu, tout surpris de ce qu'on venait de lui dire; et comme Colomb lui apprit qu'ils étaient, lui et ses dépôts, cernés par les cosaques, il ne fit aucune difficulté pour signer une convention que Colomb avait préparée, et par laquelle le colonel s'engageait à mettre bas les armes avec tout son monde et à ne reprendre du service contre les alliés que lorsqu'il aurait été échangé[1].

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel von Nostiz, exécutant

---

[1] Von Colomb ajoute dans ses Mémoires un détail comique. On lui fit remarquer que, pendant ce colloque, la femme du lieutenant-colonel von Nostiz, en costume de nuit, un bonnet de travers sur la tête, suivait la conversation, à demi cachée derrière un rideau, et cherchait à savoir quel allait être le sort de son mari.

la convention qu'il venait de signer, faisait réunir son monde, déposer les armes et livrer les chevaux des hommes logés dans la ville. La partie n'était encore gagnée qu'à moitié. Il restait à savoir si les officiers cantonnés dans les environs accepteraient et ratifieraient la convention signée par leur chef. Il était certain, en effet, que cette nouvelle allait se répandre rapidement, et, par suite, il était impossible de songer à ramasser tout le monde par surprise. Colomb craignait surtout de voir lui échapper les 90 chevaux cantonnés à Themar. Enfin, comme il n'aurait pu envoyer dans chacun des cantonnements qu'un détachement inférieur en nombre aux troupes qui devaient se constituer prisonnières, il eût suffi qu'un seul détachement refusât d'accepter la capitulation pour qu'il se trouvât pris lui-même dans le piège qu'il avait tendu à l'ennemi. Il fallait donc pour réussir avoir recours à d'autres moyens qu'à la force. Il fit à cet effet observer au lieutenant-colonel von Nostiz qu'il importait de se hâter, que les cosaques approchaient et que tout devait être terminé avant leur arrivée; il lui proposa donc de faire précéder chacun de ses détachements par un officier saxon qui mettrait ses camarades au courant de la situation, et dont la présence préviendrait tout malentendu. Cette proposition fut acceptée, et pendant que Colomb se faisait livrer les magasins et la caisse, on lui amena successivement 176 hommes, qui déposèrent les armes et rendirent leurs chevaux aux 18 hommes qui restaient à ce moment autour de lui.

Ce ne fut que dans le courant de l'après-midi que Colomb apprit que sa ruse avait réussi; 23 officiers, dont 5 officiers supérieurs, 380 hommes et 390 chevaux appartenant aux régiments suivants : cuirassiers de la garde saxonne, cuirassiers de Zastrow, uhlans du prince Clément, chevau-légers du prince Antoine, chevau-légers du prince Jean, chevau-légers de Polenz et hussards, étaient tombés entre ses mains sans coup férir, sans verser une goutte de sang.

Après avoir signé des laissez-passer à ceux des prisonniers qu'il ne pouvait emmener, Colomb quitta Schleusingen vers le soir, emmenant à sa suite 5 voitures chargées de ses prises, et s'arrêta le 13 au soir à Waldan. Le lendemain 14, au matin, il atteignait la crête de la forêt de Thuringe, à Gillersdorf, où il bivouaquait; le 15 il était à Blankenburg, d'où il faisait partir

pour Ichtershausen et Dornhain un parti de 40 chevaux, qui réussit à enlever dans ces villages 85 chevaux du train appartenant à un convoi d'artillerie récemment arrivé à Erfurt, et le 16 il était à Pöseneck, d'où il envoya au quartier général un officier porteur de son rapport sur le coup de main de Schleusingen, rapport dans lequel il proposait également (ce qui lui fut accordé) de se rendre maître du haras saxon de Kloster-Vessra.

Comme ils l'avaient fait la veille de la bataille de Dresde, les alliés, avant de se décider à livrer la bataille de Leipzig, avaient résolu de tenter, le 13, une grande reconnaissance offensive. Elle ne put avoir lieu parce que les troupes autrichiennes n'arrivèrent pas à temps sur les positions indiquées. C'est ce qui résulte du journal de Barclay et de la dépêche que Toll adressait d'Espenhayn, le 13 octobre, à 3 h. 15′ de l'après-midi, à Wittgenstein. L'affaire fut donc remise au lendemain. Pendant ce temps, Murat, craignant d'être écrasé par le nombre, se proposait de se retirer de l'autre côté de la Partha; mais Napoléon[1], comme nous l'avons dit, lui envoya Gourgaud pour lui annoncer d'une manière formelle son arrivée à Leipzig pour le 14, et le roi de Naples, rassuré par cette promesse, se décida à accepter le combat. Murat avait malheureusement cru devoir quitter, dans la nuit du 13 au 14, sa position de Gröbern[2] et de Gulden-Gossa pour se rapprocher de Leipzig. Le 14 au matin, il occupait les positions suivantes : le 8e corps (Poniatowsky) de Connewitz à Mark-Kleeberg, le 2e corps (Victor) les hauteurs de Mark-Kleeberg à Wachau, le 5e corps (Lauriston) les hauteurs entre Wachau et Liebertwolkwitz; ce village avait été mis en état de défense et était occupé par la division Maison; le corps de réserve d'Augereau était posté vers Leipzig; enfin les 4e et 5e corps de cavalerie à Liebertwolkwitz, en arrière de l'aile gauche des lignes françaises.

---

[1] Il faut citer, à ce propos, l'extrait suivant d'une lettre écrite le 12 octobre par l'Empereur au duc de Bassano. « Nous avons remarqué parmi les prisonniers que, pour la première fois, il y avait beaucoup de cosaques ; reste à savoir si ce *sont de vrais cosaques ou des hommes seulement habillés en cosaques.* »

[2] On ne comprend guère pourquoi Murat abandonna sans combat un point aussi important et aussi facile à défendre que Gröbern.

Wittgenstein avait, de son côté, pris les dispositions suivantes et formé ses troupes en deux colonnes : celle de gauche avait pour tête de colonne les troupes de Pahlen, qui se dirigeait sur Magdeborn avec les hussards de Soumy, Grodno et Lubny, les uhlans de Tchougouieff et la 7e batterie à cheval : 10 escadrons prussiens appartenant aux régiments de dragons de la Nouvelle-Marche, de cuirassiers de la Prusse orientale, de uhlans de Silésie, avec la 10e batterie à cheval, et la brigade de cavalerie de réserve du général-major von Röder (cuirassiers de Silésie, du Brandebourg, 2e de hussards de Silésie, 7e et 3e de cavalerie nationale de Silésie), avec 2 batteries à cheval, suivaient Pahlen et précédaient la 14e division d'infanterie Helfreich en marche sur Gröbern, la 4e division (prince Eugène de Wurtemberg) qui se portait sur Gulden-Gossa, la 5e division (prince Gortchakoff) qui allait à Stormthal et le corps de Kleist. Les cosaques d'Ilowaïsky 12 flanquaient la cavalerie de Pahlen et se dirigeaient sur Mark-Kleeberg, tandis que les hussards de Grodno, soutenus par la cavalerie nationale (landwehr) de Silésie, éclairaient du côté de Wachau.

La colonne de droite (corps Klenau) devait partir de l'Universität Wald pour enlever Liebertwolkwitz.

Avant même que la cavalerie de Pahlen fût arrivée à Auenhayn, Ilowaïski avait déjà reconnu et signalé la présence de forces considérables à Mark-Kleeberg. Pahlen arrêta son mouvement, fit partir aussitôt le général-major Rüdiger avec les hussards de Grodno pour soutenir Ilowaïski, et envoya vers Liebertwolkwitz les hussards de Lubny, avec ordre de le renseigner sur ce que l'ennemi avait de monde de ce côté. Ces hussards signalèrent la présence à Liebertwolkwitz d'une masse considérable de cavaliers. Pahlen, convaincu de la supériorité numérique de l'ennemi, crut prudent d'attendre à Auenhayn l'arrivée de la cavalerie prussienne ; à ce moment, il fut rejoint par le quartier-maître de Barclay de Tolli, Diebitsch[1], qui voulait se précipiter de suite sur l'ennemi. Mais Palhen refusa de dessiner son mouvement avant

---

[1] Alors chef d'état-major de Barclay de Tolli, devint plus tard feld-maréchal. Sa campagne contre les Turcs (1828-29) lui valut le surnom de Zabalkansky.

que la tête de colonne de la cavalerie prussienne fût entrée en ligne, et il ne se porta en avant avec les hussards de Soumy et la 7e batterie à cheval que lorsque le régiment de dragons de la Nouvelle Marche eut dépassé la digue de Gulden-Gossa.

A ce moment, le général Rüdiger faisait savoir à Pahlen que l'ennemi se renforçait entre Mark-Kleeberg et Wachau. Pahlen lui envoya 9 escadrons de cavalerie de landwehr qui, prenant position sans se laisser voir près d'Auenhayn, réussirent, dès le début de l'action, à dégager les hussards de Grodno, que la cavalerie polonaise était en train de malmener et auxquels ils servirent de soutien jusqu'à l'arrivée, sur le terrain de la lutte, de la 3e division de cuirassiers.

Pendant ce temps, la 10e batterie à cheval s'était portée en avant et avait ouvert le feu contre la cavalerie ennemie. Cette batterie était suivie, à une certaine distance, par les hussards de Soumy, puis par les hussards de Lubny, les cuirassiers de la Prusse orientale, les uhlans de Silésie et, plus en arrière, par les cuirassiers de Silésie et de Brandebourg, pendant que les cosaques de Grekoff et les uhlans de Tchougouieff, qui formaient la tête de la colonne du prince Gortchakoff, devaient, sur l'ordre de Pahlen, pousser par Störmthal pour déborder l'aile droite ennemie.

Murat, qui avait tenu, jusqu'à ce moment, sa cavalerie sur les hauteurs en arrière de Wachau, s'apercevant que la batterie russe était très en l'air, se précipita sur elle à la tête des régiments venus d'Espagne sur lesquels il pouvait le plus compter. La batterie, exposée aux plus grands dangers, fut secourue par les hussards de Soumy qui furent culbutés par les cavaliers français. Mais cette cavalerie fut alors prise en flanc d'abord par les dragons de la Nouvelle Marche, puis par les cuirassiers de la Prusse orientale et les hussards de Silésie, et obligée, à son tour, à se retirer.

Les cosaques de Grekoff et les uhlans de Tchougouieff arrivaient alors sur le champ de bataille, et les cuirassiers de Silésie et de Brandebourg étaient venus prendre position à la gauche des cuirassiers de la Prusse orientale, tandis que les dragons de la Nouvelle-Marche et les hussards de Soumy qui s'étaient ralliés se formaient en deuxième ligne. Le combat continuait, du reste, avec un acharnement inouï, et presque sans interruption les charges

succédaient aux charges. Il est vrai de dire qu'il n'y eut guère que des charges par escadron ou par régiment et quelques charges seulement de deux régiments. En somme et malgré le nombre considérable des troupes de cavalerie, il n'y eut, à vrai dire, que des chocs successifs et isolés. Murat, chargeant constamment en tête de sa cavalerie, courut même le risque d'être pris. Au moment où, après une de ces charges, les deux cavaleries également rompues et en désordre cherchaient à se reformer, il fut aperçu par le lieutenant Guido von der Lippe du régiment des dragons de la Nouvelle-Marche. Cet officier, ralliant quelques hommes, se précipita sur Murat et allait se rendre maître de sa personne, lorsqu'il fut mortellement blessé par l'unique cavalier qui se trouvait à ce moment auprès du roi de Naples.

Pahlen, voyant la tournure prise par le combat, résolut de le traîner en longueur jusqu'à l'arrivée en ligne de Klenau. Il refusa, à cet effet, son aile gauche, qu'il fit soutenir par 2 batteries prussiennes, et poussa en avant sa droite. Les Français, de leur côté, renforçaient leur droite et établissaient, entre Wachau et Liebertwolkwitz, de fortes batteries qui prirent en écharpe l'aile gauche de la cavalerie alliée. Murat, croyant alors le moment venu d'en finir avec cette cavalerie, forme une grosse colonne avec les dragons du 5e corps et se jette sur les batteries russes et prussiennes. Ces batteries accueillent la cavalerie française avec des volées de mitraille qui portent le désordre et la mort dans les têtes de colonne. Les hussards russes, les uhlans prussiens et les cuirassiers de Brandebourg profitent du flottement qui se produit et se précipitent sur les Français. Il était alors 2 heures et la lutte avait commencé à 9 heures. Klenau entrait en ligne, dirigeait le feu de son artillerie sur l'infanterie française postée à Liebertwolkwitz, pendant que le régiment de cuirassiers de l'Empereur et deux escadrons du régiment de chevau-légers O'Reilly se jetaient sur le flanc gauche de Murat et que son artillerie à cheval, soutenue par un escadron des hussards de l'archiduc Ferdinand et un du régiment de chevau-légers Hohenzollern, prenait position et croisait ses feux avec ceux des batteries russes et prussiennes.

La cavalerie française dut alors se résigner à quitter le champ de bataille; mais, en même temps, le tir de l'artillerie française redoublant d'intensité, infligeait des pertes considérables à la cavalerie des alliés.

A l'aile gauche de Pahlen, les hussards de Grodno, la cavalerie de landwehr de Silésie et les cosaques d'Ilowaïski avaient pu contenir la cavalerie polonaise jusqu'à l'entrée en ligne de la 3e division de cuirassiers russes.

Klenau, de son côté, avait enlevé le village de Liebertwolkwitz et le prince de Wurtemberg se préparait à se porter en avant contre l'infanterie française lorsqu'il reçut de Schwarzenberg l'ordre de cesser le combat. Tout se borna, dès lors, à une canonnade qui dura jusqu'au soir. La cavalerie légère russe se posta à droite de Gülden-Gossa, les cuirassiers prussiens à gauche de ce village et la cavalerie de la landwehr devant Gröbern, pendant que Klenau, qui avait occupé Liebertwolkwitz, reprenait position à Pombsen.

Le combat de Liebertwolkwitz avait causé des pertes sensibles aux Français aussi bien qu'aux alliés. Les Français eurent de 500 à 600 hommes hors de combat, les généraux Pajol et Montmarie étaient blessés, un millier d'hommes à peu près avaient été faits prisonniers.

Il est impossible en revanche de déterminer exactement les pertes des alliés; elles ont toutefois dû être considérables puisque le corps Klenau, qui n'était entré en ligne qu'à 2 heures, eut à lui seul 1000 hommes hors de combat, et que le seul régiment de cuirassiers de Silésie eut 13 officiers et 96 hommes tués ou blessés. Les pertes éprouvées par les autres régiments de cavalerie alliée ne sont indiquées d'une façon précise dans aucun des documents parvenus à notre connaissance. Comme on le voit, la reconnaissance projetée par les alliés s'était, contre leur attente, changée en une lutte sanglante et avait donné lieu à un combat indécis dans lequel aucun des adversaires ne pouvait, à bon droit, s'attribuer la victoire. Mais il eut pour les alliés, au point de vue stratégique, avant de parler du côté tactique que nous examinerons ensuite, des conséquences capitales. Schwarzenberg, en effet, avait jusque-là persisté à vouloir en marchant par sa gauche se rapprocher de l'armée de Silésie qui, de son côté, aurait suivi la route de Mersebourg et, après avoir opéré sa jonction avec le corps de Gyulay, se serait portée sur Lindenau; mais le combat de Liebertwolkwitz décida les souverains à forcer Schwarzenberg à diriger toutes ses forces droit sur Leipzig, point vers lequel devaient également converger toutes les autres

troupes alliées. L'intervention des souverains alliés était d'autant plus nécessaire que, comme le démontrera la bataille du 16, les dispositions prises, jusqu'au 14 au soir, par Schwarzenberg, étaient loin d'être pratiques et exercèrent une influence défavorable sur l'issue du premier jour de la bataille de Leipzig (16 octobre). Le généralissime avait entassé inutilement le gros de son monde entre l'Elster et la Pleisse, affaibli forcément la partie de l'armée postée sur la rive droite de la Pleisse, et peu s'en fallut que ses dispositions n'entraînassent la défaite complète des alliés.

Comme nous le disions plus haut, en forçant les souverains alliés à s'immiscer dans la direction des opérations, le combat indécis de Liebertwolkwitz exerça, au point de vue stratégique, une influence capitale sur l'issue de la campagne.

Au point de vue tactique, il nous paraît impossible de nous borner à retracer simplement et brièvement les différentes phases de cette journée, presque la seule de toute cette campagne où des masses de cavalerie ont lutté seules l'une contre l'autre. Notre tâche est, du reste, singulièrement facilitée en ce qu'au lieu de soumettre au lecteur nos appréciations personnelles, nous sommes en mesure de lui faire connaître les jugements portés sur ce combat, d'une part par les généraux Bogdanowitch et Nikitin, de l'autre par le général-lieutenant von Colomb. Le général Bogdanowitch écrit ce qui suit dans son *Histoire de la guerre de* 1813 : « Le combat de Libertwolkwitz, la plus importante des rencontres de cavalerie de la campagne de 1813, prouve que Murat ne savait pas conduire de grosses masses de cavalerie. Les charges se sont succédé dans ce combat, sans lien, sans idée générale, sans but bien défini. Dans tout ce combat on voit que Murat n'a qu'une pensée, qu'un désir, se mesurer avec l'ennemi. La supériorité numérique des Français leur a permis de soutenir la lutte pendant plusieurs heures, mais vers la fin de la rencontre, les alliés avaient quelque peu l'avantage sur leurs adversaires. Sans parler de la supériorité que leur donnaient les dispositions mieux prises et les ordres plus intelligents de leurs chefs, on peut encore affirmer que la cavalerie alliée dut une partie de ses avantages à l'excellente condition de ses chevaux et au fait que les cosaques et les premiers rangs des hussards et des uhlans étaient armés de lances. » L'opinion

émise par le général Bogdanowitch est confirmée par le témoignage du général Nikitin.

Le général von Colomb, dans ses *Beiträge zur Geschichte der Preussischen Kavallerie seit* 1808, entre plus encore dans le vif de la question. D'après, lui Murat, qui n'avait peut-être pas une confiance absolue dans la valeur militaire de ses troupes au point de vue de l'instruction, a dû évidemment se proposer de rompre la cohésion de la cavalerie alliée; il obtint d'abord ce résultat en faisant des charges par escadrons isolés; sa supériorité numérique devait à son sens lui assurer définitivement l'avantage. Les alliés, de leur côté, se laissèrent également entraîner, eux aussi, à pousser en avant de petites fractions et à ne faire entrer en ligne des renforts que lorsque les premiers escadrons, après avoir remporté au début quelques avantages, furent repoussés et ramenés par les réserves ennemies; il en résulta, d'après les officiers qui prirent part à l'affaire, une espèce de combat de va-et-vient dans lequel le régiment de uhlans de Silésie chargea douze fois, dans lequel les Français furent deux fois sur le point d'être vainqueurs. Il est vrai de dire qu'il était d'autant plus difficile d'arriver ici à une unité d'action que les troupes alliées appartenaient à des armées différentes; mais, ajoute le général, quand bien même il n'y aurait eu là que de la cavalerie prussienne, il est difficile de croire qu'on aurait pu parvenir à lui faire suivre une autre tactique.

« La tactique de Frédéric le Grand est basée tout entière sur les principes suivants : l'attaque doit être soutenue par une action simultanée se produisant sur les flancs; elle doit être rendue irrésistible par la coopération opportune de la 2e ligne; mais à cette époque on avait perdu jusqu'au souvenir de ces principes. On s'était tellement habitué aux charges sans soutiens, que la bravoure de la cavalerie semblait rendre inutile, qu'on en était venu, au contraire, à considérer comme le propre même du combat de cavalerie le relèvement et le changement des fractions engagées. C'est pour cela qu'on croyait alors comme plus tard, comme presque jusqu'à des temps bien rapprochés de nous, qu'il n'y avait pas lieu de prendre pour charger une formation compacte. Alors, surtout à une époque où la cavalerie française mal montée, incomplètement instruite et exercée, convaincue de la supériorité de la cavalerie

ennemie, faisait souvent demi-tour avant que la charge eût été poussée à fond, on était convaincu qu'on ne pouvait pas s'aborder, s'enfoncer, se traverser ; on croyait que l'essence même et la nature du combat de cavalerie comportaient uniquement la retraite de l'un des adversaires et la poursuite faite par l'autre parti.....

« Le combat de Liebertwolkwitz, le plus grand des combats de cavalerie de l'histoire militaire de ce siècle, donne la mesure exacte de l'état de la tactique de l'arme à cette époque; mais si les autres armées de l'Europe n'avaient alors aucune méthode de combat, le système de l'Empereur reposait au contraire non seulement sur la concentration, mais aussi sur l'emploi des masses qui, par leur supériorité numérique, brisaient toute résistance. Cependant la cavalerie française n'arrivait même pas de cette façon à s'assurer la victoire [1].

« La cavalerie alliée, ajoute le général, a enrichi à Liebertwolkwitz ses archives d'une page glorieuse, elle a fait à l'ennemi plus de mal qu'elle n'en a éprouvé. Mais si l'on se demande quel a été le résultat effectif, réel, de ce combat de sept heures, on doit reconnaître que ce résultat est absolument nul. Les Autrichiens ne purent garder Liebertwolkwitz et l'on fut par suite hors d'état d'empêcher les Français de réoccuper leurs positions entre ce village et Wachau. »

Combien différents auraient été les résultats si les 12 régiments prussiens et russes, formés sur trois lignes, avaient chargé l'ennemi dès le commencement de l'affaire. On aurait rejeté les têtes de colonne des Français sur le gros qu'on aurait pris en même temps de flanc, mis en déroute et poursuivi vivement. Les deux premières lignes auraient vraisemblablement suffi à cette tâche. La 3e ligne aurait suivi en bon ordre et aurait pu se tourner contre l'infanterie postée vers Liebertwolkwitz, tandis que la cavalerie autrichienne aurait tourné ce village à l'est. On aurait de la sorte réussi à assurer aux Autrichiens la possession de ce village et mis les Français dans l'impossibilité d'établir une

---

[1] Il est bon de rappeler ici que Murat n'a guère eu recours à l'emploi des masses à Liebertwolkwitz. Sa cavalerie a toujours chargé isolément, d'abord en bataille, puis en colonne, quelquefois par régiment, la plupart du temps par escadron.

grosse batterie à l'est de Wachau; enfin les batteries à cheval des alliés auraient peut-être pu couronner les hauteurs de Wachau, tandis que si les alliés restèrent momentanément maîtres du champ de bataille ils durent l'évacuer peu après, dans l'après-midi du 14, et durent verser des flots de sang pour le reconquérir quelques jours plus tard.

Le même jour, 14 octobre, le général-major Kreuz, de l'armée de Pologne, poussait jusqu'à Mutschen, et afin de couper les communications de l'ennemi entre Meissen et Leipzig il fit occuper le château d'Hubertsburg par un parti de cavalerie. On trouva dans ce château un hôpital contenant 900 blessés ou malades, français. En même temps il envoyait vers Wurzen le colonel baron Benningsen, qui trouva l'ennemi en position à Mühlberg et dut par suite se contenter de l'observer, après avoir eu une escarmouche assez vive avec 2 bataillons et 3 escadrons français.

La journée du 15 octobre fut employée de part et d'autre à se recueillir et à se préparer à la grande lutte qui devait commencer le lendemain. L'Empereur, selon son habitude, passa en revue son armée, qui l'accueillit avec son enthousiasme ordinaire. Les troupes saxonnes seules restèrent silencieuses, et leur attitude morne et triste pouvait déjà faire prévoir leur prochaine défection.

Du côté des alliés, Tauenzien continuant sa retraite était arrivé à Potsdam dans la nuit du 14 au 15. Bernadotte, toujours indécis te hésitant, avait marché avec sa lenteur habituelle et allait se trouver dans l'impossibilité de prendre part à la bataille du 16. L'armée de Bohême achevait ses préparatifs et le corps volant de Platoff eut seul une petite affaire avec les Français : il chassa du village de Gautsch 2 bataillons soutenus par quelques cavaliers, et envoya sur la rive gauche de la Pleisse quelques partis qui observèrent l'ennemi et le harcelèrent toute la nuit. L'armée de Pologne continuait son mouvement et le détachement du général Kreuz, arrivé le 14 à Mutschen, poussa jusqu'à Oschatz où il fit 80 prisonniers et enleva ensuite un courrier de l'Empereur porteur de dépêches pour Dresde.

Enfin, à 8 heures du soir, trois fusées blanches furent tirées du côté de Plauen. Quelques minutes après, trois fusées rouges s'élevaient dans les airs du côté de Halle. C'était le signal convenu

que les armées de Bohême et de Silésie devaient échanger entre elles la veille de la bataille.

La bataille du 16, comme chacun le sait du reste, se compose de trois actions bien distinctes : 1° la bataille de Wachau et de Connewitz, livrée au sud de Leipzig ; 2° la bataille de Lindenau, livrée à l'ouest ; 3° la bataille de Möckern, livrée au nord de la ville.

Le 16, vers 8 heures du matin, pendant que le combat était déjà engagé à Wachau, que les alliés enlevaient d'abord et ne tardaient pas à reperdre, la colonne de Kleist s'avançait sur Mark-Kleeberg; le régiment de hussards de Lubny était chargé de surveiller tout l'espace vide qui s'étendait entre la brigade prussienne de Kleist et les troupes du prince Eugène de Wurtemberg. Les Prussiens, après s'être emparés de Mark-Kleeberg, perdirent une certaine quantité d'hommes qui, voulant poursuivre les Français, furent enlevés par la cavalerie polonaise. Les Français prirent, perdirent et reprirent plusieurs fois Mark-Kleeberg. L'Empereur avait fait à cet effet renforcer le corps de Poniatowski par celui d'Augereau. Les cavaliers français se jetèrent, en passant par le vide existant entre les colonnes de Kleist et du prince de Wurtemberg, sur les batteries prussiennes, dont ils sabrèrent les servants et les attelages. A ce moment Pahlen envoya à Kleist, qui lui avait fait demander du renfort, les dragons de la Nouvelle-Marche et une division (2 escadrons) de hussards de Silésie. Cette cavalerie, bien que le feu de l'artillerie française lui fit subir des pertes considérables, parvint néanmoins à servir de soutien à ces batteries, jusqu'au moment où on leur envoya des chevaux pour ramener les pièces en arrière. A ce moment aussi les alliés renouvelèrent leurs attaques contre Mark-Kleeberg et Wachau et repoussèrent un instant les tirailleurs français, mais les Français réussirent néanmoins à faire échouer deux attaques à la baïonnette tentées par les troupes de Kleist qu'elles rejetèrent sur Gröbern. Profitant de ce mouvement de recul, la cavalerie polonaise du 5e corps se jeta sur les troupes de Kleist qu'elle poursuivit vivement, mais cette cavalerie, prise elle-même en flanc par les cuirassiers russes de Levachoff, fut ramenée à son tour.

Du côté de Liebertwolkwitz, que les généraux Klenau et Gortchakoff étaient chargés d'attaquer, la cavalerie joua pendant la

mémorable journée du 16 un rôle considérable. Klenau voulant faire tourner la position de Liebertwolkwitz, avait adjoint 14 escadrons au général Mohr, qu'il avait chargé de cette mission, mais qui ne put réussir à enlever la position. Un peu plus tard, Klenau remarqua que de grosses colonnes de cavalerie française se portaient d'Holzhausen dans la direction d'Hirschfeld, et demanda des renforts de cavalerie. En attendant il mit en batterie sur le Kolmberg 12 bouches à feu qu'il fit soutenir par quelques escadrons, et maintint son infanterie à 1600 mètres environ en arrière de cette position. Mais quand, à la vue des mouvements en avant faits par la cavalerie française, il voulut envoyer quelques bataillons sur le Kolmberg, il était déjà trop tard. L'infanterie française avait déjà repoussé les tirailleurs autrichiens, enlevait le Kolmberg, s'emparait de 4 pièces, pendant que Sébastiani poussait sur Seiffertshayn avec sa cavalerie et venait donner dans la cavalerie du corps Klenau et de la brigade Ziethen (régiment de chevau-légers Hohenzollern, régiments de hussards du Palatin, et archiduc Ferdinand, en tout 14 escadrons autrichiens, plus 6 escadrons prussiens dont 4 du 1er régiment de Silésie et 2 de landwehr de Silésie). La cavalerie alliée réussit à se maintenir dans le principe, mais elle ne tarda pas à être mise en déroute et poursuivie vivement : heureusement pour elle la brigade Wrangel (cuirassiers de la Prusse orientale et cuirassiers de Brandebourg) et la brigade Mutius (7e et 8e régiments de cavalerie de landwehr) arrivèrent à ce moment sur le théâtre de la lutte. Les cuirassiers, formés en bataille, s'ouvrirent pour laisser passer les cavaliers poursuivis par Sébastiani, qu'ils chargèrent de front pendant que Platoff qui arrivait au même moment de Pösna, se jetait avec ses cosaques sur le flanc gauche des cavaliers français et les obligeait à s'arrêter et à se replier sur le Kolmberg. Klenau put alors, grâce à l'intervention opportune des cosaques et des cuirassiers prussiens, rallier ses troupes entre Gross-Pösna et Fuchshayn.

Gortchakoff avait dû se replier sur l'Universitäts-Wald, et Pahlen, après avoir envoyé à Klenau les 16 escadrons qui réussirent à arrêter la colonne de Sébastiani et 6 escadrons à Kleist pour couvrir ses batteries, dut lui aussi se replier avec les 26 escadrons qu'il avait encore sous la main.

Les Français avaient donc jusqu'à ce moment et sur toute la

igne au sud de Leipzig, remporté des avantages assez significa-
ifs, qu'ils devaient en grande partie à leur cavalerie. Pendant ce emps l'empereur Alexandre, se rendant compte de la gravité de a situation, envoyait la cavalerie légère de la garde à Gröbern, es grenadiers de Rajewski et les cuirassiers de Duka à Auen-
nayn, les 1re et 2e divisions de cuirassiers sur les hauteurs, entre Magdeborn et Gülden-Gossa.

L'empereur Napoléon ne restait pas non plus inactif : Latour-Maubourg, avec le 1er corps de cavalerie, vint prendre position près de Wachau derrière le 2e corps (Victor), où il eut beaucoup à souffrir du tir de l'artillerie de Kleist et du prince de Würtemberg. Il était soutenu, plus en arrière encore, à Meisdorf, par la cavalerie de la garde. L'Empereur, après avoir fait renforcer les points les plus menacés de ses lignes, songea à frapper un coup décisif au centre, du côté de Gülden-Gossa, avec les 1er et 5e corps de cavalerie. Victor, avec le 2e corps renforcé par 2 divisions de la jeune garde, devait enlever Auenhayn ; Lauriston, avec le 5e corps, Gülden-Gossa; Mortier, avec les 1re, 2e et 3e divisions de la jeune garde, l'Universitäts-Wald; enfin Macdonald, avec le 11e corps d'infanterie et le 2e corps de cavalerie, devait tourner par Seiffertshayn l'aile droite des alliés.

Les hauteurs qui s'étendent entre Gülden-Gossa, Störmthal, Magdeborn et Gohren ne permettaient pas à l'Empereur de voir que les alliés avaient pu concentrer sur le point même où il voulait crever leurs lignes, des réserves considérables qui allaient empêcher leur défaite et leur anéantissement.

Pendant que la cavalerie du 1er corps Latour-Maubourg et une partie du 5e corps de cavalerie Pajol[1] se portaient en avant, les troupes de Kleist, soutenues par les cuirassiers de la Petite-Russie et de Nowgorod et les hussards de Lubny, essayèrent vainement de se maintenir contre Poniatowski, Augereau et la cavalerie de Kellermann (4e corps de cavalerie), et furent finalement obligés à se mettre en retraite sur Gröbern.

Vers 2 heures, la cavalerie française se formait sur deux lignes à l'est de Wachau. La cavalerie de la garde servait de réserve. Murat avait pris la direction de la charge. Il avait sous ses

---

[1] Le général Pajol, blessé grièvement, était remplacé par le général Milhaud.

ordres les corps des généraux Milhaud et Latour-Maubourg, q grièvement blessé quelques instants après, dut remettre le co mandement au général Bordesoulle. L'Empereur fit préparer ce grande charge par l'artillerie de réserve ; un peu après, la cav lerie s'ébranlait au trot; allongeant progressivement son allu elle débouchait tout à coup des bouquets de bois situés près Wachau, qu'elle laissait à sa droite, et se précipitait d'abord s Gülden-Gossa, puis sur les étangs situés à l'ouest de ce villag Il nous est malheureusement impossible de préciser la formatio prise par les deux divisions du 1er corps qui formaient la tête d la charge. Les récits laissés par les témoins oculaires de la ba taille sont pleins de contradictions : les uns affirment que la charge eut lieu en ligne; les autres, au contraire, déclarent que la cavalerie française s'avança et chargea en colonne par peloton.

Lorsque le prince de Wurtemberg vit cette masse de cavalerie se disposer à se jeter sur lui, il envoya au général Duka, posté en arrière d'Auenhayn avec la 3e division de cuirassiers, l'ordre de le rejoindre au plus vite. Mais il était trop tard. Murat, à la tête des cuirassiers de la brigade Berckheim, était déjà presque arrivé sur une batterie de 30 pièces et sur le régiment de Krémentchoug; il avait enfoncé et anéanti le 2e bataillon de ce régiment, mis en déroute le soutien de la batterie, sabré les servants et enlevé la batterie. Sans s'arrêter un seul instant, la cavalerie française, comprenant la grandeur et l'importance de la mission qui lui est confiée, se jette vers la digue de Gülden-Gossa, après avoir percé les lignes du 2e corps. La 3e division russe et la 9e brigade prussienne eurent néanmoins le temps de se former en carrés et purent se maintenir. Pendant ce temps, le régiment saxon des cuirassiers de la garde s'était porté contre une autre batterie, qu'il réussissait à enlever[1].

Le général-lieutenant Schewitsch, qui commandait la division de cavalerie légère de la garde russe qui se portait de Göhren sur Gröbern, n'eut pas même le temps de se déployer. Il fut chargé alors qu'il était encore en train de se préparer pour l'attaque, et l'entrée en ligne de la brigade Bessières, qui formait la réserve de Bordesoulle, l'obligea à se retirer en désordre

[1] Notes manuscrites du lieutenant Yarochewitzki sur la bataille de Leipzig.

sque derrière les étangs à l'ouest de Gülden-Gossa et dans les aines marécageuses qui les avoisinent. Il était alors un peu us de 3 heures; le centre des alliés était percé, la bataille ıraissait gagnée par les Français, dont les cavaliers étaient rivés à ce moment à quelques centaines de pas de la colline ı haut de laquelle l'empereur Alexandre et le roi de Prusse ıivaient, depuis le matin, la marche de la bataille, et qui s'éleit de l'autre côté des étangs de Gülden-Gossa. L'empereur de ussie ordonna alors aux 10e et 23e compagnies d'artillerie à heval de se mettre en batterie sur cette hauteur, et donna omme soutien à cette artillerie sa propre escorte, le régiment e cosaques de la garde.

Le général aide de camp comte Orloff-Denisoff, qui revenait de ıorter à Barclay de Tolli l'ordre de l'empereur Alexandre lui ırescrivant d'engager immédiatement les cuirassiers, remarqua e mouvement des cosaques dont il était le chef. Sentant que 'artillerie ne pourrait pas se maintenir contre des forces ennemies si considérables, il lui ordonna de s'arrêter et passa aussitôt la digue avec ses cosaques. Arrivé de l'autre côté de cette digue, il se jeta sans perdre un instant avec le 1er escadron sur les Français, pendant que les autres escadrons se déployaient et se portaient aussitôt en avant, et que l'artillerie tirait à mitraille sur les cavaliers français, qui furent obligés de s'arrêter devant la charge qu'Orloff-Denisoff[1] dirigeait sur leur flanc gauche, et sous les effets meurtriers du feu des deux batteries qui les battaient de front. Ce temps d'arrêt avait donné à la cavalerie légère de la garde la possibilité de se reformer et de venir soutenir les cosaques. Presque au même moment, Pahlen, bien qu'attaqué assez vivement de son côté, envoyait au secours d'Orloff-Denisoff les régiments de dragons de la Nouvelle-Marche et de cuirassiers de Silésie, qui arrivèrent encore à temps pour mettre fin au mouvement en avant de la cavalerie française, aider les Russes à leur reprendre une partie des pièces qu'elle leur avait enlevées, et obliger enfin le général Bordesoulle à se replier jusque sous le feu de son artillerie, qui arrêta à son tour la cavalerie alliée.

---

[1] Manuscrit du général aide de camp comte Orloff-Denisoff.

Une fois de plus la cavalerie française s'était dévouée in lement, et l'avantage décisif que l'Empereur comptait retirer ce grand coup allait se réduire à un succès momentané, s influence sur l'issue générale des opérations, parce que la ca lerie, faute d'être suffisamment soutenue en arrière, se trou dans l'impossibilité de se maintenir et de permettre à l'ar de profiter du trouble et du désordre que ses charges avai portés dans les rangs des alliés[1].

La cavalerie de Kellermann, renforcée par la brigade de dr gons du général Letort, avait, elle aussi, exécuté, du côté

---

[1] Le général Pelet, qui commandait une brigade de la jeune garde à Leip décrit ainsi le rôle joué à ce moment par la cavalerie française :

« Les souverains alliés se sont rapprochés des bords du Gosel. Ils arri au moment où les positions viennent d'être enlevées et les réserves culbutée Il ne faut plus qu'un nouvel effort des Français pour les porter au delà Gosel. Alors ils sont maîtres des ponts, des défilés de la Pleiss, de la route Chemnitz, principale ligne d'opération des alliés. Alors ils coupent la comm nication de Barclay de Tolli avec Schwarzenberg et avec le corps de Benni sen....

« L'Empereur était revenu au centre. Il vit les dispositions des alliés... grand espace se montre découvert entre la forêt et Gossa. Il résolut d'y j la cavalerie afin de seconder les efforts des conscrits fatigués par cinq heures combat et de rompre la dernière ligne de Barclay.

« Sept divisions de belle cavalerie sont réunies au centre : celle de la ga doit suivre en réserve. Joachim prend avec lui les quatre divisions du 1er co et une division du 5e. Il tombe sur la cavalerie de Pahlen, formée en Gossa et la forêt. Il la culbute et disperse les cuirassiers russes. Vainem d'autres régiments volent à leur secours. Latour-Maubourg enfonce la dr de l'infanterie alliée en avant de Störmthal et enlève une batterie de 26 pièces. Les hussards, les chasseurs de Chastel et de Corbineau, les cuirassiers de Doumerc et de Bordesoulle, les dragons de Milhaud s'animent réciproquement. Mais c'est à Bessières qu'on doit le principal honneur de cette brillante charge. Il fond comme la foudre avec les 9e, 11e et 12e regiments de cuirassiers ; il pénètre au loin jusqu'auprès des souverains. Leur garde accourt, les cosaques, les hussards se précipitent sur les trois régiments pendant le désordre qui accompagne toujours de tels succès.

« Il ne restait aucune réserve à Joachim. Que n'a-t-il auprès de lui les dix autres régiments de vieille cavalerie d'Espagne, ceux du 2e corps qu'il a laissés à l'aile gauche... Latour-Maubourg tombe grièvement blessé au moment où ses troupes avaient le plus grand besoin de leur chef. Les gardes russes reprennent la majeure partie des canons enlevés et ramènent le 1er corps jusqu'aux batteries de la garde impériale... Drouot fait ployer en potence les deux ailes de ses batteries de 12 qui forment une sorte de carré. Il attend ainsi la charge. Sa mitraille oblige la cavalerie ennemie à se retirer précipitamment. Elle est prise en flanc par 2 escadrons de dragons de la garde qui accourent de la droite. » Général PELET, *Des principales opérations de la campagne de* 1813, p. 218 et suivantes.

ırk-Kleeberg, des charges brillantes contre les troupes de eist. L'arrivée en ligne de la cavalerie autrichieune du général mte Nostiz arrêta ses progrès et l'obligea même à se retirer r l'infanterie, qui fut chargée à son tour par les régiments de ıirassiers, grand duc Constantin, Sommariva et Albert. Les cuissiers ne réussirent pas à entamer les carrés de la jeune garde, ais l'action de la cavalerie autrichienne permit toutefois à la vision Bianchi de se maintenir sur ses positions, sans parvenir éanmoins à rétablir de ce côté les affaires des alliés.

A la droite des alliés, Klenau ne s'était maintenu qu'avec rand'peine à Gross-Pösna et à Fuchshayn. La cavalerie cosaque e Platoff avait rendu de ce côté de grands services, en faisant chouer une attaque que les Français, déjà arrivés jusqu'au önigsbach, dirigeaient sur les derrières des Autrichiens.

Du côté de Seiffertshayn, que les Français enlevèrent vers les heures, les régiments de chevau-légers autrichiens Hohenollern et O'Reilly sauvèrent une batterie qui allait tomber entre es mains de la cavalerie française. Enfin, vers la fin de la journée, alors que l'on attaquait une fois encore la droite des alliés, au moment où la division autrichienne Hohenlohe Bartenstein abandonnait les hauteurs de Seiffersthayn, et où la cavalerie française, après avoir défait la cavalerie autrichienne, allait se jeter sur les carrés, ce fut l'intervention et l'entrée en ligne de la brigade Wrangel (cuirassiers de Brandebourg et de la Prusse orientale) qui arrêta cette cavalerie et permit aux Autrichiens de se reformer et de se maintenir à Seiffertshayn.

Les alliés ne purent remporter aucun avantage du côté de Connewitz, et le général Meerfeldt, qui commandait les troupes alliées de ce côté, fut même fait prisonnier par les Français.

En somme, si les alliés n'avaient pu parvenir à entamer les lignes françaises, l'Empereur, de son côté, malgré le succès momentané qu'il avait dû au dévouement et à l'héroïsme des 1er et 5e corps de cavalerie, occupait, après une sanglante journée, à peu près les mêmes positions que le matin.

Pendant que ces événements se déroulaient au sud de Leipzig, le feldzeugmeister comte Gyulay essayait vainement de se rendre maître de Lindenau et d'en chasser le 4e corps. La possession de ce point était d'autant plus importante que, maîtres de Lindenau, les alliés coupaient à l'armée française l'unique ligne de

retraite dont elle pouvait se servir en cas d'insuccès. Malgré sa supériorité numérique[1], Gyulay échoua complètement, et, le soir, il était obligé de se replier sur Markrannstedt. Sa cavalerie lui avait, pendant le cours de la journée, rendu d'importants services. C'était, en effet, grâce aux charges de la cavalerie autrichienne qu'il avait pu s'emparer, vers 1 heure, de Plagwitz et des premières maisons de Lindenau. Enfin, vers le soir, lorsque Bertrand, après avoir chassé les Autrichiens de Plagwitz, poussa en avant pour inquiéter la retraite de Gyulay, ce fut l'intervention de la cavalerie légère des colonels Orloff et Bock qui arrêta la marche offensive des Français. Les avantages remportés à

---

[1] Le général-major Seidel, qui remplissait les fonctions d'aide de camp auprès du feldzeugmestre comte Gyulay, a publié une brochure dans laquelle il s'applique à démontrer : 1° que Gyulay n'avait pas la supériorité numérique sur son adversaire; 2° que les ordres de Schwarzenberg étaient formels et n'assignaient aux opérations du côté de Lindenau que le caractère d'une simple démonstration, destinée d'une part à attirer l'attention de l'ennemi sur cette partie du champ de bataille, de l'autre à maintenir la liaison entre l'armée de Bohême et celle de Silésie; 3° que Blücher lui-même avait, dès le matin du 16, fait savoir à Gyulay qu'il ne comptait guère voir réussir les opérations projetées de ce côté, et que pour cette raison il ne croyait pas pouvoir lui accorder le concours du corps russe de Saint-Priest qui, d'après les dispositions de Schwarzenberg, devait soutenir la gauche du 3° corps autrichien.

Il nous paraît utile de rectifier quelques-unes des assertions du général Seidel. S'il est vrai que par suite du détachement de 8 bataillons et de 2 escadrons, le corps de Gyulay ne se composait plus que de 16 bataillons et 11 escadrons, il n'en comprenait pas moins encore près de 19,000 hommes et 50 bouches à feu puisque le général lui-même accuse dans ses états de situation à la date du 14 octobre un total de 18,992 hommes. Il faut ajouter de plus que le 3° corps autrichien avait été renforcé le 16 octobre par la division légère du prince Maurice Lichtenstein (2,657 hommes et 1,857 chevaux), par les détachements du général Thielmann et du colonel Mensdorff (1,600 chevaux environ), tandis que le corps de Bertrand ne comptait le 16 au matin, d'après Plotho que 14,000 hommes, d'après Vaudoncourt 15,000, et d'après Schulz 7,695 hommes. La supériorité numérique appartenait donc indubitablement à Gyulay.

Enfin, dans un tableau de la campagne de 1813, Jomini envisage autrement les choses et dit : « C'en était fait de l'armée française si Gyulay avait rompu le pont de Lindenau. Napoléon qui redoutait cet événement envoya l'ordre de se maintenir à tout prix dans Lindenau. » Il ajoute il est vrai, plus loin, pour défendre et excuser Gyulay, qu'on ne pouvait laisser la route de Markrannstedt ouverte parce que cette voie de salut est étroite, coupée d'une infinité de ponts, en un mot, un véritable défilé, où l'artillerie et les équipages devaient s'engouffrer.

Quoi qu'il en soit, c'est par la route de Lindenau que les colonnes françaises passèrent pour se replier sur Erfurt et de là vers le Rhin,

ndenau par Bertrand sauvèrent l'armée française, en lui assu-
nt la possession d'une ligne de retraite que les alliés auraient
à lui enlever à tout prix, tandis qu'au contraire Gyulay fit, pen-
nt toute la journée, preuve d'une mollesse inexplicable.

Au nord de Leipzig les affaires avaient, en revanche, pris dans
journée du 16, une tournure tout à fait favorable aux alliés.
armont, en effet, bien qu'il eût dès la veille signalé au quar-
er général la marche et l'approche de l'armée de Silésie, reçut
éanmoins, le 16 au matin, l'ordre de traverser Leipzig pour
enir servir de réserve à la Grande Armée. Il est probable que
'on avait été induit en erreur par les fausses nouvelles que, sur
'ordre de Blücher, Saint-Priest avait répandues pendant sa
narche sur Güntersdorf, et qui firent croire à la présence de
'armée de Silésie sur la route venant de Merseburg. Toujours
est-il que les troupes du 6e corps étaient déjà en marche et
avaient abandonné leur position primitive de Lindenthal, lorsque
les colonnes de l'armée de Silésie se montrèrent et obligèrent
le duc de Raguse à prendre, entre Möckern et Euteritzch,
une position moins favorable et moins forte que celle qu'il
venait de quitter, mais sur laquelle il avait cependant tout
lieu d'espérer pouvoir se maintenir si, comme il y comptait,
il était soutenu par les troupes du 3e corps. Il lui était, en
effet, impossible de s'attendre à ce qu'une des divisions de ce
corps d'armée (la division Delmas) serait seule à même de
prendre part à la bataille.

Vers midi et demi le général Langeron, qui avait dépassé Breitenfeld, remarquant des troupes françaises en marche sur Leipzig, porta en avant sa cavalerie et son artillerie à cheval, pendant qu'York ordonnait au colonel de Katzler de chasser les cavaliers ennemis et de se déployer sur la gauche afin de protéger et de couvrir la formation en bataille de son infanterie. Apercevant quelques escadrons de cavalerie ennemie qui lui parurent destinés à protéger la retraite de troupes d'infanterie qui se dirigeaient sur Möckern, Katzler envoya le régiment de cavalerie nationale pour les charger et le fit soutenir par deux escadrons de hussards du roi et par les uhlans de Brandebourg; mais cette charge fut repoussée par la cavalerie wurtembergeoise du général Normann et par les feux de l'infanterie postée dans un bois.

Un peu plus tard, alors que la bataille était engagée sur toute

la ligne, York ayant remarqué que les Français appuyaient leur gauche à l'Elster, porta ses troupes vers sa droite au lieu de les diriger, comme il en avait reçu l'ordre, vers Lindenthal, afin de pouvoir coopérer aux attaques contre Möckern. Cette manœuvre produisit au centre de l'armée prussienne, entre les troupes d'York et celles de Langeron, un vide considérable que Blücher prescrivit aux troupes de Saint-Priest et à la cavalerie de Sacken de combler, tandis qu'il envoyait la cavalerie de Langeron couvrir son extrême gauche; mais par suite d'un malentendu ou d'un ordre mal compris, la cavalerie de Sacken se porta elle aussi à gauche et vint se poster au sud de Lindenthal.

Tandis que de part et d'autre on se disputait avec un acharnement inouï la possession de Möckern, Langeron avait moins de mal à s'emparer de Gross et Klein Widderitsch, que Dombrowski défendait avec 5 faibles bataillons et 800 chevaux.

Pendant que Langeron écrasait sous le nombre l'infanterie polonaise, il faisait attaquer la cavalerie par le général Emmanuel avec les régiments de dragons de Kharkoff, de Kiew et de et la Nouvelle-Russie, par la brigade de chasseurs à cheval du général-major Palhen II (régiments de Dorpat et de Livonie). La cavalerie polonaise résista héroïquement et ne céda que lorsqu'elle fut prise de flanc par les 1er et 3e régiments de cosaques de l'Ukraine, sous les ordres des généraux-majors comte Witt e prince Obolensky. La cavalerie polonaise avait perdu dans cette affaire 500 hommes et 7 canons.

On continuait à se battre à Möckern avec acharnement, et ce ne fut qu'à 5 heures, après avoir engagé toutes ses troupes, que York réussit à enlever cette position aux Français; York, remarquant alors un certain flottement dans les rangs des Français, ordonna au major de Sohr de se jeter sur eux avec 3 escadrons de hussards de Brandebourg, en même temps qu'il prescrivait à la cavalerie de réserve de le rejoindre au plus vite. Sohr déploya aussitôt ses escadrons, se précipita sur l'ennemi au moment même où il se préparait à se reporter en avant, enfonça 2 bataillons et enleva 6 pièces de canon. Le général Normann[1] se porta contre Sohr avec la cava-

[1] Dans ses Mémoires, le maréchal Marmont s'exprime autrement à propos de la conduite du général Normann.

erie wurtembergeoise, mais celui-ci, renforcé par les uhlans de Brandebourg et le 5[e] régiment de cavalerie de landwehr de Silésie, parvint à repousser cette cavalerie et à la rejeter sur l'infanterie française, dans les rangs de laquelle elle porta le désordre, en même temps qu'elle obligeait la deuxième ligne de cavalerie, la brigade Lorge, à suivre son mouvement rétrogade.

L'explosion de quatre caissons français amena une confusion à laquelle on ne put remédier tout de suite. Marmont, blessé lui-même, se vit forcé de mettre ses troupes en retraite. Il attribua la perte de la journée à cet incident, qui éteignit le feu d'une batterie, et à l'apparition de la cavalerie prussienne.

Le major Stössel, avec 2 escadrons du 2[e] régiment de hussards du Roi, enfonça un carré; rejeté à son tour par la cavalerie française, il rallia immédiatement son monde et culbuta la cavalerie qui venait de le repousser.

Le colonel von Jurgass, avec les dragons de la Prusse occidentale, les dragons de Lithuanie et le régiment de cavalerie de landwehr de la Nouvelle-Marche, se porta en même temps à droite de l'une des brigades d'infanterie d'York, tandis que les autres régiments de cavalerie avancèrent en passant par les intervalles de l'infanterie. Le général York en personne se mit à leur tête.

Les dragons de la Prusse occidentale culbutèrent un régiment de cavalerie, enlevèrent 4 pièces de canon et poussèrent sur les talons des Français jusque vers Gohlis. Les dragons de Lithuanie, soutenus par le régiment de dragons de landwehr de la Nouvelle-Marche, sabrèrent un carré d'un bataillon, qui s'ouvrit de telle sorte, dit Wagner, qu'un seul escadron le traversa et que les autres passèrent à côté. Le colonel von Warburg, qui commandait le régiment de cavalerie, revint alors sur ses pas, chargea ce bataillon à dos pendant que l'infanterie l'attaquait

---

« Je donnai à la brigade de cavalerie wurtembergeoise, commandée par le général Normann, l'ordre de charger. Elle refusa d'abord d'exécuter mes ordres, et, le moment passé, il n'y avait rien de bien utile à entreprendre. A l'arrivée du second ordre, elle s'ébranla cependant : mais, se jetant sur un bataillon du 1[er] régiment de marine, le culbuta, au lieu de se précipiter sur l'ennemi qui se rétablit et recommença son offensive... »

La conduite tenue par le général Normann, deux jours après, et sa désertion sur le champ de bataille, permettent de croire que le récit du maréchal est plus exact que ceux des auteurs allemands et russes.

de front, l'enfonça et le dispersa. Enfin, à la droite des Français, Dombrowski avait été tardivement renforcé par la division Delmas, du 3e corps, et avait obligé Langeron à se replier momentanément; mais il fut pourtant forcé d'abandonner définitivement Widderitsch, pendant que le général von Korff rejoignait, avec ses cosaques, sur la route de Düben, le parc et le convoi du 3e corps et lui enlevait une quantité de chariots.

La bataille de Möckern méritait, au point de vue spécial qui nous occupe, d'être examinée en détail. Elle présente, comme le dit le général von Colomb, cette particularité que la cavalerie y joua le rôle principal. C'est, en effet, cette cavalerie qui décida du succès de la journée; c'est elle qui réussit à assurer à l'infanterie d'York la possession de Möckern, la clef du champ de bataille, à un moment où malgré tous ses efforts cette infanterie allait être obligée d'abandonner à nouveau cette position, qu'elle n'aurait peut-être pu arriver à reprendre que le lendemain et de toutes façons qu'au prix de nouvelles pertes.

La journée de Möckern, dit encore le général von Colomb, n'est pas moins instructive, quoique sous un tout autre rapport, que celle de Liebertwolkwitz. A Möckern, la cavalerie n'eut pas à lutter rien que contre la cavalerie française; elle eut affaire aux trois armes; un seul moment d'hésitation et Möckern retombait entre les mains des Français..... Des combats dans le genre de celui de Möckern [1] peuvent encore se présenter de nos jours et donner à la cavalerie l'occasion de jouer un rôle décisif sur le champ de bataille. Une infanterie ébranlée par le combat n'est pas un adversaire si terrible, surtout quand on peut réussir à la surprendre. Le commandant de la cavalerie doit épier ce moment, en profiter, et pour cela il lui faut s'approcher autant que faire se peut. Une fois le moment venu il doit se jeter si vivement sur l'ennemi que celui-ci n'ait même pas le temps de se rallier..... On a reconnu universellement que la victoire de Möckern était due à la cavalerie, et le premier qui rendit à cette arme la justice qui lui était due fut le général York, qui s'adressa en ces termes au major von Sohr au moment où après la bataille

---

[1] Le général von Colomb fait ici allusion au désordre et à la confusion qui s'étaient mis partout à la suite d'une lutte opiniâtre.

l passait, quoique blessé assez grièvement, à cheval devant lui : « C'est à vous seul que je dois la victoire que nous venons de remporter ; je n'oublierai jamais ce que vous et votre brave régiment vous avez fait aujourd'hui. »

La journée du 17 octobre se passa tranquillement de part et d'autre, sauf du côté de l'armée de Silésie, à Euteritzch. Blücher voyant que les Français occupaient encore Euteritzch et Gohlis, ordonna au général Wassiltchikoff de se porter sur ce point avec la 2e division de hussards russes et quelques régiments de cosaques, qu'il fit protéger par une grande batterie de 24 pièces établie en avant de Widderitzch. Les Français craignant d'être coupés et tournés par l'infanterie de l'armée de Silésie, abandonnèrent Euteritzch en faisant couvrir leur retraite par le 3e corps de cavalerie du duc de Padoue ; mais ce corps, s'étant laissé entraîner à la poursuite des cosaques, fut mis en déroute par les régiments de Mariopol, d'Akhtyrka, Wassiltchikoff II, d'Alexandria et de la Russie blanche, qui le ramenèrent jusqu'auprès de Pfaffendorf, et enlevèrent à un parc quelques pièces de canon. La cavalerie russe ne fut arrêtée que par un carré d'infanterie, et se retira en bon ordre sur les troupes de Sacken, postées à Gohlis, emmenant avec elle 5 canons et plus de 500 prisonniers. Au moment même où Blücher voulait dessiner son mouvement, il reçut de Schwarzenberg l'ordre de cesser le combat et de ne rien entreprendre avant le lendemain. Les corps de Sacken et d'York s'arrêtèrent donc en vue de Pfaffendorf et du faubourg de Halle.

Le même jour, 17, l'armée du prince royal de Suède avait pris position sur les hauteurs entre Breitenfeld et Klein-Podelwitz, et quelques heures auparavant la cavalerie de Winzingerode avait surpris et enlevé, à Taucha, 3 officiers et 400 hommes.

Dans la nuit du 17 au 18, vers 3 heures du matin, Platoff, qui se trouvait à l'extrême droite de l'armée de Pologne, se mettait en route sur Hirschfeld afin de tourner l'aile gauche française, traversait la route de Wurzen et se reliait sur la route d'Eilenburg aux patrouilles de cavalerie du général Emmanuel. L'apparition des cosaques jeta le trouble et la confusion dans les parcs et convois qui se trouvaient entre Sommerfeld et Melkau.

Le 18, alors que les Français étaient obligés d'abandonner Baalsdorf, qu'ils avaient enlevé le matin, et que les alliés, qui essayaient de s'emparer d'Holzhausen, pliaient sous le feu de

l'artillerie française, le 2e corps de cavalerie (Sébastiani) se jeta sur la 12e division d'infanterie russe, mais il fut repoussé par les régiments d'infanterie de Smolensk et de Narva. La cavalerie autrichienne, conduite par Klenau en personne, poursuivit l'ennemi, qui se retira d'Holzhausen sur le Steinberg. Ce mouvement rétrograde obligea les troupes hessoises et badoises à se replier sur Stötteritz. Le détachement de cavalerie russe du général-major Kreuz, soutenu par une partie de la cavalerie du général Tschaplitz (6 escadrons de hussards sous les ordres du général Dechtiareff, 6 escadrons de uhlans sous les ordres du colonel baron Benningsen et 3 escadrons de la landwehr de Pensa sous les ordres du colonel Besobratzoff), traversa rapidement le village de Zweinaundorf, et eut une affaire assez chaude avec les cuirassiers français; mais cette cavalerie s'exposa au feu des batteries françaises, qui lui fit éprouver de grosses pertes.

Lorsque les Français évacuèrent Holzhausen, cette cavalerie reçut l'ordre de passer entre Zuckelhausen et Stötteritz et de se jeter sur l'ennemi qui se retirait en désordre; elle s'avança malgré le feu meurtrier des batteries françaises, mais elle n'arriva pas à temps pour couper la retraite à l'infanterie. Seuls deux escadrons de hussards de Grodno réussirent à atteindre et à enlever quelques bouches à feu.

Du côté de l'armée de Bohême, où tout se borna jusque vers 2 heures du soir à une canonnade assez vive, la cavalerie du général comte Pahlen III, renforcée par la 2e division de cuirassiers du général-lieutenant Crétoff, servit pendant la plus grande partie de la matinée à relier entre elles les colonnes du prince Gortchakoff et du prince Eugène de Wurtemberg.

« Cependant, après que la jeune garde eut repoussé une attaque conduite par Colloredo en personne, la cavalerie du 1er corps français s'élança au delà de Probstheyda, Bordesoulle à la gauche, Doumerc à la droite. Ces divisions firent plusieurs charges audacieuses, culbutèrent les cuirassiers russes et les régiments de cavalerie autrichienne et prussienne qui venaient les secourir. Pénétrant au milieu des escadrons alliés, elles les ramenèrent jusque sous le feu des grenadiers. L'intervention de la cavalerie française réduisit les alliés à la défensive sur le point le plus important de la ligne. L'infanterie du 2e corps suivait l'élan de la cavalerie et de la jeune Garde; elles débouchent de Probs-

theyda. Mais Napoléon veillant sur tout le front de la bataille, et particulièrement sur le centre, qui formait un saillant très avancé, arrêta le mouvement ![1] »

Ce fut à ce moment même que Schwarzenberg, inquiet de la tournure que prenaient les affaires, fit avancer au pas de course ses réserves et appela à Gröbern le corps de Gyulay pour y soutenir les troupes engagées sur la rive droite de la Pleisse. Ce mouvement, qui s'exécuta à l'instant où le corps Bertrand se portait de Lindenau sur Markrannstedt, assurait à l'armée française la possession de l'unique ligne de retraite conduisant vers le Rhin.

Du côté de Schönfeld, le corps de Langeron, que Blücher avait placé momentanément à la disposition de Bernadotte et qui faisait par conséquent partie de l'armée du Nord, avait traversé, vers 10 heures, la Partha, à gué, près de Plösen, et poussé sur la route de Taucha à Leipzig. De ce côté aussi les alliés ne firent que peu de progrès et la cavalerie ne joua qu'un rôle assez effacé. Ce furent cependant l'apparition à Heiterblick des dragons du général Emmanuel et des cosaques de Platoff et l'arrivée de la cavalerie de Winzingerode, venant de Taucha, qui causèrent la défection de la brigade de cavalerie légère saxonne et du bataillon d'infanterie saxonne de Sahr[2]. Peu de temps après, la brigade de cavalerie wurtembergeoise du général Normann pas-

---

[1] Général PELET, *Des principales opérations de la campagne de* 1813.

[2] Il nous paraît intéressant de reproduire, à propos de la défection des troupes saxonnes, les lignes suivantes extraites d'une lettre adressée par Ney au major-général, le 12 septembre, et reproduite par le général Pelet dans son livre : *Des principales opérations de la campagne de* 1813.

« Votre Altesse doit aussi être instruite que les *troupes étrangères* de toutes nations manifestent le plus mauvais esprit et qu'il est douteux si la cavalerie que j'ai avec moi n'est pas plus nuisible qu'utile... Tel est l'esprit de l'armée saxonne ; et il n'est pas douteux que les troupes, particulièrement la cavalerie, *ne tournent leurs armes contre nous à la première occasion*. Si, comme je le crois, le gouvernement de cette nation ne partage pas les principes de l'armée, il est à désirer qu'il prenne sur-le-champ des mesures pour rappeler les hommes les plus turbulents et pour en imposer aux autres... »

Ney, on le voit, prévoyait, six semaines à l'avance, la défection des Saxons.

Un peu plus tard, le 23 septembre, il revient encore sur le même sujet et écrit au major-général :

« Quoi qu'en dise M. le général Reynier, le plus mauvais esprit règne parmi les généraux et officiers et même les soldats saxons, depuis qu'ils ont la certitude que le prince de Suède fait former une légion de prisonniers et de déser-

sait également à l'ennemi : les Wurtembergeois eurent du moins la pudeur de refuser de combattre contre leurs anciens compagnons d'armes, tandis que les Saxons, au contraire, prirent immédiatement part à la bataille dans les rangs des alliés.

Jusque vers 2 heures, les Français avaient réussi à repousser les armées de Bohême et de Silésie, et l'armée de Benningsen arrêtée devant les villages de Stötteritz et de Paunsdorff, attendait pour tenter un nouvel effort que toute l'armée du Nord fût entrée en ligne. Ce fut un peu après 2 heures que Bülow et Bubna se portèrent sur Paunsdorf et repoussèrent Durrutte sur Sellershausen, et que le reste des troupes saxonnes passa à l'ennemi au moment même où la cavalerie de Sébastiani et de Walter était sur le point de se porter en avant pour crever les lignes assez minces des troupes de Benningsen. Pour les Français, il importait avant tout de porter remède à une situation favorable jusque-là, mais que la désertion des Saxons venait de compromettre. Ney lança à cet effet sur l'ennemi la cavalerie de la garde du général de Nansouty, soutenue par les 2e et 5e corps de cavalerie, et peu s'en fallut que Benningsen lui-même ne fût enlevé par les cavaliers français, qui furent obligés de se retirer devant le feu écrasant des batteries. Leur retraite fut inquiétée par la cavalerie de Tschaplitz.

Un peu plus tard ce fut encore la cavalerie française qui essaya d'arrêter les progrès des alliés du côté de Zweinaundorf; ses efforts vinrent se briser sur les canons des alliés, et les ca-

---

teurs de cette nation ; il est vivement à craindre que tout ne soit entraîné et n'occasionne la défection des autres troupes alliées ..»

Il est juste de compléter ces extraits de la correspondance de Ney.

Après avoir prévu la défection des Saxons, Ney obligea Durutte à déployer les Saxons et à les lancer contre Paunsdorf. Ce fut à ce moment que l'infanterie saxonne déserta. Mais Bernadotte, moins généreux que Blücher, plaça les Saxons dans ses rangs et employa leur artillerie pour augmenter l'effet de la sienne dont une partie était en arrière. Ce fut à ce moment que le commandant de l'artillerie saxonne lui dit avec un horrible sang-froid : « *Je viens de consommer la moitié de mes munitions avec les Français, je veux employer le reste contre eux.* »

Pour ceux, du reste, qui connaissent le caractère de Blücher, et l'idée qu'il se faisait de l'honneur militaire, sa conduite à l'égard des Saxons n'a rien de surprenant. Qu'on se rappelle, en effet, la réponse qu'il fit lorsque, en 1815, on lui montra la cocarde blanche de Bourmont qui venait de déserter· *Welche sei die Farbe, Hundsfott bleibt Hundsfott* (Quelle que soit sa cocarde, un coquin reste un coquin). Et le feld-maréchal se détourna de lui avec dégoût.

valiers français durent finalement se retirer devant la cavalerie des généraux Tschaplitz et Kreuz et devant le régiment de cosaques de Pensa.

Au centre, entre Probstheyda et Stötteritz, la brigade de cuirassiers saxons du général Lessing, qui n'avait pu suivre l'exemple du reste des troupes saxonnes et qui servait de soutien aux batteries de Stötteritz, refusa de se conformer aux ordres du général Bordesoulle et de charger la cavalerie russe qui menaçait ces batteries, en donnant pour prétexte l'état d'épuisement de ses chevaux. Du reste, ces cuirassiers passèrent à l'ennemi avec le bataillon de grenadiers saxons dans la nuit du 18 au 19. De ce côté les cuirassiers français, après avoir repoussé les tirailleurs russes, furent obligés de se retirer devant la cavalerie de Pahlen, laquelle échoua complètement dans sa tentative d'enlèvement des batteries de Stötteritz.

Enfin, vers la fin de la sanglante bataille du 18, la cavalerie du corps Winzingerode, sous les ordres des généraux Orurck et Manteuffel, chargea aux environs de Volkmarsdorf la division Delmas, du 3e corps, qu'elle bouscula et à laquelle elle enleva 4 bouches à feu.

Comme il est facile de le remarquer, les missions confiées à la cavalerie furent de part et d'autre beaucoup moins importantes dans la journée du 18 que dans celle du 16, et l'on ne saurait guère tirer aucun enseignement réellement utile du rôle qu'elle joua dans cette journée.

L'armée française avait commencé sa retraite dans l'après-midi du 18; la poursuite après la victoire fut menée avec une assez grande mollesse, et Blücher seul imprima son activité et son énergie ordinaires à la cavalerie qu'il envoya sur les talons des Français. On se contenta de mettre en mouvement les corps d'York et de Gyulay; mais York était obligé par la position même qu'il occupait et la nature marécageuse du terrain de se porter par Merseburg sur Freiburg. Gyulay, posté sur la rive gauche de l'Elster, aurait pu plus facilement tomber sur le flanc de l'armée française, mais il reçut l'ordre de se porter avec son corps, la division légère du prince Maurice de Lichtenstein, les détachements volants de Thielmann et du comte Mensdorff sur Pegau et d'éviter tout engagement. La direction donnée à Gyulay l'éloignait donc de la ligne de retraite de l'ennemi, dont la

poursuite fut en réalité confiée à la division Bubna et au corps de cosaques de Platoff, tous deux postés à l'aile droite des alliés, à 12 kilomètres au moins de l'Elster. Et encore ce ne fut que le 19, vers 8 heures du matin, que Schwarzenberg envoya à Bubna l'ordre de se mettre en route !

Du côté des Français la cavalerie n'avait pas montré le 18 le même entrain, la même ardeur que dans les journées des 14 et 16 octobre.

Il est juste de reconnaître que la situation s'était singulièrement modifiée; tout le monde, l'Empereur comme ses lieutenants, devait sentir qu'il ne s'agissait plus de remporter une victoire, mais seulement d'assurer le salut de l'armée. La désertion, sur le champ de bataille même, des troupes saxonnes et wurtembergeoises, vint encore aggraver et compromettre la situation et dut influer sur le moral des hommes. Au lieu de chercher comme le 16 à percer et à rompre les lignes de l'ennemi, on se contenta d'arrêter ses progrès, de ralentir sa marche, et la cavalerie ne fut guère employée que dans les circonstances critiques, où elle continua à faire preuve de sa bravoure et de son dévouement habituels.

Enfin le rôle de la cavalerie de l'armée alliée pendant la bataille même fut également plus effacé et plus terne; on paraît avoir voulu, si ce n'est la ménager, du moins ne pas la prodiguer inutilement.

Pendant la journée du 19 la cavalerie eut forcément peu à faire. Elle avait cherché pendant la nuit du 18 au 19 à se rendre un compte exact du mouvement de retraite de l'armée française, mais malgré tous ses efforts elle ne put arriver à recueillir avant le jour des renseignements certains, et naturellement la cavalerie n'eut rien ou presque rien à faire tant dans la marche de ce jour que lors de l'entrée à Leipzig. Seul le général Emmanuel, arrivant par hasard avec une douzaine de cavaliers près du pont de l'Elster, au moment où on le faisait sauter, fit prisonniers les généraux Lauriston et Vissant, 17 officiers et 400 hommes.

La cavalerie du général Kreuz (de l'armée de Pologne) reçut le 19 au soir l'ordre de se porter vers Lützen; elle dut traverser l'Elster et la Pleisse à la nage, et força l'artillerie française à cesser le feu, tandis que la cavalerie de réserve du colonel von Jurgass qui avait passé la Saale, recevant l'avis que les Français

se retiraient sur Weissenfels, envoya dans cette direction ses cosaques et sa cavalerie légère.

Gyulay, de son côté, avec la division Lichtenstein, les corps volants de Thielmann et Mensdorff, avait reçu à Pegau l'ordre d'occuper le défilé de Kösen, et se porta en conséquence sur Naumburg où il arriva le 20 au soir; mais au lieu d'occuper immédiatement le défilé, il ne marcha sur Kösen que le lendemain. Bertrand profita de cette faute pour occuper fortement la rive gauche de la Saale, et rejeter sur la rive droite les quelques troupes que les alliés avaient lancées de l'autre côté de cette rivière. L'Empereur, reconnaissant malgré cela que la retraite par la route de Naumburg à Weimar présenterait de grandes difficultés, donna l'ordre à son armée de se replier par Weissenfels et Freiburg.

L'impossibilité dans laquelle se trouvèrent les alliés d'employer utilement pendant la journée du 18 une grosse partie de leur cavalerie sur le champ de bataille même, est une preuve de plus du peu de perspicacité du généralissime autrichien. Il est également évident que les conséquences des batailles de Leipzig eussent été tout autres, si, comme le voulait Blücher, on avait envoyé le gros de la cavalerie sur la ligne de retraite de l'armée française, et si au lieu de suivre mollement et timidement les corps français affaiblis, épuisés et ébranlés par cette grande lutte de trois jours, cette cavalerie les avait harcelés, inquiétés, ne leur laissant ni trêve ni répit. En un mot, avec une cavalerie bien conduite il est peu probable que, malgré les avantages remportés par Bertrand à Lindenau, le gros de l'armée française fût parvenu à se frayer une route jusqu'au Rhin.

Les lenteurs de Gyulay et de Nostiz, qui n'arrivèrent que le 20 au soir à Naumburg et ne se portèrent sur Kösen que le 21, permirent à Bertrand de rejeter les avant-gardes autrichiennes sur la rive droite de la Saale et de couvrir le mouvement de retraite de l'armée sur Freiburg et Eckartsberg.

Quelques auteurs et quelques documents allemands et autrichiens ont cherché à établir que le feldzeugmestre Gyulay avait réussi dans la mission que Schwarzenberg lui avait confiée, et dont le généralissime, du reste, a causé en grande partie l'insuccès par ses contre-ordres continuels et ses incessantes hési-

lations. Pour dissiper, d'ailleurs, tous les doutes, il suffira d dire que les *Armee Nachrichten*, publiées par le quartier gén ral, constatent le fait que nous signalons, et que même Jomi peu suspect de partialité à l'égard des Français, écrit dans so *Tableau de la campagne d'automne :* « Le même soir (21) Gyul eut une affaire très chaude près de Naumburg ; le général ava fait occuper par un détachement le défilé de Kösen. Ce défilé qu présente la position la plus formidable du côté de Naumburg, n'est susceptible d'aucune défense contre un ennemi débouchant par la gauche de la Saale. Aussi le général Bertrand, que Napoléon y envoya pour protéger sa retraite, n'eut-il pas de peine pour en chasser les Autrichiens. Une fois les ennemis maîtres du défilé, il était difficile de les en déloger. »

En vain Gyulay en ordonna-t-il l'attaque à plusieurs reprises : tous les efforts des Autrichiens furent contenus par la seule division Guilleminot.

Pendant la journée du 20, la cavalerie de Platoff, de Thielmann et d'Ilowaïski se contenta de harceler les flancs des colonnes françaises.

Blücher fut le seul qui tenta ce jour-là, comme les jours suivants, d'inquiéter quelque peu sérieusement la retraite des Français. York se porta, à la tête de la cavalerie de réserve et de 2 batteries à cheval, par Lauchstedt et Frankenleben sur Reichardzwerben, après avoir poussé plus à droite des partis de cavalerie qu'il avait chargés de battre le pays, avec l'ordre de lui faire savoir si quelques corps ennemis ne cherchaient pas, en passant par Querfurth, à atteindre Magdeburg.

D'autres partis envoyés contre Freiburg et Laucha pour surveiller les passages de l'Unstruth signalèrent sur la route de Merseburg, à Freiburg, à Reichardzwerben la présence d'un corps français qui y avait pris position afin de couvrir la marche de l'armée. Mais comme cette cavalerie n'était pas soutenue par l'infanterie, elle se contenta de canonner et d'observer l'ennemi.

La cavalerie russe de Wassiltchikoff passa l'Elster aux environs de Lützen et ramassa une certaine quantité de traînards et d'isolés. La cavalerie du général Kreuz suivit le mouvement de Wassiltchikoff jusqu'à Lützen. Elle se porta ensuite de Lützen plus à droite vers Dörrenberg et remonta la Saale jusqu'à Eplitz, où elle ramassa environ 800 isolés.

Le 21 octobre, Gyulay essaya vainement de déloger Bertrand qui, posté sur les hauteurs de Neukösen, ne se mit en retraite sur Eckartsberga que vers 10 heures du soir ; un seul régiment de cavalerie autrichienne le suivit.

L'Empereur profita des fautes et des hésitations de Gyulay, de la mollesse inexplicable de la poursuite, pour reformer ses troupes et remettre de l'ordre dans la marche de ses corps. Les Français voulurent encore ce jour-là tenter de faire passer une partie de leurs troupes par Weimar, mais ils trouvèrent cette ville occupée par le détachement du général Ilowaïsky composé des 3 régiments cosaques Ilowaïsky 12, Grekoff 1 et Grekoff 8, et d'un régiment combiné sous les ordres du lieutenant-colonel Khrapowitzki [1].

De même que la veille ce fut encore le corps d'York, de l'armée de Silésie, qui seul inquiéta un peu sérieusement la retraite. Les Français ne pouvant passer l'Unstrutt qu'à Freiburg ou à Laucha, York résolut de se porter simultanément sur ces deux points et forma à cet effet une nouvelle avant-garde forte de 7 à 8 bataillons d'infanterie, 16 escadrons et deux batteries dont une à cheval, qu'il plaça sous les ordres du colonel comte Henckel von Donnersmark.

Mais comme à la suite de l'engagement de cavalerie qui avait eu lieu la veille à Reichardzwerben, les Français avaient renoncé à suivre la route de Laucha et s'étaient portés en une seule colonne sur Freiburg, le colonel von Jürgass, qui commandait la cavalerie de réserve, reçut l'ordre de ne laisser à Reichardzwerben que les grand'gardes et un régiment de cavalerie, et de filer avec le reste de sa cavalerie et son artillerie à cheval sur Böda, où il devait être rendu à 7 heures du matin et d'où il fut dirigé d'abord sur Markrølitz, puis sur Zerfeldt.

Le colonel comte Henckel von Donnersmark avait de son côté l'ordre de se porter sur Laucha en passant par Baumerode. Arrivé sur ce point il apprit qu'un convoi de prisonniers, escorté par une petite troupe d'infanterie, avait passé la nuit dans le village et l'avait quitté peu de temps auparavant. Laissant derrière lui

---

[1] Thielmann qui, de son côté, était arrivé à Weimar le 22 octobre au matin, avait aussitôt poussé des avant-postes dans la direction d'Erfurt.

son infanterie, le colonel Henckel s'élança sur les traces du convoi, qu'il rejoignit près de Gleina et dont il fit charger l'escorte par deux de ses régiments de cavalerie (2ᵉ régiment de hussards du Roi et un régiment de uhlans saxons). Les cavaliers sabrèrent et dispersèrent l'escorte, remirent environ 4,000 prisonniers alliés en liberté; puis, comme il n'y avait pas trace de troupes françaises du côté de Laucha, on rappela le détachement Henckel vers Freiburg. Malgré tous les efforts d'York les troupes françaises parvinrent cependant à passer l'Unstrutt sans trop de peine. L'Empereur[1] avait donc réussi à arrêter l'ennemi, d'abord sur les bords de la Saale, puis sur ceux de l'Unstrutt, et à remettre par suite un peu d'ordre dans son armée. Dans la nuit du 21 au 22 octobre l'arrière-garde française repassa l'Unstrutt et se réunit à Eckartsberga avec le gros de l'armée. La cavalerie du général Kreuz n'avait pas dépassé ce jour-là Reichardzwerben et Bussendorf. Le lendemain 22, toute l'armée de Blücher était concentrée à Freiburg; mais comme elle aurait dû pour franchir l'Unstrutt attendre qu'on eût réparé tous les ponts détruits par les Français, Blücher préféra se porter par Langensalza sur Eisenach, dans l'espoir de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi et d'empêcher l'Empereur de laisser reprendre haleine à ses troupes à Erfurt.

L'armée française quitta Eckartsberga se portant sur Erfurt par Büttelstädt où elle s'arrêta : l'arrière-garde se maintint sur la position d'Eckartsberga.

L'Empereur sachant déjà à ce moment que Weimar était occupé par les Russes, se contenta par suite de pousser contre cette ville le général Desnoëttes avec 5,000 chevaux. Favorisée par un épais brouillard la cavalerie française réussit à surprendre les cosaques de Platoff arrivés à Weimar depuis la veille, et même à pénétrer dans la ville; mais attaquée de flanc par la cavalerie russe, harcelée de tous côtés par les cosaques et chargée de front par les dragons autrichiens au moment où elle s'y attendait le moins, cette cavalerie dut abandonner presque aussitôt Weimar et se retirer sur Büttelstädt en laissant un certain nombre de prisonniers entre les mains de Platoff.

---

[1] Voir *Correspondance*, lettres 20818 et 20819, datées de Weissenfels, 20 octobre, 6 heures du soir.

Le même jour et sur l'ordre de l'empereur Alexandre, le général aide de camp Oserowski avait poussé jusqu'à Auerstædt avec 12 escadrons de cavalerie de la garde russe (régiments de dragons et hussards de la garde et 2 escadrons de uhlans de la garde) et une section d'artillerie à cheval.

De tout ce qui précède, il est facile de voir quels résultats les alliés auraient pu tirer d'une poursuite vigoureusement conduite. Si Gyulay, entre autres, avait, comme cela lui était très aisé, devancé et prévenu les Français à Kösen, Freiburg ou Laucha, la situation de l'armée française qui se retirait en désordre et que les Autrichiens auraient attaquée de front, pendant que York l'aurait prise à revers, aurait été presque désespérée; mais cet officier général marcha au contraire avec une lenteur inexplicable et ses hésitations retardèrent la marche des corps qui le suivaient.

Tandis qu'on cherchait à porter un remède tardif à cet état de choses en constituant une avant-garde spéciale sous les ordres de Pahlen, le colonel russe Khrapowitzki s'était jeté le 21 octobre sur Gotha avec un détachement composé de 500 hommes des régiments de hussards de Pavlograd, de uhlans de Volhynie et de cosaques de Diatschkin; il y avait enlevé le baron de Saint-Aignan, ministre de France auprès de la cour grand-ducale, 13 officiers et 900 hommes, et fait sauter 30 caissons de poudre.

D'autre part et dès le 23 octobre, alors que l'Empereur se retirait d'Ollendorf sur Erfurt, Barclay de Tolli fatigué des lenteurs de cette poursuite, prescrivait à Wittgenstein de dépasser le corps de Gyulay, de poursuivre vigoureusement les Français avec son corps d'armée et la cavalerie prussienne de réserve. En même temps le général Oserowski[1] avec sa cavalerie devait, sur un ordre direct donné par l'empereur Alexandre, couvrir le flanc gauche de l'avant-garde de Wittgenstein en se portant d'Auerstædt sur Büttelstädt. Cette avant-garde, sous les ordres de Pahlen, se composait, sans parler de sa cavalerie légère, de la 3e division de cuirassiers, de la cavalerie de réserve du général Röder avec la 23e compagnie à cheval et les batteries à cheval nos 7 et 8, et devait se porter d'Eckartsberga sur Büttelstädt[2]. Pahlen prescri-

[1] Le détachement du général Oserowski se composait des régiments finlandais, des hussards et des dragons de la garde, de deux escadrons de uhlans de la garde et de deux pièces d'artillerie à cheval.
[2] Rapports de Barclay de Tolli à l'empereur Alexandre, nos 725-786.

vit à la cavalerie du général Oserowski de se porter sur Weider et Dasdorf, opéra sa jonction avec le détachement du général Kreuz (de l'armée de Pologne), qu'il envoya sur son aile droite et résolut de franchir le ravin situé au-dessous de Büttelstädt et d'attaquer l'ennemi. Les uhlans de Tchougouieff avec 4 pièces d'artillerie à cheval marchaient en tête de colonne et pénétrèrent dans Büttelstädt que les Français évacuèrent, mais ils furent presque immédiatement chargés par la cavalerie française. Soutenus quelques instants plus tard par les autres régiments, ils réussirent à forcer les cavaliers français à se replier. Le mouvement rétrograde de ceux-ci fut dû en grande partie à l'apparition des cosaques qui, débouchant par Schwerstädt, les prirent à revers. Ils se retirèrent jusqu'à Ramsla où ils furent recueillis par leur infanterie. Le 23 au soir, l'arrière-garde française continua son mouvement de retraite sur Erfurt.

L'armée de Silésie ne put faire ce jour-là que bien peu de chemin ; le mauvais état des routes et les difficultés qu'offrit le passage du défilé de Rastenberg ralentirent considérablement sa marche.

Mais Schwarzenberg, convaincu que l'Empereur allait chercher à se maintenir à Erfurt et aurait peut-être l'intention d'y offrir la bataille aux alliés, crut devoir une fois de plus ralentir la poursuite, concentrer l'armée de Bohême en avant de Weimar, pendant que l'armée de Silésie, passant par Langensalza, déborderait la gauche de l'ennemi, que l'armée du Nord se porterait sur Artern et que les corps volants d'Ilowaïski 12, Platoff et Thielmann[1] se jetteraient entre Erfurt et Gotha sur les derrières de l'armée française. En même temps il interdisait à la cavalerie de Pahlen de dépasser Ollendorf et lui ordonnait d'y attendre le 3e corps autrichien. Il n'y eut ce jour-là, 24 octobre, du côté de Kerpsleben que quelques escarmouches insignifiantes entre l'arrière-garde française, la cavalerie du général Kreuz et le 2e régiment de hussards d'Izoum qui, sous les ordres du général Seslavin, formaient la pointe de la colonne de cavalerie de Pahlen.

---

[1] Le corps volant de Thielmann, qui était devenu commandant en chef des troupes saxonnes, passa, comme le corps du colonel Mensdorff, sous les ordres du général aide de camp comte Orloff Dennisoff.

Le même jour, le colonel Khrapowitzki opérait sa jonction avec es détachements d'Ilowaïski et de Tchernitcheff que venait de enforcer un régiment de cosaques.

Le lendemain 25 octobre, ces deux corps réunis attaquèrent t culbutèrent entre Eisenach et Magdebourg, après un combat ssez vif, la cavalerie du général Fournier. Ilowaïski continua sa oute dans la direction de la Fulda.

Mais, contrairement aux prévisions de Schwarzenberg, l'Emereur, informé de la marche des Austro-Bavarois, craignant avec iste raison d'être pris entre deux feux s'il s'attardait à Erfurt, e s'y arrêta que le temps strictement nécessaire pour reformer es troupes, renouveler ses approvisionnements, ravitailler son rtillerie et ses parcs, et dès le 24, son avant-garde, composée les corps de Victor et de Macdonald et de la cavalerie de Sébasiani, se remettait en mouvement vers Gotha et était suivie le lennain par le reste de l'armée.

Du côté des alliés, on se borna, le 25 octobre, à pousser quelques timides reconnaissances dans la direction d'Erfurt, et comme l'arrière-garde française ne quitta ses positions que dans 'après-midi de ce jour, ne traversa Erfurt que vers six heures lu soir pour venir prendre position de l'autre côté de la ville, comme les pointes envoyées du côté d'Erfurt avaient simplement constaté que les Français paraissaient se retirer vers Kerpsleben pour se rapprocher d'Erfurt, comme on savait que la place était mise en état de défense, les avant-gardes alliées restèrent sur leurs positions de la veille et la chaîne des vedettes fut seule rapprochée d'Erfurt. Il en résulta que l'Empereur réussit à gagner sur la principale des armées alliées une avance d'une grande journée de marche et à lui faire en réalité perdre le contact; car si la marche des colonnes ne cessa pas d'être cotoyée et harcelée, même au delà des débouchés de la forêt de Thuringe, par les cosaques de Platoff, Ilowaïsky et Orloff Dennisoff, il n'y eut plus à vrai dire à partir de ce moment de combat d'arrière-garde entre les Français et l'avant-garde *de l'armée de Bohême.*

Il nous paraît d'autant plus inutile et superflu d'insister sur cette faute et sur les avantages qu'aurait pu tirer Schwarzenberg d'une poursuite moins molle et moins timide, que Blücher allait se charger de démontrer au généralissime autrichien ce que cette poursuite aurait dû être.

Blücher ne pouvant se résigner à laisser échapper l'ennemi vaincu, s'était mis en marche dès le 24 pour essayer de gagner les flancs et les derrières des débris de l'armée française, en passant par Langensalza, et, dès le 25, sachant que l'ennemi opérait sa retraite en trois échelons, que le premier de ces échelons avait dépassé Eisenach le 24, que le deuxième y serait le 25, que le dernier enfin allait y passer le lendemain, sachant en outre que cette colonne aurait à franchir à peu de distance d'Eisenach un étroit défilé situé au pied du Hörselberg, il prescrivit, le 25, à toute sa cavalerie et à toute son artillerie à cheval de se porter rapidement sur Eisenach et d'occuper fortement avant le 26 au matin le Hörselberg. Le 26 au matin, une grosse colonne française, le 4e corps (Bertrand), déboucha en effet par la route de Gotha à Eisenach. L'artillerie à cheval prussienne lui fit subir des pertes sérieuses; mais la configuration du terrain ne permit pas à la cavalerie de se jeter sur le 4e corps, et ce ne fut que vers le soir, au moment où la plus grande partie de la colonne avait déjà passé le défilé, alors que le village d'Eichrodt était déjà fortement occupé par les troupes de Bertrand, qu'une division d'infanterie du corps York essaya vainement d'enlever ce village que Bertrand évacua pendant la nuit. Il en résulta qu'au lieu de pouvoir suivre la grande route, Bertrand se vit obligé à prendre une route latérale pour se rendre à Vach. On voit donc dans quelle situation critique se serait trouvée l'armée française si l'armée de Bohême ne s'était pas attardée à Erfurt; si, donnant la main à Blücher, elle avait continué à s'attacher à ses pas jusqu'au moment où elle aurait enserré dans un cercle de fer cette armée que Wrède, avec ses Austro-Bavarois, attendait du côté de Hanau. Du reste, chose à peine croyable, Schwarzenberg paraît avoir attaché si peu de valeur aux renseignements de sa cavalerie et de ses partisans que le 30 octobre, le jour même où l'Empereur arrivait à Hanau, le gros de l'armée de Bohême se trouvait encore à Vach et à Meiningen, à près de 100 kilomètres de distance de Hanau, et le généralissime autrichien ignorait si bien les intentions et les mouvements de Napoléon, que ne sachant pas si pour éviter Wrède il ne songerait pas à se jeter avec son armée vers Coblenz, il ordonnait à Blücher de se porter avec l'armée de Silésie par Giessen sur Wetzlar, et à Wittgenstein d'aller avec une partie de la cavalerie de Kleist par

lersfeld sur Alsfeld. L'excuse alléguée pour justifier la mollesse t les hésitations du généralissime autrichien, l'état d'épuisement les troupes, est dérisoire et ne saurait être prise en considéra-ion sérieuse. Seuls les corps volants de Platoff, d'Orloff-Denni-off, d'Ilowaïski, de Tchernitcheff, de Mensdorff, continuèrent à arceler les flancs des colonnes françaises; mais le généralissime e sut tirer parti ni du mal que ses partisans faisaient aux Fran-ais, ni des renseignements qu'ils lui envoyaient. Il devait savoir ependant que le 26 octobre Ilowaïsky avait eu encore une af-aire entre Vach et Hennefeld, que le même jour deux bataillons avarois et toute la division wurtembergeoise du général Fran-quemont[1] avaient quitté les rangs français pour se réunir aux roupes de Platoff. Il pouvait d'autant moins ignorer les mou-ements des Français que le 27 octobre Tchernitcheff, à la nou-elle qu'une partie de la jeune garde avait passé la nuit à Fulda, vait appelé à lui le général Ilowaïsky, envoyé le colonel Benken-lorf à Fulda, où cet officier fit 500 prisonniers, pendant que lui-nême se jetait hardiment entre l'avant-garde et le gros de l'ar-née française et attaquait la cavalerie qui marchait en tête du gros de cette colonne; que le même jour encore, Platoff tentait à Rasdorf, entre Glas et Hünefeld, un coup de main qui mettait pendant un certain temps le désordre dans le gros même des co-lonnes françaises; que le général Orloff-Dennisoff et le colonel Mensdorff, perçant entre Vach et Fulda, se mettaient ce même jour en communication avec les troupes de Wrède.

C'est même précisément le lendemain de ce jour, le 28 octobre, alors que les Français avaient, grâce à ses hésitations et à sa len-teur, réussi à prendre une avance considérable, que Schwarzen-berg songea à modifier les ordres de marche des principales fractions des armées coalisées, et à ne laisser sur les derrières et sur les flancs des Français que quelques faibles corps volants. A cette date, Schwarzenberg ignorait donc encore qu'après le combat qu'il avait eu à soutenir du côté d'Eisenach, le corps de Bertrand, passant par Dorndorf et Vach, avait rallié le gros des

---

[1] Le général Pelet donne sur le départ des Wurtembergeois des détails confir-més par des documents officiels. La lettre adressée par le major-général au lieutenant-général comte de Franquemont est particulièrement intéressante. (Général Pelet, page 353)

troupes françaises, puisqu'il prescrivait à la division légère Bubna et au 2e corps autrichien de se renseigner sur la marche de ce corps, et d'envoyer de forts partis pour harceler le 4e corps qu'il croyait en retraite sur Salzungen. Enfin, comme il donna un jour de repos à l'armée de Bohême à Smalkalden et à Meiningen, comme en même temps il éloignait les troupes de Blücher et de Wittgenstein de la route suivie par l'armée française en les portant plus à droite, comme il prescrivait en outre, après la halte faite à Smalkaden, au gros de l'armée de Bohême, d'obliquer vers la gauche, il en résulta qu'il permit à l'Empereur de se jeter avec toutes ses forces sur l'armée austro-bavaroise du général de Wrède [1].

Ce furent donc les hésitations de Schwarzenberg, ce fut donc uniquement parce qu'il ne sut pas, et non parce qu'il ne put pas, comme on a essayé de le dire à son excuse, profiter des renseignements recueillis à chaque instant par sa cavalerie, que la victoire des alliés n'eut pas les résultats considérables et immédiats qu'un grand capitaine n'eut pas manqué d'en tirer; c'est pour cela que l'Empereur put effectuer, pour ainsi dire, en bon ordre une retraite qu'il eût été si simple et si facile de rendre impossible, et c'est ainsi que la perte de la bataille de Leipzig ne devint pas pour l'armée française un désastre, une catastrophe, et que Napoléon put d'abord prendre l'avance sur un ennemi qui aurait dû le talonner, le harceler, le couper de sa base, et qu'il put ensuite culbuter Wrède lorsque celui-ci tenta vainement de lui barrer la route à Hanau.

Le 8 octobre 1813, comme nous l'avons dit, le roi Maximilien-Joseph de Bavière s'était décidé à signer avec l'Autriche la convention de Ried, par laquelle l'Autriche lui garantissait ses États, et à donner à son armée l'ordre de marcher avec les Autrichiens de Fresnel contre les troupes françaises. L'armée austro-bavaroise, sous les ordres de Wrède, comptait 56,350 hommes, avec 146 bouches à feu. Parti de Braunau le 17 octobre, Wrède était

---

[1] Pendant ce temps, on avait également changé les ordres de marche de l'armée de Pologne, dont une partie alla renforcer l'armée du prince royal de Suède, tandis que le gros, sous les ordres de Benningsen, se reportait vers Dresde. A peu près à la même époque, le 28 octobre, le corps Saint-Priest, rejoint par le détachement du général Woronzoff, avait réoccupé Cassel et renversé définitivement le gouvernement du roi Jérôme.

le 27 à Aschaffenburg, où il reçut de Schwarzenberg l'ordre de se porter sur Fulda ou sur Francfort. Les panégyristes de Schwarzenberg ont cherché à excuser le généralissime autrichien en disant qu'induit en erreur par les renseignements fournis par les cosaques, il croyait que l'Empereur se portait sur Bonn ou sur Coblenz, et que Wrède pourrait, en se dirigeant de ce côté, couper la retraite aux corps français qui se retiraient sur Francfort.

Le 28 octobre, à huit heures du matin, le 1er régiment de chevau-légers bavarois entrait à Hanau, que les troupes françaises avaient quitté une heure plus tôt, et y prenait le général italien Santa-Andrea, quelques officiers et quelques isolés; mais quelques instants plus tard, ce régiment était obligé de céder Hanau à une colonne française, celle du général Grouvelle, venant de Gellnhausen et de se retirer hors de la ville. Ce ne fut que le soir, vers neuf heures, lors de l'entrée en ligne de la 3e division d'infanterie, que les Austro-Bavarois réussirent à s'installer à Hanau, où ils furent rejoints le lendemain par les corps volants de Platoff, Tchernitcheff, Orloff-Dennisoff, Kaïssaroff, Ilowaïsky et Mensdorff. Le gros de l'armée française était le 28 au soir à Schlüchtern et l'avant-garde à Gellnhausen.

Le 29 au matin, une colonne française, sous les ordres du général Guérin, essaya vainement de déloger les Bavarois de Hanau ; elle fut repoussée et poursuivie par le 2e régiment de chevau-légers bavarois que rejoignit à ce moment le corps volant du général Kaïssaroff.

Un peu plus tard, vers dix heures, les reconnaissances envoyées dans la direction de Bischofsheim obligèrent, après quelques escarmouches, les avant-postes de cavalerie française à se replier sur Bergen.

Vers trois heures, l'avant-garde française (2 divisions de la jeune garde, le 11e corps et la cavalerie de Sébastiani) arrivait devant Langenselbold; après avoir enlevé Gellnhausen, elle en débusqua les Austro-Bavarois, malgré l'intervention de deux régiments autrichiens (uhlans de Schwarzenberg et hussards de l'archiduc Joseph) qui, après avoir exécuté plusieurs charges heureuses, couvrirent la retraite de l'infanterie sur Rückingen.

Pendant cette même journée du 29, von Colomb qui, après avoir enlevé le haras de Schleusingen, s'était porté avec ses 130 chevaux sur Brückenau, où il avait, le 27, rencontré le corps volant

du colonel autrichien von Scheibler, s'était remis en marche le 28 sur Saalmünster, tandis que Scheibler se portait de son côté sur Schlüchtern, et le 29 à l'aube il était en position à peu de distance de Saalmünster sur la lisière d'un bois qui bordait la vallée de la Kinzig, et d'où il put voir défiler l'armée française. Malgré la faiblesse numérique de son petit détachement, Colomb ne put résister au désir de jeter le désordre dans les colonnes françaises, de chercher à enlever un général ou des canons. Il réussit à s'approcher, sans être découvert ni remarqué, jusqu'à une centaine de mètres de la porte de Saalmünster, et lança alors tout son monde au galop sur les Français qui encombraient la petite ville. Ce coup de main, qui réussit, il est vrai, à troubler la marche des colonnes et obligea les Français à laisser quelques troupes pendant deux ou trois heures dans Saalmünster, n'eut et ne pouvait guère avoir de suites, par cela même qu'en raison de la faiblesse numérique de son corps Colomb ne pouvait songer à poursuivre les Français. Le hasard fit toutefois tomber entre ses mains des papiers importants. Le même soir il était avec son détachement à Nieder-Rodenbach, à 11 kilomètres de Hanau.

Jusqu'au dernier moment, Wrède, quoique arrivé déjà à Hanau, qu'il avait occupé le 28 octobre, ne connaissait pas l'importance des forces qu'il allait avoir à combattre le lendemain matin.

Le 29 octobre, en effet, il écrivait à Schwarzenberg : « *Il paraît que la plus forte des colonnes de l'ennemi se dirige sur Wetzlar.* » Il est vrai que le 30 au matin il avait changé d'avis, et qu'il adressait au généralissime le rapport suivant : « J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que les renseignements envoyés la nuit dernière par le général comte Orloff et le colonel Scheibler ne concordent pas avec les nouvelles recueillies antérieurement : on croyait que l'ennemi se dirigeait sur Wetzlar ou Coblenz; ces deux officiers me préviennent maintenant qu'un corps très considérable est en marche contre moi. »

C'est à peine s'il restait encore à Wrède le temps nécessaire pour se dérober et pour refuser la bataille. Mais, d'une part, il avait dû et pu croire que les armées alliées s'étaient attachées aux talons de l'armée française pour achever sa défaite et sa désorganisation; de l'autre, et bien que Schwarzenberg lui ait fait savoir tardivement par une dépêche d'Elleben (entre Weimar et Auerstædt) que l'armée de Bohême ne pourrait être que le 30

à hauteur de Gellnhausen, il pouvait espérer être soutenu par l'armée de Silésie, dont il était sans nouvelles. Wrède devait donc essayer d'arrêter l'armée française pour donner aux alliés la possibilité de la rejoindre. Mais la véritable faute, la faute réellement grave qu'il commit, résulte du temps qu'il perdit à Würzburg, de l'impossibilité où il se trouva d'arriver à prendre position à Gellnhausen, de l'obligation où il fut par suite d'accepter la bataille à Hanau, en ayant derrière lui la Kinzig et le Mein.

Il en commit encore deux autres : l'une en affaiblissant son armée par le détachement laissé à Würzburg et par l'envoi à Francfort de la division Rechberg, si bien qu'il ne lui restait en somme que environ 45,000 hommes à opposer à l'armée française; l'autre en se refusant obstinément jusqu'au dernier moment, jusqu'à la veille même de la bataille, à ajouter foi aux renseignements que lui fournirent les corps volants, et en particulier le colonel comte Mensdorff, qui l'informa de la direction prise par le gros de l'armée française.

Il est en effet hors de doute que si l'Empereur avait voulu ou plutôt avait cru pouvoir s'arrêter, s'il avait envoyé une colonne attaquer, en passant par Meerholz et Nieder-Rodenbach, la droite des Austro-Bavarois, il aurait pu faire payer cher à Wrède sa témérité, et en l'acculant à la Kinzig et au Mein l'obliger à mettre bas les armes, si ce n'est avec la totalité, assurément avec la plus grande partie de son armée.

Le rôle joué par la cavalerie alliée pendant la bataille de Hanau n'offre rien de particulier. Les alliés avaient disposé presque toute leur cavalerie, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant comte Spleny, sur leur gauche, entre la vieille route de Gellnhausen et les bois de Bruckböbel. A leur extrême gauche, les partisans russes d'Orloff-Dennisoff et de Tchernitcheff, surveillaient la route de Friedeberg, tandis que l'armée française continuait sa marche à travers la forêt de Lamboï, flanquée sur sa droite par la cavalerie de la garde et par le corps de cavalerie du général Milhaud qui, passant par Issigheim et Bruckböbel, firent reculer et malmenèrent les partisans russes et autrichiens.

Il n'en fut pas de même pour l'armée française, et pour ne pas être accusé de partialité, nous reproduisons ici, en la résu-

mant, l'opinion émise par le général-major russe Lachmann[1] sur le rôle joué dans cette mémorable journée par la cavalerie française.

« La bataille de Hanau, livrée le 30 octobre 1813, est assurément l'une des plus intéressantes rencontres de cette campagne, parce qu'elle montre quel immense parti on peut tirer d'un emploi judicieux et habilement combiné de la cavalerie et de l'artillerie, parce qu'elle demeurera à tout jamais l'exemple le plus parfait et le plus complet des immenses avantages que procure l'application bien entendue des grands principes qui régiront toujours la tactique de la cavalerie. C'est, en effet, l'effort fait sur le centre des alliés par la cavalerie, par une cavalerie dont l'action avait été préparée par les feux de l'artillerie, mais par une cavalerie agissant sans avoir pour ainsi dire recours à l'intervention de grosses masses d'infanterie, qui décida la victoire. La bataille de Hanau a fourni à l'empereur Napoléon l'occasion de manifester une fois de plus la grandeur de son génie militaire. On le croyait accablé sous le poids des échecs éprouvés par ses armes et, au moment même où on le croit perdu sans ressources, on voit sortir de son cerveau l'une des plus brillantes combinaisons qu'il ait jamais conçues.

« Le rôle joué à la bataille de Hanau par le général Nansouty ne peut être comparé qu'aux exploits de Zeidlitz à la bataille de Zorndorf. Si les événements de 1814, le retentissement de la victoire de Leipzig et la haine qu'on portait alors aux Français, ont contribué à obscurcir l'éclat du glorieux fait d'armes accompli par la cavalerie française, l'observateur impartial, l'historien qui recherche tout ce qui peut jeter de l'éclat sur la cavalerie, doit avoir à cœur de mettre en lumière et de faire ressortir la part brillante et héroïque que la cavalerie ennemie ou amie a prise dans les différentes batailles..... »

Dès le matin, les avant-postes de la 3e division bavaroise avaient dû se retirer devant l'infanterie française et les cavaliers de Sébastiani, d'abord sur Rückingen, puis à 10 heures vers Hanau. Cette retraite, qui s'effectua en bon ordre, fut protégée par le 2e régiment de chevau-légers bavarois. A midi, les

---

[1] Lachmann, *Bataille de Hanau*, 30 octobre 1813.

tirailleurs français garnissaient la lisière de la forêt de Lamboï; mais, jusqu'à 3 heures, l'artillerie austro-bavaroise fit échouer tous les efforts qu'ils tentèrent pour en déboucher. A ce moment, l'Empereur prescrivit au général Drouot d'établir une grande batterie de 50 pièces qui ouvrit le feu contre les positions des Austro-Bavarois, pendant que l'infanterie reçoit l'ordre de contenir les Austro-Bavarois et que la cavalerie, formée en colonne par peloton, devait se jeter sur la grande batterie des Austro-Bavarois, sur leur centre et sur leur cavalerie.

La cavalerie de la garde, sous les ordres de Nansouty, suivie à peu de distance par celle de Sébastiani, se porta à droite de la batterie. L'infanterie de la garde lui servait de soutien, tandis que Macdonald devait, à la gauche des Français, occuper et arrêter la droite des Austro-Bavarois. Enfin Lefebvre-Desnoëttes, s'avançant au delà de Nieder-Issingen, avait pour mission de culbuter les partisans russes postés sur la route de Friedberg et d'empêcher les alliés de tourner la forêt.

La grande batterie française, soutenue par les bataillons du général Curial, obligea les batteries bavaroises, d'abord à ralentir leur tir, puis à se taire et enfin à se retirer. Wrède lança alors sa cavalerie contre les batteries françaises; mais arrêtée à 50 ou 60 pas par le tir à mitraille de ces batteries chargée aussitôt par la cavalerie de la garde, par les cuirassiers de Saint-Germain et par la division Exelmans, la cavalerie austro-bavaroise fut obligée de se replier. La cavalerie française se forma aussitôt sur trois lignes, et, malgré le feu meurtrier dirigé sur elle, elle se précipite sur le centre de la position austro-bavaroise, sabre les servants d'artillerie, achève la déroute de la cavalerie et culbute les carrés qui les soutenaient.

La cavalerie austro-bavaroise réussit cependant à se rallier et une charge de flanc, exécutée par Tchernitcheff et Mensdorff, obligea la cavalerie française à s'arrêter et à reculer. Voici, du reste, commment le général Lachmann raconte cette partie de la bataille :

« Il était déjà 2 heures, et de part et d'autre on n'avait encore obtenu aucun résultat. A ce moment, l'Empereur examina attentivement la position de l'ennemi, réunit ses lieutenants autour de lui, et en peu de mots leur donna ses instructions. Le général Curial, avec deux bataillons de la vieille garde, un de grenadiers

et un de chasseurs, déboucha des bois de Lamboï au pas gymnastique et se déploya à gauche de la route. Le général Drouot le suivit avec deux batteries à cheval de la garde, escortées par un régiment de lanciers et un régiment de dragons de la garde. Drouot, enlevant son artillerie au galop, prit position le plus près possible des lignes austro-bavaroises avec ses deux batteries, que d'autres batteries à cheval vinrent renforcer presque aussitôt, et ne tarda pas à diriger sur ses adversaires le feu de 50 bouches à feu, pendant que Macdonald, à la gauche des Français, portait en avant ses tirailleurs, soutenus par les bataillons de la vieille garde, et que la cavalerie française, débouchant du bois, se dirigeait vers la droite.

« Wrède ordonne alors à sa cavalerie de s'emparer de la grande batterie que les Français venaient d'établir. Cette cavalerie, après avoir bousculé quelques escadrons français, arrive presque sur la batterie; mais arrêtée par la résistance acharnée des servants d'artillerie de la garde, menacée par la cavalerie française, elle est obligée de se retirer, suivie dans sa retraite par le tir meurtrier et admirablement réglé des batteries françaises. Pendant ce temps, malgré le feu des batteries austro-bavaroises, la cavalerie française s'était formée sur trois lignes. La première de ces lignes, 4 régiments de cuirassiers, se porte rapidement en avant et culbute le régiment de cuirassiers autrichiens de Lichtenstein, le régiment de dragons de Knesevich et deux régiments de chevau-légers bavarois conduits par le feld-maréchal-lieutenant Spleny en personne. Après avoir enfoncé ces quatre régiments, le général Nansouty, s'inspirant de la manœuvre qui avait si bien réussi à Kellermann à Marengo, tourne à gauche avec sa cavalerie et se précipite sur l'infanterie. Quelques régiments de cavalerie alliée, qui avaient réussi à se rallier, accourent au secours de l'infanterie, et le régiment de hussards Archiduc-Joseph réussit un instant à ralentir l'élan des Français sur leur deuxième ligne. Grenadiers à cheval de la garde, dragons de la garde et les autres régiments de ta garde viennent soutenir. Malgré la résistance héroïque opposée par les fantassins et les cavaliers austro-bavarois, la cavalerie française culbute tout, elle enfonce des carrés, et des bataillons tout entiers sont acculés et jetés dans la Kinzig.

« Les batteries françaises soutiennent l'action de leur cavalerie.

Elles s'avancent, la droite en avant, à mesure que la cavalerie fait des progrès, et réduisent au silence la grande batterie des alliés, qui dut changer de position et se reporter plus en arrière. Pendant ce temps, la division de cuirassiers de Saint-Germain gagne de plus en plus du terrain; elle va enlever la batterie et prendre à revers les débris des divisions Beckers et La Motte, lorsque l'intervention des troupes de Tchernitcheff et des partisans de Mensdorff vint arrêter les progrès des cavaliers français, les obliger à se replier et sauver les troupes et les batteries qu'ils étaient sur le point de sabrer. Mais l'arrivée de Sébastiani avec sa cavalerie dégagea les divisions Nansouty et Saint-Germain et obligea les cosaques et les partisans, les cuirassiers et les dragons autrichiens qui s'étaient ralliés à la hâte, à s'arrêter, et peu après même à quitter le champ de bataille.

« Wrède, pour donner un peu d'air à son centre et à sa gauche, avait fait attaquer la droite française par les grenadiers impériaux, mais c'était sur ce point que la vieille garde devait remporter son dernier avantage sur le sol allemand en repoussant et en culbutant ses adversaires. Wrède se résolut alors à reporter son armée de l'autre côté de la Kinzig [1]. »

Wrède se voyant alors en danger d'être pris en flanc par la cavalerie française et par l'infanterie qui débouchait de la forêt de Lamboï, se mit en retraite sur Hanau, repassa la Kinzig en toute hâte, et, après avoir tenté à son extrême droite du côté de la ferme de Neuhof un dernier effort qui vint se briser devant l'attitude résolue de 2 bataillons envoyés sur ce point par le général Friant, il rallia son armée tant bien que mal en arrière de la ferme de Lehrhof, entre la route d'Aschaffenburg et le Main.

A l'extrême droite, Lefebvre-Desnoëttes s'était porté sur la route de Friedberg et avait forcé la cavalerie de Kaïssaroff à se retirer devant lui.

Pendant la nuit, le gros de l'armée fila par Wilhemsbad et Hochstädt sur Francfort ; on ne laissa devant Hanau que le duc de Raguse qui, avec les 3e, 4e et 6e corps, devait contenir l'ennemi et qui fit par conséquent occuper Hanau. Dans l'après-midi, lorsque Wrède eut été informé du départ de l'Empereur pour

---

[1] Général Lachmann. *Bataille de Hanau.*

Francfort et alors qu'il ne restait plus à Hanau que le 4e corps, il essaya vainement de reprendre cette ville. Blessé à ce moment il dut remettre le commandement au général Fresnel, et comme en se retirant une fois sa tâche remplie, le général Bertrand avait eu le soin de brûler les ponts de la Kinzig, les Austro-Bavarois ne purent le faire suivre que par quelques hussards autrichiens qui réussirent à passer la Kinzig à la nage. Mais les corps volants de Platoff, Tchernitcheff, Kaïssaroff, etc., etc., ne cessèrent d'inquiéter la marche de l'arrière-garde, sous les ordres de Mortier qui, parti le 30 au soir de Gellnhausen, s'était porté par Marköbel sur Hochstädt.

L'armée française resta jusqu'au 1er novembre à Francfort qu'elle quitta alors pour se diriger vers Mayence. Ce même jour, Orloff-Dennisoff avait encore réussi à enlever, près de Bergen, 2 canons, 15 caissons et un millier d'hommes à l'arrière-garde. Le 2 novembre, l'armée française passait le Rhin à Mayence, moins le 4e corps qu'on laissa à Hochheim et à Castell. Les cosaques de Platoff attaquèrent les Français à Wickert et à Hochheim, le 3 novembre, mais, comme l'écrivait Platoff à Tchernitcheff, sans pouvoir, bien que le combat ait duré presque toute la nuit, forcer à la retraite l'ennemi qui, outre la supériorité du nombre, avait l'avantage de posséder une puissante artillerie.

Le 1er novembre, Mensdorff avait adressé de Hanau même, au généralissime Schwarzenberg, la lettre suivante :

« Par la présente, j'ai l'honneur d'informer respectueusement Votre Altesse que je me mets immédiatement en route me dirigeant vers le Rhin, sur Gernsheim. J'ai l'intention, une fois arrivé sur ce point, de jeter de l'autre côté du fleuve quelques partis qui iront attaquer l'ennemi et jeter l'épouvante parmi les populations. Ma présence sur les bords du Mein n'a plus de raison d'être, l'ennemi ayant atteint Mayence avec sa tête de colonne et son arrière-garde ayant dépassé Hanau. Le colonel Scheibler opère, avec un corps de partisans, le long du Mein, du côté de Mayence. Je me relierai par ma droite avec lui, et je me propose de me rendre maître du bac d'Oppenheim, de m'emparer de tous les bateaux réunis sur la rive gauche du fleuve ou de les couler. »

Mensdorff fut, en effet, le premier de tous les partisans alliés qui foula la rive gauche du Rhin. Parti le 1er novembre de

Hanau, il était le 2 à Gernsheim et réunissait aussitôt toutes les barques qui s'y trouvaient. Comme la rive gauche du Rhin n'était à ce moment gardée que par des douaniers, Mensdorff se hâta de prendre les mesures nécessaires pour passer le fleuve. Il fit remettre à flot et réparer les barques qu'on avait coulées et qui pouvaient contenir environ 100 hommes chacune, passa le fleuve dans la nuit du 2 au 3 novembre, aborda sur la rive gauche à 2 heures du matin, et envoya aussitôt, l'un vers Hamm, l'autre vers Eich, deux partis qui rentrèrent sans avoir rencontré l'ennemi. Mensdorff aurait volontiers poussé plus avant en territoire ennemi, mais ses bateliers étant venus le prévenir que le vent d'est commençant à s'élever, il lui serait impossible de se rembarquer, force lui fut de renoncer à essayer d'enlever, comme il aurait voulu le faire, un régiment de dragons de formation nouvelle qui s'organisait à Guntersblum et de repasser sur la rive droite. Il dut donc se contenter de garder la rive droite du Rhin, d'Hofheim jusqu'à Gimbsheim, jusqu'au 12 novembre, où il reçut l'ordre de remonter jusqu'à Oberkrich, près d'Offenburg, puis jusqu'à Lahr et Freiburg; on lui prescrivit ensuite, vers le 20 novembre, de surveiller le cours du Rhin, de Bâle à Brisach, jusqu'à ce qu'au commencement de décembre on envoya une partie de son corps volant à Lorrach, au moment même où il recevait l'ordre d'aller de sa personne se mettre à la disposition du duc de Saxe-Cobourg.

L'armée de Bohême avait lentement continué sa marche vers le Rhin et Schwarzenberg l'avait réglée de façon que l'empereur d'Autriche et les troupes autrichiennes fussent les premières à entrer dans Francfort; ce fut même dans ce but qu'il fit passer à l'aile gauche les troupes prussiennes et russes de Barclay de Tolli qui, depuis le début de la campagne, n'avaient cessé de former l'aile droite de cette armée. Le 2 novembre, l'armée austro-bavaroise avait occupé Francfort qu'elle quitta, le 4, pour se diriger sur Mannheim. L'empereur Alexandre s'apercevant des projets de Schwarzenberg, inquiet des conséquences politiques que pouvait avoir la réalisation de son plan, appela à lui toute la cavalerie de l'armée russe, et le 5 novembre, 24 heures avant l'empereur François qu'il put ainsi recevoir le lendemain, Alexandre Ier faisait son entrée triomphale à Francfort.

Le rôle de la cavalerie des armées de Bohême, du Nord et de Silésie, peut être, dès lors, considéré pour ainsi dire comme terminé.

Dès le 6 novembre, Schwarzenberg prenait ses mesures pour cantonner ses troupes, et après le combat de Hochheim (9 novembre) dont on jugea à propos de déloger le 4e corps et dans lequel le régiment de chevau-légers autrichiens Rosenberg enleva à la division Guilleminot 2 canons démontés pendant la retraite des Français sur Castell, les souverains coalisés résolurent de suspendre le cours des opérations sur le haut Rhin, afin d'achever leurs préparatifs militaires et politiques, avant d'entreprendre l'invasion, depuis longtemps résolue, du territoire français.

L'armée de Bohême se cantonna sur le cours moyen et supérieur du Rhin, l'armée de Silésie sur le Rhin moyen entre le Mein et la Lahn, l'armée du Nord sur le bas Rhin.

Pendant cette même période de temps, Blücher, comme nous l'avons dit, avait reçu de Schwarzenberg l'ordre de se porter par Giessen et Wetzlar et par le Vogelsgebirge sur Coblenz, afin de barrer le chemin à l'Empereur pour le cas où il aurait, prévenu de la présence de Wrède à Hanau, préféré se jeter de ce côté. Le 3 novembre, l'armée de Silésie tout entière était arrivée à hauteur de Giessen et à Wetzlar où Blücher donnait, à son armée épuisée par des marches incessantes à travers des régions difficiles et montagneuses, à cette armée qui n'avait pas eu, depuis le 14 octobre, un seul instant de repos, trois jours de répit pour se refaire un peu. Ce fut à ce moment que voulant empêcher l'Empereur de se procurer de nouvelles ressources, de lever, de créer de nouvelles armées, il prit ses mesures et donna ses ordres afin d'être à même de passer le Rhin les 14 et 15 novembre à Mühlheim près de Cologne, de consommer de la sorte la désorganisation des forces de l'ennemi et de pénétrer à sa suite sur le territoire français. Il envoya, à cet effet, Gneisenau au quartier général de Schwarzenberg, mais ses efforts furent inutiles, et, le 11 novembre, il recevait au contraire l'ordre de marcher vers sa gauche, et de se mettre en mouvement de manière à pouvoir, dès le 15 novembre, se charger du blocus de la tête de pont de Mayence. Blücher se vit donc forcé de renoncer à son projet.

Pour compléter cette étude, il reste à exposer les mouvements des armées de Pologne et du nord, ceux de Benningsen dans la

direction de Magdebourg et de Hambourg, la campagne du prince royal de Suède contre les Danois et les premières opérations de la campagne de Hollande.

Au point de vue spécial qui nous occupe, le changement de direction donné, dès le 26 octobre, à l'armée de Benningsen qu'on envoya d'abord sur Magdebourg, puis après la capitulation de Dresde vers Hambourg, n'offre absolument rien de particulier, ni d'intéressant. Il en est de même pour la marche du prince royal de Suède de Leipzig sur Hanovre et Göttingen d'où il détacha les généraux Bülow et Tchernitcheff contre la Hollande; lui-même, avec le reste de son armée, remontait plus au nord vers Hambourg, ordonnait, le 12 novembre, à Winzingerode, par lequel il avait fait suivre la division Rigault jusqu'à Düsseldorf, de pénétrer dans l'Oldenbourg et dans l'Ost-Frise et faisait occuper le grand-duché de Berg par le général Jussefowitch.

A l'approche de l'armée du Nord, le maréchal Davout avait d'abord abandonné, le 13 novembre, sa position de Ratzeburg et repassé la Stecknitz; puis, se voyant sur le point d'être attaqué et coupé de Hambourg, il se replia, dans la nuit du 1er au 2 décembre, derrière la Bille.

Pendant toute cette période, la cavalerie des alliés fit peu de chose de ce côté. Seul un petit corps volant suédois, sous les ordres du colonel Cederström, avait traversé l'Elbe à Geschtädt, entre Winsen et Lauenbourg, atteint l'arrière-garde et lui avait enlevé un assez grand nombre de prisonniers.

Aussitôt après la retraite de Davout, la petite armée danoise, sous les ordres du prince Frédéric de Hesse, avait pris une bonne position à Oldeslohe, et ce fut contre ces 12,000 hommes que le prince royal de Suède, pressé de mettre à exécution les projets de conquête du Danemark qu'il caressait depuis longtemps, se hâta de se porter avec toutes ses forces disponibles.

Le 5 décembre, les Danois abandonnèrent leur position d'Oldeslohe et se mirent en marche sur Kiel en passant par Seeberg.

Le 6 décembre au matin, le général Skijöeldebrand quittait, avec toute la cavalerie suédoise, Lübeck qui avait capitulé la veille, atteignait l'arrière-garde danoise à Bornhost et prenait les 3 bataillons qui la composaient; mais comme il n'avait laissé qu'un seul escadron pour les garder, les prisonniers chargèrent

leur escorte, reprirent leurs armes et 300 danois seulement restèrent entre les mains des Suédois [1].

En même temps, Tettenborn, informé de la retraite de l'ennemi, s'était mis immédiatement en marche, et malgré les difficultés qu'il rencontra sur son chemin, il arrivait à temps sur les derrières des Danois à Bramstedt, y enlevait des prisonniers et des documents d'une grande importance, parmi lesquels se trouvait une lettre du roi de Danemark au prince Frédéric de Hesse, lettre qui éclaira Bernadotte sur la nature des rapports existant entre la France et le Danemark et dans laquelle, en prescrivant à ce prince de se retirer sur Coldrug pour couvrir le Jutland et la Fionie, le roi lui recommandait de chercher à conclure le plus tôt possible un armistice avec les alliés [2].

De Ramstedt, Tettenborn envoya dans la direction de Kiel un parti, sous les ordres du capitaine von Bismarck, qui, après s'être montré aux portes de la ville, réussit à le rejoindre, tandis qu'un autre parti, sous les ordres du capitaine Bothmer, surprenait Itzehoe, pénétrait dans la ville et y prenait 200 cavaliers danois. Lui-même continua sa marche sur Neumünster et Nartorp, se portant vers Rendsburg, surmontant des difficultés inouïes, traversant des marais à moitié gelés dans lesquels les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre. Enfin, le 9 décembre au soir, ses cosaques passaient l'Eider à Friedrichstadt qu'ils occupaient; le lendemain ils poussaient jusqu'à Tönningen et Husrun, enlevaient 10 canons et désarmaient le landsturm. A ce moment tous les cosaques de Tettenborn avaient pris pied sur la rive droite de l'Eider, battaient l'estrade, à l'est vers Rendsburg et Schles-

---

[1] VAUDONCOURT, *Histoire de la campagne de 1813.*

Bouteurlin, dans son *Tableau de la campagne d'automne de 1813*, donne sur ce fait remarquable des détails circonstanciés.

La cavalerie danoise, dit-il, n'ayant pas soutenu le choc des Suédois, s'enfuit en abandonnant l'artillerie et l'infanterie qui mit bas les armes. Skijöeldebrand se mit à la poursuite des fuyards, ne laissant qu'un seul escadron pour désarmer et garder les prisonniers. Mais cette faible escorte fut chargée par les Danois, qui reprirent les armes à la sollicitation de leurs officiers. Skijöeldebrand renvoya contre eux 3 escadrons de hussards; mais la plus grande partie s'était sauvée. Les hussards en sabrèrent quelques-uns et il ne resta entre les mains des Suédois que quelques hommes et l'artillerie danoise; en sorte que l'inconcevable imprudence du général suédois lui fit perdre la plus grande partie de ses prisonniers.

[2] *Geschichte der Kriegszüge des generals Tettenborn.*

wig, au nord sur les chemins menant à Flensburg et à Tondern, à l'ouest vers l'embouchure de l'Eider et les côtes de la mer du Nord où ils bloquaient la redoute de Vollerwick. Le général Tettenborn se préparait déjà à tenter un coup de main sur la ville de Schleswig; il avait fait partir un corps volant sur Flensburg afin de couper les communications et les lignes de retraite de l'armée danoise, lorsque la défaite de Wallmoden à Seestädt l'obligea de rallier ses troupes au plus vite et de se borner à observer Rendsburg et Schleswig.

En effet, pendant que le général Skijöldebrand poursuivait avec la cavalerie suédoise l'ennemi dans la direction de Kiel, Wallmoden avait fait passer Dörnberg sur la rive droite de l'Eider avec ordre de couper la retraite aux Danois, qu'il battit le 9 décembre à Wittensée.

Mais le 10 décembre, les Danois se rabattirent vers Rendsburg et attaquèrent à Seestädt Wallmoden qui, lui aussi, avait passé l'Eider. La cavalerie danoise joua dans cette rencontre un rôle des plus brillants. Elle culbuta les Suédois, leur enleva deux canons; Wallmoden lui-même fut sur le point d'être pris et l'intervention opportune de quelques escadrons de chasseurs à cheval et de hussards de Mecklembourg, qui arrêtèrent la cavalerie danoise, permit enfin aux Suédois de se reformer quelque peu. Les Danois restèrent maîtres du champ de bataille et purent continuer sans encombre leur retraite sur Rendsburg. Le résuttat du combat de Seestädt avait, du reste, profondément impressionné le prince royal de Suède. Il défendit à ses troupes de dépasser l'Eider et prescrivit à Tettenborn, qui avait fait capituler la redoute de Vollerwick, de concentrer ses troupes à Kroop, afin d'être en mesure de recueillir le général Dörnberg, dont les lignes de communication avaient été coupées pendant un certain temps, et de s'assurer de concert avec cet officier général la possession de la ligne de retraite sur Friedrichstadt.

Un armistice conclu le 15 décembre et qui fut suivi par un traité de paix définitif signé à Kiel le 14 janvier, mit fin aux opérations.

Le corps de Bülow avait, pendant ce temps, reçu l'ordre de se porter sur Münster, le corps de Winzingerode de se diriger sur l'Ost-Frise, pour marcher de là sur la Hollande, presque dégarnie de troupes françaises. Ce sont ces dernières opérations de al

campagne de 1813 dans lesquelles les corps volants, les partisans et les cosaques jouèrent naturellement un rôle assez important, qu'il nous reste à exposer sommairement. La mission que ces cavaliers allaient avoir à remplir leur était d'ailleurs singulièrement facilitée par l'insurrection qui éclata partout dans les Pays-Bas à mesure que les troupes françaises se virent obligées, en raison de leur faiblesse numérique, à évacuer le territoire et à ne laisser que de faibles garnisons dans le Helder, à Naarden, Briel, au Texel, à Gorcum, Bois-le-Duc et Berg-op-Zoom pour se replier derrière la Meuse.

Le 7 novembre, Bülow, parti le 3 novembre de Göttingen, arrivait à Minden où il donnait quelques jours de repos à ses troupes; le 13, il se remettait en marche se dirigeant par Herford, Bielefeld et Münster sur Dülmen, d'où le 19 il dirigeait une avant-garde, sous les ordres du général von Oppen, par Borken vers l'Yssel, pendant qu'il portait contre Wesel la brigade Borstell.

En même temps, Winzingerode, dont le quartier général était installé à Brême, détachait plusieurs colonnes volantes de cavalerie, sous les ordres de Benkendorf, Tchernitcheff et Narischkin, qu'il poussait vers la Hollande.

Le 19 novembre, le major Ellsenwangen entrait à Zwoll. Le 15, le major baron Rosen occupait Gröningen et enlevait le fort de Zoltkamp. Le 16 novembre, dès que le général Molitor prévenu de l'approche des alliés eut retiré ses troupes d'Amsterdam, la ville se souleva et l'exemple donné par Amsterdam fut immédiament suivi par La Haye, Rotterdam, Dordrecht, Haarlem, Leyde, qui toutes proclamèrent l'indépendance de la Hollande. Benkendorf, dont le détachement se composait de 1100 fantassins, 800 cavaliers et 1600 cosaques (régiment d'infanterie de Toula et un bataillon du 2e régiment de chasseurs, régiment de hussards de Pavlograd, 5 régiments de cosaques et 4 pièces d'artillerie à cheval), résolut de profiter de cette circonstance pour pénétrer dans le cœur même de la Hollande avec le corps volant de Tchernitcheff, fort de 5 régiments cosaques et commandé en son absence par le colonel Balabin, et le détachement du colonel Narischkin composé de 3 régiments cosaques.

A cet effet il partit de Münsterschen et commença par faire occuper Doesburg et Harderwick où il embarqua son infanterie,

pendant que lui-même à la tête de sa cavalerie se portait sur Zwoll. Cette cavalerie passa l'Yssel en partie à Zwoll, en partie entre Deventer et Zütphen.

Le 22 novembre, le major prince Gagarin faisait mettre pied à terre à 300 cosaques, attaquait l'ennemi posté à Deventer, enlevait cette ville, et le 24 novembre, malgré la présence de troupes françaises dans le pays environnant, un parti de 200 cosaques sous les ordres du major Marklay, que Benkendorf avait détaché aussitôt après le passage de l'Yssel, entrait à 7 heures du matin à Amsterdam, après avoir réussi à éviter les postes français et à se glisser entre eux.

Benkendorf suivit le mouvement de son extrême avant-garde, envoya le général Stahl avec une partie de sa cavalerie faire une démonstration du côté d'Amersfort, afin d'inquiéter Molitor qui s'était posté à Utrecht, pendant que lui-même continuait sa marche sur Amsterdam, où le gros de son détachement arrivait avec lui le 1er décembre. Dès le 28 novembre, le colonel Narischkin avait occupé Amersfort, dont la petite garnison s'était repliée sur Naarden. Enfin, aussitôt après l'entrée du gros du corps à Amsterdam, les coureurs de Benkendorf, renforcés par les Hollandais soulevés, se portaient immédiatement contre Muyden et Halfweg qu'ils enlevèrent et où ils prirent 20 bouches à feu et un millier de prisonniers.

Le corps de Bülow avait lui aussi continué sa marche. Le général Oppen avait, le 23 novembre, enlevé Doesburg, dont les Français avaient chassé les cosaques, et avait aussitôt poussé, le 24, contre Zütphen, avec ordre de l'attaquer par la rive droite de l'Yssel, le major von Sandrart avec le 1er régiment de hussards du Roi et quelques fantassins, tandis que le major von Müller avec 2 escadrons, 2 pièces d'artillerie à cheval et de l'infanterie transportée en voiture, devait soutenir l'attaque par la rive gauche. Ce dernier parti enleva sur son chemin un piquet de cavalerie française. Enfin, lorsque le lieutenant-colonel von Sydow arriva devant Zütphen avec un troisième détachement, la place se rendit et capitula sans conditions.

Le 28 novembre, le général von Oppen avait tenté d'enlever Arnheim, mais il avait été repoussé. Le 29, Bülow arriva avec tout son corps d'armée. Une première attaque des Prussiens fut repoussée et les Français auraient pu peut-être réussir à se main-

tenir dans la place, si le général Charpentier qui les commandait n'avait été blessé mortellement dans le combat. Arnheim fut pris et la cavalerie prussienne poursuivit les vaincus jusqu'à Elst, où elle fut arrêtée par la brigade Bigarré, accourue trop tard au secours de la garnison.

Le 2 décembre, le quartier général de Bülow était à Utrecht et Molitor, pressé sur sa droite par les Prussiens, de front par les Russes qui pouvaient à tout instant déboucher d'Amsterdam, repassa le Leck et le Wahl et alla prendre possession de Gorcum et des passages du Wahl depuis Whamel jusqu'au fort de Lœwenstein; mais à ce moment il fut remplacé dans son commandement par le général Decaen, qui arrivait sur les lieux le 4 décembre.

Le mouvement rétrograde des Français fut suivi jusqu'à Wyck par le général Stahl, qui se porta de là sur Rotterdam, où le major von Colomb était entré le 3 au matin dans le but de préparer des moyens de passage au général Benkendorf, qui y arriva quelques jours plus tard.

Dès ce moment, toute la ligne du Leck, d'Arnheim à Rotterdam, était entre les mains des alliés, qui n'avaient plus que le Wahl à franchir pour entrer en Brabant.

Borstell, dont les troupes assiégeaient Wesel, avait fait partir de Düsseldorf le 2 décembre un parti sous les ordres du major von Knobloch, avec ordre de passer le Rhin entre Vollmerswerth et Hamm et d'enlever la petite ville de Neuss qu'il réussit à surprendre.

Les hussards de Poméranie poursuivirent la garnison française jusqu'à Juliers, mais un corps de troupes françaises sous les ordres du général Beauvais reprit Neuss le 3. Ce coup de main avait néanmoins eu pour résultat de forcer Macdonald à s'éloigner de l'Yssel.

A peu près à la même époque, Benkendorf qui méditait une incursion en Brabant avait, après avoir envoyé sur l'ordre de Winzingerode les détachements de Balabin et Narischkin à Düsseldorf, concentré son monde à Rotterdam, et pendant que l'avant-garde de Bülow poussait des partis sous Gorcum et Bommel, pendant que les insurgés hollandais prenaient Briel et Hoye-Swaluwe, il embarquait le 7 décembre ses troupes à Dordrecht, enlevait le 8 le poste de Verkendam, à 5 kilomètres de Gorcum, s'emparait de

la digue de la vieille Meuse et filait sur Bréda, détachant sur sa droite des partis chargés d'observer Gertruydenburg et Wilhelmstadt. Le 9 décembre, les Français évacuèrent Bréda, que Benkendorf occupa derrière eux. A peine maître de Bréda, Benkendorf envoya 2 régiments de cosaques, sous les ordres du général Stahl, s'emparer de Wilhelmstadt et de Gertruydenburg.

Dès que Bülow, qui était resté jusque là dans ses cantonnements autour d'Utrecht eut connaissance de l'occupation de Bréda, Gertruydenburg et Wilhelmstadt, il fit resserrer le blocus de Gorcum, forcer le passage du Wahl, occuper l'île de Bommels-Waard, située entre le Wahl et la Meuse, par la brigade Oppen, et Heusden par la brigade Kraft.

Ces mouvements eurent pour conséquence de permettre au général Benkendorf de pousser sans crainte ses partis sur West-Wesel et Turnhout, et au major von Colomb d'exécuter la pointe dont nous allons rendre compte.

Le 14 décembre, Colomb, laissant à Bréda 100 fantassins prussiens faisant partie de son corps au général Benkendorf qui lui adjoignait en retour 60 hussards russes et 50 cosaques, quittait cette ville et arivait à Hoogstraten, où il détruisait aussitôt le télégraphe dans la crainte de voir la nouvelle de sa marche transmise à Bruxelles. Le 15, dès le matin, il se porte sur Ostmalle d'où il envoie un de ses officiers avec 70 chevaux à Turnhout pour y enlever ou tout au moins disperser 70 ou 80 gendarmes qu'il savait devoir s'y trouver et qui auraient pu gêner ses mouvements ultérieurs. Il avait prescrit à cet officier de le suivre en passant par Herrenthals après avoir envoyé ses prisonniers à Bréda. Il faisait en même temps partir une patrouille de 8 hommes commandée par un sous-officicr intelligent avec ordre de battre le pays du côté d'Anvers.

Le 15 au soir, il arrive à Pütte et envoie aussitôt un officier avec 20 chevaux s'embusquer sur la route de Malines à Anvers pour enlever le courrier porteur des journaux et lettres de France qui devait passer cette même nuit par cette route.

Mais l'officier qui commandait ce parti se laissa emporter par son ardeur. La malle était précédée par une patrouille forte d'un officier et 12 à 15 gendarmes. Le parti envoyé par Colomb sortit trop tôt de l'embuscade et réussit, il est vrai, à prendre l'officier, 6 de ses hommes et 9 chevaux. Mais l'alarme était donnée, le

piège découvert et les gendarmes qui avaient pu s'échapper prévinrent le courrier, qui ne passa pas cette nuit.

Le 16, Colomb reçut des nouvelles du parti qu'il avait envoyé à Turnhout et qui avait réussi dans son coup de main; mais l'officier l'informait en même temps qu'il s'était reporté en arrière sur Hoogstraten avec ses 70 chevaux et ses prisonniers. Malgré ce contre-temps Colomb quitta immédiatement Pütte pour chercher à atteindre, le plus vite possible, les environs de Bruxelles et essayer d'enlever le gouverneur de cette ville.

S'approchant alors de la route de Malines à Louvain, il apprit que 5 pièces de gros calibre, escortées seulement par quelques gendarmes, venaient, peu de temps auparavant, de passer dans ces parages et suivaient la route de Malines pour être dirigées de là sur Anvers. Son avant-garde l'informait d'ailleurs au même moment qu'on apercevait le convoi, mais que la présence des partisans avait été également découverte. Un officier s'élança aussitôt avec 16 chevaux, rejoignit le convoi à 100 mètres des portes de Malines et ramena les pièces.

Mais en même temps, Colomb était prévenu qu'un régiment des gardes d'honneur se trouvait à Malines et se disposait à reprendre les pièces. Il résolut néanmoins de se diriger sur Malines d'où les gardes d'honneur ne se décidèrent pas à sortir.

Colomb se décida alors à faire filer les pièces sur Bréda avec une escorte de 20 cavaliers, et bien qu'il lui parût difficile, après ce qui venait de se passer, de pouvoir arriver devant Bruxelles sans que sa marche eût été signalée, il reprit la route de cette ville, passa la Dyle à Rymemam et arriva fort tard le soir à Bortmeerbeke, tout près de la route de Bruxelles à Louvain.

Le 17 au matin, il fut rejoint par le sous-officier et la patrouille qui avaient réussi à se glisser jusque dans les faubourgs d'Anvers sans être aperçus et qui n'avaient pas rencontré de cavalerie ennemie de ce côté.

Le même jour, dans la matinée, son avant-garde enleva à Cortenberghe 4 gendarmes et quelques fantassins convalescents qui escortaient de Louvain à Bruxelles un convoi de tabac.

Quelques heures après, des voyageurs venant de Bruxelles lui firent connaître que l'alerte était donnée dans la ville et que la garnison bivouaquait. Il n'y avait, dès lors, plus aucun motif pour lui

de continuer son mouvement. Il se dirigea donc sur les bois de Soigne, prit ensuite à gauche vers Terwüren où il aurait voulu enlever un haras impérial qu'on avait fait filer quelques heures auparavant. Il comptait de là battre la campagne soit sur la route de Bruxelles à Mons, soit sur celle de Louvain à Namur, dans la forêt d'Heverié.

Mais ses émissaires l'ayant informé qu'on envoyait un régiment d'infanterie à Louvain, il se vit obligé de renoncer à ses projets. Il se remit donc en marche à minuit et, le 18 au matin, après avoir marché toute la nuit, il arriva devant les portes de Louvain par la route de Namur. Renseigné par les habitants sur les mouvements des troupes ennemies, il répand intentionnellement des fausses nouvelles qui, transmises par les habitants, lui donnent le moyen de reprendre sa liberté d'allures et lui permettent de rétablir l'ordre à Louvain. Il y fit jeter dans le canal 14 canons de gros calibres destinés à Anvers et y enleva un portrait de Napoléon par Gérard dont il fit cadeau au général Benkendorf.

Le soir même, il quittait Louvain et allait à Werchtern où il passait la Dyle et le canal.

Le 19 décembre, il rejoint, en passant la petite Nethe, les 70 chevaux qui avaient exécuté le coup de main de Turnhout et le détachement qui escortait les 5 pièces de gros calibre prises à Malines. *Il apprit alors que ces pièces étaient restées embourbées* près de Pütte. Il réussit toutefois à emmener 4 de ces pièces. Colomb arriva le soir à Vorselaere où on l'informa qu'un corps de 8,000 hommes se portait d'Anvers sur Bréda.

Il quitta pour cette raison Vorselaere, le 20 décembre de grand matin, marchant à cause du terrain accidenté qu'il avait à traverser, avec les plus grandes précautions, se faisant flanquer avec le plus grand soin par des patrouilles qu'il relevait alternativement et qui le tenaient au courant des moindres incidents.

Arrivés près du village de Baevel, il aperçut sur sa gauche la colonne ennemie en marche sur Bréda où il entra au moment où les premiers obus tombaient dans la ville. Il se rendit aussitôt chez le général Benkendorf avec lequel il resta pendant les trois jours du siège, que l'ennemi leva le 23 décembre. Colomb suivit alors l'ennemi jusqu'au delà de Gross-Zundert. Les Français paraissant résolus à s'arrêter et à se maintenir à Woëst-Wesel, il

se décida à placer ses avant-postes sur une ligne parallèle aux grand'gardes françaises [1].

L'Empereur, mécontent de ce qui se passait en Belgique et en Hollande, avait retiré le commandement au général Decaen, fait partir des renforts et donné, pour couvrir la marche des troupes qu'il envoyait à Anvers, l'ordre de reprendre Bréda. Le général Roguet partit, en effet, d'Anvers et vint, le même jour, à Wöest-Wesel d'où il chassa les cosaques du général Stahl. Le 20, il était devant la place, et ayant poussé sa cavalerie vers Bois-le-Duc et placé un poste à Terheyde, il fit commencer le bombardement auquel Benkendorf, qui ne disposait que d'une batterie de campagne, ne put répondre que faiblement. Mais, pendant la nuit du 20 au 21, le prince Gagarin, qui, avec ses cosaques, avait été battre l'estrade aux environs d'Anvers, forçait la porte de Terheyde et faisait entrer dans la place un convoi d'artillerie et de munitions expédié de Wilhelmstadt. Le bombardement, accompagné d'attaques infructueuses, continua pendant la journée du 21; mais ce jour-là la brigade prussienne Kraft vint de Heusden à Dongen, tandis que les 8,000 Anglais du général Graham étaient déjà arrivés à Sevenberg. Le général Kraft envoya, le même jour, une reconnaissance commandée par le lieutenant-colonel von Sandrart qui attaqua et culbuta, avec le 1er régiment de hussards du Roi, un régiment de chasseurs à cheval qu'il rencontra entre Darst et Upelaer. Le 22 décembre, le général Lefebvre-Desnoëttes prit le commandement des troupes envoyées contre Bréda, et le 23, informé de l'approche des Anglais et des Prussiens qui avaient opéré leur jonction à Rosendaal, il leva le siège, se rapprocha d'Anvers et vint prendre position à Hoogstraëten, Minderhout, Malines et Braschaet.

Ce fut là le dernier fait de guerre auquel la cavalerie prit part, du moins de ce côté, pendant la campagne de 1813.

Nous avons pensé, en effet, qu'il valait mieux ne pas parler ici des premières escarmouches qui marquèrent, en Suisse et en Alsace, la reprise des hostilités et furent le prélude de la campagne de 1814. Pris isolément, ces événements n'auraient ni valeur, ni intérêt; nous avons cru mieux faire en les réservant

---

[1] *Aus dem Tagebuche des Rittmeisters von Colomb.*

pour le travail que nous tenterons d'entreprendre et de consacrer à la campagne de 1814.

En essayant de montrer dans cette première étude la façon plus ou moins rationnelle, suivant les époques et les circonstances, dont les alliés se sont servis de leur nombreuse cavalerie, les avantages incontestables qu'ils ont tirés de l'action de leurs partisans, secondés par des peuples qui n'attendaient qu'un signal et qu'une occasion pour se soulever contre l'*Erb feind*, par des peuples d'autant plus avides et impatients de reconquérir leur indépendance, qu'ils avaient supporté péniblement pendant de longues années le joug du vainqueur, nous n'avons pu, en effet, examiner la question que sous une de ses faces. Il nous faudra donc, pour compléter ce travail, chercher à suivre en détail la marche de la cavalerie des alliés pendant la campagne de France, étudier les procédés dont leurs partisans et leurs cosaques se sont servis pour éclairer et renseigner l'armée en pays ennemi, au milieu de populations qui, loin de les accueillir en libérateurs, allaient leur tendre des embuscades, les recevoir à coups de fusil et prendre une part héroïque à la défense du sol sacré de la patrie.

Une étude de ce genre resterait incomplète si l'on négligeait de résumer, aussi brièvement que possible, les quelques idées générales qui doivent servir de conclusion à ce travail.

Il semble, en effet, que plus qu'aucune des campagnes antérieures de Napoléon Ier, sauf celles de 1805 et 1806, plus qu'aucune des campagnes de Frédéric II, la campagne de 1813 est, au point de vue spécial de la cavalerie, riche en enseignements et en exemples.

C'est ainsi qu'on est amené à reconnaître que la cavalerie alliée n'a pas joué sur les champ de bataille un rôle en rapport avec son effectif, son excellente composition en hommes et en chevaux.

Jusqu'à l'armistice, alors que l'Empereur n'avait pour ainsi dire pas de cavalerie, pas plus à Lützen qu'à Bautzen, les alliés n'ont jamais jugé à propos de l'employer sérieusement, et l'embuscade de Haynau n'est qu'un coup de main qu'il est impossible de classer parmi les grandes opérations de la guerre.

A Liebertwolkwitz, la cavalerie alliée n'a réussi ni à remporter la victoire, ni à rester maîtresse du champ de bataille, tandis qu'à Wachau, au contraire, la cavalerie française, quoique composée en grande partie de conscrits, a fait preuve de plus d'énergie, de plus d'entrain et de plus de dévouement que les plus beaux et les plus vieux régiments des armées de la coalition.

D'ailleurs, ni les Français [1] ni les alliés n'ont jamais su, pendant tout le cours de cette campagne, employer la cavalerie en masse; à Lützen comme à Bautzen, à Dresde comme à Liebertwolkwitz, à Wachau comme en avant de Probstheyda, on s'est partout et toujours contenté d'efforts isolés, de charges successives exécutées en général par escadrons en ligne ou en colonne.

Au point de vue du combat, la cavalerie alliée est donc restée au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre d'elle.

Mais, en revanche, on doit reconnaître qu'elle s'est admirablement acquittée, pendant presque tout le cours de la campagne, du service d'exploration et de sûreté. Sous ce rapport, on ne pourrait lui adresser la moindre critique. Elle a, en effet, su constamment, pendant les marches, prendre et conserver le contact des colonnes françaises, renseigner exactement le commandement sur les mouvements, les préparatifs et les intentions de l'ennemi et former autour des troupes alliées un rideau presque toujours impénétrable. Elle a encore parfaitement rempli sa mission en couvrant, pendant les retraites de Lützen sur Bautzen, de Bautzen sur Breslau, enfin de Dresde sur la Bohême, le mouvement rétrograde des corps qu'elle était chargée de protéger.

Si elle a montré à deux moments, pendant la marche de concentration sur Leipzig, puis pendant la poursuite de l'Elster jusqu'au Rhin, une mollesse et une lenteur insolites, il y aurait injustice à vouloir la rendre responsable de fautes que des ordres formels, venus du grand-quartier-général, l'ont obligée à commettre.

Quant au rôle joué par les partisans alliés, il a varié assez sensiblement pendant les trois principales périodes de cette campagne.

---

[1] Il faut toutefois faire une exception en faveur du rôle joué par la cavalerie française sur le champ de bataille de Hanau.

Dans la première, celle qui s'étend depuis la rentrée des débris de la grande armée de Russie sur le territoire allemand jusqu'à l'arrivée de l'empereur Napoléon, les partisans profitent habilement de la faiblesse numérique et de la désorganisation de l'armée française, de la défection d'York, de l'alliance prussienne, de la neutralité manifestement bienveillante de l'Autriche et surtout de l'hostilité latente des populations, hostilité qui ne demandait qu'à être encouragée et soutenue pour se manifester au grand jour, faire explosion et aboutir à une levée nationale. Quoique complètement livrés à eux-mêmes, ne recevant pour ainsi dire ni ordres ni instructions de Wittgenstein, leurs chefs, instruits par les leçons et les expériences de la campagne de 1812, poussent hardiment devant eux, pénètrent au loin, et marchent souvent à 200 ou 300 kilomètres en avant des masses. Et ce sont en réalité ces partisans qui obligent le vice-roi à céder, presque sans combat, d'abord la ligne de la Vistule, puis celle de l'Oder, à évacuer Berlin et Dresde, et enfin à se retirer sur la rive gauche de l'Elbe. Ce sont eux qui enlèvent, momentanément il est vrai, Hambourg, qui organisent le soulèvement des provinces du nord; ce sont eux encore qui, interceptant les courriers, enlevant les convois, les dépôts, cherchent instinctivement à contrarier, dans la limite de leurs moyens, la concentration de la nouvelle armée que l'indomptable volonté et le merveilleux génie de l'Empereur devaient réussir à faire sortir de terre.

Pendant la deuxième période, celle qui s'ouvre par la bataille de Lützen pour se terminer à l'armistice de Pleischwitz, ce sont encore les partisans qui jouent le plus beau rôle. Laissant aux divisions de cavalerie le soin de couvrir la retraite de l'armée, depuis les bords de la Saale jusqu'au fond de la Silésie, ces partisans, loin d'interrompre un seul instant leurs opérations, redoublent de hardiesse et d'intrépidité et rendent à la cause des alliés d'incalculables services en se jetant, à corps perdu, sur les derrières de l'armée française victorieuse.

Les coups de main de Colomb du côté de Neustadt sur l'Orla, de Tchernitcheff sur Halberstadt, et la pointe de Tchernitcheff et de Woronzoff réunis sur Leipzig sont, chacun dans leur genre, des modèles d'opérations, tant au point de vue de la conception que sous le rapport de l'exécution.

La troisième période, celle qui s'étend de la rupture de l'ar-

mistice à la fin de la campagne, présente une physionomie spéciale bien différente du caractère des deux premières. Si les partisans, ceux de Blücher surtout, et ceux de l'armée du Nord, savent à certains moments profiter de la confusion et du désordre causés par la perte des batailles de Gross-Beeren, de la Katzbach et de Kulm, pour se jeter sur les derrières et les communications des Français, à l'armée de Bohême, au contraire, on hésite à se servir de la cavalerie au moment où elle pourrait cependant rendre les plus grands services. Le prince de Schwarzenberg paraît d'ailleurs n'avoir pas su ou pas voulu se rendre un compte exact de l'importance du rôle des partisans, de l'influence que leurs coups de main peuvent exercer sur la marche générale et sur l'issue des opérations.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur n'en est pas moins obligé à détacher contre ces corps volants, qui continuent à inquiéter ses communications, des forces relativement considérables. Les raids de Tchernitcheff sur Cassel et de Tettenborn sur Brême ont, à eux seuls, une importance capitale et prouvent d'une manière péremptoire, absolue, indéniable, ce que peut faire une petite troupe intelligemment et hardiment conduite. Mais si les coureurs de l'armée de Silésie, sous l'impulsion incessante qui leur est donnée par Blücher, causent un mal énorme à l'armée de Macdonald, il est incontestable que le rôle des partisans, surtout après Leipzig, va en s'amoindrissant sensiblement, au lieu de prendre, comme on aurait dû s'y attendre, des proportions plus vastes et plus considérables.

Tout se borne, en effet, à peu de chose près, à la marche de Platoff et d'Ilowaïski sur Weimar, au moment où l'Empereur se porte de son côté de Weissenfels sur Frëyburg, puis à l'apparition de ces mêmes partisans entre Erfurt et Gotha, au moment où Schwarzenberg s'imagine que l'Empereur va s'arrêter sous la première de ces villes pour lui offrir une nouvelle bataille.

Il semble cependant que les résultats obtenus par les partisans russes, dès le début de la campagne, auraient dû suffire pour convaincre le grand-quartier-général des alliés de la nécessité qui s'imposait de donner, d'une manière absolue et générale, plus d'extension et plus d'importance à ce genre d'opérations. L'exemple de ce qu'avaient fait à cette époque Tettenborn et Tchernitcheff sur le bas Elbe, Davidoff, Prendel et le prince

Madatoff à Dresde, aurait dû décider les alliés à organiser, dès le mois de mai, des corps spéciaux d'un effectif plus considérable, capables, par conséquent, d'entreprises plus sérieuses, les pousser à risquer même au besoin une partie de leur nombreuse cavalerie pour chercher à empêcher, ou tout au moins à retarder et contrarier, la concentration autour d'Erfurt des troupes que Napoléon allait conduire à la victoire dans les plaines de Lützen et de Bautzen.

Au lieu d'agir de la sorte, on se contente jusqu'à l'armistice de *laisser tenter* des coups de main par de petits partis qui, comme ceux de Colomb et de Lützow, par exemple, rendent à l'armée alliée des services signalés; on abandonne presque complètement les opérations à l'initiative individuelle de chacun des chefs de partisans, et c'est exclusivement à l'esprit personnel d'entreprise des généraux Woronzoff et Tchernitcheff qu'on doit attribuer l'opération contre Leipzig, opération qui eut incontestablement produit de grands résultats, si l'armistice n'était venu arrêter les généraux russes au moment où leur succès paraissait certain.

Lors de la reprise des hostilités, on peut croire un instant que le grand-quartier-général des alliés est décidé à donner plus d'importance et plus d'ampleur aux opérations des partisans. Les instructions de Toll sont, effet, approuvées par le généralissime; on paraît résolu à constituer, à côté de ces petits partis destinés à harceler constamment l'ennemi, des colonnes volantes d'un effectif plus considérable (le corps de Thielmann, par exemple), composées souvent de troupes des trois armes, ou du moins renforcées par quelques pièces d'artillerie à cheval. L'empereur Napoléon semble même avoir prévu et deviné les intentions de l'ennemi, et c'est évidemment en grande partie tant pour se protéger contre des entreprises de ce genre que pour éviter les dangers qui pourraient résulter de la réussite d'une pointe analogue à celle tentée contre Leipzig, qu'il se décida à transporter sa base d'opération du Rhin à l'Elbe.

Quoi qu'il en soit et bien que pendant toute cette période l'Empereur ait dû (sa correspondance en fait foi) prendre des mesures énergiques pour arrêter les entreprises des partisans, on doit reconnaître que les généraux en chef des alliés ont manqué d'initiative, d'à-propos, de coup d'œil et n'ont pas su

tirer parti de la situation. Ils ont hésité à aventurer quelques régiments de cavalerie dont la perte eût été largement compensée par la grandeur des résultats obtenus. C'est ainsi, par exemple, qu'il eût été indispensable de charger des corps de cavalerie d'inquiéter et de retarder la marche de l'Empereur et de ses colonnes, au moment où après avoir rejeté Blücher il revenait à marches forcées au secours de Dresde menacée par l'armée de Bohême. Si Kutusoff ou Blücher avaient été à la place de Schwarzenberg, ils n'auraient pas hésité un seul instant, et l'Empereur, arrêté en route par quelques divisions de cavalerie chargées de ralentir quand même et à tout prix son mouvement, aurait trouvé Dresde entre les mains de l'ennemi.

Ce que les Russes seuls avaient fait en 1812, les alliés auraient pu le faire plus facilement et plus sûrement encore à ce moment de la campagne de 1813.

La disposition enveloppante des armées alliées en présence d'un adversaire qui se servait de lignes intérieures de manœuvres, leur permettait de faire plus que jeter sur les lignes de communication et d'étapes de l'armée française de petits corps de partisans. Elle leur donnait le moyen de lancer inopinément des détachements considérables pour enlever un point important, porter le désordre et le trouble jusque dans les lignes de l'ennemi. Grâce à la disposition même des armées alliées, ces détachements auraient pu presque toujours être soutenus à temps, ou dans le cas le plus défavorable être recueillis, par les troupes postées ou marchant plus en arrière, s'ils avaient été serrés de trop près.

La meilleure preuve que le commandement en chef ne s'est pas rendu un compte exact des avantages qu'une semblable manière de procéder devait lui procurer, se trouve dans la lettre même que le prince royal de Suède (Bernadotte) écrivait à l'empereur Alexandre après l'expédition de Tchernitcheff sur Cassel, et dans les difficultés que Tettenborn a rencontrées avant de parvenir à arracher au général Wallmoden l'autorisation de tenter son coup de main sur Brême.

Ces seuls faits suffisent à démontrer que pendant tout le cours de la campagne le généralissime n'a pas compris l'importance de ces opérations et n'a su ni les diriger ni les régler ; que les résultats acquis l'ont été, pour ainsi dire, malgré lui, et ne font honneur qu'aux différents officiers qui, après avoir conçu l'idée de

ces entreprises, ont obtenu de leurs chefs directs l'autorisation nécessaire pour les tenter. Un dernier argument tiré des premières opérations de la campagne de Hollande servira de réponse à ceux qui tenteraient de vouloir dégager sous ce rapport la responsabilité du prince de Schwarzenberg. Il suffit, en effet, que les corps destinés à cette expédition échappent à l'action directe, aux ordres immédiats du généralissime autrichien, pour que les partisans recommencent leurs coups de main et tentent des entreprises semblables à celles qui leur avaient si bien réussi au début de la campagne. Bülow permet et encourage ce que Schwarzenberg a par trop dédaigné, et c'est ainsi que Benkendorf se jette avec quelques cosaques sur Amsterdam, excite la Hollande à la révolte et que Colomb, avec quelques cavaliers, va battre l'estrade jusqu'aux portes de Bruxelles.

En un mot, qu'il s'agisse de simples coups de main de partisans, d'entreprises du même genre, mais plus vastes et pouvant par suite produire un plus grand effet moral, ou même des grandes opérations de la guerre, le généralissime semble, pendant toute cette campagne, s'être laissé influencer par des combinaisons *d'un caractère politique* plutôt que par des considérations *d'ordre purement militaire*.

Il ressort en somme de la comparaison qu'on doit forcément chercher à établir entre les trois périodes de cette campagne, que pendant la première où les généraux russes dirigent pour ainsi dire à eux seuls les opérations, on continue à faire, comme en 1812, un emploi judicieux de la cavalerie en général et plus particulièrement des corps de partisans; dans la deuxième, les généraux russes et prussiens Wittgenstein, Barclay de Tolly et Blücher, bien qu'on puisse leur reprocher de n'avoir pas tiré sur le champ de bataille tout le parti possible de leur nombreuse cavalerie, lui assignent néanmoins, partout ailleurs, le rôle qui lui convient.

C'est la cavalerie qui couvre partout les retraites, qui tend, autour des corps qui se replient, un rideau protecteur ; ce sont les partisans qui continuent à harceler l'ennemi au loin, qui le prennent à revers, l'attaquent de flanc, menacent ses communications, enlèvent ses convois et ses courriers. Mais ce qu'on ne saurait passer sous silence, ce qu'il est impossible de ne pas signaler d'une façon toute particulière, c'est que du jour où la fortune

commence à sourire aux armes des alliés, à partir du moment où les échecs successifs éprouvés par les lieutenants de Napoléon obligent les armées françaises à songer à la retraite, à l'instant même où l'Allemagne frémissante se prépare à briser son joug, le commandement en chef, loin d'imprimer à l'action de la cavalerie et des partisans une impulsion nouvelle, une vigueur plus grande, ne procède plus qu'en tâtonnant, qu'en hésitant. Au lieu de jeter hardiment sa cavalerie sur les derrières d'un ennemi dont le moral s'affaisse de plus en plus, il la retient, il réprime ses élans et l'oblige à déployer dans la poursuite une mollesse inexplicable, une lenteur incompréhensible.

On doit toutefois reconnaître que la campagne de 1813 démontre un fait qu'on est trop porté à oublier de nos jours. Il ressort, en effet, de l'examen des faits de guerre de cette campagne que de petits partis, comme celui de Colomb, par exemple, peuvent sans grand risque rester *constamment* sur les derrières de l'ennemi et lui faire le plus grand mal sans courir eux-mêmes, quand ils sont bien conduits, le danger, peu grave du reste quant à ses conséquences, d'être enlevés par l'ennemi; au contraire, des corps d'un effectif plus considérable, composés généralement de troupes des trois armes, parviennent plus difficilement à pourvoir à leurs subsistances et à leur ravitaillement en munitions, et doivent se faire suivre d'un convoi; par suite, leurs mouvements sont moins rapides et ils se dérobent plus difficilement aux colonnes lancées contre eux; comme le détachement de Tchernitcheff, lors de l'expédition contre Cassel, ces corps sont réduits forcément à jouer un rôle *intermittent* e obligés de se replier et de disparaître momentanément du théâtre assigné à leurs opérations, après avoir, selon les circonstances et les hasards de la guerre, atteint plus ou moins complètement le but qu'ils s'étaient proposé. On concluera de ce qui précède que dans toute guerre bien conduite on devra employer des corps de partisans qu'on jettera en enfants perdus sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, pendant que des corps plus considérables, composés presque exclusivement de cavalerie, seront chargés de missions spéciales telles que l'enlèvement d'un point important, mais éloigné du théâtre immédiat des grandes opérations.

On en conclura encore qu'on doit laisser aux chefs des parti-

sans, comme à ceux des colonnes volantes d'un effectif plus important, une indépendance absolue dans le choix des moyens à employer. Mais il est hors de doute qu'il convient de donner aux uns comme aux autres des instructions en harmonie avec l'objectif final visé par le général en chef.

Les chefs de partisans, on le voit, ne s'improvisent pas; il faut évidemment pour exercer ces commandements des hommes doués d'aptitudes spéciales, qui ont, en outre, besoin d'être développées et réglées par l'étude et par l'expérience pour être appropriées au rôle important et tout particulier que ces officiers auront à jouer. La preuve en est qu'à l'exception de Colomb et peut-être de Thielmann et de Mensdorff, les partisans russes se sont partout montrés supérieurs aux officiers prussiens et autrichiens chargés de missions analogues, et cela uniquement parce que les premiers s'étaient familiarisés avec leur nouveau métier pendant la campagne de 1812, tandis que les autres avaient encore tout à apprendre.

Tout en tenant compte d'un ensemble de circonstances essentiellement favorables à l'action de la cavalerie, de la configuration générale du pays, de l'état d'esprit des populations en 1813, on sera cependant obligé de reconnaître que la guerre de partisans a été hardiment et habilement conduite par les différents officiers mis à la tête des corps volants; grâce à leur patriotisme et à leur intelligence, à leur énergie et à leur hardiesse, elle a répondu aux besoins du moment ainsi qu'au but spécial de ces opérations. On constatera, d'autre part, que le commandement en chef, tout en admettant l'utilité des partisans, en proclamant la nécessité de rattacher leurs entreprises aux grandes combinaisons stratégiques, de laisser à leurs chefs une initiative absolue, de leur assigner à chacun un objectif particulier, et de leur attribuer une zone déterminée, un rayon d'action défini, n'a su donner à ces opérations ni le développement dont elles sont susceptibles, ni l'importance qu'elles peuvent et doivent avoir pour produire leur maximum d'effet.

En somme, il résulte d'un examen impartial qu'avec les éléments dont disposaient les alliés, avec les excellents officiers qu'ils avaient placés à la tête de leurs partisans, avec l'écrasante supériorité que leur cavalerie possédait sous le rapport du nombre, de l'instruction, des chevaux mêmes, on aurait dû ob-

tenir des résultats bien autrement importants et décisifs. Mais il serait injuste de faire peser sur la cavalerie le poids d'une responsabilité qui retombe entièrement sur le commandement en chef, et de lui reprocher des fautes qui sont dues uniquement aux hésitations, aux lenteurs, au manque d'initiative d'un généralissime que son caractère même mettait dans l'impossibilité d'apprécier la grandeur des services que cette arme pouvait lui rendre, d'un généralissime qui n'a jamais jugé à propos de mettre en pratique le principe que le Grand Frédéric a si justement inscrit dans son *Testament politique :*

En guerre, une bonne cavalerie rend maître de la campagne.

APPENDICE ET NOTES

Note I. — Page 19.

Composition des détachements des généraux Tchernitcheff, Dörnberg et Tettenborn (corps du Bas-Elbe sous les ordres du général lieutenant comte de Wallmoden-Gimborn) dans les derniers jours de mars 1813.

Sous les ordres du général Tchernitcheff:

Régiment de cosaques d'Éfremoff III	312	chevaux.
— de Grekoff XVIII	334	—
— de Wlassoff III	319	—
— de Jlowaïsky XI	401	—
— de Giroff	298	—
— de Sisoïeff	355	—
Partie du régiment de hussards de Soumi	198	—
2 escadrons du régiment de dragons de Finlande	207	—
2 — — de Riga	165	—
1 bataillon de chasseurs à pied	400	hommes.
4 canons de la batterie à cheval cosaque n° 1.		

En tout, 2,989 hommes et 2,599 chevaux.

Sous les ordres du général Dörnberg:

2 escadrons du régiment de hussards de Soumi.		
1 bataillon du 2e régiment de chasseurs	247	hommes.
Bataillon de fusiliers de Poméranie (major v. Bork).	600	—
2 pièces de la batterie à cheval n° 5.		
1/2 batterie prussienne.		

En tout 1709 hommes et 500 chevaux.

Sous les ordres du général Tettenborn:

Régiment de cosaques de Komissaroff	368	chevaux.
— de Grebzoff II	336	—
— de Soulima IX	314	—
— de Denissoff VII	332	—
Une division du régiment de hussards de Soumi.		
2e escadron du régiment de dragons de Kazan	150	—
1 bataillon mecklembourgeois	400	hommes.
Le reste de la batterie à cheval cosaque n° 1.		

En tout 1900 hommes et 1635 chevaux.

Le corps Wallmoden comprenait, par suite à ce moment, 6,598 hommes, 4,734 chevaux et 9 bouches à feu; et devait recevoir les troupes en formation, auxquelles les Anglais avaient envoyé 15,000 fusils et 6 canons desservis par 100 artilleurs, à

savoir : 2 bataillons de la légion hanséatique, 1 bataillon de chasseurs hanovriens, 3 bataillons mecklembourgeois, 1 bataillon de Dessau et 1 régiment de cavalerie hanséatique.

Note II. — Page 35.

Clausewitz. — À propos de Lützen.

Il était peu probable que l'empereur Napoléon parviendrait à disposer le jour de la bataille de la totalité de ses 120,000 hommes, surtout si l'on se hâtait de l'attaquer dès qu'il aurait passé la Saale. L'Empereur se trouvait ainsi forcé à combattre en ayant derrière lui la vallée encaissée de la Saale, et à accepter la bataille dans une plaine, ce qui était tout à fait à l'avantage de nos troupes. Nous avions en effet environ 25,000 cavaliers, tandis que l'ennemi ne possédait que 5,000 chevaux. Nos troupes étaient incontestablement meilleures que les siennes. Enfin il ne devait pas s'attendre à nous voir nous enhardir au point de l'attaquer; et comme on n'avait pas encore jusqu'à ce jour imposé à l'Empereur et à son armée une bataille purement défensive, on pouvait à bon droit espérer qu'on réussirait à étonner l'ennemi et à l'empêcher de déployer son assurance et son habileté ordinaires. On pouvait donc, en cherchant à tirer profit de ces différents facteurs, espérer une victoire sans pour cela s'illusionner sur la valeur de l'adversaire qu'on allait avoir à combattre.

Tiré de l'ouvrage de Clausewitz : *Hinterlassene Werke des Generals Carl von Clausewitz über Krieg und Kriegführung*. Tome VII, p. 271. Der Feldzug von 1813 bis zum Waffenstillstand.

Note III. — Page 39.

Opinion de Clausewitz sur le rôle de la cavalerie des alliés pendant la campagne de 1813.

Le général de Clausewitz, dans les notes qu'il a laissées et que sa veuve a publiées après sa mort, apprécie en quelques lignes le rôle de la cavalerie pendant la campagne de 1813.

C'est, dit-il, la supériorité de leur cavalerie qui sauva seule les alliés d'une déroute complète à Görschen et à Bautzen, et si

les Français ne furent pas écrasés à Gross-Beeren et à Dennewitz, ils ne le durent qu'au mauvais vouloir déployé par le prince royal de Suède.

Plus loin il ajoute :

On voit ainsi que la bataille de Borodino, comme celle de *Bautzen* d'ailleurs, doit être comptée au nombre de celles qui n'ont pas été parachevées, avec cette différence entre les deux toutefois que si dans la première le vainqueur se contenta d'une demi-victoire parce qu'il eut dû faire de trop grands sacrifices pour la rendre complète, dans la deuxième le vaincu, grâce à la supériorité de sa cavalerie, parvint sans être mis en déroute à s'éloigner du champ de bataille.

Revenant encore sur la bataille de Lützen, Clausewitz constate « qu'il ne manque pas d'exemples d'armées qui, entrées en campagne avec une cavalerie exceptionnellement faible en sont néanmoins sorties victorieuses. » La bataille de Gross-Görschen fournit l'un des plus frappants de ces exemples. Si nous ne tenons compte que des troupes qui prirent part à cette bataille, Bonaparte mit 100,000 hommes en ligne dont 5,000 cavaliers et 90,000 fantassins. Les alliés lui opposèrent 75,000 combattants dont 25,000 de cavalerie et 40,000 d'infanterie. . . . . Au point de vue absolu, Bonaparte était donc à Gross-Görschen plus faible numériquement que ses adversaires bien qu'il eût une infanterie de 50,000 hommes supérieure à la leur. Il a néanmoins dans ces conditions gagné la bataille.

. . . .

Il faut dire, il est vrai, qu'immédiatement après la bataille cette supériorité numérique en cavalerie fut d'un grand secours pour les alliés vaincus, car elle empêcha du moins Bonaparte de recueillir les fruits de la victoire.

Note IV. — Page 39.

Maréchal Marmont. — Lützen.

Sur la fin de la bataille de Lützen (2 mai 1813) l'ennemi se décida à la retraite. Alors la division de Compans déboucha de Starsiedel et marcha à lui. La division Fredrichs se plaça à sa gauche et marcha à lui, tandis que la division Bonnet, en com-

nunication avec le 3e corps, servait de pivot à mon mouvement.

Nous suivîmes l'ennemi avec autant de rapidité que la conser-
vation de l'ordre de notre formation nous le permit. Nous continuâmes notre marche jusqu'à la nuit après avoir fait un changement de front presque perpendiculaire, l'aile droite en avant. Notre mouvement était réglé sur celui du centre et de la gauche de l'armée. Ceux-ci s'arrêtèrent au moment où la nuit commençait. Nous fîmes halte à notre tour pour rester en ligne : nous devînmes ainsi stationnaires pendant une demi-heure en présence de l'ennemi resté maître de Gross-Görschen et placé en avant de ce village.

L'obscurité était devenue complète. *Faute de cavalerie il y avait impossibilité de se faire éclairer.* J'avais mis pied à terre pour me reposer, quand tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre : c'était la cavalerie prussienne qui arrivait sur nous. L'état de mes blessures m'obligeait à quelques précautions pour me mettre en selle, et n'ayant pas le temps nécessaire pour monter à cheval je me jetai dans le carré formé par le 37e léger, le plus à portée. Ce régiment ayant peu d'ensemble alors, mais depuis devenu très bon, s'abandonna à une terreur panique et se mit à fuir. En même temps, mon escorte et mon état-major s'éloignaient du lieu où la charge s'opérait. Le malheureux régiment en déroute les prit pour l'ennemi et tira sur eux. Entraîné par ce mouvement j'avais l'âme navrée, en reconnaissant l'erreur qui faisait passer par nos armes nos pauvres officiers, et cependant je pensais les Prussiens mêlés avec eux.

. . . .

Enfin, les fuyards s'arrêtèrent. Très heureusement pour nous les Prussiens n'avaient pas été informés de notre désordre : après avoir chargé sur le 1er régiment de marine qui avait fait bonne contenance et les avait reçus bravement, ils s'étaient retirés.

Le 37e léger s'étant reformé, je lui fis honte de sa conduite.

Je laissai mes troupes divisées en plusieurs carrés afin qu'un nouveau désordre ne vînt pas tout compromettre. Mais je plaçais les carrés si près les uns des autres, et les faces les plus voisines des carrés les plus rapprochés à une si petite distance qu'elles ne pouvaient pas tirer les unes sur les autres et empêchaient cependant l'ennemi de pénétrer entre elles.

Mes troupes ainsi disposées attendirent. J'avais le pressenti

ment d'une nouvelle entreprise tentée avec des moyens plus complets, et la chose arriva comme je l'avais prévu. Vers 10 heures du soir, 4 régiments de cavalerie prussienne dont un des gardes vinrent fondre sur nous. Tout le monde cette fois fit son devoir: aucun désordre n'eut lieu et l'ennemi laissa 5 à 600 hommes morts autour de nous et ensuite se retira.

Une heure plus tard tout étant tranquille je portai mes troupes à une petite distance auprès d'un ruisseau et de quelques arbres: elles purent s'établir pour la nuit et se reposer ensuite.

. . . .

Après cette double tentative, l'ennemi évacua Gross-Görschen il s'éloigna complètement du champ de bataille.

Maréchal MARMONT.

Note V. — Page 47.

Lettre du général-major Lanskoï au général Toll.

Bernsdorf dans le Teufelswinkel,

Le 2/14 mai 1813.

Mon général,

La position de Moritzburg, très boisée, ne permettant pas à la cavalerie d'agir efficacement et l'ennemi ayant occupé tous les débouchés avec de l'infanterie, j'ai cru devoir me replier sur Grossenhayn où je suis resté toute la journée du 30 (12 mai), espérant attirer dans la plaine l'ennemi qui me suivait. Il se contenta d'occuper le Friedewald et d'un autre côté Radeburg et Königsbrück.

Pour pouvoir opérer efficacement sur le flanc et les derrières de l'ennemi et prendre part avec ma cavalerie régulière et mon artillerie à la bataille, j'ai marché le 1/13 mai par Ortrand jusqu'à Bernsdorf. Mon flanc droit était couvert par le général Ilowaïsky qui marchait par Schönfeldt, Nauendorf et Schwebnitz. Le lieutenant-colonel Stackelberg était en même temps détaché sur Krakau. Hier, les cosaques d'Ilowaïsky ont attaqué à Schwebnitz un détachement ennemi, et ont pris 117 soldats, 7 officiers et le chef d'escadron Mirelli. Ils étaient de l'avant-

garde du 4e corps commandée par le général de brigade de Briche, posté à Königsbrück. Le 4e corps est celui de Bertrand. La destination de cette avant-garde était de marcher aujourd'hui sur Kamenz : elle devait être remplacée à Königsbrück par 16,000 hommes. Ceci a été confirmé par un rapport du général Ilowaïsky. Pour entreprendre cependant quelque chose d'offensif, j'ai dirigé le major Löwenstern avec 300 cosaques, ainsi que les 2 escadrons prussiennes (*sic*) de Blücher, de Grossenhayn, par Okrill sur Coswig, pour de là se porter sur les derrières de l'ennemi. Le colonel Prendel est resté à Grossenhayn occupant tous les postes que tenait précédemment Ilowaïsky pour masquer mon mouvement devant l'ennemi posté à Moritzburg. Il observe aussi tout l'espace entre Grossenhayn et Torgau et envoie de même des parties (*sic*) sur Herzberg qu'on dit devoir être occupé par une colonne ennemie. Le colonel Prendel vient de m'envoyer 8 prisonniers italiens du 2e corps pris sur l'Elbe. Si l'ennemi n'entreprend rien contre Grossenhayn, il détachera le major Tschetschensky avec 300 cosaques pour passer l'Elbe et agir sur les communications de Meissen et Dresde avec Leipzig.

Aujourd'hui le colonel Rachmanoff a ouvert la communication entre l'avant-garde du général Barclay marchant sur Hoyerswerda et mon corps. Le général Barclay sera aujourd'hui à Spremberg.

Les cosaques du général Ilowaïsky sont aujourd'hui à Schwebnitz, Hausdorf, Biehla, Weissig, Döbra et Strassgraben. J'attends des nouvelles du quartier général pour agir ultérieurement à moins que l'ennemi ne vienne de Königsbrück visiter le Teufelswinkel.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LANSKOÏ.

P. S. — Le corps d'armée qui a longé la rive gauche de l'Elbe pour se rendre à Torgau et y passer la rivière est celui du maréchal Ney.

Note VI. — Page 50.

Mouvements des partisans de Löwenstern pendant les journées qui précédèrent la bataille de Bautzen.

Pendant que les deux adversaires se concentraient aux envi-

rons de Bautzen, Wittgenstein ordonna au colonel Löwenstern de se porter sans se faire remarquer, avec son corps de partisans composé de deux régiments de cosaques et d'un régiment de hussards prussiens, sur les derrières de l'ennemi, d'observer ses mouvements, de chercher à découvrir ses projets, d'inquiéter ses communications avec Dresde et Meissen, d'enlever des officiers et des estafettes, et de lui faire le plus de mal possible.

Löwenstern réussit à pousser jusqu'à l'Elbe, mais découvert et serré de près par les cavaliers de La Tour-Maubourg, il dut revenir sur ses pas avant d'avoir pu se procurer les renseignements désirés. A peine avait-il rallié le gros des forces à Bautzen que Wittgenstein le faisait repartir, et le chargeait de découvrir la direction suivie par les trois corps d'armée détachés sous les ordres de Ney et sur la marche desquels il ne possédait que des renseignements confus et contradictoires.

Cette fois Löwenstern fut plus heureux, il parvint à se glisser avec ses cosaques entre les colonnes du maréchal qui marchant par Grossenhayn se portait sur l'extrême droite et les derrières des alliés, et à prévenir le général en chef qui put ainsi envoyer Barclay de Tolli et York au-devant des corps de Ney et de Lauriston (affaires de Königswartha et de Weissig).

On peut néanmoins, dit le colonel Herschelmann, dans le travail qu'a publié le *Vojenny Sbornik*, reprocher à Löwenstern d'avoir négligé de faire connaître au général en chef que le maréchal Ney appuyait le mouvement de Lauriston, et d'avoir de la sorte laissé croire à *Barclay de Tolli* qu'il n'aurait devant lui que le corps de Lauriston.

(*Mémoires d'un Livonien*, Löwenstern.)

Note VII. — Page 57.

Clausewitz sur l'embuscade de Haynau.

Clausewitz, dans les notes inachevées qu'il a laissées sur la campagne de 1813 jusqu'à l'armistice, a cru devoir s'occuper de l'embuscade de Haynau.

« L'armée prussienne, dit-il, composait avec le corps du général Barclay, la colonne de l'aile droite qui opérait son mouvement par Haynau. Comme on devait se retirer aussi lentement

que possible, comme d'autre part on ne voulait pas s'engager à nouveau dans un combat général, et comme l'avant-garde ennemie commençait peu à peu à inquiéter et à presser vivement notre arrière-garde, le général von Blücher résolut de tendre une embuscade à cette avant-garde et de la punir de son acharnement. La contrée en arrière de Haynau lui offrait à cet effet une excellente occasion. »

Quand on va de Haynau à Liegnitz, on arrive à un quart d'heure de Haynau au village de Michelsdorf. A partir de ce village jusqu'à Doberschau, situé à près de 4 kilomètres plus loin, le pays est absolument plat et découvert. Les villages de Pantenau et de Steudnitz qui s'élèvent au milieu des prairies d'une petite vallée forment seuls un léger soulèvement de terrain. A droite de la plaine, au contraire, se trouve un terrain coupé, qui commence au village d'Ueberschaar et se compose de parties découvertes alternant avec des bocqueteaux. Le pays conserve ce caractère et cet aspect jusqu'à Baudmannsdorf situé à peu près sur la même ligne que Doberschau, mais à 4 kilomètres environ plus à droite.

Le 26 mai, l'armée prussienne se retirait de Haynau sur Liegnitz. Son arrière-garde la suivait à 15 kilomètres et dépassa ce jour-là Haynau.

L'idée adoptée était la suivante :

« L'arrière-garde composée de 3 bataillons d'infanterie et de 3 régiments de cavalerie légère sous les ordres du colonel von Mutius défilera à travers la plaine, se dirigeant sur Steudnitz après être restée devant Haynau le temps nécessaire pour amener l'ennemi à en sortir et la contraindre à se retirer. Elle cherchera à attirer l'ennemi sur ses pas. Toute la cavalerie de réserve, 20 escadrons et 2 batteries à cheval sous les ordres du colonel von Dolfs s'embusquera près de Schellendorf. Ces escadrons devront, en profitant des mouvements du terrain s'avancer à couvert, sans se montrer et aussi vite que possible, de façon à déboucher par Ueberschaar dans la plaine et à tomber sur le flanc droit de l'avant-garde ennemie qu'on aura poussée en avant et qui devra vraisemblablement s'occuper uniquement des troupes du colonel von Mutius. »

Il y avait entre Baudmannsdorf et Pohlsdorf un moulin à vent situé sur un point bien apparent. On devait y mettre le feu pour donner à la cavalerie de réserve le signal de se porter en avant.

La brigade de Ziethen était placée en réserve entre Pantenau et Pohlsdorf, et c'était ce général qui devait diriger toute l'opération. Le général von Blücher se tenait d'ailleurs à proximité.

L'ennemi ne poursuivit ce jour-là qu'assez mollement. Il ne déboucha d'Haynau qu'après 3 heures, et ne s'avança que lentement et timidement.

Le colonel von Mutius opéra de son côté sa retraite à pas comptés.

La division Maison formait l'avant-garde française.

Le maréchal Ney, qui commandait le corps dont elle faisait partie, avait paru en personne sur le terrain quelques instants avant l'attaque. Le général Maison, comme s'il avait eu instinctivement quelque pressentiment de ce qui allait advenir, fit part au maréchal, qui se contenta d'en rire, de l'appréhension qu'il éprouvait à s'engager dans cette plaine. Le maréchal se porta vers un autre point et le général Maison s'avança à regret et à contre-cœur dans la plaine. Il est vrai de dire que, malgré cela, il négligea d'envoyer sur sa droite des détachements chargés de fouiller les plis du terrain et d'assurer la sécurité de son flanc droit.

Lorsque l'ennemi fut arrivé à environ 1500 pas du village de Michelsdorf, la cavalerie de réserve s'ébranla, parce qu'elle avait environ 2 kilomètres à faire avant d'arriver à la hauteur des troupes du colonel von Mutius. Elle franchit cette distance au trot et le général von Ziethen donna le signal de l'attaque en mettant le feu au moulin. Le général Maison comprit aussitôt que cet incendie devait être un signal et prescrivit à son monde de se masser. Mais c'est à peine si ses troupes eurent le temps d'exécuter le mouvement prescrit. Le colonel von Dolfs, laissant deux de ses régiments en réserve et renonçant à se servir de son artillerie à cheval, profita de l'occasion et se précipita tête baissée sur l'ennemi avec 3 régiments. La cavalerie ennemie tourna bride, abandonnant à leur sort les trois ou quatre masses confuses qui essayaient de se grouper. Ces masses furent rompues et tout ce qui ne fut pas pris ou sabré, s'enfuit, en traversant le village de Michelsdorf, dans la direction de Haynau.

Tout cela avait été l'affaire d'un quart d'heure, si bien que le colonel von Mutius eut à peine le temps d'arriver avec sa cavalerie et de prendre part au combat.

L'ennemi abandonna toute son artillerie qui se composait de 18 pièces. Comme on manquait de chevaux harnachés, on ne put emmener que 11 de ces bouches à feu. On prit à l'ennemi 3 ou 400 hommes. La cavalerie se retira ensuite jusqu'à Lobentau, l'arrière-garde y fit halte et maintint ses avant-postes dans la plaine à peu de distance de Haynau. Pendant toute la journée du lendemain l'ennemi n'osa pas reprendre sa marche, et ce ne fut que le 28 que l'arrière-garde fut rappelée jusque dans les environs de Kloster-Wahlstatt.

La cavalerie s'est couverte dans cette affaire d'une gloire qu'en raison de la supériorité de la tactique d'infanterie, elle devait par la suite avoir tant de peine à acquérir. Ce combat prouve qu'il est des circonstances dans lesquelles cette supériorité disparaît, des moments où la cavalerie peut faire de grandes choses. Le colonel von Dolfs, qui trouva la mort dans les rangs mêmes de l'ennemi, peut, à bon droit, être ce jour-là comparé à Seidlitz.

Note VIII. — Page 59.

Un ordre du jour de Blücher.

A propos de l'embuscade tendue par Blücher entre Haynau et Michelsdorf, il nous a paru curieux de reproduire ici l'ordre du jour que le feld-maréchal avait adressé quelques mois auparavant, le 8 avril 1813, à Rochlitz, aux troupes sous ses ordres :

« L'histoire des guerres montre que plus d'une fois des troupes aguerries ont été surprises sous de bons chefs. Ce malheur n'arriverait jamais si les précautions de sûreté prescrites par le règlement n'étaient pas trop souvent négligées. Récemment encore, nos troupes ont été surprises à Tilsitt et à Neuenburg, quoiqu'elles fussent commandées par des officiers qui jouissaient d'une bonne réputation. Pour empêcher qu'un pareil malheur n'arrive aux officiers de mon armée, je mets à l'ordre les prescriptions ci-après sur les mesures de sûreté à prendre dans les cantonnements. En les observant, il ne nous arrivera jamais un pareil déshonneur. On peut être battu : il n'est jamais permis d'être surpris. Une surprise implique toujours un manque de vigilance : l'officier qui s'est laissé surprendre fournit la preuve que l'honneur de nos armes et le sien

propre n'ont aucune valeur pour lui, qu'il fait passer ses aises avant la vie et la liberté de ses subordonnés. Bien convaincu de cette vérité, je déclare ici que si un officier se laisse surprendre, je le renverrai immédiatement de l'armée ainsi que son chef de bataillon ou son colonel, et je les ferai traduire devant un conseil de guerre. »

Note IX. — Page 68.

Rectification. — Halberstadt, 28-30 mai.

Selon quelques auteurs, Tchernitcheff aurait disposé en outre du régiment de hussards d'Alexandria.

Note X. — Page 71.

Observations de Toll sur l'armistice de 1813.

La plus grande faute qu'ait faite Napoléon dans sa carrière militaire, c'est d'avoir consenti à l'armistice après les batailles de Lützen et de Bautzen, et cela pour les raisons suivantes :

1° Les batailles de Lützen et de Bautzen gagnées sur les armées alliées avaient redonné à l'armée de Napoléon son ancien moral et la confiance qu'elle était accoutumée d'avoir dans son chef, et à laquelle les désastres de l'année 1812 avaient porté la première atteinte;

2° Malgré les pertes que son armée avait éprouvées dans ces deux batailles, elle conservait encore une grande supériorité numérique sur celle des alliés qui se trouvait réduite à 60,000 hommes quand elle vint occuper la frontière entre Schweidnitz et Ohlau ;

3° Si l'armée alliée s'obstinait à garder sa position en Silésie, Napoléon, ne pouvant certainement pas passer l'Oder en laissant cette armée dans son flanc droit, devait nécessairement marcher à elle pour la combattre. Une bataille gagnée par lui rejetait l'armée alliée sur Neisse ou sur Glatz, forteresses qui n'étaient guère en état de ravitailler l'armée battue, d'autant plus que les moyens d'armement et d'approvisionnement n'étaient proportionnés qu'à leur propre défense;

4° Il résulte de là que l'armée alliée n'ayant pas l'avantage

d'accepter une bataille dans la direction où elle se trouvait, par cela même qu'elle risquait ainsi de perdre ses communications avec sa base qui, à cette époque, était le duché de Varsovie et d'où lui arrivaient les secours en hommes, en vivres et munitions de guerre, devait nécessairement repasser l'Oder et conserver ses lignes par Kalisch et par Widawa sur Varsovie;

5° Napoléon avait fait la grande faute d'attacher trop de prix à la possession de Hambourg et d'y laisser tout le corps de Davout. Celui-ci, renforcé de tout ce qu'on pouvait retirer de Magdebourg, devait être dirigé sur Berlin, et Oudinot aurait reçu l'ordre de venir renforcer l'armée de Napoléon qui aurait été à même de poursuivre vivement l'armée alliée vers la Vistule et de secourir la place de Danzig qui seule lui procurait un nouveau renfort de 25 à 30,000 vieux soldats. Dans cette position Napoléon, fort de 150,000 hommes, devait proposer la paix qui lui aurait été certainement accordée sous les conditions les plus avantageuses.

Enfin, en commettant la faute de consentir à l'armistice, il en commit une qui lui ôtait la chance de rester le plus puissant des souverains, c'était de n'avoir pas écouté les propositions de paix à Prague, au prix de légers sacrifices de son côté.

Prague, le 4/16 août 1813.

Note XI. — Page 83.

Toll à propos de la nomination de Schwarzenberg comme généralissime.

Bernhardi, dans ses *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Kaiserl. russischen Generals von der Infanterie Carl Friedrich Grafen von Toll*, donne, sur les motifs qui ont amené les souverains alliés à confier le commandement en chef au prince de Schwarzenberg, des détails trop intéressants pour que nous résistions au désir de les reproduire ici.

Afin de mieux faire saisir au lecteur la gravité et l'importance des opinions émises et des raisons données par Bernhardi, nous croyons devoir préparer cette citation par une analyse des pages qui la précèdent dans le 3e volume des *Denkwürdigkeiten.*

D'après Bernhardi, on a prétendu d'une part qu'on avait offert

le commandement suprême à l'empereur Alexandre qui avait refusé de l'accepter; c'est là, dit-il, ce qu'écrit Danilewski; mais on se trouve assurément en présence d'une version erronée, parce qu'il est évident que jamais l'Autriche n'aurait permis qu'on confiât la direction des armées au souverain qu'elle redoutait presque autant que Napoléon Ier, au souverain qui le premier avait mis en échec les armées françaises, auquel on prêtait, en outre, l'intention d'annexer la Pologne à son vaste empire, et dans lequel on avait déjà trop de tendance à voir l'arbitre futur des destinées de l'Europe.

D'après une autre version, l'empereur Alexandre aurait désiré devenir le généralissime des armées alliées : il aurait espéré qu'on viendrait le prier de se charger du commandement en chef; il aurait même fait, à ce sujet, des allusions que le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche auraient affecté de ne pas comprendre. Pour démontrer le peu de consistance et l'inanité de cette version, il suffit de dire que si tel avait été le désir de l'empereur Alexandre, rien n'aurait pu l'empêcher de prendre le commandement en chef et la direction des opérations dès la campagne du printemps de 1813. Bernhardi ajoute que si l'Empereur ne l'a pas fait, c'est qu'il sentait bien que pour attirer l'Autriche dans la coalition il faudrait lui promettre et lui donner le commandement en chef. C'est là, du reste, ce que Toll et Diebistch, qui ont constamment vécu auprès de l'Empereur pendant tout ce temps, n'ont cessé d'affirmer.

« C'était donc à un Autrichien, dit Bernhardi, qu'était réservé le commandement en chef. Le choix tomba sur le feld-maréchal prince Charles de Schwarzenberg. Dans les armées russe et prussienne on accepta cette nomination, en se réservant de la juger et de l'apprécier plus tard, et l'on peut même dire que l'armée prussienne, plus enthousiaste, plus disposée à tout voir sous un jour favorable, augura bien du nouveau généralissime. En Autriche, au contraire, cette nomination surprit en quelque sorte tout le monde, et en tous cas elle ne parut pas de nature à modifier le sentiment général des populations qui n'étaient rien moins que favorables à la guerre.

Schwarzenberg, en effet, n'avait jamais eu jusque-là l'occasion d'acquérir une de ces réputations qui prédestinent un homme à de si hautes fonctions. En raison même des différentes situa-

tions qu'il avait occupées au cours de sa carrière, l'armée le connaissait et l'appréciait moins qu'une foule d'autres officiers, et dans les rangs de cette armée, on aurait aisément trouvé nombre de généraux plus connus, plus populaires, et dont les talents auraient inspiré plus de confiance aux troupes et au pays.

On parlait surtout de l'archiduc Charles qu'on désignait universellement comme le seul homme à hauteur d'une pareille situation; mais cependant, même dans les cercles les mieux informés, on ne s'attendit jamais à le voir appelé aux fonctions de généralissime. Cette nomination même était impossible pour plus d'une raison. On savait, en effet, que depuis le temps de Souvorow, l'archiduc avait toujours professé une certaine antipathie pour les Russes et leurs généraux qui, de leur côté, ne l'aimaient guère. C'était pour cela et pour n'être pas en contact immédiat avec ces alliés qu'il s'était, en 1809, réservé le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il est évident que la nomination de l'archiduc n'aurait guère plu aux alliés et surtout à l'empereur Alexandre qui connaissait la disposition d'esprit de ce prince, et qui savait que les relations des généraux russes avec l'archiduc ne pouvaient manquer d'être très tendues. Mais, au point de vue exclusivement autrichien, il y avait encore d'autres raisons pour exclure l'archiduc. Tout le monde sait, en effet, que Metternich et son entourage étaient et avaient de tout temps été hostiles à l'archiduc; on sait de plus que depuis 1809 l'archiduc paraissait suspect. Depuis cette époque, en effet, certains bruits n'avaient cessé de courir sur le compte de ce prince dans certains cercles de l'aristocratie autrichienne : on prétendait, qu'en 1809, après les premières victoires de Napoléon, alors que tout paraissait devoir s'effondrer sous les coups du vainqueur, l'archiduc aurait été disposé à traiter personnellement avec l'empereur des Français et avait cherché à devenir, en qualité de prince faisant partie de la confédération du Rhin, roi de Bohême. On allait jusqu'à dire qu'il avait fait des démarches à cet effet. C'était ainsi qu'on interprétait les ouvertures que l'archiduc avait faites pour traiter (sans ordre, il est vrai), après les malheureux événements de Landshut et de Ratisbonne, à un moment où, comme le prouvent d'ailleurs les lettres qu'il adressait à cette époque à son frère l'archiduc Jean, il était découragé et démoralisé.

Bien que ces soupçons et ces bruits fussent complètement dénués de fondement, ils n'en avaient pas moins réussi à se répandre et à s'accréditer dans certains milieux, et ce qui est certain, en revanche, c'est que l'empereur François n'avait pas pardonné à l'archiduc ses tentatives de négociations. Ce monarque n'admettait pas qu'on pût se permettre une pareille initiative. C'était là chose qu'il ne pardonnait à personne et qu'il n'oubliait jamais.

Enumérant ensuite les raisons pour lesquelles on crut devoir rechercher pour occuper le commandement en chef un homme qui, à défaut de véritables talents militaires et d'une réputation incontestée comme général, eût pour lui le prestige d'une haute naissance, l'habitude des cours, beaucoup de tact, d'à-propos et de savoir-faire, Bernhardi ajoute comme conclusion : Ces qualités, Schwarzenberg les possédait toutes ; c'était un brave et loyal soldat, mais *ce n'était pas un général!* »

Note XII. — Page 85.

Lettre du général baron Winzingerode au colonel baron Löwenstern.

Je viens de recevoir du prince royal de Suède la nouvelle que l'empereur Napoléon se rendra en personne à l'armée du maréchal Oudinot.

Il se dirige de Dresde à Baruth avec l'intention de marcher par la droite sur Berlin, de nous battre et de faire son entrée triomphale dans cette capitale.

Il s'agit à présent d'inquiéter sa gauche, et si cela se peut, ses derrières.

Vous avez été choisi pour cette expédition et vos antécédents me sont une garantie que vous répondrez à la confiance que je vous accorde.

Le Prince royal me prévient que l'empereur Napoléon suivra son armée fortement escorté de cavalerie de la garde (probablement les chasseurs à cheval de la garde).

Le Prince royal accorde à votre détachement dans le cas où vous seriez assez heureux pour l'enlever 500,000 roubles de gratification et une récompense proportionnelle à votre état-major.

Vous êtes parfaitement bien placé pour entreprendre cette expédition.

Dirigez-vous de Jüterbogk vers Baruth où se trouve le quartier général d'Oudinot, harcelez le flanc gauche de l'ennemi, autant que vous le pourrez : glissez-vous après sur les derrières de l'armée ennemie, tâchez de gagner la grande route de Dresde, faites ensuite comme vous l'entendrez et sachez que votre soutien est établi à Belitz et commandé par le comte Orurk, sous les ordres duquel vous vous trouverez et auquel il faut adresser vos rapports.

Dans le cas où vous ne pourriez pas arriver jusqu'à Jüterbogk et que cet ordre vous trouverait entre cet endroit et Treuenbrietzen, tâchez alors de parvenir au même but en vous dirigeant sur Luckenwalde.

WINZINGERODE.

Belzig, 17 août 1813.

Note XIII. — Page 96.

Notes complémentaires sur les mouvements de la cavalerie autrichienne.

Du 25 août au 3 septembre, la cavalerie autrichienne avait rendu aux alliés quelques services qu'il importe de signaler.

C'est ainsi que sous la protection du 1er régiment de hussards (régiment de l'empereur Ferdinand), on parvint à armer du 21 au 25 août 1700 paysans chargés de garder les confins de la Bohême.

Le 25 août, un escadron de ce régiment avait réussi à enlever, aux environs de Seiffersdorf, une patrouille française forte de 2 officiers et de 26 lanciers.

Le 2 septembre, les hussards s'emparaient d'un magasin établi à Reichenberg, le lendemain ils mettaient à Zittau la main sur un autre magasin. Ils avaient pendant ces deux jours fait prisonniers une centaine de fantassins et une quarantaine de cavaliers.

(*Histoire du 1er régiment de hussards*, régiment de l'empereur Ferdinand.)

Note XIV. — Page 134.

Mouvements de Löwenstern après Dennewitz.

Les opérations exécutées, après la bataille de Dennewitz, sur les flancs et les derrières de l'armée battue du maréchal Ney, contribuèrent puissamment à fermer au maréchal la route de Wittenberg et à l'obliger à se diriger sur Torgau. L'apparition et les coups de main des partisans de Löwenstern empêchèrent en outre le maréchal de rallier ses troupes déjà ébranlées par la défaite et ne lui permirent pas de remettre de l'ordre dans ses colonnes.

(*Mémoires d'un Livonien*, Löwenstern.)

Note XV. — Page 154.

Ordres donnés au colonel Löwenstern par Winzingerode.

Au mois de septembre, le général Tchernitcheff transmit au colonel Löwenstern un ordre donné par le général Winzingerode et prescrivant à cet officier de se porter sur la rive gauche de l'Elbe.

Winzingerode, en exposant au colonel Löwenstern le but de l'opération, lui recommandait d'inquiéter l'ennemi, de lever des contributions, de rassembler du bétail par voie de réquisition, d'interrompre les communications de l'ennemi et d'envoyer des nouvelles au quartier général.

Dans cette instruction il était dit encore : « Pour ce qui est des contributions, vous aurez à tenir un état exact de toutes les réquisitions que vous aurez faites et à en rendre compte immédiatement, toutes ces prestations se faisant pour le compte du gouvernement. Je vous invite par suite à vous conformer rigoureusement aux règles posées et aux ordres émanant de Son Altesse Royale[1] et de S. E. le général baron Winzingerode.

Je crois, en outre, nécessaire de vous faire connaître que vous seul serez rendu responsable de la non-observation éventuelle des règles en question. Dès que vous vous serez mis en commu-

[1] Il s'agit du prince royal de Suède, Bernadotte.

nication avec les postes de la grande armée, vous enverrez par l'intermédiaire de ces postes au général en chef des renseignements exacts sur la situation actuelle de notre armée[1]. »

« Quand je parcourus ces instructions, dit Löwenstern dans ses mémoires, ma figure s'allongea. L'ordre en effet me donnait une triple mission : inquiéter l'ennemi, lever des contributions, donner des nouvelles à la grande armée. Or l'exécution d'une quelconque de ces trois missions, devait forcément compromettre et contrarier l'exécution des deux autres. S'il me fallait inquiéter l'ennemi, il m'était impossible de me porter du côté de la grande armée et si je consacrais à la levée des contributions le temps matériellement nécessaire, les renseignements que je devais transmettre à la grande armée perdaient toute leur valeur par cela même qu'ils auraient perdu leur actualité. Enfin pour pouvoir agir efficacement sur les derrières de l'ennemi, il faut avoir pour soi les habitants qui ne manqueront pas au contraire de détester et de travailler à la perte de celui qui sera chargé de lever des contributions et d'opérer des réquisitions. En présence des observations que je présentai au général Tchernitcheff, ajoute Löwenstern, il me répondit qu'il n'avait fait que transcrire et me transmettre les instructions en question. Mais, heureusement pour moi, dès le lendemain, je reçus des ordres nouveaux qui me tirèrent de ce mauvais pas. »

Note XVI. — Page 167.

Coup de main sur Merseburg (18 septembre.)

Afin d'assurer la réussite du coup de main qu'il résolut dès le 15 septembre, de tenter sur Merseburg, Thielmann eut recours à une ruse de guerre. Le 15 septembre en effet il se montrait avec son corps d'abord à Nessa, puis du côté de Teuchern, dans l'espoir de faire supposer au général Lefebvre-Desnoettes qu'il comptait se replier par Zeitz sur la rive droite de l'Elster. A cet effet il envoya même de ce côté quelques partis cosaques avec la défense formelle de s'engager avec l'ennemi et s'arrangea de

[1] L'armée du Nord sous les ordres de Bernadotte.

façon à faire tomber entre les mains de l'ennemi à Weissenfels, un ordre d'envoi à Zeitz des réquisitions faites dans cet endroit.

Aussi à peine arrivé à Teuchern et dès qu'il sut que le 16 septembre Lefebvre-Desnoettes, s'attachant anx pas de quelques piquets cosaques qui se dispersèrent ensuite pour rejoindre le gros du corps, se portait vers Zeitz, Thielmann n'hésita pas un instant à changer la direction de sa marche, à passer tout à coup la Saale à Kösen et à prendre la route de Freiburg. Il en résulta que tandis que Lefebvre-Desnoettes se hâtait de précipiter sa marche vers Zeitz pour y disputer le passage de l'Elster à son adversaire, qu'il perdait de vue pendant ce temps, Thielmann mettait cette faute à profit pour se dérober par une marche de flanc et gagner deux marches sur lui.

Continuant son mouvement, il passait encore dans la journée du 16 septembre l'Unstrutt près de Freiburg et poussait sur la route de Querfurt jusqu'à Gleina où il s'arrêta.

De là il envoya vers Freiburg des patrouilles qui lui révélèrent, d'après les renseignements que leur avaient fournis des gens du pays, la présence de la cavalerie française dans cette ville. Il en conclut que le général français n'avait dû emmener avec lui vers Zeitz qu'une partie de son corps et qu'il avait laissé à Weissenfels le gros de son infanterie, envoyé quelques compagnies à Naumburg, et détaché vraisemblablement quelques escadrons seulement à Freiburg. Afin de s'assurer de ce qui se passait à Freiburg il dirigea de ce côté un parti de cosaques sous les ordres du lieutenant-colonel von Bock. Lui-même avec le gros de son corps marcha de Gleina à Schortau par des chemins de traverse, reprit sur ce dernier point la route de Freiburg à Merseburg et poussa jusqu'à Braunsdorf où il bivouaqua et fut rejoint par le lieutenant-colonel von Bock, qui avait amusé pendant toute la journée les cavaliers français postés à Freiburg.

Le 18, il était devant Merseburg à 8 heures du matin et, pour décider le commandant français à accepter une capitulation qui lui avait été proposée et qu'il avait rejetée, Thielmann eut encore une fois recours à un stratagème. Le commandant français avait, en effet, répondu qu'une infanterie bien armée ne rendait pas ses armes à la cavalerie. Or, Thielmann traînait pour le moment à sa suite 2,000 prisonniers français. Le ciel était couvert et le brouillard commençait seulement à se dissiper.

Thielmann ordonna donc à ses cosaques de disposer les prisonniers sur une longue ligne à environ 2,000 pas de la ville. Une fois ce mouvement exécuté, Thielmann montra cette longue ligne au parlementaire français qui retourna auprès de son chef et appela à son tour son attention sur la présence de cette ligne d'infanterie.

Quelques instants après, la capitulation était conclue.

Thielmann après avoir, comme nous l'avons dit, fait sauter le pont de pierre de la Saale, poussa un escadron sous les ordres du capitaine von Rohr vers Halle, et reprit ensuite pendant la journée du 18 la route de Freiburg.

A cause de la fatigue de son monde, il s'arrêta le soir à Rundstät, se faisant couvrir à Bedra par les cosaques auxquels il avait prescrit de surveiller la route de Freiburg et les chemins venant de Weissenfels, points par lesquels l'ennemi pouvait déboucher.

Pendant ce temps Lefebvre-Desnoettes, qui n'avait rien trouvé devant lui du côté de Zeitz, avait repris son projet d'attaquer Thielmann partout où il le rencontrerait dans l'espoir de l'écraser sous des forces supérieures, et comme l'infanterie qu'il avait laissée à Weissenfels lui assurait la possession de la grande route, il s'empressa de diriger sa cavalerie sur Tagewerben, par la route de Merseburg, où il espérait encore atteindre son adversaire. Lefebvre-Desnoettes ne savait pas à ce moment que Thielmann avait pris Merseburg : il avait du reste perdu le contact depuis Teuchern, et les escarmouches insignifiantes que les cosaques avaient eues avec ceux de ses cavaliers qu'il avait postés à Freiburg ne pouvaient lui fournir aucun indice.

Le 19, Thielmann se porta avec tout son monde de Bedra vers Freiburg. Prévenu par ses émissaires des mouvements de Lefebvre, il voulait franchir l'Unstrutt sur le pont de cette ville, pour repasser de là à Kösen, sur la rive droite de la Saale.

Thielmann avait d'ailleurs à peine commencé son mouvement, que ses éclaireurs cosaques et ses flancs-gardes lui signalaient la marche des Français de Tagewerben vers Pettstädt.

Arrivé à hauteur de Grest, il poussa les cosaques du côté de Pettstädt, se prépara lui-même à les soutenir avec le gros de son monde, pendant qu'un escadron de chasseurs volontaires du régiment de cavalerie nationale (hussards de Silésie) filait en toute hâte pour s'assurer la possession du pont de Freiburg. Pendant

ce temps les cosaques devaient amuser l'ennemi, l'arrêter o
tout au moins le retarder dans sa marche. Heureusement pou
Thielmann, Lefebvre-Desnoettes n'avait pas songé à occuper l
pont de Freiburg, qui, s'il avait été entre les mains des Français
aurait placé Thielmann dans une situation des plus critiques, don
ce général n'aurait pu se tirer qu'en regagnant la Saale après d
nombreux détours.

Du reste, et comme Thielmann l'avait prévu, il s'était engag
à Pettstädt un combat assez vif qui se continua jusque dan
Freiburg. Thielmann, faiblement poursuivi par les Français au-delà de Freiburg, réussit néanmoins à repasser la Saale à Kösen,
et le soir même après s'être, aux environs du pont de Kösen,
emparé d'un convoi de munitions d'environ 200 voitures, il alla
bivouaquer près d'Alt-Flemmingen. Thielmann permit alors à la
moitié de son monde de se reposer, et vers le matin il octroya
quelques heures de repos à celles de ses troupes qui avaient
veillé jusque-là.

Le 20, le corps bivouaquait à Osterfeld, le 21 il était à Zeitz
où il restait les 22 et 23 septembre et où Thielmann recevait des
nouvelles de Mensdorff.

(KEYSERLING. *Aus der Kriegszeit.*)

Note XVII. — Page 260.

Essai de justification des mesures prises par Wrede (général Heilmann).

L'historiographe du feld-maréchal prince Wrede, le général-major bavarois Heilmann, tout en essayant de justifier les mesures prises par le général au moment de la bataille de Hanau, confirme, comme le montreront les emprunts que nous allons faire à son livre, l'opinion même que nous avons émise.

« Afin de pouvoir porter un jugement sur la conduite de Wrede, dit le général, il est avant tout nécessaire de tenir compte des renseignements qui lui étaient parvenus à cette époque, des données qu'il possédait sur la situation générale. On ne saurait, en effet, trop insister sur ce fait que Wrede s'est laissé et devait se laisser imposer ses mouvements et ses opérations par les informations qui lui sont parvenues. »

Toutefois, avant de reproduire les documents que le général Heilmann va apporter dans le débat, il importe de constater que quand Wrede arriva à Hanau le 29 octobre, à 1 heure 1/2 de l'après-midi, il devait être complètement fixé sur la situation absolument mauvaise que ses retards involontaires ou forcés et les ordres contradictoires émanant du généralissime lui avaient faite. La perte du point important de Gelnhausen, qu'il aurait dû solidement occuper et conserver à tout prix, suffisait pour lui montrer d'une façon indéniable qu'il allait avoir à lutter contre tout ce qui restait encore de l'armée française et contre l'Empereur lui-même.

« Le 26 octobre, à Würzburg, dit le général Heilmann, Wrede avait reçu du colonel autrichien von Scheibler, dont le corps de partisans avait été attaché à ses troupes, des renseignements précis sur la direction prise par l'armée française. Scheibler lui avait, en effet, écrit de Schmalkalden, le 26, à midi : « Un agent, dans lequel je puis avoir toute confiance, arrive à l'instant de Fulda qu'il a quitté hier soir à 10 heures et a pu personnellement constater que *l'ennemi se retire en réalité sur Francfort. Les troupes ennemies ont commencé à défiler par Fulda depuis hier midi et continuaient à traverser la ville au moment où il l'a quittée.* Le maréchal Ney et plusieurs généraux de division auraient, d'après lui, passé la nuit dans la ville ou du moins y avaient fait préparer leurs logements. *L'Empereur lui-même devait y arriver ce matin et une partie de la garde impériale avait atteint Fulda.* » Je compte, par suite, me mettre immédiatement en route, me porter par Hammelburg sur Brückenau, et de là, en me réglant sur les événements, sur Fulda ou Steinau, où je compte être demain matin. La route d'Eisenach par Meiningen et Schmalkalden est absolument libre, mais j'y envoie néanmoins un parti tant pour surveiller cette route que pour couvrir mon flanc droit. »

Il est clair qu'à ce moment Wrede lui-même croyait que Napoléon se dirigeait sur Hanau; c'est d'ailleurs ce que prouvent les nouvelles qu'à la date du 26 octobre il transmettait au roi de Bavière et au généralissime.

Voici, d'ailleurs, ce qu'il écrivait à Maximilien-Joseph : « Le colonel baron Scheibler, qui avec un corps volant s'est porté aujourd'hui par Hammelburg dans la direction de Fulda, m'in-

forme que *l'armée ennemie se retire positivement et en grande hâte sur Fulda;* il me faut donc, de mon côté, me hâter de réunir mon armée à Aschaffenburg, et de choisir la position sur laquelle je pourrai faire le plus de mal à l'ennemi. En même temps, il envoyait à Schwarzenberg la dépêche suivante : « Le colonel baron Scheibler, qui était hier avec son corps volant à Schweinfurt et qui se porte aujourd'hui en passant par Hammelburg et Brückenau sur Fulda ou sur Steinau, me fait savoir qu'il est désormais *certain que l'ennemi se retire par Fulda* où dès hier une partie de son armée était arrivée. Il y avait hier à Hanau 3,000 hommes de troupes de marche. » Enfin Wrede laisse même percer dans la lettre qu'il écrit à l'empereur Alexandre l'intention de résister à l'Empereur sur la position de Gelnhausen : « J'espère fermer à l'ennemi sa route de retraite sur Mayence en me *postant soit à Gelnhausen, soit à Hanau.* »

Mais, ajoute le général Heilmann, on ne jugea malheureusement pas à propos de tenir tête à Gelnhausen. Cette intention disparaît et reparaît tour à tour dans la correspondance échangée, sans qu'on ait jamais songé à y voir le seul, le vrai moyen de résoudre le grave problème en présence duquel on se trouvait.

Un courrier venant du grand quartier général, alors installé à Iéna, arriva à Würzburg dans la nuit du 26 au 27. Il n'apportait au général *aucun renseignement précis sur la direction suivie par les colonnes de l'armée française.* On s'attendait, dit un officier de l'état-major de Wrede, à recevoir des nouvelles de ce genre des corps volants qui opéraient sur le flanc gauche de l'armée austro-bavaroise. On voit donc que déjà, à ce moment, on ne croyait plus, au quartier général de Wrede, aux nouvelles envoyées par le colonel Scheibler.

Pendant ce temps, le grand quartier général avait éprouvé désillusion sur désillusion. Schwarzenberg avait d'abord cru (comme nous l'avons dit, du reste), que l'Empereur ferait encore une fois tête sous Erfurt, puis quand il s'aperçut qu'il s'était trompé, il pensa que l'Empereur pour éviter l'armée de Wrede se rejetterait sur Coblenz, comme le prouve une lettre écrite par Schwarzenberg à Elleben, le 27 octobre, et reçue par Wrede le 28 : « Le feld-maréchal Blücher avait avant-hier (le 25) son quartier général à Langensalza, et l'ennemi doit par suite être dans l'impossibilité de se porter sur Cassel ; comme d'autre part,

il a évidemment connaissance de l'existence de votre armée, *il serait possible qu'il se dirigeât par Hersfeld et Alsfeld sur Wetzlar*, pour se retirer derrière la Lahn et chercher de là à passer le Rhin à Bonn ou à Coblenz.

« Je crois devoir appeler l'attention de Votre Excellence sur la direction que pourrait prendre la retraite de l'ennemi, par cela même que ce changement de direction me paraît de nature à exercer une sérieuse influence sur vos opérations..., etc., etc. »

Il est bon de remarquer que Schwarzenberg avait négligé et perdu de vue deux facteurs essentiels. Il aurait dû, en effet, penser que Napoléon préférerait certainement la route de Francfort, d'abord parce qu'elle est par elle-même intrinsèquement meilleure que celle de Coblenz, ensuite parce que depuis 1806 l'Empereur en avait fait une route d'étapes, enfin et surtout parce qu'un grand capitaine comme Napoléon ne pouvait pas songer à se dérober à l'ennemi en sacrifiant inutilement une partie considérable des débris de son armée.

Ces idées qui prévalaient au grand quartier général devaient forcément contribuer à induire Wrede en erreur, et c'est là ce qui explique les deux lettres qu'à la date du 28 octobre il adressait au roi de Würtemberg et à Schwarzenberg et qui prouvent que Wrede pensait encore pouvoir couper à l'ennemi la retraite sur Wetzlar; c'est ainsi qu'il écrit au roi de Würtemberg : « Toutes les nouvelles que je reçois prouvent d'une manière positive que S. M. l'Empereur des Français *continue sa retraite par la route de Cassel.* Il y a donc lieu de supposer qu'on a jeté un pont près de Coblenz. Pour le cas où le feld-maréchal prince de Schwarzenberg ne pourrait pas, avec l'aile gauche de la grande armée, déborder le flanc de l'ennemi, je serais néanmoins en *état d'empêcher ou du moins de contrarier le mouvement de retraite de l'armée ennemie par Wetzlar sur Coblenz.* »

A Schwarzenberg il faisait savoir que tous les renseignements qu'il avait reçus concordaient à établir que *la plus grande partie de l'armée ennemie s'était engagée sur la route de Wetzlar* et qu'il avait par suite pris aussitôt le parti de la prévenir dans cette direction. « Hier, ajoutait-il, l'ennemi avait jeté 5,000 hommes de garnison dans Francfort, mais ces troupes ne tarderont pas à être chassées et rejetées sur Cassel. Toutefois, comme force m'est de faire surveiller effectivement le débouché de

Cassel, il m'est impossible d'employer dans la direction de Wetzlar autant de troupes que je désirerais pouvoir le faire. Ce ne sera que demain soir, quand j'aurai reçu des renseignements plus circonstanciés, que je serai en mesure de faire connaître à Votre Excellence les mesures que je compte prendre et l'effectif des troupes que j'ai l'intention d'employer sur la route de Wetzlar. »

Le 28 octobre, Wrede reçut du général Tchernitcheff la lettre suivante (écrite en français) : « Me trouvant ici (à Neuhof) avec le général Ilowaïsky et faisant en quelque sorte l'avant-garde de l'armée ennemie, *personne plus que vous ne peut être au fait du désordre avec lequel l'armée ennemie se retire.* Monsieur l'officier porteur de la présente en a été témoin oculaire et pourra vous donner des nouvelles positives; munitions, fourrages, subordination, tout y manque; le désordre est sans exemple. *Nous ne saurions trop vous engager de vous porter au plus vite sur Francfort, si telle est votre destination. Une armée de 30,000 braves sous vos ordres arrêteront toute l'armée ennemie et y mettront le comble de la destruction. Napoléon lui-même est avec son armée et n'ose s'en absenter à cause de 4,000 ou 5.000 aventuriers qui le précèdent.*

« *P. S.* L'avant-garde de l'armée ennemie, composée pour la plupart de gardes impériales, a passé la nuit à Fulda, et le reste de l'armée à Hunfeld et ses environs. »

Le 29 octobre, Wrede informait de nouveau Schwarzenberg qu'une colonne ennemie et *même la plus forte de ces colonnes* paraissait de plus en plus avoir pris la direction de Wetzlar. « J'enverrai demain, ajoutait-il, du monde de ce côté. »

Dans la nuit du 29 au 30, Wrede recevait du général Orloff la lettre suivante : « J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que je suis arrivé à Schœnborn (Somborn) avec le corps de partisan (*sic*) qui m'a été confié. Il consiste en 1000 chevaux, dont 500 cosaques et 2 pièces de canon. Ayant côtoyé l'ennemi depuis plusieurs jours, j'ai l'honneur de vous rendre compte de son mouvement. La cavallerie (*sic*) marche en tête et consiste en chasseurs à cheval, dragons et cuirassiers, le tout peut se monter à 6,000 chevaux. Cette cavalerie est entremêlée de bataillons d'infanterie qui traînent avec eux 10 pièces de canon et 15 chariots de munitions. *Toute la colonne peut être estimée à*

plus de 18 à 20,000 hommes. Elle marche sur la grande chaussée, occupe successivement par des piquets tous les passages de la Kinzig et s'avance ainsi sur Hanau. Elle est partie aujourd'hui de Saalmunster. J'occupe le village de Schœnborn (Somborn). Mes piquets sont à Meerholz d'où ils observent tous le cours de la Kinzig. Dans les circonstances difficiles où se trouve l'armée de Votre Excellence, que le sort appelle à décider pour toujours l'indépendance de l'Allemagne, je crois de mon devoir de vous offrir de ma part toute la coopération possible en vous priant de vouloir bien régler vous-même de quel moyen je pourrai servir avec le plus d'utilité les causes communes. Le nombre des troupes et d'artillerie que j'indique est selon ce que j'ai vu de mes propres yeux; il est cependant possible que je n'ai point vu le tout. Il est très sûr que Napoléon se trouve en personne vis-à-vis de moi, sur la grande chaussée. »

A cette lettre, il est bon d'ajouter que les renseignements reçus par Wrede fixaient l'effectif de cette colonne à des chiffres variant entre 20 et 70,000 hommes. Il en résulta, dit l'historiographe de Wrede, qu'il était impossible de savoir exactement quelles mesures il convenait de prendre, et cette indécision devait naturellement avoir pour nous des conséquences fatales.

Mais ce n'était pas seulement Schwarzenberg et son aréopage militaire qui croyaient au changement de direction donné par l'Empereur à ses colonnes : Blücher et Gneisenau eux-mêmes paraissaient admettre la possibilité de la marche de Napoléon sur Wetzlar.

Les ordres donnés par Wrede le 30 octobre aux généraux Rechberg et Pappenheim, c'est-à-dire le jour même de la bataille, prouvent jusqu'à l'évidence qu'il s'attendait à n'avoir affaire sur la chaussée de Mayence qu'à une colonne de flanc forte environ de 20,000 hommes, et pensait que l'Empereur lui-même avait pris une autre route avec le gros de ses forces.

Le prince de Thurn et Taxis, l'officier attaché à l'état-major de Wrede, chargé d'apporter les ordres de son général à Francfort, au général Rechberg, s'exprime à ce propos en ces termes : « Le jour de la bataille, vers 11 heures, le général m'envoya à Offenbach porter à la division Rechberg l'ordre *d'occuper Francfort, de surveiller de là les rives de la Nidda, de manière à empêcher toute colonne ennemie venant de Mayence de se porter contre*

la ville. Le général m'avait prescrit, en outre, de rester auprès de cette division jusqu'à ce que je puisse lui rendre compte de l'exécution de ces ordres et d'annoncer que, *puisqu'on était sûr que l'Empereur avait pris la route de Giessen pour se rapprocher du Rhin, le général Wrede transférerait le lendemain son quartier général à Francfort.* Il ordonnait, d'autre part à Pappenheim, de tenir bon le plus longtemps possible pour ralentir et retarder la marche de l'ennemi et donner ainsi au général en chef la possibilité *de tourner et peut être de prendre le corps ennemi qui ne doit, d'après les rapports reçus, se composer que d'une partie de l'armée ennemie.* »

Le général comte Orloff-Denissoff, qui commandait un corps volant, envoyait porter à la même heure de Meerholz, à 11 heures du matin, à Wrede, le rapport suivant : « Je vous envoie en original le rapport de mes avant-postes, par lequel vous constaterez que *l'empereur Napoléon a couché cette nuit au village de Rothenbergen, que des troupes françaises ont commencé à filer ce matin depuis 3 heures par Gellnhausen, et que leur marche n'a pas encore discontinué. Des nouvelles assez probables annoncent que les Français depuis hier soir ont renoncé à se porter sur Hanau. On assure que l'armée française a pris de Langenselbold à droite de Friedberg, ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'une colonne ennemie doit se diriger à la droite de la grande armée, sur le même point.* L'ennemi file dans ce moment même devant mes yeux avec peu d'ordre, *en plupart cavallerie*[1]. »

Il convient d'ailleurs d'ajouter que le renseignement envoyé par Orloff était, en partie du moins, exact, en ce que le 3e corps de cavalerie sous Arrighi, avait en effet pris à droite, au delà de Langenselbold, afin de faire filer en sûreté les voitures de l'Empereur, les parcs de l'artillerie, etc., etc.

Ce fut seulement pendant la bataille, lorsque la garde entra en ligne, que Wrede et son état-major virent qu'ils avaient affaire à l'Empereur et au gros de son armée : « *Il ne nous reste plus,* s'écria Wrede, *qu'à faire notre devoir de soldat.* »

L'historiographe de Wrede ajoute que Wrede sentit alors qu'il devait se sacrifier lui et son armée et que pour cette raison il

---

[1] Nous reproduisons ici le texte même de la dépêche d'Orloff, envoyée en français par ce général.

refusa d'aller occuper une position sur la rive gauche de la Kinzig. Il devait d'autant plus compter être soutenu presque immédiatement par les troupes alliées qui poursuivaient l'armée française, que Schwarzenberg lui avait formellement fait savoir qu'il *resterait attaché aux talons des Français.*

Il nous paraît inutile d'insister davantage sur les fausses manœuvres, sur les erreurs stratégiques, sur les motifs politiques qui ont amené la bataille de Hanau et ont permis à l'Empereur de s'ouvrir la route du Rhin.

Blücher lui-même s'est exprimé à ce propos de la manière suivante : « Nous avons résolu le grand problème dont nous poursuivions la réalisation : les Français ont repassé le Rhin ; mais on a commis une faute immense qui a sauvé de l'anéantissement les débris de la grande armée française. Napoléon s'est frayé le chemin à Hanau, bien que le général bavarois Wrede ait fait tout ce qui dépendait de lui pour l'arrêter. J'avais suivi pas à pas la marche de l'Empereur et j'occupais aussitôt après lui les quartiers qu'il venait de quitter. Si l'on m'avait laissé marcher dans ma direction primitive, j'aurais été sur les talons de l'ennemi, et j'aurais pu l'attaquer à revers au moment où il s'engageait avec Wrede. Mais, Dieu sait pourquoi, l'empereur François tenait à entrer le premier à Francfort, et c'est pour cela que je reçus de Philippsthal l'ordre de prendre ma direction sur Giessen, tandis que la grande armée devait se charger de faire talonner l'ennemi par une avant-garde. Or, cette avant-garde était à deux jours de marche derrière moi. Elle arriva trop tard, et c'est ainsi que l'Empereur parvint à s'échapper. Sa retraite lui a d'ailleurs coûté cher, et le grand homme n'a guère pu ramener plus de 40,000 combattants sur la rive gauche du Rhin. » Mais, comme l'a dit Clausewitz, l'Empereur n'aurait certes pas réussi à faire passer un seul homme de l'autre côté du Rhin, s'il s'était arrêté à l'idée de prendre le chemin de Mannheim ou de Coblenz.

Note XVIII. — Page 260.

Opinion du prince de Thurn et Taxis sur le combat de Hanau.

Le prince Auguste de Thurn et Taxis, parlant dans son journal

de la position choisie par Wrede, répond dans les termes suivants au reproche adressé à Wrede à ce propos :

« En toute autre circonstance, dit-il, j'aurais certainement blâmé un général qui se serait laissé aller à livrer bataille dans la plaine de Hanau, en ayant la Kinzig derrière lui. Mais, comme nous l'avons dit, jusqu'au moment où les Français débouchèrent du bois, Wrede ne pensait même pas qu'il pût avoir affaire au gros de l'armée française et à l'Empereur, et il était alors trop tard pour songer à refuser le combat. Il ne s'agissait plus en effet pour Wrede de savoir s'il pourrait se maintenir sur la position, mais de prouver aux puissances et au monde entier que les Bavarois étaient fermement résolus à verser leur sang pour la cause des alliés..... »

Enfin il convient d'ajouter que Wrede comptait sur Bubna et Blücher, dont l'arrivée lui avait été annoncée pour le 30, tandis qu'on avait obligé Blücher à obliquer vers la droite et que Bubna ne pouvait en réalité atteindre Hanau que trois jours plus tard.

Note XIX. — Page 260.

Opinion de Clausewitz sur Hanau.

Quel que soit l'abaissement du moral d'une armée battue et quelque raison que l'on ait d'augurer mal de tout engagement nouveau, éviter la lutte avec trop de soin ne peut qu'augmenter le mal et le porter à ses dernières limites. Si Bonaparte, afin de ne pas combattre à Hanau en 1813, eût franchi le Rhin à Mannheim ou à Coblenz, il ne fût jamais parvenu à porter sur la rive gauche de ce fleuve les 30,000 ou 40,000 hommes qui lui restèrent après avoir gagné cette bataille.

Note XX. — Page 262.

Moment décisif de la bataille de Hanau (général Heilmann.)

Le général Heilmann, dans sa biographie de Wrede, rend de la façon suivante compte de la phase décisive de la bataille de Hanau.

Napoléon, qui était arrivé vers 2 heures de l'après-midi à

l'Ihmshütte, avait, à la suite de la reconnaissance faite par Drouot, pris aussitôt ses dernières dispositions qui consistaient à porter tout son effort sur l'aile gauche des Austro-Bavarois, seul moyen de s'ouvrir le chemin du Rhin. Ce fut de l'Ihmshütte que Napoléon dirigea depuis lors toute la bataille.

Vers 3 heures, la lutte redoubla d'intensité. Le général Curial, avec deux bataillons de chasseurs de la vieille garde arracha aux tirailleurs de la division Lamotte les débouchés de la forêt de Lamboy. 2 batteries à cheval de la garde, escortées par 2 régiments de cavalerie de la garde, suivirent le général Curial, et, se servant d'un sentier au nord de la chaussée, vinrent prendre position sur la lisière même du bois. 2 de ces pièces amenées en position jusqu'au débouché même de la chaussée hors du bois permirent l'établissement du reste des pièces, qui se mirent en batterie à droite des deux premières, tandis que quelques autres prirent leurs emplacements à gauche, si bien que Drouot ne tarda pas à disposer de 50 bouches à feu. Un témoin oculaire s'exprime comme suit sur cette mise en batterie de l'artillerie française[1] : « On amena d'abord sur la lisière de la forêt une seule pièce qui ouvrit immédiatement le feu. Cette pièce fut suivie par une 2e, par une 3e, si bien qu'en peu d'instants et avec une rapidité surprenante on eut une immense batterie s'étendant de la route de Gelnhausen jusqu'à la Fallbach. » La cavalerie de la garde se forma en colonne par peloton sur la chaussée avec l'ordre de profiter de la première occasion pour se jeter dans la plaine et tomber sur l'aile gauche et le centre de Wrede. L'infanterie de la garde se tenait prête à soutenir la cavalerie pendant que les troupes des 2e et 11e corps, postées au sud de la chaussée devaient en même temps prendre pour objectif de leurs attaques l'aile droite des Austro-Bavarois.

Les premières batteries amenées par les Français eurent dans le principe à résister au feu extrêmement supérieur des batteries alliées et ce ne fut que l'arrivée en ligne des batteries françaises de 12 qui permit à l'artillerie française de prendre le dessus dans ce grand duel. En effet plus le feu des bouches à feu françaises devenait intense, plus celui des alliés se ralentissait par cela même

---

[1] Histoire du 1er régiment lourd (ancien 7e régiment de chevau-légers du prince Charles).

que les munitions commençaient à leur manquer, et que, par suite même de la distance à laquelle on avait eu l'imprudence de laisser les colonnes de munitions, il aurait fallu un temps assez long pour les faire arriver. Enfin les batteries austro-bavaroises quittèrent leur position et se reportèrent de l'autre côté de la Kinzig. Cette retraite des batteries (retraite que Wrede attribue à un hasard?)[1] décidait du sort de l'aile gauche et par contre-coup du centre. Une grêle de projectiles s'abattit aussitôt sur la cavalerie austro-bavaroise qui reçut l'ordre de charger en ligne et d'enlever les bouches à feu françaises[2]. Toute la première ligne, composée de 3 brigades bavaroises renforcées par une division du régiment de hussards Archiduc-Joseph, se mit aussitôt en mouvement, mais avant même qu'elle eût pu joindre l'ennemi, le désordre, causé en grande partie par les difficultés du terrain, se mit dans ses rangs. Le régiment de chevau-légers qui formait l'aile droite de la ligne fut tout particulièrement maltraité par les feux partis du saillant du bois occupé par les chasseurs de Curial. Toute la ligne continua néanmoins à avancer. Ni le feu des pièces, ni les contre-attaques des deux régiments de cavalerie qui servaient de soutien spécial à l'artillerie ne réussirent à arrêter le mouvement des escadrons bavarois qui, pêle-mêle, avec les cavaliers français pénètrent jusque dans la batterie. Mais au moment même où le succès paraissait assuré, on vit apparaître le gros de la cavalerie française qui venait d'achever son déploiement. Les cavaliers français, formés en colonne serrée, s'avancèrent, sabrant les escadrons bavarois déjà rompus et par leur attaque et par la lutte acharnée qu'ils continuaient à soutenir tant avec les canonniers des batteries qu'avec les régiments qu'ils venaient de forcer à se replier. La première ligne bava-

[1] Une brigade de cavalerie bavaroise avait, sans ordre et de sa propre initiative, chargé quelques escadrons français qui s'étaient montrés sur la lisière du bois et qu'elle avait repoussés. Obligés à leur tour de reculer, les chevau-légers bavarois durent traverser leurs propres batteries : c'est peut-être à ce mouvement que Wrede attribue le hasard dont il parle. Le fait est que les pièces bavaroises attelées à la prolonge quittèrent, sans que personne en ait donné l'ordre, leur position à la suite des chevau-légers.

[2] Les opinions varient toutefois sur la nature des ordres donnés à cette cavalerie. On prétend, en effet, que la cavalerie alliée reçut l'ordre de s'opposer au mouvement de la cavalerie française qui se portait en masse sur la chaussée, et de la charger par lignes se relevant successivement.

roise fut culbutée et poursuivie par les cavaliers français qui lui infligèrent des pertes sensibles. La deuxième ligne composée des dragons de Knesevich et des cuirassiers de Lichtenstein, conduite par le feld-maréchal lieutenant Spleny en personne, tout en réussissant à arrêter les escadrons français, ne parvint cependant pas à arriver jusqu'à la batterie.

Les charges succédèrent alors aux charges, jusqu'à ce qu'enfin la cavalerie austro-bavaroise dut céder le terrain à ses adversaires plus nombreux et soutenus par le feu d'une puissante artillerie, qui avait profité de cette sanglante mêlée pour prendre une deuxième position dans la plaine en avant de la lisière du bois.

Le corps de partisans du colonel comte Mensdorff arriva à temps pour recueillir et dégager la cavalerie austro-bavaroise, au moment même où Nansouty la malmenait d'une façon inquiétante en la chargeant sur son flanc droit et la faisait canonner par 9 bouches à feu qui avaient suivi le mouvement de ses escadrons. L'entrée en ligne des cavaliers de Mensdorff obligea, en effet, les cuirassiers français à s'arrêter et à se replier sur leurs réserves. . . . .

Il nous paraît inutile d'insister sur le rôle brillant, il est vrai, mais moins décisif joué par la cavalerie française dans ses attaques contre le centre des Austro-Bavarois où se trouvait la 3e division Deroy, qui rejetée sur la Kinzig perdit beaucoup de monde en essayant de gagner la rive opposée.

Pour conclure, nous nous contenterons de citer une dernière fois le général Heilmann, et de reproduire quelques lignes de la lettre adressée le 5 novembre par Wrede au comte Rechberg.

Le général Heilmann, avant de passer à l'action du combat du 31 octobre, s'écrie :

« Notre résistance avait été infructueuse, le mouvement de recul de la gauche et du centre avait entraîné notre droite. Wrede était battu, la route de Francfort ouverte. Napoléon pouvait désormais se replier en toute sécurité sur le Rhin et nous avions d'un seul coup perdu tous les fruits que nous aurions pu retirer de notre campagne commencée à Brannau. »

Quant à Wrede, voici ce qu'il écrit au comte Rechberg : « Je ne parle pas de la bataille chaude que j'ai livrée le 30 à l'empereur Napoléon lui-même. Je lui ai fait tout le mal que j'ai pu ;

une partie de sa vieille garde est abîmée; mais je n'ai pu empêcher, vu *ses forces supérieures et le manque de munitions que j'avais, de lui laisser le passage libre le lendemain.* »

Note XXI. — Page 262.

Impressions personnelles de Wrede avant Hanau.

Quand, en 1814, Wrede se retrouva à Paris avec le comte de Mercy-Argenteau, ancien ministre de France à Munich, il ne put s'empêcher de lui dire, en lui parlant de Hanau : « Je ne serais pas sincère si je ne vous faisais pas l'aveu de l'effet que produisirent sur moi et la vue de cette vieille garde dont je connais bien la valeur et le sentiment de la nouvelle position dans laquelle je me trouvais vis-à-vis de l'Empereur. » (*Revue contemporaine*, 15 juin 1869, page 410.)

Montgelas, dans les *Mémoires* (manuscrits) qu'il a laissés et qui figurent aux archives bavaroises, affirme, en effet, que Wrede avait longtemps hésité avant de se décider à prendre parti contre l'empereur Napoléon, qui l'avait couvert de bienfaits et d'honneurs, et à marcher contre cette armée française dans les rangs de laquelle il avait tant de fois combattu.

LISTE

DES

OUVRAGES ET DOCUMENTS CONSULTÉS

Comme nous n'avons pu citer dans le cours de notre travail les différentes sources auxquelles nous avons puisé, nous avons cru bien faire en indiquant par ordre alphabétique les principaux livres et documents relatifs à la campagne de 1813; mais afin de ne pas surcharger inutilement cette liste déjà bien assez longue, nous n'avons cité que quelques-uns des ouvrages français auxquels nous avons eu recours.

Aktenstücke und Materiale zu der Geschichte des grossen Kampfes um die Freiheit Europas in den Jahren 1812-13 (Pièces et documents relatifs à l'histoire de la grande lutte pour la liberté de l'Europe en 1812 et 1813).

Anecdoten aus dem Feldzuge 1813 und 1814 (Oesterreichische Militärische Zeitschrift 1837) (Anecdotes des campagnes de 1813 et 1814 (Revue militaire autrichienne, 1837).

Aster. Schilderung der Kriegsereignisse in und vor Dresden vom 7ten März bis zum 28ten August 1813 (Description des événements militaires dans et devant Dresde, du 7 mars au 28 août 1813).

Aster. Die Kriegsereignisse zwischen Peterswalde, Pirna, Königstein und Priessnitz im August 1813 und die Schlacht bei Kulm (Événements militaires entre Peterswalde, Pirna, Königstein et Priessnitz en août 1813 et la bataille de Kulm).

Aster. Die Schlacht bei Leipzig im October 1813 (La bataille de Leipzig en octobre 1813).

Auszüge aus einem Tagebuche von den Feldzügen 1813, 1814 und 1815 (Militair Wochenblatt 1820) (Extraits d'un journal des campagnes de 1813, 1814, 1815).

Avemann-Leta (Oberlieutenant Ferdinand von). Geschichte des œsterreichischen Dragonerregiments nº 6 Riesch in den Feldzügen 1813-1814 (Histoire du régiment de dragons autrichiens nº 6 Riesch pendant les campagnes de 1813 et 1814).

Balmen (lieutenant-colonel). Zapiski. Mémoires (Manuscrit).

Baumann (Oberslieutenant) Geschichte des K. K. Husaren-Regiment n° 1 Kaiser Ferdinand nach den Quellen des K. K. Kriegsarchiv verfasst (Histoire du régiment de hussards n° 1, empereur Ferdinand d'après les documents des archives impériales et royales de la guerre).

Beiträge zur Kriegsgeschichte der Feldzüge 1813 und 1814 von einen officier der Alliirten Armee (Notes relatives à l'histoire militaire de campagnes de 1813 et 1814, par un officier des armées alliées).

Beitzke. Geschichte der deutschen Freiheitskriege (Histoire des guerres de l'indépendance de l'Allemagne).

Bemerkungen über verschiedene Ereignisse im Kriege des Jahres 1813 (Remarques sur certains événements de la campagne de 1813). Ouvrage attribué à l'état-major de Barclay de Tolli.

Benkendorf (général). Mémoires sur la guerre de 1812 et 1813.

Benkendorf (général). Des cosaques et de leur utilité à la guerre.

Berichtigung zu der Darstellung der Schlacht bei Hanau am 30 October 1813 im ersten Hefte der œsterreichischen militärischen Zeitschrift 1839 (Rectification de la description de la bataille de Hanau, 30 octobre 1813, publiée par la Revue militaire autrichienne, 1re livraison de 1839).

Berneck. Die Schlacht bei Leipzig (La bataille de Leipzig).

Bernhardi. Denkwürdigkeiten des Grafen von Toll (Mémoires du comte de Toll).

Berthier (maréchal, prince de Wagram). Lettres et ordres.

Bogdanovitch (général-lieutenant). Histoire de la guerre de 1813 pour l'indépendance de l'Allemagne (Publié en russe, a depuis été traduit en allemand).

Boutourlin (général). Tableau de la campagne d'automne de 1813 en Allemagne, par un officier russe.

Carrion-Nisas (général de). Récit de la campagne d'Allemagne en 1813.

Casse (A. du). Mémoires et correspondance du prince Eugène.

Casse (A. du). Le général Vandamme et sa correspondance.

Charras (lieutenant-colonel). Histoire de la guerre de 1813 en Allemagne.

Chatoff (général-lieutenant). Journal des opérations des Russes et de leurs alliés pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814.

Chrapowitzky (S. S.). Zapiski. Mémoires.

Clausewitz. Hinterlassene Papiere des General Carl von Clausevitz über Krieg und Kriegführung. Der Feldzug 1813 bis zum Waffenstillstand. — Historische Materialien zur Strategie, über den Feldzug von 1813. (Papiers laissés par le général Charles de Clausewitz sur la guerre et la conduite des guerres. La campagne de 1813 jusqu'à l'armistice. — Matériaux historiques relatifs à la stratégie pendant la campagne de 1813).

Clausewitz (général Carl von). Hinterlassene Werke über Krieg und

Kriegsführung. (Ouvrages sur la guerre et l'art de la guerre laissés par le général Charles de Clausewitz.
Colomb (von). Aus dem Tagebuche des Rittmeisters von (Journal du capitaine v. Colomb.
Colomb (général-lieutenant von). Beiträge zur Geschichte der Preussischen Kavallerie seit 1808 (Notes pour servir à l'histoire de la cavalerie prussienne depuis 1808).
F. von D. Napoleon in Dresden (Napoléon à Dresde).
F. von D. Tagebuch der Begebenheiten von 13ten bis 27ten mai 1813 (Journal des événements survenus du 13 au 27 mai 1813).
M. C. J. K. von D. Die grossherzoglichen hessischen Truppen in den Feldzügen von 1813 (Les troupes grand-ducales hessoises pendant la campagne de 1813).
Davidoff (général D.). Essai sur la guerre de partisans.
Denkh (K. K. Hauptmann). Kriegszenen, gesammelt von (Scènes de la guerre, rassemblées par le capitaine Denkh).
Denkwürdigkeiten des Generals der Infanterie Markgrafen Wilhelm von Würtemberg (Mémoires du général d'infanterie margrave Guillaume de Würtemberg).
Denkwürdigkeiten eines Livländers (Mémoires d'un Livonien, journal du chef de partisans Löwenstern).
Der Kaiser Alexander I und seine Gefährten in den Jahren 1812, 1813, 1814, 1815 (L'empereur Alexandre et ses compagnons d'armes dans les années 1812, 1813, 1814, 1815).
Droysen. Das Leben des Feldmarschalls Grafen York von Wartenburg (La vie du feldmaréchal comte York von Wartenburg).
Dumas (comte Mathieu). Précis des événements militaires.
Duntze (Johann-Hermann). Bremen unter französischer Gewaltherrschaft (Brême sous la domination française).
Egger von Eggstein (K. K. Major). Geschichte des K. K. œsterreichischen Husaren Regiments Alexander Csarewitch, Grossfürst und Thronfolger von Russland (Histoire du régiment de hussards autrichiens tzarewitch Alexandre, grand-duc héritier de Russie).
Fain (baron). Manuscrit de 1813.
Feldakten aus dem Archiv des Kriegsministeriums und aus dem Archiv-Conservatorium von Oberbayern in München. (Documents militaires du ministère de la guerre et des archives de la Haute-Bavière, à Munich.
Feldzüge der Sachsen in den Jahren 1812, 1813, 1814 (Campagnes des Saxons pendant les années 1812, 1813 et 1814).
Fezensac (général de). Souvenirs militaires de 1804 à 1814.
Figner. Le partisan Figner (Extrait de la revue historique russe *Historitchesky Sbornik*).
Forster. Geschichte der Befreiungskriege (Histoire des guerre d'indépendance).

Friccius (Carl). Geschichte des Krieges in den Jahren 1813-1814 (Histoire de la guerre pendant les années 1813 et 1814).

Galitzine (général prince). O Partizanskich Dieistviach ve bolschich Razmierach (Des grandes opérations de partisans).

Gasser (K. K. Oberstlieutenant). Tagebuch (Journal).

Gerschelmann (colonel). Partizanskaia Voïna (De la guerre de partisans. Extrait du *Voïennyi Sbornik*).

Geschichte des Armee Korps unter den Befehlen des General-Lieutenants Grafen von Wallmoden-Gimborn an der Nieder-Elbe und in den Niederlanden vom April 1813 bis zum Mai 1814, nach den Papieren eines Offiziers des Generalstabes dieses Armee Korps (Histoire du corps d'armée sous les ordres du général-lieutenant comte von Wallmoden-Gimborn sur le Bas-Elbe et dans les Pays-Bas, depuis avril 1813 jusqu'en mai 1814, d'après les papiers d'un officier de l'état-major de ce corps d'armée).

Gouvion Saint-Cyr (maréchal de). Mémoires pour servir à l'histoire militaire. Campagne de 1813 en Saxe.

Hamburger Correspondent (Le Correspondant de Hambourg), année 1813.

Hardenberg's Leben uud Wirken (La vie et le rôle d'Hardenberg).

Heilmann (general-major). Das Bataillon Wrede. (Le bataillon Wrede.) Jahrbücher für die Deutsche Armee und Marine.

Heilmann (general-major). Feldmarschall Fürst Wrede. (Le feld-maréchal prince Wrede.)

Helldorf (General). Zur Geschichte der Schlacht bei Kulm (Notes sur la bataille de Kulm).

Helldorf (General). Aus dem Leben des Prinzen Eugen von Würtemberg (Extraits de la vie du prince Eugène de Wurtemberg).

Heller von Hellwalld (Friedrich K. K. Feldmarschall-Lieutenant). Erinnerungen aus den Freiheitskriegen (Souvenirs des guerres de l'indépendance).

Henkel von Donnersmark (Graf. Kön. preussischer General-Lieutenant). Erinnerungen aus meinem Leben (Souvenirs de ma vie).

Histoire critique des exploits et vicissitudes de la cavalerie pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire jusqu'à l'armistice du 4 juin 1813, d'après l'allemand par Unger.

Histoire du régiment des chevaliers-gardes.

Hofmann. Zur geschichte des Feldzuges von 1813. (Documents relatifs à l'histoire de la campagne de 1813.)

Holtzendorf. Beiträge zu der Biographie des Generals Freiherrn von Thielmann und zur Geschichte der jüngst vergangenen Zeit. (Notes relatives à la biographie du général baron von Thielmann et à l'histoire des événements les plus récents. Ouvrage publié en 1830.)

Hörmann (Major von). Bruchstücke zu einer Biographie des Feldmarschalls Fürsten Wrede. (Notes et fragments pouvant servir à la biographie du feld-maréchal prince Wrede.)

Hormayr (von). Taschenbuch für die vaterländische Geschichte. (Précis de l'histoire nationale.)

Jomini. Vie politique et militaire de Napoléon.

Journal des opérations signé par le PRINCE WOLKONSKI.

Journal des opérations du corps du prince EUGÈNE DE WURTEMBERG. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Journal des armées impériales russes et alliées depuis la prise de Thorn jusqu'à la capitulation de Paris.

Journal des opérations de guerre signé par BARCLAY DE TOLLI. (Archives du dépôt topographique et militaire. Saint-Pétersbourg.)

Journal du 6e corps d'armée russe pendant les années 1812, 1813, 1814.

Journal de l'armée de Pologne, signé par le chef d'état-major général-lieutenant Oppermann.

Journal du corps Sangeron. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Journal du corps Sacken. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Journal du comte Benningsen. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Journal des opérations, signé par Koutousoff. (Archives du dépôt topographique et militaire, Sant-Pétersbourg.)

Journal des opérations, signé par le général Woronzoff. (Archives du dépôt topographique et militaire, St-Pétersbourg.)

Journal de marche de la 7e division de cavalerie polonaise.

Journal général des ordres donnés pendant la campagne de 1813. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Journal général des rapports reçus pendant la campagne de 1813. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Péterbourg.)

Journal des Feldzuges im Spätjahre 1813 von einem Offiziere der Wittgensteinschen Armee Abtheilung. (Journal de la campagne d'automne de 1813, par un officier de l'armée de Wittgenstein. 1re partie du travail indiqué ci-dessus, sous le titre de Beiträge zur Kriegsgeschichte der Feldzüge 1813 und 1814.)

Keyserling Oberst a. D. (Archibald Graf von) Aus der Kriegszeit-Erinnerungen. (Souvenirs du temps de la guerre, 1re partie.)

Koch. Tableau des révolutions de l'Europe.

Kriegsszenen aus der Geschichte des 48, K. K. Infanterie Regiments Baron Gollner in den Feldzügen 1813 und 1814. Berbeitet nach den von dem Regimente eingesendeten Materialen. (Faits de guerre des campagnes de 1813 et 1814 du 48e régiment d'infanterie I. et R. baron Gollner, d'après les documents officiels communiqués par le régiment.)

Lachmann (général-major). La bataille de Hanau, le 30 octobre 1813.

Lachmann (général-major). La prise de Cassel, le 28 septembre 1813.

Las Cases. Mémorial de Sainte-Hélène.
Lauriston (général comte de). Lettres et ordres.
Lecomte. Le général Jomini, sa vie et ses écrits.
Lerchenfeld. Geschichte von Bayern unter König Maximilian Joseph. (Histoire de la Bavière sous le règne du roi Maximilien-Joseph.)
Lischine (capitaine). Zapiski. Mémoires (manuscrit).
Marmont (maréchal, duc de Raguse). Mémoires.
Mémoires sur les opérations de l'avant-garde du 8e corps.
Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État.
Mercy-Argenteau. La Bavière en 1812 et 1813. (*Revue contemporaine*, 15 juin 1869.)
Mikhaïlowski-Danilewski (général). Notes sur la campagne de 1813 (manuscrit).
Mikhaïlowski-Danilewski (général). Tableau de la guerre en 1813.
Militair-Wochenblatt (Beihefte zum). Années, 1844, 1846 et 1846.
Minutoli (général-lieutenant), Beiträge zu einer künftigen Biographie Friedrich Wilhelms III. (Documents destinés à servir à la biographie de Frédéric-Guillaume III.)
Moniteur *universel de l'Empire français*. Année 1813.
Müffling (C. v. W.). Aus meinem Leben. (Extraits de l'histoire de ma vie).
Müffling (C. v. W.). Zur Kriegsgeschichte der Jahre 1813-1814. Die Feldzüge der Schlesischen Armee. (Documents relatifs à l'histoire militaire des années 1813-1814. Les campagnes de l'armée de Silésie.)
Müffling (C. v. W.). Betrachtungen über die grossen Operationen und Schlachten der Feldzüge 1813-1814. (Considération sur les grandes opérations et les batailles des campagnes de 1813-1814.)
Müffling (C. v. W.). Napoleon's Strategie im Jahre 1813. (Stratégie de Napoléon en 1813.)
Napoléon Ier. Correspondance.
Nikitin (général comte). Notes sur la bataille de Leipzig. (Manuscrit.)
Norvins. Portefeuille de 1813.
Odeleben Relation circonstanciée de la campagne de 1813 en Saxe.
Oesterreichische Militärische Zeitschrift (Streffleur's). Années 1827-1830-1835 et suivantes.
Oesterreichische Relation der Schlacht bei Leipzig. (Relation autrichienne de la bataille de Leipzig.)
Oesterreichische Relation über die Ereignisse bei Hanau vom 29ten October bis zum 1ten November. (Relation autrichienne des événements qui se sont passés aux environs de Hanau du 29 octobre jusqu'au 1er novembre.)
Olvenstedt. Geschichte des deutschen Freiheitskampfes in den Jahren 1813, 1814, 1815.
Ordres de bataille des armées alliées et états de situation des armées

alliées. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Orloff-Denisoff (général comte). Notes sur la bataille de Leipzig, 16 octobre 1813. (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg.)

Papiere des Feldmarschalls Fürsten Wrede. (Papiers du feld-maréchal prince Wrede). Archives bavaroises.

Pelet (général). Tableau de la Grande-Armée en septembre et en octobre 1813. (Spectateur militaire, 1830.)

Pelet (général). Des principales opérations de la campagne de 1813.

Pertz (G. H.). Das Leben der Ministers Freiherrn von Stein. (La vie du ministre baron von Stein.)

Pfau (Hauptmann). Kriegszenen aus der Geschichte des K. K. 4 Dragoner Regiments Grossherzog von Toscana. (Faits de guerre tirés de l'histoire du 4e régiment de dragons I. et R. grand-duc de Toscane.)

Plotho (Oberstlieutenant v.). Der Krieg in Deutschland und in Frankreich in den Jahren 1813, 1814, 1815. (La guerre en Allemagne et en France pendant les années 1813, 1814 et 1815.

Prittwitz. Beiträge zur Geschichte des Jahres 1813. (Documents relatifs à l'histoire de l'année 1813.)

Quistorp (Berthold von, Hauptmann im Kön. preuss. 31 Infanterie Regiment). Die Kaiserlich russische-deutsche Legion. (La légion impériale russe-allemande.)

Rapports, journaux, notes, lettres, ordres de Blücher, Barclay de Tolli, Wittgenstein, d'Auvray, Winzingerode, prince Wolkonsky, Sacken, Scharnhorst, Gneisenau, Toll, Miloradowitch, Tschaplitz, Oppermann, Yermoloff, Tettenborn, Tchernitcheff, Woronzoff, Platoff, York, Bulow, Kaissaroff, Figner, Diebitsch, Benningsen, Langeron, Korff, Schwarzenberg, Tauenzien, Dörnberg, Thielmann, Neveroffski, Kapzewitch, Prince royal de Suède (Bernadotte), Stscherbatoff, etc., etc.

Rau und **Hänel.** Der Krieg der Verbündeten gegen Frankreich in den Jahren 1813, 1814, 1815 (Guerre des alliés contre la France pendant les années 1813, 1814 et 1815).

Richter. Geschichte des deutschen Freiheitskrieges vom Jahre 1813 bis zum Jahre 1815 (Histoire de la guerre de l'indépendance allemande, de 1813 à 1815).

Riedel (W.). Karl Philipp von Wrede, Fürst und Feldmarschall. (Charles-Philippe von Wrede, prince et feld-maréchal.)

Röder. Historische Beiträge zur Schlacht bei Hanau. (Documents historiques concernant la bataille de Hanau.)

Rothauscher (K. K. Oberst). Das Wirken des Streif-Corps unter den K. K. Obersten Emanuel Grafen Mensdorff-Pouilly im Feldzuge 1813 in Deutschland (Le rôle du corps volant sous les ordres du colonel impérial et royal Emmanuel comte Mensdorff-Pouilly pendant la campagne de 1813 en Allemagne).

Sarrazin (maréchal de camp). Histoire de la guerre de Russie et d'Allemagne depuis le passage du Niémen (juin 1812) jusqu'au passage du Rhin (novembre 1813).

Schels (K. K. Major). Des Prinzen Eugen von Würtemberg, Kaiserlich russischen General-Lieutenants, Wirken während der Tage von Dresden und Kulm vom 22 bis 30 August 1813 (Rôle du prince Eugène de Würtemberg, général-lieutenant au service de la Russie pendant les journées de Dresde et de Kulm, du 22 au 30 août 1813).

Schels (K. K. Major). Die Eroberung von Bremen durch die Alliirten im October 1813 (La prise de Brême par les alliés en octobre 1813).

Schels (K. K. Major). Die Vertheidigung des nördlichen Böhmens im August 1813 nach œsterreichischen Original Quellen (La défense du nord de la Bohême en août 1813, d'après des documents officiels autrichiens).

Schels (K. K. Major). Die Operazionen des œsterreichischen in der Lausitz mit dem schlesischen Heere vereinigten Korps des Feldmarschall-Lieutenants Grafen Bubna im September 1813 dargestellt nach œsterreichischen original Quellen (Les opérations du corps autrichien du feld-maréchal-lieutenant comte Bubna dans la Lausitz depuis sa jonction avec l'armée de Silésie en septembre 1813, d'après des documents officiels autrichiens).

Schels (K. K. Major). Das Wirken des Felsmarschall-Lieutenants Grafen Bubna mit der zweiten leichten Division in den Tagen von Leipzig vom 5 bis 19 October 1813 nach œsterreichischen original Quellen (Le rôle du feld-maréchal-lieutenant comte Bubna et de la 2e division légère pendant les journées de Leipzig, du 5 au 19 octobre 1813, d'après les documents officiels autrichiens).

Schels (K. K. Major). Streifzüge der Alliirten Russen und Preussen auf dem linken Elbe-Ufer im Mai und Juni 1813 (Pointes et coups de main des Russes et des Prussiens sur la rive gauche de l'Elbe en mai et en juin 1813).

Schels (K. K. Major). Der Marsch der œsterreichischen Avant-Garde in 1813 von Leipzig an den Rhein naeh dem Tagebuche derselben dargestellt (La marche de l'avant-garde autrichienne de Leipsig jusqu'au Rhin en 1813, d'après le journal de marche de cette avant-garde).

Schœll. Histoire abrégée des traités de paix.

Schulz. Geschichte der Kriege in Europa seit dem Jahre 1792 (Histoire des guerres en Europe depuis l'année 1792).

Seidel (Friedrich von, K. K. General-Major). Die Mitwirkung des K. K. dritten von dem Feldzeugmeister Grafen Ignaz Gyulay befehligten Armee Korps während der Schlacht bei Leipzig bis zur Ueberschreitung der Saale vom 13 bis 21 October 1813 als Augenzeugen dargestellt (Part prise par le IIIe corps d'armée impérial et royal sous les ordres du feldzeugmeister comte Ignace Giulay aux événements militaires depuis la bataille de Leipzig jusqu'au passage de la Saale, du

13 au 21 octobre 1813, décrit par un témoin oculaire, le général-major F. von Seidel).

Siebert (Major im K. K. Generalstabe). Uber den Streifzug Thielmanns im Feldzuge 1813. Nach Akten des K. K. Kriegs Archivs. (De la pointe exécutée par Thielmann pendant la campagne de 1813, d'après les documents des archives de la guerre impériales et royales. Extrait des Mittheilungen des K. K. Kriegs-Archivs).

Siewers (général-major comte). Rapports du général-major comte Siewers au comte Wittgenstein.

Sipiagin (colonel). Journal des opérations de l'arrière-garde de Miloradovitch.

Specht. Das Königreich Westphalen und seine Armee im Jahre 1813 (Le royaume de Westphalie et son armée en 1813).

Spectateur militaire. Année 1826.

Sporschill. Die Grosse Chronik (La grande chronique).

Streffleur (K. K. Capitän-Lieutenant). Geschichte der Königlich deutschen Legion (Histoire de la légion royale allemande).

Stscherbinin (A.-A., attaché à l'état-major de S. M. l'empereur Alexandre). Zapiski [Mémoires]. (Archives du dépôt topographique et militaire) de Saint-Pétersbourg.

Suchosanett (général d'artillerie). Mémoires.

Suchosanett (général d'artillerie). Notes sur la bataille de Leipzig (manuscrit).

Szenen aus der Geschichte des K. K. Husaren-Regiments n° 3 Erzherzog Ferdinand (Scènes tirées de l'histoire du régiment de hussards impérial et royal n° 3 archiduc Ferdinand).

Tableau de la campagne d'automne de 1813 en Allemagne, depuis la rupture de l'armistice jusqu'au passage du Rhin par l'armée française, par un officier russe.

Tagebücher aus den Feldzügen der Würtemberger unter der Regierung des Königs Friedrich (Journaux des campagnes des Würtembergeois sous le règne du roi Frédéric).

Tagebuch der Begebenheiten in Dresden vom 13 bis 27 März 1813 (Journal des événements de Dresde du 13 au 27 mars 1813).

Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire.

Thurn und Taxis (general-major August Fürst von). Tagebuch eines Offiziers im Generalstabe der bayerischen Armee vom Aufbruch der Truppen aus dem Lager bei München im August 1813 bis zum Wiedereintreffen daselbst in Juni 1814. (Journal d'un officier d'état-major de l'armée bavaroise, depuis la levée du camp de Munich (avril 1813) jusqu'au retour des troupes en Bavière (Juin 1814). (*Autographie.*)

Varnhagen von der Ense. Das Leben des Fürsten Blücher von Wahlstadt (La vie du prince Blücher von Wahlstadt).

Varnhagen von der Ense. Das Leben des Generals Grafen Bülow von Dennewitz (La vie du général comte Bülow von Dennewitz).

Varnhagen von der Ense. Geschischte der Kriegszüge des Generals Tettenborn während der Jahre 1813-1814 (Histoire des pointes et coups de main du général Tettenborn pendant les années 1813 et 1814).

Vaudoncourt (général de). Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en 1813.

Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français par une société de militaires et de gens de lettres.

Vojennyi Sbornik (Revue militaire russe).

Vossische Zeitung (Gazette de Voss), année 1813.

Völderndof und **Waradein**. Kriegsgeschischte der Bayern unter König Maximilian Josef I (Histoire militaire des Bavarois sous le roi Maximilien-Joseph).

Wachter (général-lieutenant). Mémoires sur la retraite du corps Ostermann-Tolstoï sur Kulm.

Wagner. Plans de combats et batailles livrés par l'armée prussienne pendant la campagne de 1813, 1814, 1815.

Weingarten (A. von). Hauptmann im K. K. General Quartier Meisterstabe. Geschichte des Lützows'chen Freikorps (Histoire du corps franc de Lützow).

Weinhold. Dresden und seine Schicksale im Jahre 1813 (Dresde et son sort en 1813).

Westmoreland (Earl of). Memoirs of the operations during the latter end of 1813 and the year 1814 (Mémoires sur les opérations pendant les derniers mois de 1813 et pendant l'année 1814).

Wigger. Feldmarschall Fürst Blücher. (Le feld-maréchal prince Blücher).

Wilson (général sir Robert). Private diary of travels, personal services and public events during mission and employment with the European armies in the campaigns of 1812, 1813, 1814 (Journal privé de ses voyages, services personnels, des événements publics pendant la mission qu'il a remplie auprès des armées européennes pendant les années 1812, 1813 et 1814).

Wolzogen (colonel). Mémoires.

Würtemberg (prince Eugène de). Mémoires.

Würtemberg (prince Eugène de). Extraits de mon journal militaire des campagnes de 1813-1814 (manuscrit). (Archives du dépôt topographique et militaire, Saint-Pétersbourg).

Yaroschewitzky. Notes sur la bataille de Leipzig (manuscrit).

Zimmermann (W.). Die Befreiungskämpfe der Deutschen gegen Napoleon (Guerres de l'indépendance allemande contre Napoléon).

ERRATA

Page 2, 6e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Wengrod*, lire : *Ivangorod*.
— 8, 3e ligne, au lieu de : *Landoberg*, lire : *Landsberg*.
— 8, 18e ligne, après les mots : 70 *kilomètres*, au lieu d'un point-virgule mettre une virgule.
— 13, 7e ligne, au lieu de *Witteuberg*, lire : *Wittenberg*.
— 14, 4e ligne, au lieu de : *conduisait*, lire : *conduisaient*.
— 15, 15e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *partisans des alliés*, lire : *partisans alliés*.
— 19, 19e ligne, au lieu de : *la rive*, lire : *la rivière et*.
— 19, 20e ligne, au lieu de : *la droite*, lire : *la rive droite*.
— 21, 21e ligne, au lieu de : *Leizkan*, lire : *Leizkau*.
— 28, 19e ligne, au lieu de : *Ueltzen*, lire : *Uelzen*.
— 31, 1re ligne, au lieu de : *porté*, lire : *posté*.
— 31, 21e ligne, au lieu de : *à inquiéter*, lire : *d'inquiéter*.
— 40, 19e ligne, au lieu de : *Wurzen*, lire : *Würzen*.
— 43, 7e ligne, au lieu de : *Lobeinstein*, lire : *Lobenstein*.
— 44, 18e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Lobeinstein*, lire : *Lobenstein*.
— 46, 4e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Kõnigsbruck*, lire : *Königsbrück*.
— 47, 1re ligne, au lieu de : *Kõnisbruck*, lire : *Kõnigsbrück*.
— 47, 12e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *énéral*, lire : *général*.
— 48, 23e ligne, au lieu de : *Nunschütz*, lire : *Nimschütz*.
— 51, 9e ligne, au lieu de : *renvoyer à*, lire : *diriger sur*.
— 57, 7e et 8e lignes à partir du bas de la page, au lieu de : *précaution*, lire : *prudence*.
— 91, 7e, 10e et 18e lignes à partir du bas de la page, au lieu de : *Mensdorf*, lire : *Mensdorff*.
— 92, 1re et 9e lignes, même correction que ci-dessus.
— 92, 7e ligne, au lieu de : *des 13 hommes d'un petit poste français*, lire : *des 13 hommes dont se composait un petit poste français*.
— 93, 16e ligne, au lieu de : *défendu*, lire : *défendus*.

Page 96, 5e ligne, au lieu de : *Tschemnitz,* lire : *Tschernitz.*
— 108, 15e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *principalement décisif,* lire : *particulièrement décisif.*
— 112, 13e ligne, au lieu de : *trouvé,* lire : *rencontré.*
— 116, 17e ligne, au lieu de : *dans cette occasion,* lire : *à cette occasion.*
— 118, 1re ligne, au lieu de : *au moment,* lire : *à ce moment.*
— 119, 7e ligne, au lieu de : *envoyait,* lire : *faisait parvenir.*
— 123, 15e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *réussissait,* lire : *parvenait.*
— 131, 2e ligne, au lieu de : *prit le parti,* lire : *résolut.*
— 135, 19e ligne, au lieu de : *ces rivières,* lire : *cette rivière.*
— 138, 8e, 17e, 34e et 39e lignes, au lieu de : *Mensdorf,* lire : *Mensdorff.*
— 139, 1re et 5e lignes, même correction que ci-dessus.
— 139, 11e ligne, au lieu de : *tout ce pays,* lire : *tout le pays.*
— 139, 4e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *ce corps,* lire : *le corps.*
— 141, 5e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *des parti scosaques,* lire : *des partis cosaques.*
— 142, 3e et 4e lignes, au lieu de : *prirent,* lire : *prit.*
— 144, 17e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Le 6 septembre, cependant,* lire : *Cependant, le 6 septembre.*
— 151, 9e ligne, au lieu de : *Mensdorf,* lire : *Mensdorff.*
— 156, 7e ligne, au lieu de : *aux gués,* lire : *et par les gués.*
— 158, 13e ligne, au lieu de : *Mensdorf,* lire : *Mensdorff.*
— 158, 7e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *envoyant,* lire : *envoyait.*
— 158, 3e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *qu'il avait envoyées,* lire : *qu'il avait poussées.*
— 159, 12e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *a pénétré,* lire : *y a pénétré.*
— 159, 11e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *a poursuivi,* lire : *et a poursuivi.*
— 160, 3e et 4e lignes, au lieu de : *faisait par un coup de main hardi capituler Naumburg,* lire : *obligeait par un coup de main hardi Naumburg à capituler.*
— 161, 3e ligne, au lieu de : *Rösen,* lire *Kösen.*
— 163, 7e et 11e lignes, au lieu de : *Bichofswerda,* lire : *Bischofswerda.*
— 165, 3e ligne, après *Neustadt,* au lieu d'un point-virgule, mettre une virgule.
— 167, 17e et 24e lignes, au lieu de : *Mensdorf,* lire : *Mensdorff.*
— 168, 2e ligne, au lieu de : *par la route,* lire : *la route même.*
— 169, *Note,* au lieu de : *et non Kehl,* lire : *et sous Kehl.*

Page 170, 11e ligne, mettre *un point* après le mot . *habitants*, et avant le mot : *Afin*.
— 170, 13e ligne, mettre une *virgule* au lieu d'un *point* devant le mot : *On*.
— 170, 5e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *au point*, lire : *sur le point*.
— 171, 6e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *grosses*, lire : *grandes*.
— 171, 8e et 17e lignes à partir du bas de la page, au lieu de · *Mensdorf*, lire : *Mensdorff*.
— 172, 7e et 28e lignes, mêmes corrections que ci-dessus.
— 173, 4e ligne à partir du bas de la page, même correction que ci-dessus.
— 174, 3e, 7e et 39e lignes, mêmes corrections que ci-dessus.
— 175, 17e ligne, même correction que ci-dessus.
— 185, 3e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Wilhelmhausen*, lire : *Wilhelmshausen*.
— 191, 20e ligne, au lieu de : *Liachovo*, lire : *Liakhovo*.
— 202, 2e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Chrapowitzky*, lire : *Khrapowitzky*.
— 203, 12e ligne, au lieu de : *de façon que*, lire : *de façon à ce que*.
— 207, 25e ligne, au lieu de : *Mensdorf*, lire : *Mensdorff*.
— 207, *Note*. Mettre : 2, au lieu de : 1, avant les mots : *d'après Keyserling*.
— 216, 4e ligne, devant : *L'importance*, intercaler : *et*.
— 217, 8e ligne, au lieu de : *Le 12, toutefois*, lire : *Toutefois, le 12*.
— 217, 12e ligne, au lieu de : *se repliaient*, lire : *se retiraient*.
— 217, 22e ligne, au lieu de : *décider*, lire : *contraindre*.
— 217, 25e ligne, au lieu de : *qohême*, lire : *Bohême*.
— 217, 26e ligne, au lieu de : *bréécda*, lire : *précéda*.
— 217, 28e ligne, au lieu de : *les marches*, lire : *la marche*.
— 218, 3e ligne, au lieu de ; *précis*, lire : *précieux*.
— 219, 14e ligne, au lieu de : *déguisés*, lire : *déguisé*.
— 219, 18e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *point*, lire : *lieu*.
— 230, 5e ligne, supprimer le mot : *durent* devant le mot : *verser*.
— 232, 2e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *se replier*, lire : *rétrograder*.
— 233, 5e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *obligés*, lire : *obligées*.
— 235, 7e et 8e lignes, au lieu de : *s'élevait*, lire : *s'élève*.
— 237, 2e ligne, au lieu de : *autrichieune*, lire : *autrichienne*.
— 238, *Note*. 10e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *un tableau*, lire : *son tableau*.

Page 250, 8e ligne, au lieu de : *plns*, lire : *plus*.
— 250, 10e ligne à partir du bas de la page, entre les mots : *Merseburg, à Freiburg*, supprimer la virgule.
— 255, 7e ligne, au lieu de : *la Fulda*, lire : *Fulda*.
— 255, 22e ligne, au lieu de : *pointes envoyées*, lire : *partis envoyés*.
— 258, 13e ligne, après : *Schwarzenberg*, ajouter les mots : *qui permirent à l'armée française d'atteindre le Rhin*.
— 269, 5e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *Skijõeldebrand*, lire : *Skjõeldebrand*.
— 270, *Note*, lignes 5 et 8, même correction.
— 271, 10e ligne, même correction.
— 271, 24e ligne, au lieu de : *résuttat*, lire : *résultat*.
— 271, dernière ligne au bas de la page, au lieu de : *al*, lire : *la*.
— 273, 27e ligne, au lieu de : *l'attaquer*, lire : *attaquer cette ville*.
— 273, 31e ligne, au lieu de : *l'attaque*, lire : *l'opération*.
— 275, 29e ligne, au lieu de : *sous-officicr*, lire : *sous-officier*.
— 276, 22e ligne à partir du bas de la page, au lieu de : *ne se décidèrent pas à*, lire : *n'osèrent pas de*.
— 277, 9e ligne, au lieu de : *se remit donc en marche*, lire : *se remit donc en mouvement*.
— 282, 29e ligne, au lieu de : *Frëyburg*, lire : *Freyburg*.
— 283, 34e ligne, au lieu de : *opération*, lire : *opérations*.
— 284, 18e et 19e lignes, au lieu de : *communication*, lire : *communications*.
— 285, 30e ligne, au lieu de : *nomhreuse*, lire : *nombreuse*.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III.

DEPUIS L'ARRIVÉE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON JUSQU'A L'ARMISTICE DU 4 JUIN.

CHAPITRE IV.

DEPUIS LA RUPTURE DE L'ARMISTICE JUSQU'À LA CONCENTRATION ET LA RÉUNION DES ARMÉES ALLIÉES AUTOUR DE LEIPZIG (10 octobre).

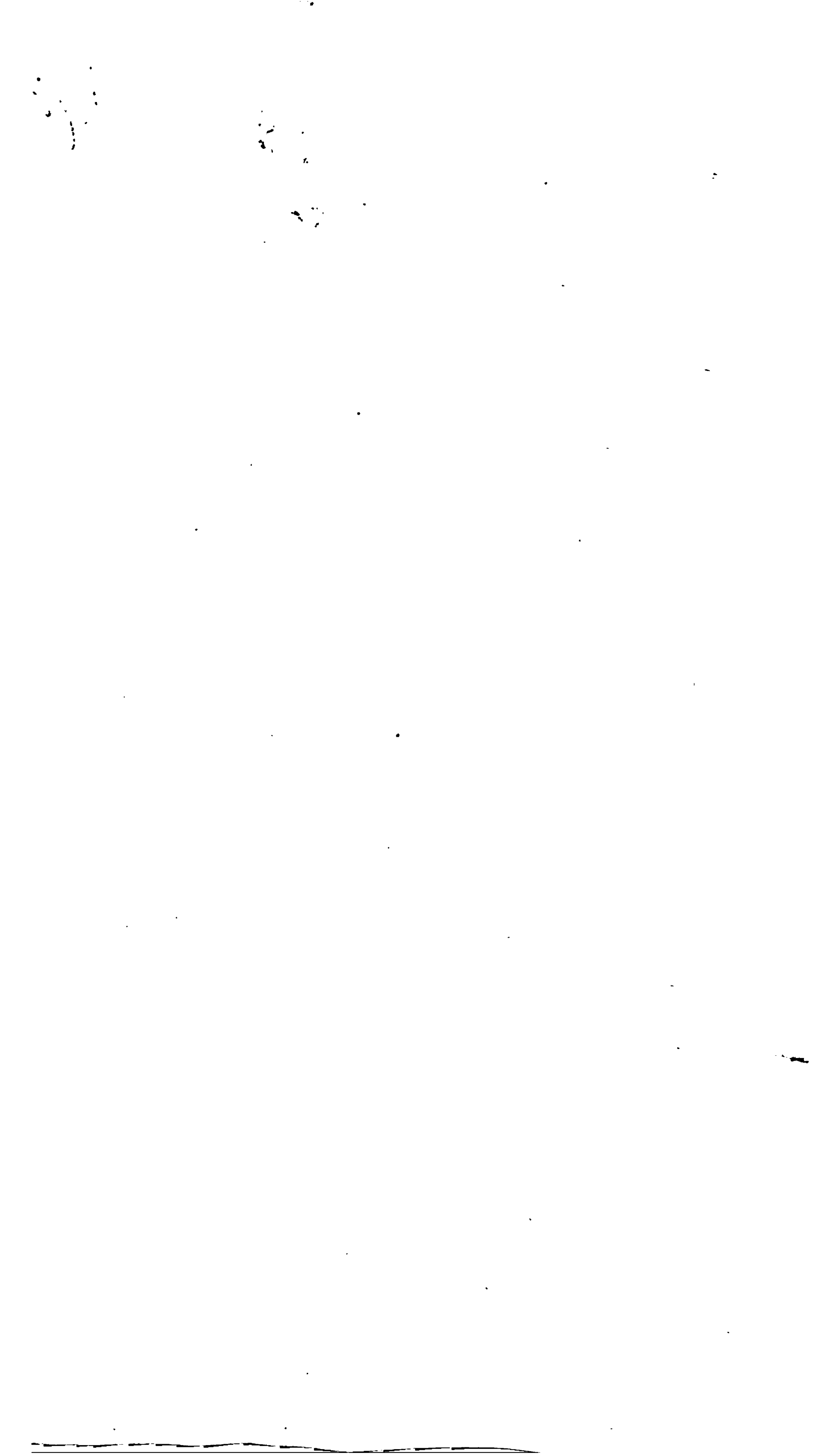
CHAPITRE V.

DEPUIS LA CONCENTRATION DES ALLIÉS AUTOUR DE LEIPZIG JUSQU'A LA FIN DE LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

APPENDICE ET NOTES

SOMMAIRE

Paris. — Imprimerie L. BAUDOIN et Ce, 2, rue Christine.



PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN ET Ce, 2, RUE CHRISTINE.